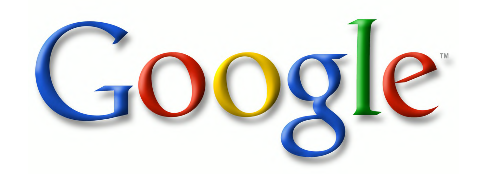
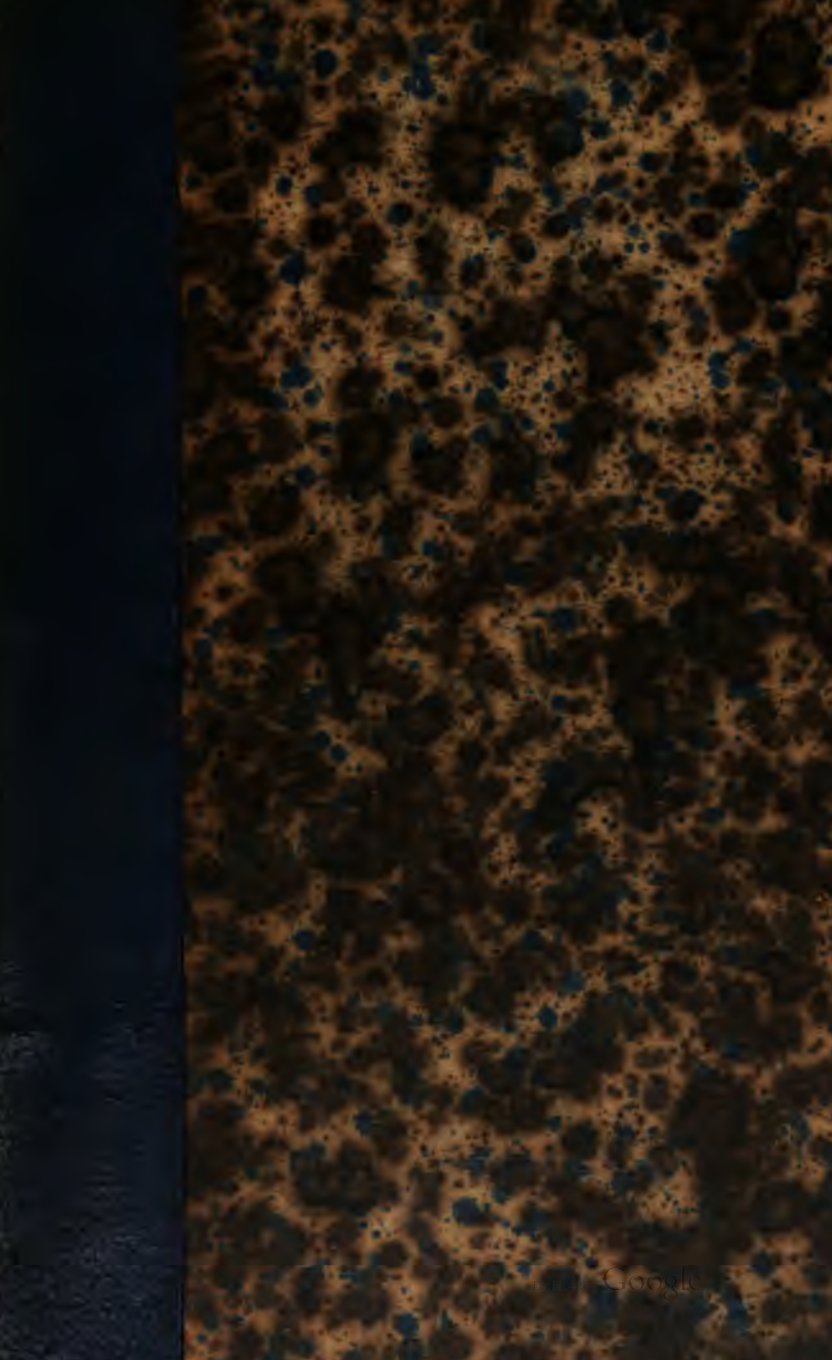
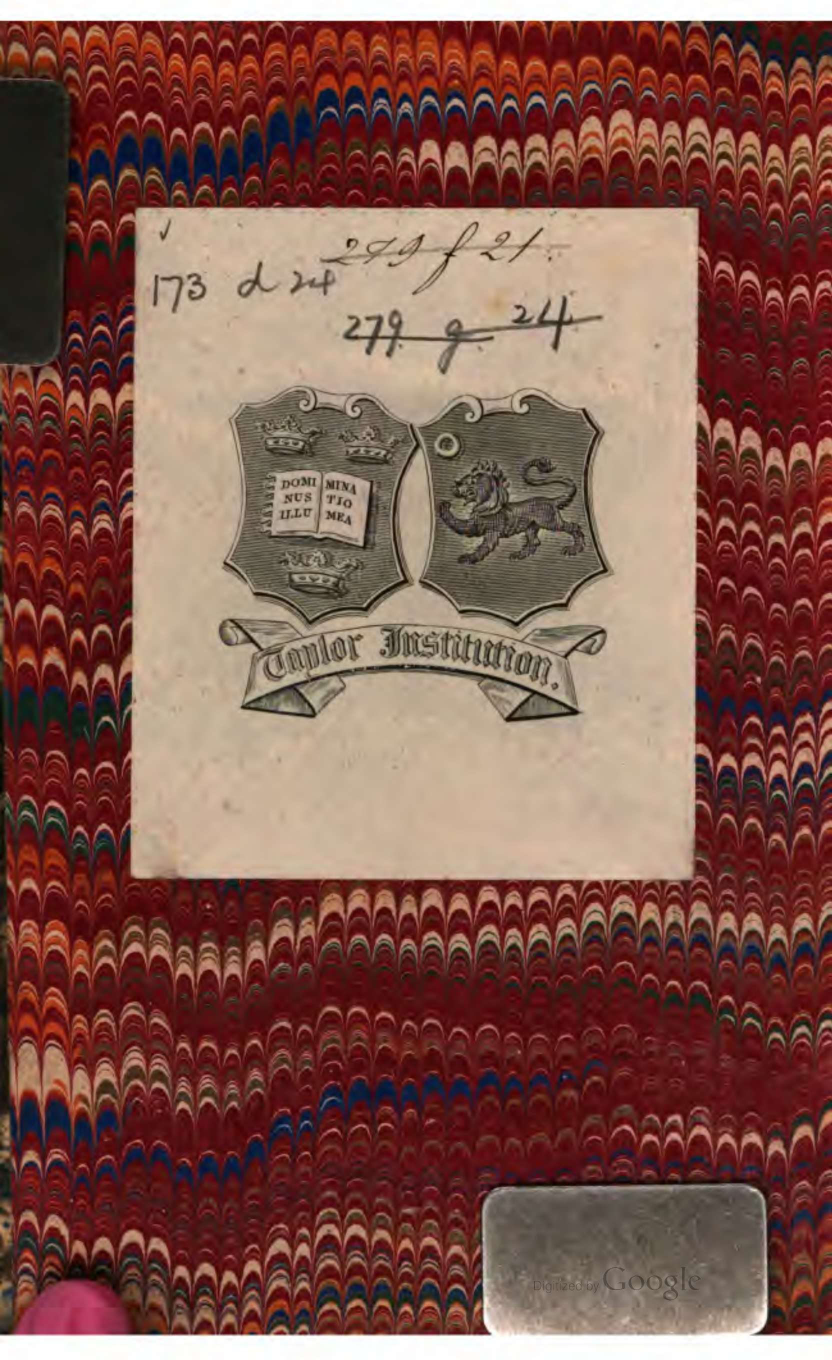
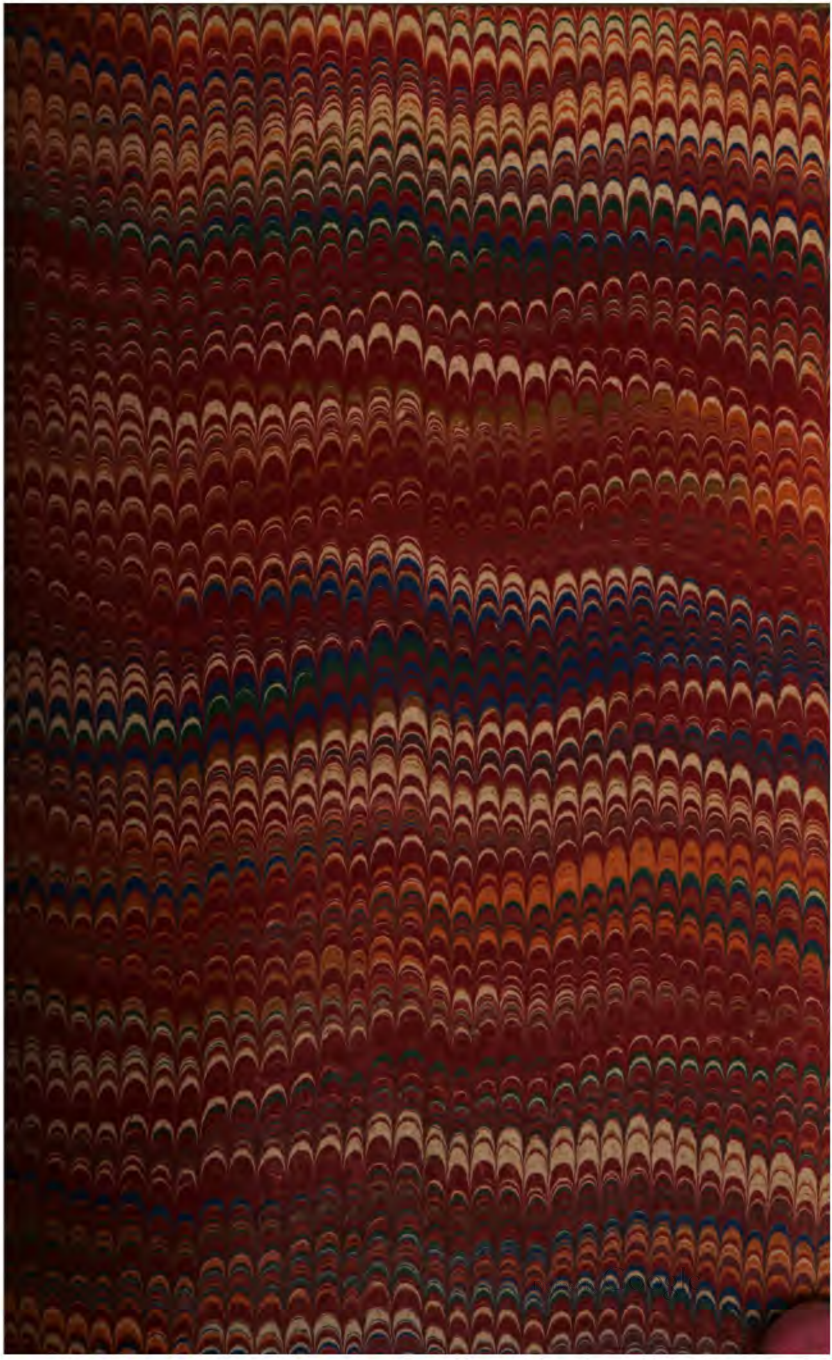





DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
Taylor Institution.



SOUVENIRS
DE LA RÉVOLUTION
ET DE L'EMPIRE

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

SOUVENIRS

DE

LA RÉVOLUTION

ET DE L'EMPIRE

PAR CHARLES NODIER

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE

NOUVELLE ÉDITION

AVEC NOTES ET AUGMENTATIONS CONSIDÉRABLES

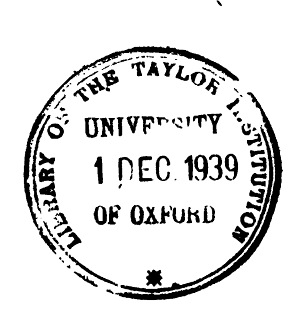
TOME SECOND

PARIS

CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

28, QUAI DE L'ÉCOLE, 28

1864



I

COUP D'ÉTAT DU 18 BRUMAIRE

Il n'y a pas plus de vingt ans que nous avions le bonheur de posséder en France une constitution républicaine avec tous ses agréments ; les sociétés de jacobins sous le nom de *cercles constitutionnels*, la loi des suspects sous le nom de *loi des otages*, la motion philanthropique de M. T***, sur la nécessité de convertir les royalistes en *ilotes*, organisés par la loi du 3 brumaire, et je ne sais combien d'autres gentillesses qu'on nous ménage le plaisir de revoir peut-être l'année prochaine. L'avantage de nous représenter étoit alors plus lucratif et plus commun.

[1] Écrit à l'occasion d'un livre intitulé : *Coup d'État du* 18 *brumaire, par M. Bigonnet, représentant du peuple, membre du conseil des Cinq-Cents, exclu le* 18 *brumaire an* VIII. Ceci explique comment M. Bigonnet, que peu de personnes connaissent aujourd'hui de nom, tient plus de place dans le célèbre épisode de l'Orangerie de Saint-Cloud que Napoléon lui-même, et c'est là précisément ce qui fait l'originalité et la curiosité de ce morceau. Napoléon, qui chargeait les muets de son Université de revoir et d'arranger pour l'usage des colléges les historiens romains, ne se gênait pas quand il s'agissait d'arranger sa propre histoire pour mystifier la postérité. On en a, entre autres, un exemple dans l'événement du 18 brumaire, tel qu'il fut consigné dans les récits officiels. M. Bigonnet publia son livre pour rectifier ces récits, et Nodier publia son article pour rectifier M. Bigonnet.

Au lieu d'une représentation étriquée qui s'éparpille en tous sens sur des banquettes à demi désertes, nous pouvions montrer à l'Europe étonnée sept cent cinquante législateurs qui décidoient tous les matins de ses destinées futures par assis et levé, moyennant la valeur de quelques myriagrammes de froment, au cours de la dernière mercuriale. Ces nouveaux républicains ne retraçoient pas seulement les républicains d'Athènes et de Rome par le courage et l'éloquence. Leur ressemblance plus complète s'étendoit jusqu'au costume, quoique, par un raffinement délicat du sentiment national, ils n'eussent pas sacrifié toutes les traditions de la patrie. La toge sénatoriale flottoit sur l'escarpin ciré à l'angloise ; les plis du jabot s'échappoient avec goût entre les plis du laticlave, et la perruque aux ailes de pigeon poudrée à blanc, surmontoit élégamment le *pallium*. Rome n'étoit plus dans Rome ; elle étoit parmi les collègues de M. Bigonnet.

Cependant, la France ne partageoit pas tout entière l'enthousiasme officiel du *Moniteur*. Les bonnes gens qui avoient fait les frais de la représentation, et qui ne voyoient qu'un intermède d'assez mauvais ton dans cette mascarade solennelle, soupiroient depuis longtemps après le dénoûment. Il y en avoit un que beaucoup de spectateurs appeloient de tous leurs vœux, préparoient de tous leurs efforts, et que les malins du parterre croyoient avoir deviné ; mais une fatalité inexplicable voulut que les personnages essentiels ne sortissent pas de la coulisse, et il est impossible de dissimuler qu'un sentiment universel de satisfaction se répandit parmi les assistants quand Hercule descendit des nues.

Un général fort connu dans ce temps-là, et dont on a parlé davantage depuis, débarqua dans un petit port de la Méditerranée. Il fit le voyage de Fréjus à Paris, au bruit des acclamations de l'immense majorité des François, dont il trompa plus tard l'espérance. Il parut, signifia au Corps Législatif de transporter ses séances au château de

Saint-Cloud, et, ce qu'il y a de plus singulier, lui notifia cet ordre par un placard. Les expressions en étoient assez franches. Il se contentoit de mettre dans la balance ses victoires et ses traités, opposés aux balourdises des conseils; d'expliquer par son absence la reprise des hostilités, les revers des armées, et d'indiquer sa présence comme l'unique garantie de la victoire et de la paix. Les conseils partirent pour Saint-Cloud. Les Anciens furent logés dans la galerie avec quelque magnificence, dit M. Bigonnet, qui étoit du conseil des Cinq-Cents, et les Cinq-Cents, furent relégués dans l'Orangerie, dont la négligence et la mesquinerie affectées étoient de mauvais augure pour les républicains du 18 brumaire. Ce détail naïf n'est pas sans importance pour l'histoire. Il y a entre les opinions de l'Orangerie et celles de la Galerie une nuance précieuse. Tyran, qui que tu sois, roi, conquérant ou usurpateur, si tu veux soumettre les opinions républicaines et traîner les libéraux à ton char, ne les loge pas à l'Orangerie.

On sait comment cette scène se termina, et il répugne à la pudeur d'un homme et d'un François de s'appesantir sur les détails. *L'usurpateur* ne fit qu'un pas dans la salle où M. Bigonnet lui prit les deux bras. (Eh mon Dieu ! monsieur Bigonnet, il ne falloit pas les lâcher.) Après cela, il se contenta d'envoyer signifier aux *Cinq-Cents*, par *vingt* grenadiers précédés d'un adjudant l'ordre d'évacuer la salle. M. Bigonnet assure que cet ordre mit fin à toute irrésolution. On évacua, mais avec dignité. La troupe ne parvint à se rendre maîtresse de la place qu'avec une lenteur qui attestoit en même temps la répugnance des vingt soldats et la noble résistance des cinq cents députés. On évacua cependant. Les plus sages sortirent par la porte, les plus pressés sortirent par la fenêtre. Les plus braves ne quittèrent pas leurs chaises curules; on les retrouva dessous.

Ce changement, qui offroit à l'opinion monarchique, sinon une grande probabilité de succès, du moins une ga-

rantie assez imposante contre le retour de la monstrueuse puissance des jacobins, fit peu de sensation dans le peuple. Il savoit depuis long-temps que les libéraux ne le comptent pour quelque chose qu'autant qu'ils en ont besoin, et il regardoit de loin, avec une sage indifférence, leurs avantages et leurs revers. Les paysans de Saint-Cloud s'aperçurent cependant qu'il s'étoit passé quelque chose de fort extraordinaire. En voyant le parc inondé de fantômes bizarres qui fuyoient à travers les broussailles et traînoient gauchement des manteaux de pourpre, ils s'avisèrent de quelque étrange révolution ; les uns craignirent qu'une troupe d'histrions n'eût pris d'assaut le sanctuaire des lois, et les autres qu'un coup d'État qui renversoit pour la seconde fois l'ordre du calendrier, n'eût transporté le mardi gras en novembre.

Rien n'avoit manqué à la gloire du vainqueur que des adversaires à combattre, et comme il ne s'entendoit pas mal en gloire, il fut mortifié d'avoir vaincu sans péril. Une sorte de pudeur lui reprochoit la facilité de son triomphe. Il sentoit que l'histoire contemporaine, attentive à chercher des sujets de dérision dans les hauts faits des aventuriers politiques, ne perdroit pas l'occasion d'assimiler la victoire aisée du 18 brumaire aux prouesses de Don Quichotte. Épouvanté de cette idée, il prescrivit à la Clio mercenaire qui burinoit ses prodiges dans des journaux déjà vendus, de relever au moins son entreprise par la supposition d'un danger. Alors fut improvisé ce roman des poignards, auquel nous avons eu la bonté de croire pendant vingt ans, et dont personne n'auroit détrompé la postérité, si une pétition intempestive n'étoit venue émouvoir les entrailles patriotiques de M. D*** et de son ancien collègue M. Bigonnet. Le plaisir assez frivole de rendre Bonaparte comptable d'un petit mensonge de plus l'emportant enfin dans ces véridiques citoyens sur l'honneur de l'auguste aréopage dont ils ont fait partie, nous les avons vus, luttant de sincérité, pour

imprimer aux républicains de l'an VIII une tache ineffaçable de ridicule. L'apparence de la résistance la plus légère, une foible velléité de courage auroit absous cette espèce de représentation nationale de l'opprobre d'avoir livré la France au premier tyran venu, sur l'injonction d'un caporal. La scène des poignards me plaisoit ; c'étoit la seule de ces misérables saturnales qui rappelât quelque chose de l'antiquité, qui révélât, je ne dis pas l'organisation grande et prononcée d'un républicain digne de ce nom, mais l'intention et le talent du rôle. Eh bien ! cette scène, que la tragédie attendoit pour l'exposer à l'admiration des siècles futurs, n'est que la plus impertinente des *mystifications*. Vous pouvez en croire M. Bigonnet ; il étoit là, M. Bigonnet. Il représentoit la sept cent cinquantième partie du peuple. Il a *défilé* très-lentement avec tous ceux de nos courageux représentants qui ont eu l'audace de *défiler* devant les vingt grenadiers en question ; et M. Bigonnet, qui étoit bien près de Bonaparte, puisqu'il a pu le prendre par le bras, n'a pas aperçu un seul poignard. La raison en est toute simple ; c'est qu'il n'y en avoit point à l'Orangerie. Eh ! pour quelle occasion gardoit-on les poignards, monsieur Bigonnet, je vous le demande ? Par quel funeste hasard avoit-on négligé cet accessoire essentiel dans le vestiaire d'un législateur républicain ? A quelle cérémonie de théâtre réserviez-vous cet appareil qui vous a manqué le jour d'une usurpation ? Et de quelle usurpation, monsieur Bigonnet ! Car, vous le savez, elle fut exécutée *coràm senatu*, comme dit Cicéron, *coràm patribus*, comme dit Tacite, c'est-à-dire à la face des *Cinq-Cents* et des *Anciens*, au nom d'un général *qui avoit perdu la tête*, par vingt grenadiers que l'aspect inaccoutumé de vos toges majestueuses avoit frappés de respect ! Il est beau, sans doute, d'évacuer avec une fière lenteur une place surprise ; mais il seroit plus beau de la garder, ou du moins de la défendre, quand on est payé pour ça.

Je serois bien en peine de dire quelle importance M. D*** et M. Bigonnet ont attachée à la vérification tardive d'un fait qu'ils auroient eu le temps d'expliquer pendant les quatorze ans qu'a duré l'usurpation. J'aime à croire qu'ils n'ont été distraits de ce soin que par l'embarras de leurs fonctions administratives ; mais je ne puis souscrire en tout à la péroraison un peu emphatique de M. Bigonnet : « Rappelons, dit-il, le courage de cette as« semblée attaquée comme un poste ennemi, et qui reste « inébranlable jusqu'à ce que la violence arrache chacun « de ses membres de la place que lui a assignée la vo« lonté du peuple. » En général, on reste assez volontiers à la place où l'on est arrêté par ses devoirs, et surtout par ses intérêts, quand on n'a aucune raison d'en sortir ; et le courage qui ne cède qu'à la violence est si commun, que ce n'est pas la peine de s'en vanter. Je n'ai vu d'ailleurs nulle trace de violence dans le récit de M. Bigonnet. Si l'on peut tenir compte de quelque vertu civile à l'assemblée dans laquelle il siégeoit, c'est purement et simplement de sa soumission à la consigne.

« Sachons apprécier tous ces actes de dévouement, « continue fièrement M. Bigonnet, et convenons que si « César, marchant au sénat pour se ceindre le front du « diadème, y reçut la punition de son audace d'un petit « nombre de conjurés... la conduite du conseil des Cinq« Cents est un de ces monuments de fidélité propres à « attacher les peuples à une représentation nationale, et « à inspirer aux ambitieux un juste et salutaire effroi. »

Ce raisonnement seroit une épigramme d'un excellent goût ; mais toute mon estime pour la logique de M. Bigonnet ne me le fera jamais prendre au sérieux. Je n'ai pas refusé de rendre justice au bel ordre dans lequel le conseil des Cinq-Cents a évacué le lieu de ses séances, mais je ne saurois croire que cette démarche, aussi prudente que méthodique, *fût propre à inspirer aux ambitieux un juste et salutaire effroi*. Les ambitieux ne s'effrayent

pas à si bon marché. Depuis que vous m'avez appris, monsieur Bigonnet, qu'il n'y avoit pas de poignards à l'Orangerie, j'éprouve, je ne sais pourquoi, que la conduite du conseil est au contraire fort encourageante pour les ambitieux, et fort peu rassurante pour les peuples. Je trouve aussi que vous parlez avec trop de mépris de ce *petit nombre de conjurés* qui tuèrent César. Il est vrai que vous étiez cinq cents; mais il ne faut pas abuser de ses avantages. D'ailleurs, les noms de Cassius et de Brutus sont consacrés par le temps. A mérite égal, il faut attendre. Attendez, monsieur Bigonnet; et surtout consolez-vous de ne les avoir pas imités. Les insensés crurent sauver Rome; ils la perdirent. César avoit délivré son pays de l'intolérable tyrannie des tribuns; l'heureux empire de son génie avoit assoupi les proscriptions, fermé les tombeaux, effacé jusqu'au souvenir des temps désastreux de Marius et de Sylla. Le génie de la liberté romaine put se révolter contre lui, mais il versa plus tard des larmes sur la cendre de ce grand homme, et Rome entière se couvrit de deuil quand elle l'eut comparé à ses successeurs.

II

LES PRISONS DE PARIS

SOUS LE CONSULAT

I

Le dépôt de la Préfecture et le Temple.

Le *moi* est odieux, dit Pascal [1]. Le *moi* est bien pis que cela quand on n'a pas eu de part essentielle aux affaires, et qu'on figure tout au plus dans le drame de l'histoire comme un *comparse* inutile. Alors, il est ridicule, et c'est ce qu'il y a de pis en France. Cette considération m'auroit détourné d'écrire mes *Souvenirs,* si j'avois jamais imaginé que je les écrivisse pour un autre que pour moi. Cependant, je ne vois aucun moyen de traiter le sujet qui m'occupe sans prendre un rôle dans ma narration. C'est l'inconvénient inévitable de ce genre d'ouvrage; l'exemple de l'obscur Constantin de Renneville peut seul me rassurer. Il s'est fait le héros de cinq gros volumes sur la Bastille, et je me propose de n'être ni si fier ni si prolixe.

Je crois que tous les hommes qui ne se laissent pas dominer par des préventions ou duper par des livres sont

[1] Ce début est le même que celui du morceau intitulé : *De la République* qui se trouve à la fin de ce volume.

d'accord sur la sensibilité de Napoléon. C'est injustice que d'en faire une âme implacable et cruelle; en faire une âme affectueuse et bienveillante, c'est mystification. Il faisoit peu de cas de la vie des autres, mais c'est pour cela même qu'il n'en étoit prodigue que sur le champ de bataille. Hors du champ de bataille, il n'avoit point d'intérêt à verser du sang, et il n'y prenoit point de plaisir. Mais je ne vois pas de raisons pour lui savoir beaucoup de gré de cette mansuétude négative. Ce qui stimule les grandes cruautés, ce sont les grandes résistances, et le peuple françois, du temps du consulat et de l'empire, est certainement le peuple le moins réfractaire qui se soit jamais courbé sous un sceptre. Il est tout simple de ne rien briser quand on ne trouve rien de cassant. L'opposition étoit formée alors dans tout le pays, et je le sais pour l'avoir vue de près, d'une cinquantaine de vieux jacobins qui ne faisoient plus peur même aux petits enfants, et d'une cinquantaine de vieux royalistes, dont la moitié pour le moins faisoit mourir de rire, à force de sottes prétentions et de rêveries ridicules. L'armée seule renfermoit des éléments à redouter pour la tyrannie; mais elle se vainquit elle-même en triomphant de l'Europe; elle s'enivra de son sang, elle s'éblouit de ses triomphes, et la gloire finit par la distraire de la patrie.

Ce qui caractérise d'une manière unique chez tous les peuples et dans toutes les histoires le règne de Napoléon, c'est l'excès de l'arbitraire et de l'illégalité; je dis chez tous les peuples et dans toutes les histoires, parce que mes lectures, mes observations, mes voyages ne m'ont rien présenté de pareil, sinon dans la gravité des applications, au moins dans l'intensité du principe. Certainement il n'y a aucune comparaison à faire entre la pénalité de cette époque et celle des proscriptions triumvirales, de la jurisprudence en matière de sortilége, du tribunal sanglant d'un Jefferys ou d'un Fouquier-Tinville; mais dans ces exceptions monstrueuses, il faut au moins reconnoître

je ne sais quelle audacieuse loyauté, je ne sais quelle franchise féroce qui annonce que toutes les idées sociales ne sont pas subverties. C'est l'assassinat juridique, si l'on veut, mais ce seul mot *juridique* suffit pour sauver la pudeur d'un gouvernement et d'une nation. Il n'y a rien là d'occulte, de latent, de clandestin; on y voit bien l'abus le plus épouvantable, le plus sacrilége des formes; mais les formes y sont encore, et tant qu'elles subsistent, il peut rester un refuge à la justice, une espérance à l'humanité. Sous le règne de Napoléon, et dès la fin du consulat, les formes. d'abord enfreintes avec violence, tombèrent bientôt dans un tel mépris qu'on ne les auroit pas réclamées sans exciter la dérision. Ce que l'on en conserva, quant aux délits politiques, dont il est exclusivement question ici, n'eut pour objet qu'un petit nombre d'événements plus vulgaires et d'accusés trop connus pour qu'il fût possible de soustraire leur sort à la notoriété publique. Le reste obscur des malheureux suspects au pouvoir fut mis en masse hors de la loi commune. La justice, faite pour tous, fut déniée au proscrit. La prison devint une espèce de colonie d'ilotes jetée en dehors des limites de la société, et qui y avoit perdu tous ses droits. L'autorité reconnoissoit probablement un corps de délit, puisqu'elle infligeoit une peine; mais c'étoit sans jugement, sans information contradictoire, sans débats, sans instruction, sans interrogatoire; car on ne sauroit donner ce nom à une série de questions plus ou moins vagues, faites dans les bureaux de la police par un officier de police, et qui n'avoit le plus souvent pour objet que de constater l'identité du prisonnier. On négligeoit quelquefois jusqu'à cette formalité. J'ai connu un vieillard respectable et incapable de feindre, qui étoit depuis deux ans en prison sans avoir été interrogé, et qui me juroit sur l'honneur qu'il lui étoit impossible de deviner la cause de son arrestation. J'ai vu un papetier nommé Métivier, qui ne fut interrogé qu'au bout de huit mois. Ce jour-là, on s'aperçut qu'il y avoit eu

erreur sur la personne; il fut mis en liberté. Quand il arriva chez lui, sa marchandise étoit séquestrée et sa mère étoit morte. — Chose étrange! ces formes conservatrices de la justice, qu'on feignoit de respecter à l'égard de quelques prévenus, ne les protégoient que jusqu'à la condamnation inclusivement. Un accusé déclaré innocent étoit encore coupable. Dix de mes amis, acquittés à l'unanimité par des juges qu'on n'a jamais soupçonnés d'une arrière-pensée séditieuse, ont subi dix ans de captivité depuis leur absolution, et les portes des cachots pèseroient encore sur eux, si la fortune lassée n'avoit pas abrégé les destinées du grand empire. Ce jugement après jugement avoit même un nom, mais un nom hybride, un nom monstrueux, un nom qui fait frémir: il s'appeloit *le jugement administratif.*

Je serois désolé qu'on pût supposer qu'il reste dans mon cœur quelque levain qui l'aigrît. J'ai conçu peu de haines en ma vie, et je me crois bien sûr de n'en avoir point conservé; mais je ne puis parler sans un peu d'amertume du régime de l'absolu, parce que je n'en connois point de plus flétrissant pour le caractère de l'homme, de plus contraire à la morale publique, de plus funeste à l'organisation sociale. Quant au foyer d'oppression et de cruauté de ce temps-là, je pense qu'il étoit pour le moins autant dans les choses que dans les personnes. On auroit tort de s'imaginer que Napoléon lui-même a suivi le principe de son pouvoir dans toutes ses conséquences. J'ai lu dans les Mémoires de ses amis qu'il s'excusoit de la violation du dogme social de la liberté individuelle, en assurant qu'il ne l'avoit tolérée qu'à l'égard de vingt-six personnes, et je suis convaincu qu'il croyoit parler vrai. Malheureusement, j'en ai vu six cents exemples dans peu de prisons et dans peu de mois, et cela est tout simple: ce que le maître a toléré par exception, l'esclave l'exécute par système. Cette exception devient sa règle, parce qu'elle étoit une exception. Ce qui contribue le plus à aggraver l'horreur que

les tyrans inspirent à la postérité, c'est une responsabilité inévitablement attachée à leur triste condition, celle de tous les crimes que l'on commet pour eux. Ils sont trop bien servis.

Si l'on daigne se rappeler que j'écris sous l'impression d'un sentiment, et non dans l'intérêt d'une composition régulière, on me pardonnera peut-être ces causeries, qu'il est bien facile d'ailleurs de me laisser finir tout seul quand elles tombent dans la redite et dans le verbiage. Il n'y a rien de diffus comme la mémoire, lorsqu'elle suit à travers le passé le fil des jours anéantis, trouvant tout bon pour s'occuper, parce qu'il n'y a point de pièce si mesquine dans le fatras de ses réminiscences qui n'ait été en son lieu une des pièces essentielles de la vie. J'ai promis d'ailleurs plus de traits que de portraits, et plus d'anecdotes que d'histoires, la conversation d'une veillée et point la matière d'un livre. En retournant par la pensée dans ces jours d'amertume et de misère, mais d'imagination et d'espérance, que des mois de voluptés ne rachèteroient pas à trop haut prix, j'y discerne je ne sais combien de physionomies ou naïves ou fortes que je rencontrerois avec plaisir dans une galerie biographique, si un écrivain sans prétention et sans prévention me les montroit avec un peu de candeur et de chaleur d'âme. Il ne faut pas m'en demander davantage, c'est tout ce que j'ai promis. Il n'y a pas, au reste, dans tout le temps que j'ai vécu, de faits qui me soient propres, et que je puisse croire dignes d'être recueillis. Je n'en place ici quelques-uns que comme des points d'intersection entre des objets qu'ils rapprochent, un fond de mauvaise tenture derrière quelques tableaux plus recommandables par le sujet que par le travail, la trame grossière du tisserand sous la broderie machinale du tapissier.

Je fus arrêté à trois heures du matin, hôtel Berlin, rue des Frondeurs, par un inspecteur de police, nommé M. Veyrat, qui a acquis depuis une certaine célébrité. C'é-

toit un homme de bonnes manières et de bons procédés, qui se présentoit fort bien, et remplissoit avec toute la politesse requise sa pénible mission. Il s'est chargé trois fois de la même opération à mon égard, et deux fois au moins par une sorte de bienveillance, pour m'épargner les formes acerbes et grossières de ses confrères. Arrivé dans ma chambre, il disoit à ses acolytes : « Retirez-vous, « messieurs, je réponds du prisonnier corps pour corps ; » et nous échangions quelques paroles amènes et gracieuses, qui aboutissoient toujours de sa part à de vives offres de service, de la sincérité desquelles je n'ai jamais douté. La première fois, indigné d'être palpé de la manière la plus indécente par deux agents qui me fouilloient pour s'assurer que je ne dérobois ni papiers ni armes, je les étendis sur le parquet, et un des soldats qui faisoient briller leur sabre nu à ma porte n'en attendit pas davantage pour se persuader que j'étois en flagrant délit de rébellion. Mon sang coula. M. Veyrat congédia la garde, et voulut me panser lui-même avec sa cravate. Si j'avois encore à être arrêté, il est probable que je regretterois M. Veyrat.

L'automne de 1803 étoit fort avancé. Le jour commençoit à peine à poindre quand je fus introduit au *Dépôt de la Préfecture*, c'est-à-dire dans une salle basse, placée sur les limbes des bureaux, au côté gauche de la grande cour ; la lumière, qui y pénétroit plus rare encore à travers des vitres presque opaques et garnies de grilles épaisses, me permit à peine de distinguer, dans cet Érèbe, quelques formes confuses et effrayantes. Je crus remarquer un mouvement en face de moi : c'étoient des têtes qui se soulevoient et retomboient périodiquement, comme si elles avoient obéi à un ressort. Je fis un pas, et je fus arrêté par une longue traverse de bois qui occupoit la salle dans toute sa largeur : j'allongeai la main, et je touchai un sabot ; je la retirai, et elle tomba sur un escarpin. Je compris que c'étoit là un lit de camp, et que le bruit du verrou, qui annonçoit mon arrivée. avoit réveillé quelqu'un.

Le jour croissoit, et mes yeux se familiarisoient d'ailleurs avec les ténèbres permanentes du nouveau domicile pour lequel on venoit de me faire quitter le plus joli appartement de garçon qu'il y eût alors dans tout le quartier du Palais-Royal. Le lit de camp étoit couvert d'hommes pressés les uns contre les autres, sur le bois cru. Dans l'espace libre qu'on appeloit *la rue*, il y avoit un matelas sur un pliant, et un vieillard sur ce matelas. L'objet de ce privilége étoit un journaliste septuagénaire qui comptoit alors sept ans de prison, et que l'humidité des cachots auroit criblé toute seule de goutte et de rhumatismes, s'il n'y avoit pas eu quelque disposition ; il étoit ce jour-là en transfèrement, et il y étoit avec son lit, parce qu'on n'avoit pas pu le lui refuser. Ses formes anguleuses et ramassées par la douleur, comme celles de Scarron, n'avoient pas été calculées dans la répartition des places étroites du lit de camp. Elles en auroient troublé l'économie.

Il fit jour, ou plutôt les ténèbres devinrent visibles. Deux ou trois prisonniers descendirent du lit de camp, et passèrent devant moi pour me reconnoître. Un autre se mit à genoux contre la croisée pour faire sa prière du matin. Plusieurs battirent le briquet, et allumèrent le cigare. Un homme qui occupoit la place extrême de droite, et dont la physionomie méridionale paroissoit animée de tout ce feu d'esprit et de courage que Bordeaux entretient dans la longue jeunesse de ses enfants, s'assit avec autorité, jeta au loin le madras dont ses cheveux étoient retenus, et, après avoir passé sa main avec une sorte de coquetterie à travers leurs longues boucles noires, il ordonna le silence, et on se tut. C'étoit le prévôt du dépôt. Il étoit dans ce *dépôt* depuis quatre mois.

M. de Prune, c'est son nom, devoit m'interroger. C'étoit le droit du prévôt de la chambrée dans toutes les prisons ; c'étoit même son obligation, et il n'y a point d'institution sociale qui s'explique mieux que cette belle institution de la société fortuite et forcée des prisons. Si la chimère de

l'égalité s'est jamais réalisée quelque part, j'imagine que c'est dans un cachot. Cependant au cachot même il y a une sorte de hiérarchie : l'innocence et le malheur y ont de grands priviléges. Les méchants s'y rendent justice; ils ne se mêlent pas aux honnêtes gens : ils les respectent de loin. L'interrogatoire du prévôt a pour objet cette séparation provisoire, qui est soudainement déterminée par la nature du délit et par le caractère de l'individu. Après un quart d'heure de conversation on est classé; au bout d'une heure on a trouvé ce qu'il y a de plus précieux au monde, et surtout en prison, des amis. Cela donneroit envie de n'en pas sortir.

Je ne manquois pas de vanité. C'est un vice dont j'ai eu le bonheur de me guérir, mais qui m'a fait faire bien des sottises. J'étalai donc avec complaisance les motifs de mon arrestation, dont je me glorifiois comme un enfant. Ma petite allocution produisit tout l'effet que je pouvois en attendre. A peine eus-je articulé mon nom qui avoit apparu cinq ou six fois au bas d'une colonne du *Citoyen François* de Lemaire, que dix mains pressèrent la mienne. M. de Prune descendit de son lit de camp, et me donna une accolade cordiale. Le vieux journaliste se souleva sur sa couchette, et quand il fut parvenu à y prendre à peu près la position d'un homme assis, il m'adressa la parole en renversant en arrière son bonnet de loutre, de manière à me découvrir tout entière une des figures les plus vénérables que j'aie vues de ma vie : « Je te connois, » me dit-il avec cette solennité oratoire qu'on apprenoit quelques années auparavant dans le forum de la révolution ; « je « suis de ton pays; je m'appelle Ève Démaillot, vieux ré- « publicain, et profès dans l'apprentissage que tu com- « mences. On m'a parlé de toi ; on m'a dit que, tout jeune, « tu avois quelque chose de cette énergie franc-comtoise « qui est inébranlable comme notre Jura. Je suis enchanté « de te voir ici ; le monde et les plaisirs gâtent les meil- « leurs naturels; ces polissons de Girondins se sont per-

« dus dans les salons de Roland. C'est la prison qui est « le séminaire des patriotes. Il faut que tu t'accoutumes « à souffrir pour devenir digne d'être un jour le bâton de « vieillesse de la liberté. » J'embrassai tendrement ce bon vieillard, dont j'ai longtemps partagé depuis la captivité, et que je retrouverai tout à l'heure.

A dix heures on vint faire l'appel. Je connus à mon tour mes camarades d'infortune. C'étoit un singulier mélange de noms : M. Récamier, M. Brentano, M. Titus, premier danseur du theâtre de Bordeaux; M. de Goville, ancien commandant de dauphin-cavalerie; M. Bette d'Étienville, homme de lettres, déjà fameux dans l'affaire du collier; M. Édouard de Molière, garde-du-corps; M. Renou, ancien chef de division vendéen, dont M. de Châteaubriand a si avantageusement parlé. Nous étions en tout vingt-huit dans ce parallélogramme étroit qui n'avoit certainement pas trente-six pieds de longueur. Un homme ne répondit pas à l'appel : il s'appeloit Octave : c'étoit un noir qui avoit servi de secrétaire à Toussaint Louverture, et qu'on venoit de traîner en France avec son chef pour y apprendre les douceurs de la civilisation perfectionnée. Octave ! répéta impérieusement le concierge, et le nom d'Octave n'éveilla pas un prisonnier endormi. « Attendez, » dit de Prune après un moment de réflexion; « c'est ce noir si spirituel « et si éloquent qu'on a amené ici il y a neuf jours, et qui « depuis sept jours a refusé de manger; il est à la droite « du lit de camp. » Il y étoit en effet, couché sur le ventre selon son habitude. « Eh ! répondez donc, moricaud, » dit le valet du concierge en agitant violemment la main de cet infortuné, et en la laissant retomber. Octave ne répondit pas : il étoit mort.

Pendant qu'on emportoit ce cadavre, on amenoit d'autres prisonniers. Il y avoit eu alors une grande conspiration à Paris. Une centaine d'honnêtes citoyens s'étoient avisés qu'il n'y avoit rien de légal dans la suspension des garanties de la liberté individuelle et du droit de pétition que la

constitution de l'an VIII avoit sanctionnés, comme toutes les constitutions du monde ; et ils avoient rédigé cette réclamation légitime dans les formes les plus respectueuses, sous le titre de *Pétition au Tribunat*. La France se lèveroit aujourd'hui tout entière pour appuyer une pareille réclamation, s'il se trouvoit jamais un gouvernement assez insensé pour y donner lieu. Dans ce temps-là elle se mettoit à la fenêtre pour voir passer quelques prisonniers bâillonnés, et elle trouvoit cela très-bien. C'étoit véritablement l'âge d'or pour le despotisme. On nous jeta quinze ou vingt pauvres imprimeurs ou libraires, Charles, de la rue Guénégaud, Pilardeau, Maison, Dabin, et je ne sais qui encore, et puis avec eux un nommé Aubry, qui les passoit de toute la tête comme le Turnus de Virgile. C'étoit un géomètre qui s'avisoit d'appliquer les idées exactes de sa science aux fantaisies de la politique. Il se déclara l'auteur de la pétition, et il fit à merveille, car elle étoit fort belle, fort noble, fort mesurée. Cependant l'écrivain qui osoit attester la liberté sous ce gouvernement de liberté couroit d'autres chances qu'une de ces disgrâces de bureau que nous voyons maintenant si fécondes en succès populaires. Aussi ce bonhomme fut tout au plus avec un autre, si je ne me trompe, le dernier François qui osa pousser un cri d'indépendance ; mais ce cri intempestif ne retentit ni dans la commission de la liberté individuelle, ni dans la commission de la liberté de la presse, brillantes pépinières de ces généreux amants de nos institutions que nous avons retrouvés depuis si ardemment zélés pour les intérêts du peuple. Retenus alors par une sublime prudence dont l'avenir goûtera les fruits, ils s'exerçoient de loin à combattre le despotisme quand il se seroit usé par ses excès. Ils fuyoient devant lui, à l'exemple de l'aîné des Horaces, pour profiter de sa fatigue, et se préparoient en silence aux triomphes de la tribune affranchie. Que Dieu les y maintienne longtemps !

Le surlendemain ce fut autre chose ; le vent des conspi-

rations avoit soufflé du nord, et on arrivoit en prison en descendant de la diligence de Bruxelles ou du paquebot de Calais. C'étoit un théâtre d'oppositions dramatiques relevées par quelques ridicules touchants. La fusion de tous ces sentiments passionnés que la tyrannie soulevoit contre elle étoit si rapide et si affectueuse, qu'une nouvelle génération aura peine à la comprendre[1]. Royalistes et républicains se précipitoient les uns vers les autres pour se prendre la main ; et, par une exception plus commune dans nos cachots que dans les salons du consul, ces mains étonnées de se presser étoient pures de rapines et de sang. L'abus du pouvoir n'a jamais manqué de produire le même rapprochement ; et cette leçon est écrite si distinctement dans l'histoire, qu'on est consterné de voir que les gouvernements l'épellent encore.

Au bout de quelques jours nous étions cinquante-six. Si l'on se rappelle la circonscription étroite de notre prison, on concevra que cinquante-six personnes n'y étoient pas exactement à l'aise. Le lit de camp pouvoit en recevoir une vingtaine, qui étoient moins gênées depuis que le cadavre étoit parti. La barrière du lit de camp en recevoit tout autant ; mais on n'y étoit qu'assis sur un siége étroit et anguleux. Les plus forts passoient la nuit debout autour du lit de Démaillot, qui ne dormoit jamais, à l'entendre racontant ses magnifiques histoires de la révolution, palpitantes de la vérité d'une époque et vivantes, et animées, et tragiquement solennelles comme une émeute des faubourgs, comme une séance des Jacobins, comme une journée de la Convention ; et nous autres jeunes, nous échangions quelques idées entrecoupées, tout empreintes du regret d'être nés trop tard pour bien mourir. Nous comptions sans l'avenir.

Tant de nuits sont longues à être debout. Si peu d'heures

[1] Je me trompois. Il est bon de rappeler que tout ceci étoit écrit en 1826.

de sommeil, sur un pavé de briques ou sur un lit de bois, suffisoient mal à réparer les fatigues de cette exaltation fiévreuse qui nous dévoroit. Le quinzième jour je m'assis sur un siége un peu plus commode : on m'interrogeoit; et mon interrogateur étoit un M. Bertrand, chef de la première division de la police, homme très-massif de formes et très-délié d'esprit, presque borgne, tout à fait boiteux, et dont l'aspect n'avoit rien de séduisant, ni d'ensemble, ni dans les détails. C'étoit un ancien imprimeur-libraire de Compiègne, qui avoit l'érudition de son état, l'expérience de son temps, et deux choses avec lesquelles on arrive à tout à Paris, de la souplesse et du savoir-faire ; homme de meilleure composition, d'ailleurs, qu'on ne l'a dit, pour cette couvée d'enfants mutins qu'on épouvantoit de son nom comme de celui de l'ogre, et très-disposé à ne faire de mal à personne quand il pouvoit s'en dispenser sans nuire à son crédit.

J'abrégeai beaucoup mon interrogatoire, qui menaçoit de tirer en longueur, en allant droit au fait à la confession duquel on vouloit m'amener par une suite d'inductions. Comme je m'attendois à un dénoûment sérieux, je cherchois à me montrer digne de mon rôle, au moins à la dernière tirade ; et je n'avois pour cela d'autre moyen de me faire valoir que cette ingénuité un peu fière qui n'est ni sans abandon ni sans audace. Je fus très-content de moi ; et c'étoit alors mon habitude. La seule chose qui m'interdit, c'est que mon interrogateur exigea que je restasse les yeux fixés sur lui à chaque réponse. Dans les intervalles seulement je pouvois regarder à droite ou à gauche. J'ai passé vingt-cinq ans sans pénétrer ce mystère ; et je doute encore que la psychologie de la police fût assez perfectionnée pour comprendre la puissance de ce regard, qu'une habitude effrontée a scellé à la prunelle du questionneur, sur le malheureux qui le subit. Quand je pense à cette spéculation de la curiosité insidieuse d'un homme grave et froid qui poursuit industrieusement un secret de vie ou de

mort dans l'âme intimidée d'un enfant, je ne puis m'empêcher de croire quelquefois que les précautions dont la société s'est armée contre le crime n'ont rien à envier au crime lui-même en bassesse et en férocité.

L'intérêt de l'État *essentiellement compromis* par quelques bluettes éphémères exigeoit qu'on débrouillât le chaos de mes papiers, qui devoit recéler je ne sais combien de rêveries suspectes et d'amplifications séditieuses. Dieu sait quelles belles choses il y avoit là-dedans ! Au bout de je ne sais combien de temps un agent de police me secoua le bras pour m'avertir qu'il falloit retourner au dépôt, car j'avois profité de la lecture de mes manuscrits pour dormir. Rendu à mes camarades, je mimai, de toute ma verve de jeunesse, la scène de ce libraire devenu homme d'État, qui se fait lire comme naguère les manuscrits d'un pauvre auteur, mais avec une autre latitude, et qui au lieu de se dire : Ferai-je imprimer cela ?... se demande si les membres du poète sont bons pour le corset de force, et sa tête pour la guillotine. Ce joyeux contraste, lancé dans ce monde de libraires et de littérateurs dont nous étions inondés, et entretenu par cette source de saillies qu'on n'a jamais tarie en prison, nous amusa toute la nuit. Le soir du jour suivant, je fus transféré au Temple ; et je laissai notre chambre immonde et fétide avec le regret amer qui vous obsède long-temps sur votre cheval, quand vous quittez le matin une auberge de campagne où vous avez remarqué en soupant une jolie nièce du bourgeois, à l'œil transparent, aux cils noirs, à la cornette blanc de neige, qui a oublié, contre sa promesse, de se lever de bonne heure pour vous regarder depuis la porte. Cette comparaison même est très-froide, car il n'y a rien à comparer aux amitiés des prisonniers.

L'agent de police qui me conduisoit en fiacre je ne savois où, étoit un peu ivre. Je n'aurois pas été en peinc de le tromper sur l'identité, s'il n'y avoit pas eu des gendarmes sur la banquette de devant et des gendarmes aux

portières. « Hélas ! mon ami, » me dit-il avec une sentimentalité burlesque, « il faut pâtir pour la bonne cause. « Vous êtes probablement émigré... Dieu ! que j'honore les « émigrés !... — Je n'avois pas cet honneur-là, monsieur ; « j'étois trop jeune à l'époque de l'émigration pour savoir « jeter la Manche ou les Alpes entre l'échafaud et moi, et « cette démarche, d'une louable prudence ou d'une bra« voure aventureuse, indique un tact ou une prévision « qui n'auroient pas été de mon âge. — Comment donc « êtes-vous poursuivi ? mon pauvre jeune homme... » Empressé de répudier cette sale pitié : « Je suis poursuivi « comme jacobin, » lui dis-je, et il me sembloit que la conversation finiroit là. — « Les jacobins ! » s'écria-t-il, « à qui en parlez-vous ! Un jacobin ! je le porte dans mon « cœur. Je l'ai été, jacobin, et des durs, mon cher enfant. « Je ne sais pas si vous m'en croirez : Henriot m'aimoit « comme un frère ; et ce pauvre Hébert ! il n'a jamais « passé près de moi sans me serrer la main. Quelle âme « qu'Hébert ! quelle âme !... Sa femme étoit un peu bi« gote, mais lui, c'étoit un charme que de l'entendre ! Un « Brutus ! un Marius ! un Scévola !... Il auroit tué son père. « — Et comment se fait-il qu'avec tant de prédilection « pour toutes les opinions extrêmes au milieu desquelles « l'usurpateur de nos libertés s'est placé, vous serviez « d'instrument à ses proscriptions ? — Hélas ! répondit« il, quand on est père de famille on veut de l'avance« ment. » Le misérable avoit peut-être envie d'être bourreau.

Enfin, et il en étoit temps pour mettre un terme à cette scène de dégoût, nous arrivâmes au Temple. On m'écroua dans le bureau de M. Fauconnier ; on me conduisit à une petite chambre carrée, garnie de quatre couches assez propres, dont trois étoient occupées ; et je goûtai, avec un ravissement qui ne retarda pas de longtemps mon sommeil, la fraîcheur d'un gros linge blanc, et la souplesse voluptueuse d'un oreiller de paille.

Le lendemain, il fit un peu plus jour à mes yeux qu'à la salle de dépôt. Des commencements de démolition déblayoient de tous côtés nos tourelles, et nous avions de l'air et de la lumière à nous quatre pour vingt prisonniers de la Préfecture. Un de ces messieurs se leva de très-bonne heure, parce qu'il alloit être transféré, et qu'il en étoit prévenu. Je ne remarquai d'abord en lui qu'une obésité énorme, qui gênoit assez ses mouvements pour l'empêcher de déployer un reste de grâce et d'éloquence dont on retrouvoit des traces dans l'ensemble de ses manières et de son langage. Ses yeux fatigués conservoient cependant je ne sais quoi de brillant et de fin, qui s'y ranimoit de temps à autre comme une étincelle expirante sur un charbon éteint. Ce n'étoit pas un conspirateur, et personne ne pouvoit l'accuser d'avoir pris part aux affaires politiques. Comme ses attaques ne s'étoient jamais adressées qu'à deux puissances sociales d'une assez grande importance, mais dont la stabilité entroit pour fort peu de chose dans les instructions secrètes de la police, c'est-à-dire la religion et la morale, l'autorité venoit de lui faire une grande part d'indulgence. Il étoit envoyé au bord des belles eaux de Charenton, relégué sous ses riches ombrages; et il s'évada quand il voulut. Nous apprîmes, quelques mois plus tard, en prison, que M. de Sade s'étoit sauvé.

Je n'ai point d'idée nette de ce qu'il a écrit. J'ai aperçu ces livres-là; je les ai retournés plutôt que feuilletés, pour voir de droite à gauche si le crime filtroit partout. J'ai conservé de ces monstrueuses turpitudes une impression vague d'étonnement et d'horreur; mais il y a une grande question de droit politique à placer à côté de ce grand intérêt de la société, si cruellement outragé dans un ouvrage dont le titre même est devenu obscène. Ce de Sade est le prototype des victimes *extrà*-judiciaires de la haute justice du consulat et de l'empire. On ne sut comment soumettre aux tribunaux, et à leurs formes politi-

ques, et à leurs débats spectaculeux, un délit qui offensoit tellement la pudeur morale de la société tout entière, qu'on pouvoit à peine le caractériser sans danger ; et il est vrai de dire que les matériaux de cette hideuse procédure étoient plus repoussants à explorer que le haillon sanglant et le lambeau de chair meurtrie qui décèlent un assassinat. Ce fut un corps non judiciaire, le conseil d'État, je crois, qui prononça contre l'accusé la détention perpétuelle ; et l'arbitraire ne manqua pas d'occasions pour se fonder, comme on diroit aujourd'hui, sur ce *précédent* arbitraire. Je n'examine pas le fond de la question. Il y a des cas de publicité où la publicité est peut-être plus funeste que l'attentat ; mais il faudroit alors un code réservé pour des cas réservés ; il faudroit que la loi eût ses grands pénitenciers comme l'Église. Parmi les images de Némésis que les anciens nous ont laissées, il y en a une qui porte un voile : autrement il est aisé de comprendre comment cette usurpation du droit de juger, tout exceptionnelle qu'on ait voulu la faire, tombe de degré en degré aux derniers agents des derniers pouvoirs ; et remarquez que lorsqu'un de ces attentats a été commis deux ou trois fois, il change tout à coup de nom. Il s'appelle *jurisprudence*. Les sociétés ne périssent que par des abus légitimés.

J'ai dit que ce prisonnier ne fit que passer sous mes yeux. Je me souviens seulement qu'il étoit poli jusqu'à l'obséquiosité, affable jusqu'à l'onction, et qu'il parloit respectueusement de tout ce que l'on respecte.

Le second a été célèbre depuis par un ouvrage ridiculement pensé et détestablement écrit, dont la suppression légale sera pour sa mémoire une espèce de bienfait ; c'est le comte de Barruel-Beauvert, personnage singulièrement composé de deux êtres fort distincts, qu'il est impossible d'identifier logiquement. J'ai rencontré peu de causeurs plus spirituels, et je n'ai jamais lu d'auteur plus commun. Placé au hasard et partout, un tact exquis l'associoit sur-

le-champ à l'esprit de ses auditeurs, et il enchantoit tout le monde. Assis au bureau de l'homme de lettres, il rappeloit dès la première ligne ce joli mot qu'il avoit inspiré à Rivarol : *Quand il écrit, il ne sait plus ce qu'il dit*. Naturellement aimable et conciliant, comme il étoit ingénieux et piquant sans amertume, il puisoit dans son écritoire de la morgue et du mauvais ton. Personne n'a plus perdu que Barruel-Beauvert à l'invention de l'imprimerie.

Ce prisonnier, c'est le second. Je tombai dans les bras du troisième, parce que je le connoissois bien. Il s'appeloit Nicolas Bonneville, et, avant la révolution, le chevalier de Bonneville. C'étoit le contemporain et l'ami de Fontanes, de Roucher, d'André Chénier; le collaborateur de ce vertueux Fauchet, évêque du Calvados, dont les passions politiques de notre époque ont méconnu la vie et la mort. Mon intention est de parler ailleurs, si l'on daigne m'écouter encore, du mouvement littéraire de cette génération, sur laquelle il me semble qu'on s'est mépris en beaucoup de choses. Je prouverois facilement alors que la révolution poétique de la nouvelle école s'est faite presque simultanément avec la révolution politique qui remuoit les peuples ; mais cette question déborde les demi-cercles étroits d'une parenthèse ; elle me ramènera nécessairement à Bonneville.

Comme homme d'opinion, il n'avoit fait sa cour qu'au malheur. Pour lui, les causes perdues étoient les bonnes, les infortunes étoient les droits, et il auroit pu arborer un *væ victoribus !* pour devise. Les caractères de cette nature ne sont jamais redoutables aux tyrans. « Espères-tu épouvanter le crime, lui disoit Mercier, avec tes joues couleur d'églantine et tes yeux couleur de pervenche ? — Tais-toi, vipère !... »

Cependant Marat demanda un jour la tête de Bonneville. Cela se trouve dans le *Moniteur* de janvier à février 1793. Bonneville étoit si beau et si doux, que les furies des tribunes elles-mêmes l'escortèrent, pour le sauver, jusqu'au

dehors du jardin, comme ces protégés de Salomon que des esprits de malice transportent au loin, sous la condition qu'ils ne prononceront pas en chemin le nom du Seigneur. Depuis ce temps-là, tantôt fugitif, tantôt prisonnier, tantôt préparant des asiles aux proscrits de toutes les opinions, sans acception de leurs fautes et de leurs excès, il avoit ouvert dans son appartement de la rue du Four-Saint-Germain un refuge de sûreté *pour les blessés de tous les partis*, comme on l'a dit avec tant d'esprit à l'honneur d'une politesse pleine de grâce, mais un peu moins périlleuse. Cette fois, Bonneville étoit en prison pour avoir caché Barruel-Beauvert, bien que ces deux hommes-là fussent aux deux extrêmes d'une opinion. Mais dans les gens de bonne foi le diamètre de l'opinion est rétractile : il y a un point sur lequel on se retrouve.

J'avois été introduit deux ans auparavant chez Bonneville par un docteur Seyffert, que le monde a oublié, et c'est ingratitude, s'il en fut jamais, car le docteur Seyffert n'avoit de pensées que pour le bonheur du monde. Il est vrai que cela ne regardoit ni vous ni moi, ni personne en particulier, mais un monde éventuel qui doit exister un jour, et une société de bâtisseurs occultes qui apportent depuis une centaine d'années des matériaux à la Babel intellectuelle de Weissaupt. Il étoit si facile alors de me faire monter sur les ailes mystiques des anges de Swedenborg, de m'enterrer tout vivant dans les entéléchies massives de Saint-Martin, que je fus néophyte au premier appel, comme saint Paul. Le docteur Seyffert, qui savoit tout (c'étoit un des priviléges de notre initiation), ne savoit presque pas le françois, et je ne l'en trouvois que plus imposant. Cela me faisoit comprendre au moins pourquoi je ne le comprenois pas.

Un de nos dîners chez Bonneville, et cette fantaisie de la mémoire me revient à propos et non à la suite de ceci, m'a laissé une telle impression que lorsque je repasse dans ces idées-là il me semble que je rêve, nous

nous trouvâmes six dans la chambre immense du poète. Elle avoit quatre croisées sur la rue. La nappe étoit jetée sur une table oblongue, chargée à ses deux pôles de bronzes, de sphères, de cartes, de livres, de bustes, de portraits. Je ne connoissois de nos convives que cet impénétrable Seyffert, avec son répertoire de pensées, mille fois plus profond, mais mille fois plus obscur que l'antre de Trophonius, et ses hiéroglyphes de mots, qui auroient laissé Thèbes sans roi et Jocaste sans mari. Le vieux Mercier entra et s'assit, le menton appuyé sur sa haute canne à pomme d'ivoire, sans se découvrir d'un grand chapeau poudreux que ses excellentes filles, si tendres et si attentives, avoient cependant oublié de brosser ce jour-là. Le cinquième convive étoit un militaire de cinquante ans, à la figure inverse et retroussée, réservé de langage comme un homme d'esprit, commun de manières comme un homme du peuple. On l'appeloit le Polonois. L'autre étoit un Anglo-Américain à la tête toute profilée, longue, maigre, étroite, macérée, sans expression ; car la douceur, la bienveillance et la timidité en donnent peu. L'étude des langues étrangères étoit alors fort difficile, à cause de nos guerres, et surtout à cause de nos préventions nationales, imprudemment nourries par une école étroite et envieuse. Bonneville, puissant d'instruction comme de génie, soutenoit sans se gêner cette conversation polyglotte, qui n'arrivoit que par lambeaux à mon attention si curieuse et si émue. Cependant ce repas cosmopolite est, comme je disois tout à l'heure, une des idées culminantes de mon passé. Il est vrai que cet Anglo-Américain, c'étoit Thomas Payne ; et que ce Tartare aux traits maussades, c'étoit Kosciusko.

Le premier matin de ma captivité au Temple n'étoit pas bien avancé ; nous avions à peine eu le temps, Bonneville et moi, de nous raconter réciproquement le sujet et les circonstances de notre arrestation, et de nous féliciter au moins du hasard consolant qui nous réunissoit,

quand la porte de la chambre s'ouvrit pour laisser entrer l'agent de police qui devoit procéder au transfèrement de M. de Sade. Un instant après nous fûmes visités par Baudin, dit Lahaye, vieux chouan aux cheveux roux, qui habitoit la maison depuis je ne sais combien d'années, et que cet *avantage* de position, moins encore que l'heureuse facilité d'un caractère ouvert et jovial, faisoit participer, jusqu'à un certain point, à l'indépendance et aux priviléges des guichetiers : « Notre-Dame, dit-il en m'en- « visageant avec un gros sourire, voici une bonne prati- « que ! Ce n'est pas de deux ans que j'aurai les étrennes « de sa barbe ! » En effet, Baudin étoit le barbier banal des prisonniers, et, en sa qualité de barbier, notre gazette vivante. Aussi étoit-il toujours bien accueilli, quoique son opération toute bienveillante s'impliquât d'une disgracieuse formalité. « Allons, reprit-il, monsieur le comte, « la petite cérémonie ! » Barruel-Beauvert, à qui il s'adressoit, s'empressa de s'asseoir, et Baudin, tirant deux fortes ficelles de sa poche, assujettit vigoureusement ses bras pendants aux deux montants de la chaise de bois, avant d'exhiber les instruments essentiels de son art. Cela me remplit d'un étonnement qui n'étoit pas sans terreur. « Cette précaution qui doit te surprendre, me dit « Bonneville, est d'un usage assez récent. On ne s'en est « avisé que depuis qu'un M. de Christoval, qui t'a pré- « cédé dans le lit où tu viens de passer la nuit, s'est servi « du rasoir du barbier pour se couper la gorge. On pré- « tend qu'il a porté le coup si profondément que la tête « ne tenoit plus que par les vertèbres. » Je me retournai vers mon lit avec une vive émotion, et je vis sur la muraille la trace d'un long jet de sang.

La vie du Temple étoit assez bonne. On y étoit nourri aux dépens de l'État, et quoique les repas n'y fussent pas servis avec cette élégance lucullienne de la Bastille, qui a inspiré à Marmontel une description si résignée et si appétissante dans la drôle d'histoire de ses malheurs, ils ne fai-

soient pas regretter à Bonneville les haricots classiques de Montaigu. Malheureusement, mon nom se trouva impliqué dans des affaires toutes nouvelles, suivies de précautions plus sévères, et qui, en me réduisant au pain et à l'eau, élargissoient d'autant le budget de la police. Au bout de neuf jours, je fus encore transféré, et tout changea horriblement. J'avois achevé la lune de miel des prisons.

II

Sainte-Pélagie.

Si j'avois à retrancher par la pensée quelques milliers de jours de ma vie, je ne sais si j'y comprendrois un seul des quarante-deux jours de secret rigoureux que je passai à Sainte-Pélagie, *sous les plombs*, quoiqu'il ne leur ait certainement rien manqué de ce luxe de privations et de misères auquel on ne sauroit refuser un peu d'intérêt et de pitié. Mes rapports avec les hommes se réduisoient à la visite quotidienne d'un guichetier silencieux, qui venoit à midi me jeter un pain noir, remplir mon écuelle d'un potage abondant, mais désagréable à la vue, et s'assurer que l'eau de ma cruche n'étoit pas gelée. Cette écuelle et cette cruche, auxquelles une planche scellée au mur servoit de support, étoient les pièces essentielles de mon ameublement ; le reste se composoit d'un baquet et d'un sac de toile grise dont l'usage avoit singulièrement obscurci la couleur modeste, et qui laissoit échapper de toutes parts, à travers le large réseau de sa trame relâchée, de courts fragments d'une paille sale et pourrie, sur laquelle, depuis dix ans, on pleuroit et on dormoit : c'étoit mon lit. On n'avoit pas pensé d'ailleurs, dans la distribution architecturale de la maison, à rendre cette pièce commode pour

la promenade; et le seul exercice qui me fût possible consistoit à exposer incessamment mon sac à l'influence des pâles rayons du soleil d'hiver, dans les jours rares et pendant le petit nombre d'heures où ils descendoient de la bée courte et étroite qui me fournissoit un peu de lumière. Mais mon âme ne manquoit pas pour cela d'étude et d'occupation. A vingt ans, il n'y a point de solitude où l'imagination ne se fasse un monde, point d'ennuis qu'elle ne charme d'amour, d'espérance et de poésie. L'avenir est si long, si brillant et si sûr, et les innombrables jours qu'il déroule sont peuplés de si riantes chimères! Aurois-je osé gémir de goûter si jeune la gloire de souffrir pour une noble cause, qui est la plus haute ambition des nobles âmes? N'étoit-il donc personne dans la France dégénérée qui enviât mon infortune, au prix d'une couronne civique? C'est ainsi que raisonne la vanité dans les jeunes gens, et quelquefois dans les hommes faits. Et puis n'étoit-ce rien que d'exciter, dans un joli salon bleu de la rue Saint-Georges, une émotion tendre et peut-être passionnée qu'on auroit long-temps cachée à l'amour, et qu'on ne pouvoit refuser au malheur? Si quelque idée trop sombre prenoit un moment le dessus, si toutes les probabilités de salut échappoient à mes calculs et à mes raisonnements, n'avois-je pas à ma merci les ressources du merveilleux, aujourd'hui les anges, demain les fées, pour m'endormir bercé par un épisode de la *Vie des Saints*, ou par un conte des *Mille et une Nuits*? D'ailleurs, je me croyois poète, et je trouvois à composer des vers un plaisir d'autant plus difficile à expliquer, qu'il m'étoit impossible d'en conserver un seul; car ma mémoire ne conserve que ce que j'ai écrit, et je n'avois pas même une épingle pour les tracer sur la muraille. Ainsi, chaque nuit détruisoit l'ouvrage du jour, et chaque jour cependant je recommençois, avec l'intrépide constance de Pénélope, un travail qui devoit avoir le sort de celui de la veille, et disparoître de ma pensée avant le lendemain. Je dois compter enfin, parmi

les faveurs particulières de mon organisation, une aptitude très-prononcée pour le sommeil, dans les mauvais temps de ma vie. Les heures du plaisir m'ont paru souvent trop longues, mais j'ai eu meilleur marché de celles de la douleur : je les abrégeois en dormant.

Malgré l'inappréciable douceur de ces compensations, qui ne seront peut-être un objet d'envie pour personne, mon corps souffrit. La rareté du jour et de l'air, le défaut absolu d'activité et presque de mouvement, l'austérité d'un régime dont je n'avois fait l'apprentissage ni au café Hardy, ni dans les cabinets de Rose et de Naudet, l'intensité du froid surtout, qui fut très-rigoureux cette année-là, quelques-unes de ces causes prises à part, ou toutes ces causes réunies, me firent contracter une infirmité nerveuse de la nature la plus bizarre. C'étoit une espèce de crampe, ou plutôt c'étoit un engourdissement des extrémités, dont l'invasion n'avoit rien de très-pénible, mais qui devenoit horriblement douloureux quand il étoit parvenu au torse. Enfin le cerveau lui-même étoit envahi, et c'étoit le temps heureux du paroxysme. Alors je perdois connoissance pendant quelques minutes, et lorsque je revenois à moi, mes membres étoient affranchis des liens de fer qui les brisoient un moment auparavant; j'étendois sans effort mes bras assouplis; mes poumons jouoient librement dans ma poitrine élargie. Il ne me restoit de cette crise qu'un long et morne abattement sans douleur; mais elle se renouveloit souvent, et quelquefois dans la même heure. Un guichetier de service me surprit dans un de ces accès, et je dus sans doute à sa bienveillance de voir finir la triste épreuve du secret, car il y a des guichetiers bienveillants ; il y a même peu de guichetiers qui ne le soient pas; et c'est pour cela qu'on les fait passer de semaine en semaine aux différents services de la prison, de sorte qu'ils ne soient ramenés qu'à leur numéro d'ordre à la chambrée ou au cachot où l'on pourroit craindre qu'ils n'eussent conçu quelques prédilections propres à les détourner d'un de-

voir. C'est là, sans contredit, une des plus cruelles rigueurs de la captivité. Il est si doux de rencontrer tous les jours, ne fût-ce que pour un moment, une figure connue, dont le silence forcé paroît éloquent à force de bonté, et qui daigne au moins vous aimer du sourire et du regard !

Ma nouvelle résidence fut fixée au nº 6 du troisième étage de l'arrière-bâtiment. On nommoit cet étage l'*Opinion*, parce qu'il étoit spécialement destiné aux détenus pour des faits politiques. Les étages inférieurs s'appeloient, le premier et le second, des *Pailleux* ou des *Grinches*, c'est-à-dire des voleurs. Il arrivoit toutefois fréquemment, quand les chambrées de l'*Opinion* étoient au complet, qu'on déposât un nouveau détenu de l'*Opinion* chez les *Grinches*, et réciproquement on nous donnoit des *Grinches*, et quelquefois pis, quand les corridors du vol et de l'assassinat regorgeoient d'habitants. Peu de temps avant mon arrivée au nº 6, la couche que je venois y prendre étoit occupée par un épicier de la place Maubert dont le crime est horriblement fameux : c'est ce Trumeau, qui avoit empoisonné sa fille. Quand j'appris cette particularité, j'étois couché ; mon sang se glaça de consternation et d'horreur. Aucune circonstance ne m'avoit encore révélé au même degré la misère de ma position ; il me sembloit que cette assimilation odieuse imprimoit à ma vie une tache ineffaçable d'infamie, et je me retournai du côté de ma muraille pour y dévorer quelques pleurs de rage et de désespoir. Mes yeux n'étoient pas encore tellement obscurcis cependant que je n'aperçusse, à la hauteur de ma tête, des caractères tracés à la pointe d'un instrument aigu ; je cherchai machinalement à m'en rendre compte, et je lus :

MR. JEANNE PHLIPON,

FEMME ROLAND.

— Madame Roland ! m'écriai-je, madame Roland ici ! — J'étois à genoux, et ce lit qui me révoltoit tout à l'heure,

je ne l'aurois pas donné pour le divan d'une belle princesse ou pour l'édredon d'une nymphe. Je pleurois encore, mais c'étoit d'enthousiasme et d'ivresse ; et tant que le jour dura, je ne cessai de nommer madame Roland, et de montrer à tout le monde, avec une pieuse effusion, ces augustes reliques d'une des plus pures héroïnes de la liberté ! — Ce que je trouve de plus surprenant aujourd'hui dans mon ravissement, c'est qu'il étoit compris. Il me semble que les fondateurs de nos lois et de nos polices n'ont jamais connu la juste portée d'une mesure de répression appliquée à la pensée, en matière d'opinion et de croyance. Que font-ils quand ils ferment les cachots sur un jeune homme, d'ailleurs sensible et bien organisé, *qui pense mal ?* Ils se débarrassent d'un étourdi sans conséquence, et ils arment un fanatique.

J'avois retrouvé dans ma chambrée quelques-uns de mes amis du dépôt : le respectable M. de Goville, le vieux journaliste Démaillot, toujours inamovible sur son lit de douleur, mais se dédommageant amplement de la complète immobilité du podagre par l'infatigable mobilité du sophiste ; le brave Renou, que sa force et son intrépidité avoient fait surnommer *Bras-de-fer* par les Vendéens, et dont on cite encore plus de traits d'humanité que de beaux faits d'armes. Notre cinquième camarade étoit un médicastre octogénaire, nommé Guérin, praticien expert, mais totalement illettré, que le docteur Seyffert avoit cependant trouvé bon pour en faire un de ses adeptes, et qui s'étoit élevé du temple d'Adoniram au sanctuaire des Théophilanthropes, en passant par les Jacobins. Ce pauvre homme, dont aucune expression ne sauroit peindre la désespérante nullité, avoit été investi un moment de l'autorité la plus effrayante qui ait jamais reposé dans les mains d'un tyran. A l'instant de cette courte péripétie qui suspendit à peine les angoisses de Robespierre, le 9 thermidor, comme pour les rendre plus hideuses, et dont les promesses furent trahies par la lâcheté d'Henriot, le dicta-

teur, empressé d'aviser à la marche de son gouvernement, nomma Guérin directeur général de la police, avec les attributions réunies des comités de salut public et de sûreté générale. Ces nouvelles fonctions permettoient du moins au potentat éphémère qui en étoit revêtu de se soustraire au devoir périlleux de la permanence, et Guérin eut le bon esprit de sortir de la commune pour se cacher. Là se bornoient les faits notables de sa vie politique; mais ce témoignage clinique de la confiance de Robespierre, ce codicille d'un homme dans lequel Bonaparte reconnoissoit le talent de gouverner porté au suprême degré, l'avoit tellement préoccupé de l'importance de Guérin, qu'il souffrit qu'on fît expier à ce vieillard par des mois de captivité chaque minute de sa toute-puissance imaginaire. Il auroit été bien surpris, s'il l'avoit vu.

On voit que notre petit cercle ne manquoit pas des éléments nécessaires d'une bonne conversation. M. le comte de Goville, qui avoit long-temps vécu à la cour, et qui en conservoit les belles manières et l'exquise politesse, relevoit ce mérite commun à la plupart des hommes de son époque et de son rang par une sagacité extraordinaire, et par une modération invariable dans les opinions et dans les mœurs. L'habitude du malheur lui avoit enseigné deux choses merveilleuses auxquelles on peut réduire toute la philosophie : la résignation pour lui-même et l'indulgence pour les autres. Cette sagesse expérimentale ne s'est pas démentie dans de nouvelles épreuves. Il est du petit nombre des émigrés que la restauration n'a pas ramenés en France, et qui ont préféré, dans leur patrie adoptive, la modeste exploitation d'une industrie vulgaire à la chance banale de la faveur et aux profusions d'une aumône dorée, ruineuse pour le pays.

J'ai déjà parlé ailleurs d'Ève Démaillot, et de ces trésors de mémoire qu'il prodiguoit autour de lui, sans se lasser jamais. C'est qu'il falloit l'entendre, appuyé contre son large oreiller, une main déployée sur sa tabatière de buis,

agitant de l'autre, avec une chaleur oratoire et des gestes pittoresques, son madras rouge à grands carreaux, et donnant carrière à l'essaim fantasque de ses souvenirs. Il savoit des histoires de tous les pays et de tous les jours, et il les enchaînoit avec une volubilité sans égale, reproduisant tour à tour, au gré des caprices de sa verve abondante et de sa faconde imperturbable, les soirées académiques de Frédéric le Grand, les délicieuses causeries du prince de Ligne, les séances gourmées du bureau d'esprit de madame du Deffand, les spinthriades en action du honteux Tusculum de la Popelinière, les discussions verbiageuses et vides de résolution des hommes d'État, les orgies cadavéreuses des massacreurs et des bourreaux. On sait avec quelle énergique naïveté le vieux Mercier mettoit sous les yeux de ses auditeurs une figure historique, en la caractérisant par quelques rapprochements inattendus : Mirabeau étoit un lion marqué de la petite vérole ; Danton, un dogue coiffé d'ailes de pigeon ; Robespierre, un loup-cervier en toilette de bal ; Marat, un vautour ivre. Démaillot avoit quelque chose de ce talent. Le premier état qu'il eût exercé étoit celui de comédien, et l'âge ne lui avoit rien ôté de cette variété de débit et de cette vérité de pantomime et de physionomie qui font illusion. Ce n'étoit plus Démaillot, c'étoit le personnage même qu'il mettoit en scène, et à juger de ceux qui ne m'étoient pas connus par ceux qui m'étoient familiers, jamais imitation ne fut plus fidèle.

Nous venions, Renou et moi, à la suite de ces improvisations dramatiques, jeter timidement dans l'entretien du soir quelques-unes de nos compositions de la journée, car le Vendéen faisoit des vers remarquables par la grâce et le naturel. Ainsi un vieux paralytique prêtoit à nos longues veillées l'enchantement des récits de Schéhérazade, et à quelque élégance de forme près, que l'habitude seule peut donner au style, Bras-de-fer nous tenoit lieu d'Anacréon et de Parny.

Les vingt autres chambrées de l'*Opinion* étoient composées à peu près suivant le même système, c'est-à-dire de manière à mettre en présence des opinions fortement contrastées entre lesquelles on ne supposoit aucune possibilité de sympathie, et par conséquent aucune cohérence à redouter, soit pour la tranquillité publique, soit pour l'ordre intérieur de la prison; erreur profonde qui révèle une profonde ignorance du cœur humain. Quand un pouvoir neutre a fait passer sous les Fourches Caudines deux partis acharnés l'un contre l'autre, ces deux partis n'en font plus qu'un, et les guichets, c'étoient nos Fourches Caudines. Là nous déposions toutes nos haines, excepté celle de l'oppresseur commun, et nous venions contracter cordialement, sans explications, sans reproches, sans concessions réciproques, avec des hommes qui étoient nos ennemis la veille, une ferme et loyale solidarité de dévouement, qui, pendant toute la durée de l'empire, ne s'est pas démentie une fois. Napoléon a pénétré plus tard ce mystère, mais Bonaparte n'y entendoit rien.

Ab Jove principium. L'aristocratie de Sainte-Pélagie rappeloit quelques beaux noms: M. de Custines, parent du malheureux général; M. de Fénelon, officier supérieur de chouans, sous le nom de Télémaque ; M. de Beauvoir, dit Chabryas, aide-de-camp de George ; M. de Rességuier, aujourd'hui (1828) commandant d'une de nos colonies ; M. de Navarre, M. d'Astorg, M. d'Hozier l'aîné, si soigneusement recherché, si compassé, si perpendiculaire, si fidèle à sa tenue d'étiquette, qu'on l'auroit toujours cru paré pour une présentation solennelle, ou pour un *gala* de Versailles; M. Émile Duclos, de Bordeaux, dont M. d'Hozier lui-même auroit peut-être eu quelque peine à illustrer la généalogie, mais qui se faisoit remarquer entre nos patriciens les plus huppés par la majesté de sa tournure, par la politesse de son esprit, par la libéralité magnifique de ses dépenses, par la dignité affable de ses manières. M. Émile Duclos est cet infortuné dont la raison

a cédé au plaisir de flétrir l'ingratitude par une satire animée, et chez qui cette saillie d'une ironie sanglante a dégénéré en monomanie. C'est l'*homme à barbe* du Palais-Royal.

Le peuple étoit en majorité à Sainte-Pélagie comme dans le monde; il n'avoit pas encore donné sa démission, s'il l'a donnée[1].

Personne n'a oublié qu'immédiatement après cet attentat du 3 nivôse, que deux aventuriers royalistes (Saint-Régent et Carbon) payèrent plus tard de leur tête, un sénatus-consulte officieux avoit déporté cent cinquante jacobins, plus ou moins, comme véhémentement soupçonnés de l'avoir commis. Justifiés de la manière la plus invincible par l'instruction du procès, ils sembloient avoir droit à une de ces réparations éclatantes qui expient les funestes erreurs de la justice et qui ne les réparent pas; mais la mesure étoit prise, et comme ces gens-là n'étoient pas de caractère à se façonner aisément au joug, la mesure passa pour bonne, malgré son évidente iniquité, et fut exécutée sans réclamation au nom des constitutions de la République et à la face de ses législateurs et de ses tribuns. Je doute même qu'on ait pris la peine d'en changer le *considérant*. Cinquante-deux des proscrits avoient été arrêtés. Ils furent livrés aux sables de feu de l'Afrique, qui en dévorèrent cinquante dans la première année. Ce n'est pas une hyperbole, c'est un chiffre. Le reste tomboit en détail entre les mains de la police, et venoit s'entasser à Sainte-Pélagie, en attendant que la mer plus libre permît à une de nos voiles de les transporter vivants au même tombeau. Nous n'avions pas moins d'une douzaine

[1] On sait aujourd'hui à quoi s'en tenir sur cet axiome inconsidéré d'un homme fort spirituel, mais qui n'avoit jamais observé la société que dans les salons ; et c'est cependant sur un mot bien accueilli à la cour, parce qu'il étoit un peu clinquanté de notre esprit françois, que s'est fondée la politique d'un règne ! Tout ceci est écrit trois ans avant la révolution de juillet.

de ces malheureux, cassés de toutes les fatigues d'une vie errante, obérés de misère, navrés de désespoir, et n'ayant pour perspective qu'une mort raffinée en douleurs qu'ils auroient rachetée avec joie en baignant l'échafaud de leur sang. Comme leur départ pouvoit s'effectuer à tout moment, ils avoient déjà ce privilége des adieux dont la volupté amère précède de si peu le supplice, et il ne se passoit pas de jour où nous ne vissions leurs grosses larmes couler sur une troupe affamée de femmes et d'enfants en haillons, pour lesquels leur pain noir auroit été d'un petit secours, si nous n'y avions pas quelquefois ajouté le nôtre. — De ces pauvres fanatiques de liberté dont il faut au moins reconnoître l'abnégation et la bonne foi, il ne reste pas même un nom, car je ne rappellerois plus rien à personne en consignant ici celui du cordonnier Chalandon, alors si fameux de la barrière du Trône à la barrière d'Enfer ; sauvage grossier, mais sensible et passionné, qui gâtoit malheureusement des liaisons du beau Léandre une éloquence digne du paysan du Danube, et dont la voix connue avoit vibré avec puissance aux oreilles des Parisiens dans toutes les journées mémorables. Il étoit cependant un des chefs de cette partie énergique du peuple qui s'étoit trouvée prête pour la démocratie; mais comme ce n'est pas là qu'ont germé les insignes lâchetés et les noires trahisons, ce n'est pas là non plus qu'en ont été recueillis les fruits. Dans ce peuple de la révolution qui a tenu pendant deux ans le reste du monde en haleine, le nom des centeniers est devenu aussi obscur que celui des soldats.

Nos jacobins et nos chouans avoient été les premiers à s'entendre, et quoi que j'aie dit jusqu'ici de cette alliance bizarre, ce n'est pas sans réflexion qu'on en saisira la cause sympathique. En vérité, si l'on ôtoit de cette période critique de l'histoire qu'on appelle la révolution, d'un côté le patriote exalté de l'armée et du peuple avec son admirable enthousiasme, de l'autre le pieux Vendéen

avec son dévouement sublime, vous trouveriez des gens qui feroient bon marché du reste. Le reste, grand Dieu! une spéculation de la ruse sur le sentiment, de la cupidité et de l'ambition sur le désintéressement et la candeur; et puis, une mauvaise tragédie à l'angloise mêlée d'horreurs et de bouffonneries, un jeu de saltimbanques ensanglanté par des gladiateurs, une saturnale d'avocats, d'histrions et de sophistes, une parade jouée sur la guillotine, et payée, aux dépens de la France, en dotations, en titres, en cordons et en broderies! Il y a dans les temps d'exception des vertus d'exception; mais il ne faut pas les demander aux hommes qui raisonnent et qui calculent.

Cette population spéciale de la prison appartenoit donc, selon mon cœur, à l'élite morale du pays, et c'est ce qui doit toujours arriver sous une tyrannie qui commence. Il résultoit de cet amalgame étrange une assemblée politique plus étrange encore, une espèce de sénat de condamnés, qui, tout à fait désintéressés de leur vie, jugeoient les juges de la terre sans crainte et sans espérance. On n'auroit trouvé là ni droite, ni gauche, ni souvenirs amers du passé, ni précautions intéressées pour l'avenir, ni les froids calculs d'une hypocrite vengeance, ni les combinaisons insidieuses d'une ambition masquée de popularité: la discussion vivoit sur une pensée unanime, et chacun avoit la parole à son tour pour dire la même chose; cette indépendance de la parole, si sévèrement réprimée au dehors, florissoit sous nos barreaux, et on auroit imaginé à nous entendre que Bonaparte, en s'élevant au pouvoir absolu, avoit daigné laisser dans les cachots une constitution modèle, et une république expérimentale aux amants de la liberté. Il n'étoit question que de lui, et Dieu sait de quelles couleurs il étoit peint! On se tromperoit de beaucoup en pensant que l'expression du sentiment qu'il inspiroit ne se modifioit que de la haine à l'exécration: c'est trop peu, elle descendoit au-dessous du mépris, elle enchérissoit sur le dégoût. Tout

le monde l'avoit connu parmi nous, et tout le monde avoit quelque anecdote infamante à attacher au pilori de sa renommée. Déplorables préventions des partis qui obscurcissent les esprits les plus sains, et qui font mentir la conscience elle-même ! Voilà cependant comme on apprenoit l'histoire aux oubliettes de Sainte-Pélagie, et en vérité, ceux de mes quinze ou vingt amis qui ont eu le bonheur de mourir jeunes, intrépides et résignés en face de l'Hôtel-de-Ville, sous l'administration du premier consul, seroient bien surpris, s'ils voyoient apparoître aujourd'hui dans les poëmes et dans les journaux les gloires épiques du règne de l'empereur. Quant à moi, j'avouerai naïvement que je n'ai jugé de la grandeur de ce géant que lorsqu'il a été couché ; mais je suis fort excusable de ne l'avoir pas plus tôt mesuré du regard, il avoit le pied sur ma tête.

Nous vivions donc en paix, sur la foi d'une garantie réciproque dont les effets ne devoient pas tarder à se faire connoître. Comme il étoit évident que le consulat touchoit à sa fin, et en cela du moins nous étions assez bien informés, car nous devions recevoir, deux ou trois mois plus tard, les constitutions de l'empire libellées selon la forme ordinaire, chacun s'occupoit, de son côté, à saisir l'instant de sa chute, pour jeter à la place vide un gouvernement tout prêt, qui seroit nécessairement le meilleur des gouvernements possibles. Pour réaliser cette utopie à la manière de Thomas Morus ou de Pangloss, les royalistes comptoient sur un plan qui devoit réussir bientôt, et les patriotes sur un système qui ne pouvoit jamais mourir. Il y a vingt-six ans que cette discussion se débattoit chaudement, et il est douteux qu'elle soit parvenue à ce degré de clarté favorable où il n'y a plus qu'une opinion pour la clôture.

Dans cette expectative infaillible, tout le monde arrangeoit froidement ses intérêts et ses vengeances pour l'événement. Je ne saurois trop répéter que les deux partis

s'étoient mis sincèrement hors de cause; mais il restoit entre les extrêmes nombre de gens qui n'avoient nul droit d'exciper de leur large indulgence. Du côté de Chalandon et des siens, c'étoient les Thermidoriens, toujours coupables à leurs yeux de l'assassinat de l'*incorruptible*, et surtout ces transfuges intéressés de la révolution qu'on voyoit s'atteler complaisamment au char du premier tyran venu, sans égard à leur foi jurée aux lois de la République. Le vieux Bouillé auroit pu lever hardiment parmi nous son front tout sillonné des foudres de la *Marseilloise;* mais malheur à Cambacérès, à Fouché, à Boulay de la Meurthe, à Barrère, à Merlin, à Réal, si un Malet de ce temps-là étoit venu les écrouer à l'*Opinion!* Les efforts d'une poignée de prisonniers, moins implacables dans leurs souvenirs et moins âpres en leurs colères, ne les auroient pas soustraits à la fureur de leurs ennemis. C'étoit là cependant, qui le croiroit? une des inquiétudes qui nous agitoient incessamment, et l'horreur que nous inspiroit tant de sang près d'être répandu nous effrayoit de la victoire et de la liberté. C'est que le moment étoit prochain, imminent, presque actuel, et que nous le pressentions partout, dans le tintement d'une cloche inaccoutumée, dans une rixe du coin de la rue, dans une bande d'ouvriers qui regagnoit confusément les faubourgs, dans la foule qui débouchoit par pelotons du Jardin des Plantes, les jours d'entrée publique. A la moindre rumeur : « Voilà le « peuple, » s'écrioit une voix; et le signal de la délivrance parcouroit le corridor avec la rapidité de l'étincelle électrique. « Voilà le peuple, » répétoit-on de toutes parts, et c'étoit le peuple en effet : c'étoit bien lui, le peuple insouciant, le peuple apathique, le peuple soumis, le peuple devenu étranger, peut-être avec raison, aux vaines misères de quelques enthousiastes insensés et de quelques spéculateurs étourdis, qui expioient sous de triples murailles leur zèle ou leur maladresse. Pour ne pas comprendre ce désappointement de toutes les minutes, il ne faudroit connoît-

tre ni la prison, ni ses confiances puériles, ni ses fausses joies. C'est bien mal à propos qu'on applique à ce séjour de souffrances et d'illusions la formidable inscription de l'Enfer du Dante :

Lasciate ogni speranza, voi che entrate.

L'espérance est la providence des cachots ; elle n'en sort jamais.

Je n'ai fait qu'indiquer parmi nos prisonniers Marie-Emmanuel Hérisson de Beauvoir. C'étoit un jeune homme de vingt-cinq ans, et celui des prisonniers qui se rapprochoit le plus de mon âge. Sa physionomie très-ouverte avoit quelque chose de bizarre, mais d'imposant, qui annonçoit deux facultés assez rares à trouver réunies : une extrême exaltation et une fermeté de fer. Son front haut, large, blanc, limpide, qui occupoit à lui seul plus de la moitié de la face ; ses traits fortement rognés et coupés à vives arêtes ; ses cheveux noirs, forts, roides et hérissés sans être crépus ; jusqu'aux habitudes brusques et anguleuses de son corps nerveux qu'on auroit cru servi par des muscles métalliques, faisoient de lui un des types les plus extraordinaires de force et d'intrépidité dont on puisse se composer l'idéal dans la lecture des *Amadis*. Il y avoit à côté de tout cela, dans le contraste qui résultoit de la fixité pétrifiée de ses principes et de la mobilité fugitive de ses sensations, dans sa disposition à s'émouvoir des plus petites choses et à se rire des plus grands dangers, dans ses alternatives de désespoir énergique et terrible, d'insouciance nonchalante et endormie, de gaieté frénétique et orageuse, quelque pronostic d'un étrange avenir ; mais ces fantaisies de l'imagination ou du caractère étoient rachetées par des qualités si rares, qu'il n'étoit personne qui ne l'aimât et qui n'aimât à en être aimé. Ce qu'il y a de singulier, c'est que ses idées politiques se ressentoient peu de l'inflexibilité de ses autres résolutions. Cela s'explique cependant, parce qu'il les avoit reçues

plutôt qu'il ne se les étoit faites. Sa famille avoit été frappée au cœur par la Terreur. Si ma mémoire ne m'abuse après tant d'années, il étoit frère de ce Beauvoir dont le nom se lie dans les souvenirs du temps à celui de l'infortunée madame Kolly, et dont la mort fut embellie par l'épisode touchant d'un sentiment romanesque. Celui-ci, resté orphelin parmi quelques orphelins, obéit à l'impulsion de sa destinée. Quand l'étendard des chouans se releva en 1799, on appela un Beauvoir, et Beauvoir étoit présent. Quelques actions de marque le placèrent de bonne heure aux premiers rangs de cette petite armée, où sa bravoure fut plus souvent donnée pour exemple que sa subordination; mais cette direction de son courage n'avoit pas été absolument instinctive. Elle étoit la seule qu'il pût suivre, et non la seule qu'il pût comprendre. Aristocrate de naissance, il appartenoit de vocation à toutes les causes généreuses; son âme s'ouvroit sans effort à tous les nobles sentiments. C'étoit l'homme de Térence à qui rien de ce qui intéresse l'homme n'étoit étranger, et je m'étonnois quelquefois de l'entendre parler de liberté avec l'émotion d'un adepte, parce que la génération dont je faisois partie, pauvre encore d'expérience et de réflexion, ne comprenoit la liberté que sous le drapeau exclusif où son nom étoit écrit en lettres de sang. Nous ne savions pas que les chouans s'étoient moins soulevés pour ressusciter d'anciennes formes de gouvernement, dont aucun peut-être n'auroit voulu en particulier, que pour résister à l'invasion d'une tyrannie nouvelle, intolérable sous la Convention, ignoble et honteuse sous le Directoire. Nous ne pensions pas, comme je le pense aujourd'hui, que s'il a été fait dans les temps modernes quelque chose de plus grand que la révolution, c'est la guerre de la Vendée et la guerre des chouans. Nous n'avions pas suivi l'immense élaboration du principe de l'égalité dans ce foyer de la démocratie militaire, dans cette Croatie vraiment libre, où s'accomplissoit spontanément le phé-

nomène dont nous cherchions le secret avec tant de peine [1]. Les événements ont parlé depuis. Notre révolution, toute faite contre la noblesse, a triplé les rangs de la noblesse, et un franc révolutionnaire n'y trouveroit pas à redire; car en influences délétères, il en est des priviléges comme des substances: plus ils s'étendent, moins ils font de mal. De la Vendée au Morbihan, le peuple a retiré au contraire un véritable avantage moral de son intervention inopinée. Il s'est élevé d'un élan au niveau des droits usurpés de la naissance, et on vous montrera dans ce pays-là la chaumière du voiturier Cathelineau avec autant de respect que les tours féodales du connétable de Clisson. Il est vrai de dire que ce qui grandit les nations dans leur intérieur, ce ne sont pas les coups d'État de cabinet, les enthousiasmes de club, les ovations de café, les grandes victoires politiques remportées à coups de discours : ce sont les guerres civiles.

Deux ans auparavant, j'avois été, à l'hôtel de Hambourg, rue de Grenelle-Saint-Honoré, et à l'hôtel de Béarn, rue Coq-

[1] Il n'y a rien qui ressemble à un paradoxe comme une idée neuve, et s'il falloit chercher une idée neuve quelque part, ce seroit peut-être dans les effusions d'un homme franchement désintéressé de tout l'avenir et franchement désabusé de tout le passé. Il n'y a donc rien qui ressemble mieux à un paradoxe que cette notion toute nouvelle sur l'esprit essentiellement libéral qui animoit les chouans, et je sais qu'elle ne manquera pas de contradicteurs. Je les renverrai à un pamphlet, d'ailleurs bien peu digne de confiance, mais dont l'auteur n'avoit du moins aucun intérêt à rendre les chouans populaires. Ce libelle, écrit dans le cabinet impérial, et avec les types de l'imprimerie impériale, dont il est, sous cette désignation, le premier *specimen*, est intitulé : *Notice abrégée sur la vie, le caractère et les crimes des principaux assassins aux gages de l'Angleterre, qui sont aujourd'hui traduits devant le tribunal de la Seine.* On avouera qu'un pareil document laissoit peu de chose à faire au ministère public, et qu'une fois les accusés convaincus de *crimes* et d'*assassinats mercenaires*, il ne leur restoit quelque chose à démêler qu'avec le bourreau. C'est peut-être le seul exemple d'une diffamation officielle et avouée contre cinquante hommes en jugement. Carrier et Joseph Lebon assistoient à l'exécution de leurs victimes, mais ils ne faisoient pas de brochures pour prouver au juge en séance

Héron, le commensal et bientôt l'ami de quelques autres chouans qui auroient pu me suggérer les mêmes impressions ; mais les vives dissipations de cet âge ne m'avoient pas même permis de réfléchir sur le côté sérieux de leur caractère et sur la direction occulte de leur vie. Pour moi, Coster de Saint-Victor, si modéré, si poli, si plein d'une ingénieuse aptitude à toutes les saines occupations de l'esprit ; Joyaut de Villeneuve, si brusque et si tranchant quand il n'étoit pas taciturne et rêveur ; l'impatient et hasardeux Raoul Gaillard ; le grave et doux Lebourgeois, et ce fou aventureux de Burban, mieux connu jusque-là des hardis compagnons de ses expéditions téméraires sous le nom de *Malabri* ou sous celui de *Barcó ;* ces insignes personnages d'un roman épique dont l'auteur se trouvera quelque jour, ne composoient, dis-je, à mon égard, qu'une de ces sociétés de rencontre qu'on se fait dans les tables d'hôte comme dans les diligences, et auxquelles on s'assimile d'autant plus volontiers qu'un mot ou un signe échappé vous a révélé d'abord entre la pensée de ces étrangers et la vôtre quelque mystérieuse harmonie qui ne se décèle jamais tout à fait, et qui s'accroît tous les jours. Les noms de ces

que tous les accusés étoient mûrs pour l'échafaud. Voici ce qu'on lit sur George dans cet écrit :

« Tinteniac fut tué au château de Coëtlogon (juillet 1795). Les of« ficiers émigrés qu'il avoit amenés avec lui, ignorant les ressources « chouaniques, et croyant tout perdu à jamais, se dispersèrent avec « les fonds de l'armée. George... profita de cette circonstance... Pour « se maintenir, il adopta le système *anti-nobiliaire*, etc. »

On trouve quelques lignes à l'appui de ce monument dans la correspondance de Puisaye. Il écrit au chevalier de la Vieuville, le 31 décembre 1795 :

« J'ai écrit au prince de Léon pour l'appeler au commandement de « cette partie (du Morbihan) ; c'est un moyen sûr de détruire le sys« tème *anti-nobiliaire* qui s'y propage. »

Il est vrai que ces correspondances ont été faites ou arrangées dans des bureaux, et que personne n'en doute ; mais il y a des choses qui n'ont pas pu y être faites, et celle-ci est du nombre.

Lebourgeois me raconta en 1801 que George, pressé par quelques

messieurs étoient profondément ignorés alors dans la France subconsulaire ; ils n'avoient jamais eu de bulletins où tracer leurs faits d'armes dont l'histoire ne saura rien, et le temps n'étoit pas venu où tout le monde seroit admis à lire leurs titres d'honneur et de mort sur d'autres écriteaux ; mais ces noms me servirent de recommandation auprès de Beauvoir. Au bout de cinq minutes, nous nous connoissions comme si nous avions couché deux ans sur la même paille, et un quart d'heure après nous étions frères.

L'amitié est si bonne que je m'accoutumai presque d'abord à me croire heureux ; mais ce n'est pas là que se bornoient les délices de Sainte-Pélagie. Celles dont il me reste à parler en premier lieu étoient un peu plus matérielles, et cependant la diète sévère du secret m'avoit disposé à les goûter avec plus de sensualité qu'en aucun autre temps de ma vie. Sainte-Pélagie avoit alors un restaurant placé dans l'intérieur même de ses murailles, et qui ne le cédoit en rien aux célèbres officines d'Archambaud, si estimées de mon temps dans le pays latin. Les salons tenus par une petite madame Lobé, piquante, agile et gracieuse, n'étoient pas tout-à-fait aussi élégants qu'elle,

amis sur le danger des ambitions de l'émigration et de la noblesse, disoit en souriant que la monarchie n'avoit peut-être qu'un moyen de se rétablir en France, la dégradation de toute la noblesse et l'anoblissement de tout le peuple. J'ai entendu répéter cela par Burban et par Beauvoir. J'aurois à peine osé cependant hasarder cette anecdote, si je ne la trouvois à peu près constatée dans les mesures particulières proposées par Rivoire au comité royal de contre-révolution. Voici l'article 3 :

« Donner à tous les officiers-généraux et supérieurs qui se déclarent « pour le roi des lettres de noblesse, s'ils ne sont déjà nobles de nais- « sance, en remplacement d'autant de nobles qui seront dégradés. »

J'ose bien assurer, en définitive, que nos libertés politiques et notre égalité de droits ont compté peu de défenseurs plus énergiques et plus dévoués que George Cadoudal. Seulement, il s'est obstiné à les servir sous le drapeau blanc, quand elles étoient vendues, ou délaissées, ou regrettées avec une profonde et inutile douleur, sous le drapeau tricolore. C'est là toute la différence.

mais ils brilloient de propreté, et c'étoit plaisir d'y délasser ses yeux du triste aspect de nos cellules. Quoiqu'ils n'eussent été ouverts qu'à l'intention des prisonniers pour dettes, un prisonnier de l'*Opinion* finissoit par y pénétrer aussi, quand il étoit doux, timide, inoffensif et muni de quelque argent : je jouis de cette faveur dès les premiers jours qui suivirent ma détention *sous les plombs*, et le guichetier aimablement oublieux qui me conduisoit ne s'avisoit, le plus souvent, qu'au bout de deux ou trois heures que l'heure rigoureuse de sa consigne étoit expirée. Ce n'est pas tout : il étoit expressément défendu de laisser communiquer les prisonniers de l'*Opinion* avec l'èxtérieur ; mais cette défense ne s'étendoit pas aux prisonniers pour dettes qui dînoient en famille à côté de nous, et qui avoient des femmes, des sœurs, des amies, des maîtresses charmantes ; j'en jugeois du moins ainsi, car on n'imagine pas combien les femmes sont jolies pour un prisonnier de vingt ans ; et réciproquement, un prisonnier de vingt ans n'est pas sans intérêt pour les femmes, quand un de ces hommes entendus, comme il s'en trouve partout, est venu leur murmurer à l'oreille avec une solennité mystérieuse : « Vous « voyez bien ce grand jeune homme blond, qui a la « physionomie si mélancolique. Le pauvre diable a vrai« ment de bonnes raisons pour cela : il est depuis plusieurs « jours condamné à mort *administrativement*, et son « exécution n'est retardée que par une formalité, mais « cela doit arriver du soir au lendemain. » Hélas ! que d'infortunes plus réelles n'auroit-on pas bravées pour acheter leur pitié, pour voir une âme tendre et compatissante se déceler à travers l'émail humide de leurs yeux ; pour suivre, à travers de beaux cils d'un noir éblouissant, une larme qui couloit pour nous, et la sentir tomber tiède sur notre main ! Je croyois avoir épuisé, en quelques jours de folle jeunesse, toutes les joies de l'amour, et je n'avois rien pressenti de celles-là.

Vous voilà maintenant bien prévenus que Sainte-Pélagie

étoit un de ces cachots d'enchantement où le ciel descend parfois tout entier, avec ses nuées rosées, ses astres purs et doux, et ses chœurs de jeunes divinités cent fois plus séduisantes que les mortelles, précisément comme à l'Opéra ; et vous aurez peine à croire que ces jours d'une illusion si mobile qu'elle ne pouvoit occuper l'âme assez long-temps pour la faire souffrir, aient été les plus pénibles de la vie. Je vous avouerai que le mot de cette énigme est assez difficile à dire, même pour les gens qui ont fait abnégation de toute vanité, parce qu'il intéresse une des délicatesses irritables de notre fierté d'homme, et je vais en brusquer l'aveu pour m'affranchir tout de suite d'une pudeur embarrassante. Le poison qui corrompoit chez nous une existence d'ailleurs très-tolérable, c'étoit quelque chose de plus que l'angoisse du condamné qui attend l'exécuteur ; c'étoit la peur d'une mort inopinée, soudaine et obscure, à laquelle nous nous croyions destinés les uns après les autres, et qui sembloit ne nous avoir épargnés jusque-là que par une faveur du hasard. Comme cette appréhension n'annonceroit, sous un gouvernement légal, et même sous la plupart des gouvernements absolus, que le vertige d'un maniaque, il faut l'expliquer par quelques faits singuliers dont l'éclaircissement a manqué jusqu'ici à l'histoire morale des prisons.

Je n'apprendrai probablement rien à personne en rappelant le bruit des exécutions nocturnes, si communes, s'il falloit en croire la rumeur universelle, vers la fin du consulat, et dont le théâtre avoit été transporté, depuis peu, du Temple à Sainte-Pélagie. C'étoit une notion reçue et incontestée, même par les partisans les plus zélés du nouveau gouvernement, qui couvroient commodément, selon l'usage, cette monstrueuse violation de toutes les lois humaines du prétexte immoral de salut public, argument hypocrite des assassins et des tyrans ; mais avant d'aller plus loin, je dois déclarer que, si ce n'étoit pas là un mensonge bien caractérisé, c'étoit au

moins une immense hyperbole, et que le nombre des prisonniers exécutés sans formes légales a dû être extrêmement borné. Il se réduiroit au capitaine Wright et à ses matelots, qu'il en resteroit assez à la vérité pour caractériser un crime de cannibales ; mais nous étions certainement trompés sur cette boucherie occulte qui ne lassoit ni les bras des bourreaux, ni la verve conteuse des nouvellistes de salon. Qu'avoit besoin d'ailleurs le gouvernement de ce temps-là d'escamoter quelques cadavres à la justice qui les lui auroit donnés ? J'ai appris depuis, dans le coin d'un journal, entre les anecdotes du jour, l'exécution de je ne sais combien de mes camarades, de Rosselin, de Condurier, de Vuitel, d'Armand de Châteaubriand. Il n'étoit guère question vraiment de s'informer si toutes les conditions d'une bonne procédure avoient été remplies à leur égard, et s'il n'y auroit pas eu de ressource en révision ou en appel. On savoit fort positivement qu'ils étoient morts, mais on n'a jamais demandé s'ils avoient été jugés. C'est calomnier la tyrannie que de lui supposer des ménagements. Elle sait bien que les pouvoirs violents ne s'affermissent que par les excès. Quand on fit tuer un Bourbon dans les fossés de Vincennes, le caractère de la personne rendoit l'affaire plus sérieuse, et cependant elle fut terminée avant d'être venue aux oreilles d'un de messieurs les chambellans. On vous jeta son jugement et son sang à la tête, et voilà tout.

Quoi qu'il en soit, nous avions apporté cette prévention absurde en prison. Elle y avoit été fortifiée par une prévention qui s'appuyoit d'observation et d'expérience. Vrai ou faux, nous avions la foi de notre malheur. Nous étions là, tout semblables aux compagnons d'Ulysse dans la grotte de Polyphème, et attendant avec une horrible impatience le jour où notre nom, tombé à la loterie de la mort, vaudroit sur les fonds secrets de la police un *bon* de quatre coups de fusil. Et il ne faut pas s'imaginer que cette aberration étoit le propre de quelques imaginations exaltées et malades :

il n'y avoit personne qui ne la partageât, qui n'affermît tous les jours notre conviction par de nouveaux renseignements. Or, une erreur qui est parvenue à obtenir un pareil degré de créance équivaut, si je ne me trompe, quant à l'effet qui en résulte sur la pensée, à une réalité bien établie. Presque toutes les nuits, vers deux heures, l'*Opinion* recevoit la visite des guichetiers. A peine entendions-nous rouler le premier des rauques verrous de nos trois portes de fer, chacun s'asseyoit sur sa paille en supputant silencieusement les probabilités qui restoient à une des vingt chambrées contre les dix-neuf autres. Enfin, le corridor retentissoit du pas lourd des hommes de service, et de l'entre-choquement des fusils, et du tintement des clefs pendantes; et nous, tourmentés par nos diverses prédilections d'amitié, nous épanchions nos inquiétudes et nos terreurs avec une alternative d'angoisses et d'espérances à laquelle le cœur ne résisteroit pas longtemps. Une dernière porte s'ouvroit, et pendus au barreau de la petite ouverture qui surmontoit l'entrée de nos cachots, nous échangions, sur toute la longueur de la galerie, des questions inquiètes et des réponses confuses. — Quel numéro? quel côté? — La gauche, la droite, le deux, le quatre. — C'étoit une rumeur à ne pas s'entendre. Au bout de quelques minutes, la porte venoit à battre sur ses montants de pierre; le verrou rentroit dans son anneau, et le silence vous auroit permis alors de saisir à vingt pas le bourdonnement d'un insecte. Le prisonnier se nommoit d'une voix ordinairement forte et assurée, et après, ce n'étoit plus qu'un vague murmure entrecoupé de cris d'adieu, d'imprécations et de gémissements, qui croissoit et s'assourdissoit tour à tour, comme une marée orageuse, jusqu'au moment où le bruit d'une explosion nous apprenoit que tout étoit fini. Là, recommençoit un profond et lugubre silence, plein de regret sur le sort de nos amis et d'amers pressentiments sur le nôtre. A compter de ce moment-là, on ne parloit plus, mais quelquefois on dormoit

encore. Faut-il que je le répète ! cet appareil sinistre n'annonçoit toutefois qu'un transfèrement, du moins à quelques exceptions près, et j'ai retrouvé en prison, ou dans le monde, plus d'un homme que j'avois pleuré ; mais nous ne le savions pas, nous ne pouvions pas le savoir, et nos informations inutiles n'ont jamais obtenu que le sourire de l'ironie ou les brusques rebuts de l'ennui. Nos gardiens ignoroient toujours le sort d'un prisonnier qui avoit disparu, et si le bruit de l'explosion étoit arrivé à leurs oreilles, ils l'attribuoient avec un malin sourire à quelque voisin plus las de vivre que nous-mêmes, ou à quelque douanier affamé de contrebande. Malheureusement l'explosion coïncidoit trop immédiatement avec l'extradition du prisonnier, pour qu'on pût admettre ce concours si exact et si constant d'heure et de faits entre deux événements très-étrangers l'un à l'autre. — Vous étiez embarrassé en beau chemin, me direz-vous ! L'extradition d'un homme de parti qui pouvoit, par des intelligences secrètes, ameuter une foule d'adhérents, exigeoit des précautions sérieuses et propres à déjouer toutes les tentatives. Au signal convenu, un soldat aposté faisoit feu, et l'appel étoit couvert d'autant de coups de fusil qu'il y avoit de sentinelles. C'étoit une espèce de *garde à vous*, qui ne devoit pas manquer son effet sur les malintentionnés. — J'avouerai que je m'en suis douté une dizaine d'années après, mais c'étoit un foible palliatif aux maux passés, et je vous étonnerois peut-être en vous disant que la police s'étoit arrangée de manière à ne pas nous laisser prendre la chose si naturellement. L'explosion nocturne étoit à deux fins, celle que votre perspicacité vous a fait deviner si vite, et puis une autre que vous ne devineriez pas. C'étoit un jeu exercé sur les âmes foibles pour les abrutir, sur les âmes fortes pour les rompre. Ce gouvernement n'étoit pas sanguinaire, je vous l'ai dit souvent ; mais il venoit trop près du gouvernement de Robespierre pour lui abandonner un avantage, et quand on ambitionne toutes les supériorités,

on n'aime pas à laisser derrière soi un nom plus formidable que le sien. Voilà pourquoi on avoit organisé dans les prisons une terreur toute morale, et, pour ainsi dire, tout imaginaire ; parodie insultante de l'assassinat, qui ne tuoit que l'âme. Quoi qu'il en soit, cette préoccupation nous suivoit si assidûment, qu'on n'entroit pas dans la cour carrée qui servoit à nos *distractions*, sans chercher sur le dernier des trois degrés qui y descendent une trace de sang mal lavé que j'ai cru souvent y voir sur la foi des autres; et quand notre promenade quadrangulaire nous ramenoit deux à deux vers le point fatal, on se le montroit du regard. Toutes ces terreurs reposoient sans doute sur une erreur qui fait pitié, et on ne me reprochera pas d'en avoir dissimulé le ridicule. Avec la pertinacité incisive d'un voyageur qui vient de loin (et on revenoit de loin quand on sortoit des prisons du consulat) je n'aurois pas perdu dans ces préliminaires consciencieux l'effet d'une narration intéressante, d'une péripétie dramatique et d'un dénouement inattendu. Il y a une demi-heure que la toile est levée, et que je vous montre à plaisir les moindres rouages de mes machines, sans vous cacher une trappe, sans vous faire tort d'une ficelle; représentation sans exemple, où tout le monde est dans le secret de la tragédie, excepté les personnages. Il n'y a pas de combinaison dramatique, depuis les meilleures pages d'Anne Radcliffe aux meilleures scènes du mélodrame, qui puisse tenir à une pareille abnégation d'artifice. C'est un genre de composition dont personne ne voudra, mais c'est le mien. J'ai voulu être vrai avant tout, et si les règles de l'art me paroissent faites pour diriger le travail de l'imagination, je trouve qu'elles répugnent à la sincérité de l'histoire. J'aurois été moins gauche en arrangeant un roman.

Au reste, vous êtes si complaisamment faciles à subir toutes les impressions, à laisser fléchir vos convictions sous l'impulsion d'un sentiment, ou fasciner vos yeux au prisme d'une illusion, à vous endormir dans un rêve qui

vous amuse ou qui vous touche, que je me croirois sûr de retrouver quelque intérêt dans votre cœur pour une de mes histoires, si vous aviez le temps d'entendre comme j'ai celui de raconter; et aujourd'hui que nous voilà vieux, prolétaires invalides et contribuables inéligibles, je ne pense pas que nous ayons quelque chose de mieux à faire: il faut seulement pour cela que vous ayez la complaisance d'oublier tout ce que je vous ai dit, ou de commencer votre lecture par la fin, ce qui n'a pas le moindre inconvénient.

Un matin la porte du n° 6 s'ouvrit trois heures plus tôt qu'à l'ordinaire. Le jour commençoit à peine à poindre. Les guichetiers la refermèrent derrière eux, et je n'avois jamais vu cela. Ils parcoururent tous les recoins de la chambrée avec une scrupuleuse attention, s'assurant qu'aucune brique n'avoit été soulevée, et glissant la main le long de tous les barreaux pour y chercher le cran délié de la scie d'acier, ou les aspérités que laisse le passage de la lime. Ils palpèrent nos habits déployés pour y découvrir quelque inégalité suspecte qui leur dénonçât la présence d'un corps étranger entre le drap et la doublure. Ils ouvrirent nos sacs de paille, et ils explorèrent attentivement cette poussière sans forme et sans nom qui avoit végété autrefois en épi, mais qui n'appartenoit plus depuis long-temps à aucune famille de productions naturelles. On trouva dans celle que le poids de mon corps achevoit de réduire à sa dernière expression d'impalpabilité un petit coin de chêne garni d'une armure de fer. Démaillot remarqua que cet instrument avoit été en usage dans toutes les prisons, où il servoit à fendre le bois, du temps où l'État chauffoit ses prisonniers, et qu'il n'étoit pas étonnant qu'il se trouvât mêlé dans nos paillasses au reste des rebuts immondes dont elles étoient composées. Les visiteurs n'emportèrent que ce coin de bois pour toutes dépouilles opimes, et les chambrées restèrent closes jusqu'à l'heure accoutumée.

A dix heures j'entrai dans la chambre de Beauvoir, qui

étoit occupé, selon son usage, à cirer ses bottes d'ordonnance, et qu'aucune distraction n'auroit forcé à se désoccuper de ce soin, tant que leur lustre étoit encore obscurci par un atome tombé de la vergette ou une vapeur émanée du souffle. Vous auriez juré qu'il avoit audience chez le ministre de la guerre ou visite d'obligation chez le commandant de Paris, et depuis deux ans de captivité il n'avoit mis que des pantoufles. « A-t-on fouillé aujourd'hui chez « toi ? » dis-je en m'asseyant sur un bahut qui renfermoit ses huit paires de bottes symétriquement rangées, son cirage de tous les pays, ses brosses de toutes les dimensions, et quelques autres ustensiles de toilette pédestre. « Vrai-« ment non, » me dit-il en relevant sa botte à la hauteur de l'œil du côté de la croisée, et en la livrant avec satisfaction à l'épreuve du grand jour dont elle pouvoit défier l'éclat, « on ne fouille que dans les chambrées où il y a une « exécution à faire. — On a fouillé chez nous, » lui dis-je. Il laissa tomber sa botte sur la paille. « Chez toi ? s'écria-« t-il, c'est horrible ! » — Il se leva ; il donna un coup de pied à la botte qui l'empêchoit de marcher librement ; il se parla quelque temps seul, et se retourna enfin vers moi avec un regard assuré, en déployant largement sa main gauche et en la parcourant de l'index de la droite par figures démonstratives : « Ce n'est pas Guérin, » dit-il en partant du pouce. « Que diable feroit Bonaparte de la « peau d'un théophilanthrope ? Ce n'est pas Goville, con-« tinua-t-il ; c'est un homme inoffensif, étranger à toutes « les intrigues, réclamé de très-haut ; et plus que tout cela, « c'est le beau-frère de Dagoult, qui est fort bien dans ce « tripot des Tuileries. Ce n'est pas Démaillot, frondeur « sans conséquence, beau parleur sans danger, qui a « moins d'influence sur la populace que Bonjour, Gallais « ou Chalandon ; ressort usé d'un instrument qui ne joue « plus ; jacobin empaillé, momie révolutionnaire, que l'on « garde tout au plus comme un type curieux de l'espèce, « et dont la place définitive est à la ménagerie. » Alors il

s'arrêta, et puis il reprit : « Ce n'est pas toi ; ta vie n'est « liée à aucun système redoutable ; tu tiens à tous les « partis par quelques idées, et tu dérobes à tous par quel- « ques répugnances. Les gouvernements ne tuent pas les « gens qui marchent tout seuls, surtout quand ces gens-là « viennent d'échapper aux lisières de leur nourrice. D'ail- « leurs, tu étois au secret, tu en es descendu ; et si l'on « avoit voulu te tuer au rez-de-chaussée, on ne t'auroit pas « arrêté au troisième étage. Ce n'est pas toi ; c'est Re- « nou. — Renou ! — Oui, Renou. La mort est sur les « Vendéens. Aujourd'hui lui, demain moi. » A cette idée, il releva la tête d'un air fier, et je laissai tomber la mienne sur ma poitrine. C'étoit tellement cela que je ne pouvois pas même concevoir la possibilité d'une autre chance. Renou avoit été interrogé deux ou trois jours auparavant. C'étoit Renou. Je rentrai au n° 6, et je me jetai sur ma paille en pleurant.

Renou étoit sur la sienne et finissoit de rimer une épître qu'il m'avoit adressée. Jamais je ne l'avois vu si content. « Imagine-toi, me dit-il, que je crois être venu à « bout de quelques difficultés qui m'embarrassoient beau- « coup. Tu sais que ma femme s'appelle Angélique, et « ma fille Zélinde, et j'ai voulu te parler d'elles dans mon « épître. *Zélinde, Mélinde,* cela va tout seul. Mais crois- « tu que je puisse faire rimer *Angélique* avec *angélique ?* « — *Angélique* avec *angélique,* bon Dieu ! — Eh ! oui, « *Angélique,* nom propre ; *angélique,* nom de plante ; *an-* « *gélique,* adjectif, c'est que cela feroit très-bien, vois-tu :

« Et le parfum de l'angélique...

« ou bien,

« Et son innocence angélique

« —Non, lui dis-je avec impatience... cela seroit affecté... « Dis plutôt :

« Et sa constance évangélique... »

Et je m'enveloppai du pan de laine qui me servoit de couverture pour étouffer mes sanglots. « Qu'as-tu donc ? « cria-t-il en venant à moi... Tu pleures, enfant ! Que le « diable emporte les nerfs ! Je n'ai jamais su ce que « c'étoit. Aussi tu t'affliges trop ; mais penses-tu que moi « je suis sur des roses ? »

A cinq heures je descendis : je m'arrêtai au troisième degré. Je pensois que c'étoit là que Renou alloit mourir. J'éprouvois avec ma douleur quelque chose d'indéfinissable qui ne ressembloit à aucune de mes sensations passées. J'entrai au restaurant, je pris un potage au lait ; je regardai presque sans voir, j'écoutai presque sans entendre. Resseguier avoit mis en bataille tous les hommes en état de porter les armes, sans en excepter quelques guichetiers de bonne humeur, pour exécuter une manœuvre de son invention. Custines amusoit quelques dames moins belliqueuses des exercices de son chat, le plus beau, le plus adroit et le plus extraordinaire de tous les chats. Je prenois peu de part à ces plaisirs. Cette crampe terrible dont j'ai parlé en commençant me saisit tout à coup. Je n'eus que le temps de me lever et de tomber dans les bras de mon guichetier. Je revins à moi au n° 6, dans ceux de Renou, que j'avois blessé en me débattant contre ses secours ; son sang inondoit ma poitrine. « Ah ! « mon Dieu, m'écriai-je, c'est Renou, et c'est du « sang !... »

Je me remis, je m'affranchis de leurs soins qui brisoient mon cœur, en feignant de chercher du repos. Ce n'étoit pas moi qui avois besoin des témoignages de leur tendresse ; c'étoit lui, et jamais il ne s'étoit plus occupé de moi ! Enfin le temps s'épuisa. L'heure vint. J'entendis le *qui vive*, qui annonçoit l'échange des sentinelles. Je m'assis. Mon sein battoit si fort que je crois qu'on pouvoit l'entendre. De grosses gouttes de sueur couloient de mon front et à travers mes cheveux. Je retenois mon haleine pour écouter. La clef cria, les verrous roulèrent, les châssis

battirent. « Ah ! ah ! dit Renou, il y en a encore un de « pris, » et il se rendormit. Remarquez que la position intermédiaire du n° 6 nous laissoit le temps de calculer les résultats dans des proportions qui s'accroissoient toujours à mesure que la funèbre escouade s'approchoit de nous. Le bruit finit à notre porte, et le brouhaha d'usage nous avertit. Je ne savois que trop que c'étoit pour nous qu'on venoit. Quand notre gond commença à gronder, je me soulevai pour voir. Il y avoit un guichetier qui portoit cette longue pelle de fer où une torche est plantée ; et après, quatre soldats dont les fusils n'avoient point de baïonnettes ; ensuite un homme vêtu à peu près en officier, qui jeta un regard d'étonnement sur nous. Je suppose qu'il entroit dans une prison pour la première fois. La longue chambre étoit éclairée par cette torche qui blanchissoit les points éloignés de lumières flottantes et bizarres, à travers lesquelles je distinguois vaguement le bonnet blanc de M. de Goville, et le bonnet d'un rouge obscur du vieux Guérin. Cette inspection muette achevée, l'officier prononça un nom qui n'étoit pas celui de Renou. C'étoit mon nom, mon double nom. Ce déplacement d'idées se confondoit avec trop d'impressions différentes, pour qu'il soit possible de le définir. Je me levai. Je marchai. Je sentis des mains qui me touchoient, des bras qui me pressoient. Démaillot rampoit sur son lit pour s'approcher de moi. Renou étoit tombé sur le sien, avec les deux poings sur les yeux. Je franchis bientôt le linteau de la chambrée en me nommant. Beauvoir rugissoit dans sa cage comme un pauvre lion dont on égorge le chien familier. Je descendis machinalement en courbant la tête sous deux guichets. Je n'avois pensé à rien. Aux quatre ou cinq degrés qui précèdent le troisième guichet, je m'arrêtai. Je savois que c'étoit là, et je le savois comme si je l'avois vu. Je cherchai à mettre de l'ordre dans mes idées. Je nommai en esprit quatre personnes qui occupoient mon cœur, et je joignis à cela un élan de confiance vers

le Dieu inconnu qui alloit me recevoir. Cela est très-court et cela est très-facile. Le porte-flambeau étoit déjà passé, et les larges langues de feu de son cierge de bitume flamboyoient sur les trois degrés de la cour. Je jetai un coup d'œil en arrière. Je vis l'homme qui étoit venu me chercher, et deux ou trois de ses acolytes qui se tenoient un peu en haut sur les degrés supérieurs de l'escalier, comme pour éviter l'éclaboussade de la décharge. Je lançai la tête en avant, en cherchant à droite et à gauche la bouche d'un canon de fusil. La torche répandoit assez de lumière pour me détromper. Les quatre soldats étoient à l'autre extrémité de la cour, et bâilloient sur leurs mousquets. « Marchons-nous ? me dit l'officier en me bourrant « brutalement les reins de la poignée de son sabre. — Où « allons-nous donc, monsieur ? n'est-ce pas là ? — Eh non, « par Dieu ! c'est au greffe, par-devant M. Onain, inspec« teur général des prisons. »

C'est qu'il s'agissoit purement et simplement de s'assurer que les externes avoient fait un faux rapport, en racontant, sur la foi des apparences qu'offroit mon infirmité, que j'avois été empoisonné à Sainte-Pélagie. Je ne fus pas long à signer cette déclaration. La visite du médecin suivit ; et, comme il n'y avoit pas de raison pour que mon irritation nerveuse fût tout-à-fait calmée, ce respectable M. Bouquet me trouva, en dépit de moi, très-bon pour l'infirmerie. Mes amis d'habitude n'y étoient pas.

Je ris aujourd'hui de pitié et de honte en pensant à la déception qui m'avoit trompé ce jour-là, et peut-être bien d'autres fois ; mais quel homme auroit passé à travers ces impressions sans leur payer un tribut ? Et puis, tous les hommes reçoivent-ils les impressions de la même manière ? Et puis, un malheur fortement ressenti, pour être une illusion, cesse-t-il d'avoir été un malheur ?

Et puis, comme disoit Diderot, il y a plusieurs sortes d'histoires : des histoires vraies qui n'ont pas d'intérêt, des histoires intéressantes qui ne sont pas vraies, des his-

toires dont l'intérêt et la vérité sont relatifs, parce que la perception de l'intéressant et du vrai se modifie selon l'organisation de l'homme qui raconte et la disposition de ceux qui écoutent. Hier je contemplois, avec une admiration toujours nouvelle, du balcon de l'Arsenal, les effets variés du soleil couchant sur les fabriques resplendissantes des deux rives de la Seine, et je m'extasiois à la vue de Sainte-Geneviève, avec son dôme d'or qui se perd dans les cieux, et de cet occident magnifique drapé d'une immense tenture de pourpre. Un passant, qui avoit entendu mon soliloque poétique, me dit : « Monsieur, il n'est pas « d'usage à Paris de tendre des draperies de pourpre sur « l'occident, même le jour de la Fête-Dieu; et, quant au « dôme de Sainte-Geneviève, vous pouvez vous tenir « pour certain qu'il n'est pas d'or, mais de bonnes pierres « de taille. » Je n'eus pas un mot à répondre à cet homme. Il venoit du faubourg Saint-Jacques.

III

Sortie de Sainte-Pélagie.

Un beau jour (je ne sais pourtant comment le définir, car il seroit difficile de décider entre des émotions si diverses ce qui l'emporta de la joie ou de la douleur), j'étois à dix heures, comme tous les matins, dans la chambre de Beauvoir qui ciroit sa botte en sifflant, tandis que Resseguier tiroit au mur de la main, avec le regret peut-être de ne pas trouver devant lui un adversaire vivant et digne de sa colère, armé d'une pointe bien aiguisée, et que le brave Renou, couché à côté de nous sur le bahut, comme au jugement de Marigny auquel il refusa de prendre part, couroit après une rime riche pour arrondir une de ses élégies. Tout à coup je m'entendis nommer de loin, et puis

une seconde, et puis une troisième fois, et un guichetier essoufflé tomba dans mes bras. C'étoit un excellent petit jeune homme qui s'appeloit Olivier Lambert, qui étoit, je crois, garçon charpentier, et qu'on avoit envoyé, pour cause de tapage nocturne, faire un an de retraite à Sainte-Pélagie. Comme il avoit plu d'abord à tout le monde, il étoit parvenu aux dignités; il tenoit les clefs comme un ancien, et il ne les auroit certainement pas confiées à son père; mais il composoit volontiers, et toujours sans intérêt, pour glisser dans la main du prisonnier la lettre d'une mère ou d'une maîtresse. Il panteloit sur mon cœur comme un homme qui se trouve mal, tant il étoit oppressé de sa joie. « Tu es libre! me dit-il enfin; tu es libre! Les voilà « en bas! tu t'en vas! tu es libre! On te demande *de* « *jour!* Souviens-toi de nous! » Pauvre Olivier! J'allois, je venois, je marchois, je pensois à peine. Renou m'embrassoit. Resseguier m'embrassoit. Démaillot m'appeloit de son grabat pour m'embrasser encore. Je cherchois le regard de Beauvoir: il étoit noyé de larmes. Malheureux frère! il sentoit que nous ne devions nous revoir jamais!

Je descendis ce fatal escalier qui, peu de temps auparavant, devoit me mener mourir, et par lequel ce jour-là je croyois marcher à la liberté. J'arrivai à la cour carrée. Le ciel n'étoit pas beau, et jamais il ne m'avoit paru plus doux. Que de serrements de main en traversant les groupes de mes camarades, déjà rassemblés au bruit de ma délivrance! Que d'explosions d'amitié dans la salle des neuf guichetiers de relais qui m'avoient tous vu plus d'une fois à leur tour! Pour se faire une idée de ce qu'il y avoit d'exalté dans ces impressions, il faut se rappeler que la détention d'opinion sous le consulat n'étoit pas une peine limitée, assujettie par jugement à une durée légale, et dont le terme infailliblement prévu diminuoit tous les jours quelque chose de l'intérêt que le prisonnier inspire, en se rapprochant tous les jours. C'étoit un supplice à

perpétuité, ou qui n'attendoit tout au plus sa fin que du caprice fortuit de la police, et qui la devoit de hasard, sans que rien pût la faire pressentir, à la liberté ou à la mort.

Enfin la porte s'ouvrit. La rue étoit là avec ses maisons et ses issues. Je me serois sauvé si j'avois voulu ; je le pensois du moins. Je me sentis poussé tout à coup dans une voiture par un inspecteur de police, et je tombai sur la banquette en face de deux gendarmes. Je fus à peine distrait de cette péripétie effrayante par la cohue tumultueuse de la ville et par l'inepte curiosité des passants.

Nous descendîmes à la Préfecture de police. Je connoissois bien cela ; mais au lieu de me conduire au dépôt, on s'arrêta dans une cour ouverte, en face de la porte d'entrée, et où un bâtiment presque neuf se détachoit sur la droite, comme une espèce de hangar, des vieilles murailles du vieux palais. On tourna une seule clef, et on repoussa sur moi une porte qui vibroit comme celle d'un salon, et qui ne grondoit pas ; il y avoit long-temps que je n'avois entendu le bruit d'une telle porte. Elle étoit garnie en glaces, ainsi que les croisées, et on n'avoit pas même pensé à les munir d'un barreau. J'ai connu peu d'aspects plus aimables et plus consolants que celui de ces murailles humides et noires dont je n'étois séparé que par de grandes vitres limpides et fragiles, à travers lesquelles on croyoit sentir passer l'air avec le jour, et de cette cour où circuloient en liberté des hommes insouciants qui alloient, revenoient, s'arrêtoient ou pressoient le pas en rêvant à leurs affaires ou à leurs plaisirs. Quand je fus un peu remis du trouble de mes premières idées, je me retournai, et je vis trois messieurs assis qui attendoient là comme moi le mot d'une périlleuse énigme. Je me jetai dans les bras d'un d'entre eux, ou plutôt j'aurois peine à dire lequel de nous deux eut le premier lié ses bras autour de l'autre. C'étoit Lebourgeois, un des anciens amis que m'avoit donnés mon intimité fortuite avec quelques chefs de chouans. J'avois été moins uni avec lui qu'avec Coster, qu'avec Bur-

ban, qu'avec Raoul; mais il faut l'avoir éprouvé pour le savoir, ce que c'est qu'une amitié qui se renoue entre le cachot d'où l'on sort et l'avenir inconnu où l'on va. Je connoissois d'ailleurs à Lebourgeois une âme résignée et austère, qui mêloit beaucoup de douceur à beaucoup de résolution, et qui m'avoit toujours imposé. Nous parlâmes de Beauvoir, qu'il croyoit fusillé depuis long-temps, et de quelques autres de nos aventureux camarades dont il ne jugeoit pas que le sort fût de beaucoup à préférer au nôtre. Il me mit ensuite en rapport avec un de ses compagnons qui s'appeloit M. Picot, l'homonyme et non le parent de celui dont la tête tomba près de celle de George. Le brave officier dont il est question ici n'étoit pas si éloigné de l'accomplissement de son dernier sacrifice. Le troisième des prisonniers se donnoit pour un gentilhomme de Vannes ou de quelque autre canton du Morbihan, qui suivoit dès son commencement la fortune nomade de l'émigration. Depuis deux ans à peine, rentré dans les départements de l'Ouest avec quelques pouvoirs, et bientôt surpris par l'implacable activité de la police du consulat, il avoit eu le bonheur d'échanger cette chance de mort contre une détention temporaire. On ne disoit pas précisément comment, et d'ailleurs ces détails me sont peu connus, car je ne les ai saisis que dans un moment violent de préoccupation où ils m'offroient bien peu d'importance. Je ne sais cependant quelle impression, qui n'avoit certainement rien de sympathique, m'est restée de cet homme. Sa figure étoit distinguée sans être noble, spirituelle sans être aimable, animée sans être communicative. Quoiqu'il fût depuis longtemps en prison, il y avoit affecté le costume insouciant dans lequel on a été surpris pour y aller : la veste du matin, le pantalon à pied, la mule de maroquin; et c'est en cet équipage qu'il venoit d'être déposé dans ce cabinet de transition où nous attendions notre sort. Lebourgeois et Picot, qui paroissoient le connoître fort imparfaitement, lui témoignoient les égards qu'une

éducation élevée impose aux hommes simples; et moi je m'étonnois, en le voyant, qu'on eût mis sa vie à la merci de tant de suffisance et de légèreté, bien qu'il m'en soit arrivé autant plus d'une fois.

Après l'échange de quelques paroles oiseuses et quelque retour sur l'incertitude de notre situation : « Ma foi, « messieurs, dit tout à coup Lebourgeois d'un ton résolu, « nous sommes ici en assez bonne posture pour ne rien « laisser au hasard. Voilà une fenêtre sans barreaux, et « un gendarme dessous ; voilà une porte vitrée sans bar- « reaux, et un gendarme devant. Cela fait deux hommes « et deux sabres. Il y a sur ce bureau deux canifs, un joli « grattoir, un couteau d'ivoire assez bien aiguisé ; nous « sommes quatre, et quant à l'action, un tour de main à « l'espagnolette, un élan à la croisée, un coup de poing « armé sur l'estomac du factionnaire, de l'intrépidité et « du jarret, c'est une difficulté qui n'arrêteroit pas des « écoliers pour prendre *campos*. Qu'en dis-tu ? »

Cette interpellation s'adressoit à Picot, qui n'avoit pas quitté la banquette pendant que Lebourgeois arpentoit vivement la chambre en arrangeant son plan de campagne. Picot étoit probablement un de ces hommes impassibles qui font bon marché de leur vie tous les jours et à tous les moments, mais qui se croient d'autant moins libres d'en disposer pour leur salut personnel qu'ils l'ont dévouée avec une abnégation plus complète. Aussi calme que vous l'êtes à la lecture de ce récit, dans lequel vous n'avez pas une affection en jeu, pas un intérêt engagé, il se retourna vers l'émigré comme si sa résolution avoit été suspendue à ses paroles :

« Extravagance pure ! dit celui-ci [1], extravagance

[1] Son nom ne m'a pas échappé; mais ce nom, très-commun en Bretagne, appartient à des hommes du caractère le plus honorable, qui n'ont cependant, selon toute apparence, avec celui dont je parle, aucun rapport de parenté. La suite de cette notice expliquera ma réticence.

« achevée ! Nous ne pouvons être ici que pour passer à la « liberté dans un moment. J'ai subi une condamnation « dont la durée expire ; vous avez subi chacun de votre « côté une détention qui n'a laissé naître sur vous aucune « lumière fâcheuse ; on nous dépose entre la prison et la « ville dans un cabinet vitré, un bureau de petit-maître, « un boudoir de commis, gardé par deux soldats qui « n'opposeroient pas la plus légère résistance à un seul de « nous. Regardez-les plutôt ! Et vous joueriez cette « chance infaillible contre celle de la mort ! car enfin, « voyez-vous, quand nous aurons tué ces gens-là, il fau- « dra sortir par là, puisqu'il n'y a pas d'autre chemin, « pas un souterrain à nous cacher, pas un ballon à nous « élever dans les airs ; et vous croyez-vous sûrs de traver- « ser la première cour, de bousculer la garde extérieure, « de passer sur Paris à midi, d'enjamber les barrières, et « de sauter d'un élan aux côtes de Bretagne sur des bottes « de cent lieues ? Folie ! folie !..... »

Ce raisonnement étoit spécieux. Quoique fort disposé à me ranger à l'opinion de Lebourgeois, je trouvai peu d'arguments contre une pareille objection, et j'allois m'y rallier, quand le hasard me rapprocha de la porte d'entrée. L'inscription étoit extérieure, mais elle étoit peinte sur le verre comme celles qui chargent la clôture de nos cafés, et il falloit moins d'habitude du *boustrophédon*, ou de l'écriture inverse, que je n'en avois alors, pour y lire au premier coup d'œil :

BUREAU DES TRANSFÈREMENTS.

« Voyez donc où nous sommes ! répondis-je à l'instant ; « voyez, monsieur ! Ce n'est pas ici un dépôt entre la « prison et la ville ; c'est un dépôt entre la prison et les « prisons ; c'est le *bureau des transfèrements*. »

L'émigré s'approcha lentement, éleva son lorgnon à ses yeux, et dit : « Cela est vrai. »

« Mourir pour mourir! » s'écria Lebourgeois; « mais « mourir comme le mouton qu'on mène à la boucherie, « c'est trop fort! Le *bureau des transfèrements!* Oh! « j'aime mieux être découpé par cinquante sabres que de « retomber sous la clef d'un geôlier! Au bout du compte, « arrive ce qui peut! La fin des fins, c'est: *Vive le roi!* » Et il s'élança sur un des canifs. Picot tenoit déjà l'autre.

Heureusement pour moi, et pour moi seul, la porte s'ouvrit au même instant. Un huissier, suivi de quatre soldats qui s'arrêtèrent au dehors, prononça trois noms, celui de M. Lebourgeois, celui de M. Picot, et l'autre. J'embrassai Lebourgeois; Picot me serra vivement la main; le troisième me salua gracieusement, et je restai sous la garde de mes deux gendarmes.

J'y étois depuis près de cinq heures, et on ne s'étonnera pas que je les aie trouvées longues, lorsqu'on me tira de là. L'inspecteur de police qui m'avoit amené me conduisit, entre ses acolytes, dans une salle de mauvaise apparence où il fallut encore attendre, et de cette nouvelle station dans un bureau plus orné, où siégeoit, en face de moi, à une longue et large table, un personnage pâle, sérieux, aux traits effilés, que le bruit de nos pas, celui des portes qui se refermoient, et l'avertissement de l'huissier ne tirèrent pas d'abord de la contemplation morne et fatiguée où il paroissoit absorbé. Ses yeux entièrement clos et son attitude immobile me firent penser un moment qu'il dormoit. Tout à coup il passa les doigts dans ses cheveux d'un blond hardi, relevés sur le front à la Louis XV; quelques rides convulsives se croisèrent au-dessus de ses sourcils mal indiqués, et il lança sur moi un regard bleu impossible à définir, mais qui n'avoit rien de malveillant. Tout malheureux que j'étois, je me sentis porté à plaindre cette haute position du pouvoir, car elle me parut encore plus soucieuse que la mienne. Après avoir donné quelque temps à une réflexion distraite ou agitée: « Est-ce là ce jeune « homme? dit-il. Retirez-vous. Il est libre. »

Il est libre ! phrase émouvante qui résonne si merveilleusement à l'oreille, que toutes les idées en restent confondues dans un seul sentiment. Libre ! et ce n'étoit plus Olivier Lambert qui le disoit au hasard ; c'étoit l'arbitre presque souverain de ma liberté ; l'homme au-dessus duquel il n'y avoit qu'un homme ! Libre ! grand Dieu ! sans guichets, sans barreaux, sans verrous, sans fers, sans les terreurs de tous les jours, sans les agonies de toutes les nuits ! Libre ! et cette parole vibroit à mon oreille avec une telle sonorité que les autres me portoient tout au plus quelques perceptions confuses, le reproche de mes *égarements* passés, des conseils pour mon avenir, une vive exhortation à soumettre l'emploi de mes facultés au grand prince qui gouvernoit la France. *Prince* étoit bien le mot, je l'avois entendu distinctement ; je tressaillis. Napoléon n'étoit pas encore empereur. Tout cela se termina par la notification d'un arrêté du grand-juge qui m'exiloit à Besançon sous trois jours de délai sans plus, et par l'autorisation bénignement exprimée de passer dix jours à Paris, pour m'y procurer des ressources ou y arranger mes affaires, sauf à me présenter tous les matins dans les bureaux de la police. Un commis me délivra l'expédition de l'ordre, et je sortis seul. Je me trouvai seul ; j'eus quelque peine à m'assurer que j'étois seul. Je descendis seul l'escalier ; je franchis seul toutes les portes ; je gagnai seul la rue, aspirant de loin l'air qui m'étoit rendu, embrassant le ciel du regard, le reculant par la pensée au delà des toits et des clochers, pressé que j'étois d'envahir un horizon plus étendu, et me faisant de l'univers, comme Alexandre, une conquête trop étroite. Heureux et fier d'être libre, comme si la liberté n'étoit pas une faculté propre de l'homme que la société ne peut suspendre sans violence et sans crime ! Mais bientôt ébloui, fatigué, accablé en quelques minutes de cette sensation si nouvelle, mais épouvanté de la porter, et cherchant tout effaré quelque muraille qui bornât ma marche sans objet, tant

nous avons besoin de nos habitudes, même quand elles sont des douleurs ! j'allois droit devant moi pour aller, pour changer de place, avec un instinct de sauvage. Tous les chemins étoient bons, tous les détours favorables et opportuns. Il me sembloit que la population s'étoit augmentée, que le monde foisonnoit, que chacun sortoit de prison et cherchoit aussi à marcher. Je m'étonnois seulement de trouver aux passants si peu d'intérêt et de sympathie pour un nouveau venu. Les femmes elles-mêmes ne me regardoient pas plus qu'un autre. Personne n'avoit l'air de me connoître et de m'aimer. Avec cela, j'éprouvois un étrange vertige : c'étoient les rumeurs étourdissantes du peuple, le bruissement des roues, les cris de *gare* des cochers, les abois des chiens, le glapissement des enfants qui jouoient sur le pavé, l'impatience des oiseaux prisonniers, qui ne pouvoient voler et qui tressailloient dans leurs cages ; l'agitation de la cohue qui fondoit sur moi comme pour m'assaillir, et jusqu'au mouvement des maisons et des édifices qui sembloient courir à ma rencontre, parce qu'une longue habitude de silence et d'immobilité modifie jusqu'aux perceptions des plus fins, des plus exercés, des plus judicieux de nos organes. Enfin, il n'y avoit plus moyen de s'y tromper, c'étoit véritablement la foule, et je ne la pénétrois plus sans effort. Après être arrivé au quai par la rue du Harlay, je gagnai la place de la Cité ; et j'aurois bien de la peine à marquer les circuits de cette partie de mon itinéraire, dans l'ample carte de mes voyages : mais je reconnus cette place, et je me souvins tout à coup qu'elle servoit alors aux exécutions. Je m'assurai pourtant d'un coup d'œil qu'il n'y avoit là de tout l'appareil de la mort que les curieux qui en cherchent le spectacle. Je m'insinuai comme je pus à travers les moins pressés, et j'arrivai assez lentement à cette porte de la grille du Palais par où sortent les condamnés. Au même instant, une multitude énorme s'y précipita sur mes pas. Il y avoit près de moi un gendarme d'élite, que j'in-

terrogeai avec la modestie méticuleuse d'un prisonnier exercé aux précautions oratoires des cachots. — « Trois « émigrés qu'on va fusiller à la plaine de Grenelle, mon « jeune homme, rien que cela. » Pendant qu'il me répondoit, ils étoient montés dans le fiacre, dont les stores restèrent ouverts, et la voiture sortit. Celui que je n'ai pas nommé étoit assis dans le fond à côté d'un officier, et lui parloit avec une extrême chaleur. Les deux chouans étoient sur le devant : Picot un peu plus calme encore que je ne l'avois vu le matin, Lebourgeois penché vers la portière et promenant au dehors un œil attentif mais tranquille. Il rencontra mes yeux, et rien ne sauroit exprimer le sentiment qui se peignit subitement dans les siens, mais où j'eus le temps de lire la joie de ma liberté, et la peur de la compromettre par un signe d'affection trop intelligible. Ah ! cette inquiétude, si noble dans son cœur, ne retenoit pas le mien ! Je m'élançai comme un fou, et j'allois tomber sous la roue, si mon gendarme ne m'avoit retenu. « Eh mon Dieu, monsieur ! quand vous « seriez dedans, vous ne verriez pas mieux ! Belle curio- « sité, des pauvres diables qui vont mourir ! C'est dur et « ça fait mal : moi qui vous parle, j'aimerois mieux n'être « pas ici. » J'entendois ce digne soldat, mais je ne le voyois plus. Je suivois du regard le regard de Lebourgeois, et je l'avois vu s'arrêter loin de moi avec une fixité énergique, avec une volonté puissante et expressive. La plus grande partie de la foule me cacha enfin le fiacre. Elle rouloit derrière lui pour aller voir jaillir leurs cervelles et palpiter leurs membres mutilés. Le reste s'écouloit à travers les rues en racontant le crime des condamnés, que les mieux instruits étoient fort embarrassés de caractériser positivement ; car on ne punissoit plus les émigrés comme émigrés, et c'étoit nécessairement la complication d'un nouvel attentat contre la République ou contre son maître qui les conduisoit à la mort. « Il faut, « dit un petit bossu qui s'étoit juché sur une borne, que

« ce soient de fiers scélérats; ils avoient inventé une se-
« conde machine infernale pour faire sauter tout Paris, et
« après cela ils auroient assassiné le premier consul. —
« C'est dommage pour le jeune, répondoit une femme; il
« est bel homme! » Quant à moi, je m'avançois étourdi des secousses de cette journée, et de cette aventure, et de ce massacre, et de ma liberté rendue, et de l'usage que j'allois en faire, quand, en arrivant sur le pont au Change, je sentis une main se glisser dans ma main, et j'entendis une voix me nommer. Je me détournai, c'étoit Burban, c'étoit Malabri, c'étoit Barco, c'étoit ce démon du Morbihan, terrible et proscrit sous trois noms, que j'avois connu à l'hôtel de Béarn, chez le noble et loyable Coster de Saint-Victor; c'étoit lui avec sa physionomie âpre, ses cheveux épais et confus, son œil de lynx, ses dents blanches et serrées, son sourire audacieux et menaçant, et tous ces traits de l'homme décidé que déguisoit assez gauchement la toilette recherchée de l'homme du monde. Nous nous pressâmes l'un contre l'autre sans oser nous embrasser, et nous gagnâmes le parapet.

« Malheureux, lui dis-je à demi-voix, que fais-tu ici?
« — J'allois t'adresser la même question, me répondit-il.
« Mais où veux-tu que j'aille? — Ne peux-tu fuir? repris-
« je. — Fuir, et où? — Que sais-je? hors de Paris du
« moins. — De Paris? c'est se livrer au premier gendarme
« de la banlieue, si même les barrières ne sont pas gar-
« dées. D'où sors-tu donc? — De prison. — Je devois
« m'en douter. Depuis quand? — Depuis un quart
« d'heure. »

Et là-dessus, je lui parlai en peu de mots de ma dernière détention, de ma rencontre du matin, de ma mise en liberté, de nos amis que je venois d'apercevoir pour la dernière fois sur le chemin de la mort.

« J'étois là, dit Burban. Je savois qu'ils mourroient
« aujourd'hui, je voulois me convaincre de leur rési-
« gnation et de leur fidélité. Un regard de Lebourgeois

« m'en assure, mais... — Ce regard, je l'ai surpris. C'est « sur toi qu'il l'a fixé sans doute en l'éloignant de moi. « Oh ! Lebourgeois ne te trompera pas ; je lui ai parlé de « toi, de dix de nos camarades. Il ne m'a pas laissé « imaginer que tu fusses ici, et il savoit pourtant s'il pou- « voit le faire sans danger. — Cela est vrai, reprit Bur- « ban avec l'expression d'une préoccupation profonde. « Attends, » continua-t-il en souriant amérement et en appuyant sa main sur son front..., « attends... Tu ne « vois pas, tu ne devines pas ?... — Rien, je te l'avoue ; « il y a tant de vague, de confusion dans mes idées ! — « Cela est cependant facile à comprendre. Les miséra- « bles ! avec quel art ils savent pénétrer les secrets de « l'âme la plus ferme ! Quel merveilleux génie l'enfer « leur a donné pour surprendre et pour perdre leur vic- « time ! Ils me peignent dans mon signalement comme « un homme féroce et rusé... Féroce ! je ne le suis pas, « Dieu m'en est témoin ; mais rusé, je le suis heureuse- « ment plus qu'ils ne l'imaginent. C'est la Providence qui « nous a fait rencontrer ici. — Que dis-tu ? — Enfant ! « on ne t'apprendra donc jamais rien ? Te mettre en li- « berté dans ce temps-ci, avec ta légèreté, avec ton exal- « tation, avec ton délire de sentiment, c'est une combi- « naison, c'est un piége !... Tu n'es pas en liberté !... — « Je ne suis pas en liberté !... — Tu y es moins que « jamais ! tu es libre comme l'oiseau qu'on garde un mo- « ment vivant pour s'assurer d'une meilleure chasse. — « Explique-toi !... — Cela n'est pas difficile. Ne savoit-on « pas que tu nous connoissois presque tous ? — Je ne « l'avois jamais caché. — En te plaçant ce matin près « de Lebourgeois, près de Picot, ne devoit-on pas ima- « giner que l'abandon qui résulte du double plaisir d'une « réunion inespérée et d'une délivrance prochaine dont « on vous offroit l'illusion avec toutes les précautions « convenables, sois-en sûr, pour qu'elle ne fût qu'une il- « lusion, alloit ouvrir entre vous une communication sans

« réserve ?... — Cela étoit probable. — Si Lebourgeois « t'avoit indiqué nos retraites, et on sait bien qu'il les con- « noît, n'avoit-on pas d'excellents motifs de supposer que « tu nous chercherois peut-être dès ce soir ? — Oh ! mon « Dieu ! m'écriai-je, cela ne fait pas de doute. Prends « garde ! prends garde ! il n'y a rien de plus certain. » Et je promenois autour de moi des yeux tout effrayés, en tremblant d'y trouver un espion. — « Va-t'en, repris-je, « au nom de Dieu ! embrasse-les pour moi, et dis-leur « que nous nous retrouverons peut-être ! — Là, répondit « Burban, en montrant la Grève du doigt ; ou là, continua- « t-il, en le relevant au ciel. — En attendant, cherche à « te sauver, et évitons-nous. » Cette conversation, bien plus rapide que je ne l'ai écrite, nous avoit conduits à la place du Châtelet. La main de Burban pressa ma main une fois encore, et puis elle m'échappa, et il disparut. Je restai atterré, épouvanté d'être libre, et sentant une sueur froide me glacer à la seule pensée de la rencontre d'un ami. C'est comme cela que j'arrivai à la rue Saint-Honoré, auprès du corps-de-garde de la barrière des Sergents, qui existoit encore. Le hasard que je redoutois le plus m'y jeta sur le chemin de Victor Couchery, homme accompli dans toutes les qualités qui constituent un homme supérieur et un honnête homme, et auquel je portois depuis l'enfance le plus tendre attachement. Je ne l'avois pas vu depuis deux ans, que j'assistois avec lui, et son frère déjà proscrit, à la première représentation de *Maison à vendre*. On peut juger que nous nous étions assurés d'une loge fermée. Un étranger parvint cependant à s'y introduire. C'étoit le bourreau !... Cette idée se retraça subitement à mon esprit, avec toutes les prévisions tragiques dont nous nous étions fait un jeu ce jour-là ; et cependant, j'étois loin de penser qu'aucune relation pût s'être établie depuis entre lui et mes amis du Morbihan, qu'aucune circonstance les eût jamais rapprochés, que deux mois après il seroit leur co-accusé, et

que le même jugement les réuniroit peut-être pour l'échafaud ; mais ma préoccupation étoit si forte qu'elle retint l'élan de mon cœur. « Ne m'approche pas, lui « dis-je en hâtant le pas ; j'ai la lèpre. — Je l'ai aussi, » répondit gaiement Couchery. Et un serrement de main fut tout notre adieu.

Il étoit presque nuit quand j'arrivai à l'hôtel Berlin. On avoit disposé depuis long-temps de mon appartement, mais mon intention n'étoit pas de l'occuper. Je me connoissois un refuge assuré, où la police ne pouvoit parvenir à me surprendre dans le petit nombre d'heures que j'étois forcé de passer encore à Paris. Après un repas fort léger mais fort nécessaire, car j'étois encore à jeun à six heures, je gagnai le théâtre de Louvois. C'étoit, l'année précédente, le délassement favori de mes soirées, et je dirois pourquoi peut-être, si j'écrivois mes confessions. Quoi qu'il en soit, le théâtre et la salle furent vides ce jour-là. Je n'y jetai les yeux que pour m'assurer qu'ils ne valoient pas la peine d'être regardés ; et je ne me suis jamais souvenu de ce qu'on jouoit, bien que nul répertoire n'eût plus de titres à mon intérêt, puisque c'étoient quelques-uns de mes plus chers amis, Picard, George Duval et Nanteuil, qui en faisoient les honneurs. L'entr'acte ne manquoit jamais, à cette époque, d'être animé par le cri aigu d'un colporteur qui venoit offrir au public le *Journal du soir des frères Chaigneau ;* et j'étois depuis assez long-temps sevré de la lecture du journal, pour ne pas négliger une occasion si commode de me mettre au courant des affaires de l'État. Mes yeux tombèrent du premier abord sur un paragraphe trop propre à me faire oublier tout le reste. C'étoit le récit fort rapide de l'exécution de mes camarades. On avoit offert aux condamnés la rémission de leur peine, et même la perspective d'une récompense, s'ils donnoient les renseignements dont ils pouvoient disposer sur les projets d'une conjuration royaliste dont le secret venoit d'être surpris,

et sur l'asile des conspirateurs. Les deux roturiers étoient morts. Le gentilhomme avoit parlé. Au moment où je lisois cela, Burban étoit peut-être prisonnier et perdu! Le but infernal de nos persécuteurs étoit d'ailleurs atteint; et si Burban avoit bien compris l'espérance insidieuse qu'on fondoit sur ma mise en liberté, j'allois cesser de jouir de l'avantage passager que je ne devois qu'à cette horrible combinaison. Les prisons alloient se rouvrir pour moi, et se recommencer la vie de misère et d'angoisses à laquelle j'échappois à peine. Je me levai tout éperdu de ma banquette, je sortis avec précipitation de la salle, comme s'il n'y avoit pas eu là un spectateur qui n'épiât mes mouvements avec un œil ennemi, et, par une multitude de détours laborieusement étudiés, et sur lesquels je revenois toutes les fois que je craignois d'avoir été suivi d'un regard, je me rendis à la maison où je devois passer la nuit. Je ne peindrai pas les sentiments qui m'y accueillirent. Hélas, qui le pourroit jamais! Le bruit d'une exécution s'étoit répandu dans la soirée, et l'imagination si active des gens qui aiment ne laisse passer aucun événement tragique sans le rattacher à ce qu'ils aiment; tous les malheurs anonymes inquiètent leur tendresse. Il y a une distance logique presque incommensurable entre ces deux propositions : *Ce pourroit être lui* et *Ce ne peut être que lui;* mais elles ne sont qu'une dans un cœur pénétré d'une affection profonde, et qui se repaît plus avidement encore de ses terreurs que de ses espérances. Que les minutes qui suivirent rachèteroient de douleurs, si on pouvoit les saisir, les goûter sans mélange, pures de l'amertume affreuse qu'y mêle l'anxiété ou plutôt l'infaillible certitude de l'avenir! En leur parlant des moments que nous allions passer ensemble, je savois qu'à tout prix, et quoi qu'il arrivât, je les quitterois le lendemain sans les embrasser; je prévoyois qu'à l'instant où l'aiguille de la pendule marqueroit une certaine heure, pendant que nous nous arrangions pour des jours et pour

des semaines, je jetterois entre eux et moi un espace indéfini de temps, l'éternité peut-être! En effet, il falloit partir ou mourir! il falloit se dérober à cette investigation de harpies qui alloit souiller mon atmosphère, envelopper mes pas, peser comme un cauchemar hideux sur tous les mouvements de mon cœur; il falloit délivrer tout ce que j'aimois du danger d'être aimé de moi, fût-ce aux dépens de ma vie. Cette résolution étoit prise.

A une heure après minuit, j'entrai dans la petite chambre qui m'étoit réservée, et où j'avois déjà secrètement passé de douces heures de conversation ou d'études. Que son aspect me parut étrange et solitaire, et que je fis là un singulier retour sur l'erreur de nos sensations et de nos habitudes! J'occupois, la veille encore, un cachot mal blanchi d'un plâtre grossier et poudreux, et coupé dans toute son étroite longueur de quelques misérables grabats où gisoient, sur un peu de paille, quelques infortunés qui attendoient la mort. Maintenant, j'étois libre; j'habitois un joli salon, frappé avec égalité sur tous ses points du jour doux de deux bougies qui se répétoient dans deux glaces, et dont la lumière alloit mourir à peu de distance sur d'élégantes draperies ou rayonner sur l'acajou. J'ai peine à croire moi-même, et cependant j'en suis sûr, que le souvenir de ma prison ait souri alors à ma pensée, et qu'appuyé sur ma cheminée j'aie reposé mon front sur mes mains et fermé soigneusement les yeux pour en retrouver l'image. Ce fut autre chose en me couchant. Ce qui donne des charmes au sommeil, c'est le besoin de le goûter *lui-même*, si l'on peut parler ainsi, sans mélange d'autres idées, et la mollesse inaccoutumée de ce lit étoit une distraction. Cependant tant d'émotions diverses, tant de sentiments opposés, les impressions les plus contrastées de la vie, amassées, confondues en quelques moments; des idées presque simultanées d'amour, de crainte, de regret, de délivrance et de désespoir; le tumulte d'un spectacle après celui d'une exécution, une fête de famille après un supplice; tout cela

s'embrouilla tellement dans ma pensée, que je tombai dans une espèce de stupeur qui n'étoit pas le repos, dans un songe convulsif et douloureux qui reproduisoit les différents objets dont j'avois été frappé avec une mobilité si rapide qu'elle en étoit importune et monotone. Je passois sous des guichets, je voyois des grilles s'ouvrir, j'entendois des bruits de plainte et de terreur, je traversois ce joli festin du soir où des femmes charmantes parloient un si doux langage, et puis je suivois une longue file de patients à l'échafaud. Tout à coup je m'élançai de mon lit en sursaut, réveillé par le grondement des verrous qui retentissoit dans ma mémoire comme un écho des nuits passées. Une de mes bougies brûloit encore. La pendule marquoit deux heures. L'aspect des choses qui m'environnoient me rassuroit à peine. Je dis : *Lequel est-ce?* et j'attendis un moment l'explosion. Enfin mon cœur se dilata, et je me recouchai tranquille, après avoir entr'ouvert doucement ma porte pour me convaincre tout à fait qu'elle n'étoit pas fermée en dehors.

Le matin ramena les mêmes déceptions. A Sainte-Pélagie, le premier rayon du jour venoit tomber sur mes yeux à travers les barreaux d'une croisée exactement placée à mes pieds. C'étoit la tiédeur de ce crépuscule qui me tiroit de mon sommeil. Je ne le trouvai point. J'éprouvai le serrement de cœur qu'inspireroit un cachot dont le soupirail a été muré pendant la nuit. J'étendis mes bras autour de moi : je froissai un rideau de soie. Je m'assis pour me recueillir, pour m'assurer que je ne rêvois pas, ou que je n'étois pas devenu fou. Bientôt je commençai à discerner les objets, à quelques traits de la lumière extérieure que laissoient pénétrer les jointures des volets. Je cherchai machinalement encore la couchette de Démaillot et la paille de Renou : elles avoient disparu. La rumeur sourde du dehors acheva de me remettre. Les marchands crioient ; le marteau du forgeron tintoit sur le fer ; les roues broyoient le pavé ; je m'habillai à la hâte. Je réunis en un petit

paquet les effets nécessaires que j'avois disposés pour un voyage qui pouvoit durer plusieurs jours; car j'étois décidé à gagner la Franche-Comté à pied, pour me soustraire aux recherches de la police, qui auroit facilement trouvé ma trace dans le registre des voitures publiques. Je descendis l'escalier à petit bruit, tremblant d'avertir à mon passage les sollicitudes d'une amitié trop attentive, et de subir, dans un moment si décisif, l'épreuve du dernier adieu. Je fus retardé dans la rue Saint-Honoré par un embarras de fiacres, de soldats et de curieux. Des groupes de gendarmes à cheval gardoient les issues de deux ou trois rues. C'étoit le gracié de la veille qui venoit en personne livrer ses victimes. On parloit autour de moi de l'arrestation de MM. de Polignac. Je passai enfin. J'arrivai à la barrière de l'Est; j'y tombai au milieu d'un poste : on me fit entrer dans un bureau; on me demanda mon passe-port. « Un passe-port pour sortir de Paris? m'é« criai-je. — Il en faut un, me répondit l'interrogateur, « ou vous allez être conduit à la Préfecture de police. — A « la Préfecture de police, grand Dieu! Je suis libre, mes« sieurs, je suis libre. — Personne n'est libre aujourd'hui « de sortir de Paris sans passe-port; c'est la consigne. — « Je vais rentrer. — Vous ne le pouvez plus. Un passe« port, ou à la Préfecture. — Je vais vous expliquer... — « Vous vous expliquerez à la Préfecture. » Mes idées s'éclaircirent. Je me rappelai que j'étois porteur d'un ordre d'exil qui ne m'accordoit que soixante-douze heures de délai; je le jetai sur la table. Il étoit précis, positif, authentique, et, par une rencontre facile à comprendre, il se trouvoit daté du jour antérieur à celui de ma mise en liberté. Le terme expiroit le soir. « Que ne le disiez-vous? « reprit l'officier d'un air fin. Oh! voilà un excellent « sauf-conduit! une feuille de route infaillible pour arriver « à votre destination! Il n'y a pas un geôlier sur la route « qui puisse vous refuser le logement. Seulement, ajouta« t-il en prenant note de mon nom, de mon signalement et

« de l'heure de mon départ, ne vous détournez pas en « chemin; vous pourriez perdre les revenants-bons de l'é« tape. » Je profitai de l'accès d'éclatante gaieté que produisit cette ingénieuse saillie pour gagner lestement le pays, et je poussai jusqu'à Brie sans regarder derrière moi. Je marchois dans la campagne avec un contentement si accompli! je me croyois, pour ainsi dire, dans un pays de conquête: le vent, la pluie, le froid, tout me sembloit bon; car tout cela c'étoit la liberté, et j'en jouissois avec d'autant plus d'ivresse, que je rattachois à sa possession toutes mes illusions favorites. Que me manquoit-il pour en consacrer l'usage par quelque dévouement généreux qui sauveroit mes amis, qui légueroit au moins à la patrie un exemple de courage et d'affranchissement? Peu de chose! un drapeau déployé, un parti résolu, une émeute de village... Hélas! l'inertie du peuple consterna bientôt mes folles espérances! La France tendoit la tête au joug comme un seul homme. Il n'y restoit pas de cœur qu'un cri d'indépendance pût faire palpiter. Tous les prestiges de la physique, toutes les évocations de la magie auroient inutilement demandé un reste de vie à cette nation-cadavre!

Je n'ai jamais pu vérifier si Burban avoit rencontré juste dans ses conjectures; mais les circonstances ont justifié le parti que me suggéroit sa frayeur salutaire. Il falloit bien que je fusse épié, puisqu'on s'aperçut de mon absence. La vigilance de l'autorité n'eut pas même beaucoup de peine à me gagner de vitesse : je fus arrêté à Troyes.

Ce récit, que j'aurois pu beaucoup abréger, si je n'avois pris plaisir à y exprimer plus d'émotions que de faits, laisseroit infiniment à désirer aux esprits curieux qui veulent de l'histoire, de l'histoire positive, de l'histoire historique, si je l'arrêtois là où il cesse de me toucher personnellement; mais comme, à défaut de célébrité personnelle, je me suis trouvé jeté dans mes misères parmi quelques-unes de ces célébrités plus dignes de pitié que d'envie qui naissent du malheur, je ne finirai pas sans dire sommairement ce

qui est arrivé de mes amis de prison, et de quelques autres que j'ai nommés à ce sujet.

Il n'en est que deux jusqu'ici, Lebourgeois et Picot, que j'ai pu suivre du regard jusqu'au tragique dénouement de leur vie aventureuse et dévouée. D'autres sont morts naturellement. Démaillot dut la liberté à la Restauration, et ne survécut que peu de mois à cet événement. Je le retrouvai à soixante-dix ans comme je l'avois laissé à soixante, plein de cette verve de jacobinisme et de ce cynisme d'incrédulité qui l'animoient sur la paille des cachots. Il expira prophétisant la république, et confessant le nom de Robespierre, dont les théories étoient pour lui le *beau idéal* des sciences morales appliquées à la politique; et, cependant, voyez un peu l'infirmité de l'esprit humain! ce pauvre Démaillot étoit un excellent homme!

Bonneville existoit encore en 1829. Ce poëte brillant et sensible dont l'exaltation généreuse avoit combattu tous les excès et toutes les tyrannies, ce royaliste républicain qui unissoit si hardiment dans ses premiers vers le culte d'une reine infortunée à celui de la liberté; ce Tyrtée de la Gironde, qui disoit de la Montagne en 1793

L'enfer n'est plus l'enfer! tous les démons sont là!

cette âme inflexible, que n'abattirent ni les proscriptions de Marat, ni les spoliations du Directoire, ni les sourdes manœuvres de la police impériale, fléchissoit depuis longtemps sous le poids de l'âge et de l'indigence. Quand je le trouvai, il me reconnut; mais son œil vague et presque éteint n'exprimoit que la confusion amère d'une âme qui manque de vigueur pour se manifester au dehors. Il essaya de me faire partager une chaise unique dont il ne pouvoit se soulever qu'avec peine; elle étoit défoncée. Il occupoit alors dans la rue des Grès une pauvre échoppe de bouquiniste que la savante administration de la librairie lui disputoit tous les matins, avec ces bonnes manières qui

distinguent si éminemment notre bureaucratie françoise. Pendant que l'affaire étoit en litige, et se débattoit lentement, comme c'est l'usage, entre deux ou trois scribes richement rentés, le bon Nicolas Bonneville fit défaut. Il rendit au Dieu dont il avoit peint si magnifiquement les miracles, dans l'*Imitation du livre de Job*, le souffle céleste qu'il en avoit reçu [1].

Certains de mes amis de ce temps-là vivent encore. Victor Couchery, absous à l'unanimité dans le procès de Moreau, et retenu en prison au mépris de la justice, ne dut la liberté, en 1814, qu'au nouveau système de légalité que fit éclore la chute du grand empire. Il y étoit entré à vingt-huit ans, il en sortit à trente-neuf; appauvri des plus belles années de la vie, mais enrichi d'expérience et de sagesse. Il coule, dans de douces et bonnes études,

[1] On trouve dans le *Bulletin du Bibliophile*, huitième série, n° 11, novembre 1847, une lettre écrite par Nodier sous la Restauration, au sujet de Bonneville. Cette lettre complète les renseignements qu'on vient de lire, et témoigne honorablement que l'homme qui l'a écrite restait fidèle, dans leur malheur, aux amis de sa jeunesse, et qu'il savait se souvenir quand il fallait obliger. Nous pensons faire plaisir aux lecteurs en la reproduisant ici :

« Je reconnois à ce trait le noble caractère de notre excellent M. M***; je ne compte pas moins sur la haute et parfaite bonté de M. le vicomte de Larochefoucauld.

« Voici les renseignements que M. M*** me demande : ils seront sincères ; ce n'est pas à des âmes telles que la sienne qu'il peut être nécessaire de cacher un coin de vérité.

« Le chevalier Nicolas Bonneville, collaborateur de Berquin dans la rédaction de l'*Ami des enfants*, et auteur d'une excellente traduction du *Théâtre allemand*, avoit eu le bonheur d'être favorablement accueilli de la reine ; c'est à elle que sont dédiées ses premières poésies.

« Malheureusement il n'avoit que vingt-deux ans lorsque la révolution éclata. Ses liaisons avec Chamfort, avec Fauchet, avec Thomas Payne, l'entraînèrent dans le parti des innovations. Il rédigea des journaux empreints de toute l'exaltation du temps; mais il ne suivit ce mouvement passionné d'une génération que jusqu'au crime... exclusivement. Une anecdote que j'atteste *sur l'honneur*, quoique je ne puisse pas en préciser la date à un jour près, mais on y remontera aisément en compulsant les tables du *Moniteur*, c'est que, peu de jours

une vie heureuse que la raison lui a appris à rendre obscure.

Le brave Renou, seul débris, ou peu s'en faut, de l'héroïque armée de la Vendée, et devenu le modèle de l'homme privé après avoir été celui du soldat, passe sa verte vieillesse entre l'exercice de toutes les vertus domestiques et la culture de ces bonnes lettres classiques qui charmoient déjà pour lui le rare loisir des champs de bataille. Il n'y a pas long-temps qu'il nous enchantoit encore de la lecture de ses vers et du récit de ses combats. Heureux privilége des esprits élevés ! privilége plus heureux des belles âmes ! Si vous assistiez à quelque rendez-vous sympathique entre le Vendéen et Bertrand, ou Drouot, ou Delort, vous seriez obligé de demander lequel est Annibal, et lequel est Scipion.

après la condamnation de Louis XVI, Marat dénonça nominativement le jeune Bonneville comme royaliste, et que celui-ci ne parvint que par miracle à se soustraire aux harpies des tribunes. C'étoit la mort d'Orphée : elle alloit bien à son génie.

« En effet, Bonneville avoit produit à cette époque la *Prophétie contre Tyr*, la traduction de *Job* et une admirable imprécation contre les jacobins, qui lui valut deux ans de proscription ; il ne rentra qu'après le 9 thermidor.

« C'est dans l'*Imitation de Job* que se trouve cette admirable définition de Dieu, dans laquelle Fontanes voyoit les deux plus beaux vers de la langue :

Il a peuplé les cieux, et la terre, et les mers,
Et sur l'œil de l'insecte il a peint l'univers.

« Bonneville ne fut pas plus heureux sous Napoléon que sous Marat : celui-ci l'avoit proscrit, l'autre le dépouilla en confisquant ses presses, qui ne lui ont jamais été rendues. Dans l'état de misère où il étoit tombé, il ne cessa d'être l'homme le plus secourable et le plus bienveillant que j'aie connu de ma vie. Sans égard pour les opinions, il accueilloit tous les malheurs. Aujourd'hui Bonneville est déchu de son talent, c'est un feu éteint par la misère et par la maladie ; la dernière fois que je l'ai vu, il s'asseyoit sur une chaise qui n'avoit point de fond, et arrosoit un morceau de pain noir de quelques lampées d'eau. Ce que vous avez résolu pour lui seroit certainement un bien-

J'ai déjà dit ce qu'étoit devenu M. Duclos, qu'on appelle avec plus d'esprit que de justesse le *Diogène du Palais-Royal.* Il y a autre chose que du *diogénisme* dans cette abnégation obstinée qui se condamne depuis cinq ans à tourmenter les yeux de la foule du spectacle d'une pauvreté repoussante; il y a une leçon pleine d'énergie pour la jeunesse ardente et généreuse qui embrasse, sans autre mission que son courage, l'intérêt des rois proscrits et des institutions abandonnées; qui prodigue ses jours et son sang à cette cause de sacrifices, et qui ne sait pas que la moisson inattendue qu'elle féconde est réservée d'avance aux lâches intrigues de la bassesse et de l'hypocrisie. Cet enseignement vivant ne sera peut-être pas perdu pour les générations futures.

Après une longue détention, Beauvoir devint libre. Il

fait dans sa situation; quant à la manière de l'offrir, c'est un de ces mystères que la délicatesse de votre cœur vous fera deviner. Comme bienfait du roi, vous lui donnerez plus que de l'argent, car l'idée qu'il n'est pas méconnu peut rendre quelque ressort à sa vie; mais il faut lui faire comprendre que c'est ainsi qu'on en agit avec les gens de lettres, et qu'on s'occupe de faire davantage pour lui. Vous le ferez bien mieux que je ne pourrois le dire.

« Je ne sais pas le numéro du pauvre Bonneville, mais il demeure rue des Grès-Saint-Jacques, et il y occupe une boutique de bouquiniste, que tout le monde vous indiquera. Une grande femme, qui a été remarquable par ses manières, et dont le malheur a réduit le beau type à celui des vieilles *Merrilies* de Walter Scott, vous répondra pour Bonneville, qui n'a peut-être plus de paroles pour s'expliquer. Demandez-lui seulement le nom de ses meilleurs amis; s'il me nomme, c'est lui.

« Je suppose ici que vous ferez cette démarche vous-même. Ah! ne vous laissez pas voler un pareil plaisir! c'est à vous qu'il appartient de le goûter. Excusez ce long rabâchage; on attend la lettre que vous me demandez et je n'ai pas le temps d'être court. Ce seroit bien pis, si je voulois exprimer tout ce que vous m'inspirez aujourd'hui d'estime et de reconnoissance, je ne finirois pas.

« Recevez l'assurance de tous les sentiments que j'éprouve; je n'ai plus de place pour les peindre.

« Votre bien dévoué,

CHARLES NODIER. »

refusa du service, et gagna les Antilles, où une famille créole dans laquelle il avoit quelques alliances lui offrit un asile. Tout annonce qu'il y auroit trouvé le repos, et ses amis se réjouissoient de le savoir heureux, quand, à l'issue du premier repas de la journée, on le vit passer dans sa chambre avec un air préoccupé. Une minute après, on entendit l'explosion d'une arme à feu. On entra. Beauvoir étoit mort.

Raoul Saint-Vincent s'appeloit Gaillard ; il étoit, si je ne me trompe, de Rouen ou de Quevilly. En essayant de passer la Seine ou l'Oise, pour se dérober à la poursuite des gendarmes, il fut tué d'un coup de fusil. Quelques autres moururent le 25 juin 1804, sur la place de Grève, à l'endroit où Burban m'avoit donné rendez-vous : il y étoit.

Par une exception presque unique dans la sanglante histoire des exécutions judiciaires, le général George fut mis à mort le premier des douze condamnés, bien que chef avoué de cette conjuration de courageux aventuriers, qui n'étoit pas, quoi qu'on en dise, une conjuration d'assassins. George lié, George à guillotiner, faisoit peur. On étoit aussi impatient d'en finir avec lui que s'il avoit témoigné l'intention de se défendre et de ne pas mourir ; et l'on sait toutefois qu'il avoit refusé, la nuit précédente, de la franche et noble intercession de Murat, la vie, la fortune, les épaulettes de général. Abominables préventions des partis, quand cesserez-vous de souiller de vos calomnies de si magnanimes vertus !...

Le carnage fut suspendu pendant plus d'une heure par l'absence de Louis Ducorps et de Lemercier qui demandèrent à être entendus à la Préfecture. Leur déclaration, tout-à-fait insignifiante, mais allongée en circonlocutions adroites (et il falloit beaucoup d'adresse pour en avoir là), n'eut d'objet que de gagner du temps, sans intérêt pour leur vie. Il s'agissoit seulement de retarder l'exécution d'un de leurs chefs bien-aimés, de Coster de Saint-Victor

dont la grâce avoit été formellement promise la veille à sa famille. Coster pouvoit exercer, dit-on, sur la reconnoissance de Bonaparte des droits dont le mystère appartient sans doute à l'histoire, mais d'une telle nature que j'aurois dû résister au besoin de les écrire, même quand l'homme dont ils relèvent la noble mémoire joueroit dans ces *Souvenirs* un rôle plus intime et plus familier. Coster a aimé mon enfance, qui n'étoit pas sans énergie. Doué d'une infaillible raison comme d'un intrépide courage, il l'a éclairée d'enseignements dont j'ai mal profité ; mais il a fait d'ailleurs si peu d'attention à moi que, s'il ressuscitoit, il ne me reconnoîtroit pas.

Le nouvel empereur s'étoit retiré dès le matin à la Malmaison pour s'affranchir de l'importunité des sollicitations; et c'est là que trois femmes en grand deuil, mère et sœurs d'un de nos plus brillants officiers, attendoient en larmes le succès des vives instances de cette tendre Joséphine dont la protection n'a jamais failli à l'infortune : elle n'obtint rien. Coster, las de devoir quelques minutes de vie à l'humanité du bourreau, promena un regard sur la place pour s'assurer que nulle dépêche n'arrivoit, cria : *Vive le roi !* et se jeta de lui-même sous le fer qui venoit d'abattre la tête de neuf de ses camarades. Il est à remarquer que c'est le seul gentilhomme qui ait péri dans cette boucherie de royalistes intrépides. Encore, il faut l'avouer, l'illustration de sa race ne datoit que de trois générations, et ne reposoit, pour comble de malheur, que sur d'importants services rendus à l'industrie d'une province. Des huit condamnés dont la peine fut commuée en une détention de quatre ans, qui duroit toutefois encore dix ans après, chose extrêmement indifférente d'ailleurs dans le système légal de ce temps-là, six ou sept appartenoient à ce qu'on appelle la haute classe de la société, et ceux-là ont pu recevoir, dans des positions élevées, le prix de leurs services et de leur dévouement. Comme on vouloit recommencer la noblesse, on étoit déjà plus économe de son sang que

du nôtre, et il n'y a pas de mal à cela : c'est un privilége qui coûte assez cher au peuple. Mais de quoi se mêle le peuple ? qu'il regarde les haillons de Duclos [1].

[1] Ceci était écrit sous la Restauration, comme tout le reste, et se ressent d'une aigreur peut-être injuste. Ce qu'il faut considérer dans un dévouement politique, et ils sont tous beaux sans exception, ce ne sont pas ses suites, c'est son principe.

III

SUITES D'UN MANDAT D'ARRÊT [1]

§ I.

Il est bien convenu qu'un homme qui écrit ses Mémoires ne peut se dispenser de parler de lui, et je ne m'en excuserai plus. Je suppose que mon lecteur est tout disposé dès l'abord à ne chercher, dans ces pages empreintes d'une individualité monotone, que ce qui s'y trouve réellement, la rêverie d'un solitaire qui s'amuse à reconstruire pour lui-même l'épopée bourgeoise de sa vie, parce que le passé, gracieux, le dédommage du présent, austère ; lui rend le présent tolérable. La jeunesse de l'homme, en dépit de toutes les épreuves qui l'ont tourmentée, revit à son imagination avec un charme incomparable, parce qu'elle le ramène par la pensée à la conscience de sa force,

[1] Les *Suites d'un mandat d'arrêt* ont paru pour la première fois, divisées comme elles sont ici, en deux parties, dans la *Revue de Paris*, sous le titre de : *Jours de proscription.* — Les *Jours de proscription* se trouvent dans la *Revue*, ci-dessus indiquée, au tome deuxième de l'année 1834, numéros des 16 et 23 février. — Que les lecteurs, les biographes et les bibliographes se tiennent donc pour avertis par cette présente note, et qu'ils veuillent bien se rappeler que les *Jours de proscription* et les *Suites d'un mandat d'arrêt* sont, sous deux titres différents, une seule et même chose.

à l'ivresse de ses plaisirs, à l'impression de ses angoisses elles-mêmes, qui deviennent un sujet de triomphe et de joie quand on leur a survécu. Les événements accomplis ne nous appartiennent pas plus que les événements qui ne seront jamais ; et cependant cette féerie éteinte amuse le souvenir, comme l'idée d'un beau rêve dont on s'occupe long-temps. Ce qui n'est plus nous, ce qui ne sera jamais nous, c'est la même chose ; ce n'est rien, si ce n'est une énigme puérile dont nous avons trouvé le mot, un roman émouvant dont nous avons franchi les péripéties et lu les dernières pages, un château en Espagne démoli dont nous avions fourni les matériaux, et dont il ne reste que des ruines : heureux insensé qui le rebâtit ; non pour l'habiter, Dieu l'en garde ! mais pour le revoir une fois encore ! Comment cette opération de la pensée s'émancipe jusqu'à sortir des formes intimes et secrètes du monologue pour usurper celles d'un livre, voilà la question. Le jour où j'ennuierai un peu trop mon patient auditoire, elle ne sera pas résolue à mon avantage.

En annonçant, sous un titre qui en résume assez bien la matière, quelques feuillets de mon journal de jeune homme, je n'ai pas prétendu tirer un grand avantage individuel d'une position malheureusement fort générale au temps où j'ai vécu. Sauf quelques hommes d'exception dont j'admire beaucoup plus l'adresse que le caractère, et qui ont présidé, par un singulier privilége, aux proscriptions de tous les régimes, tout le monde a été proscrit en France dans la large acception qu'on attache à ce mot. Il n'y a fils de bonne maison, si obscur et si peu offensif qu'on le suppose, qui n'ait passé quelques jours sous les verrous du guichet, ou qui n'ait été couru pendant quelques semaines comme une bête fauve par les limiers de la police et de la gendarmerie. Si quelque étrange révolution faisoit disparoître subitement, du greffe de nos mairies, jusqu'aux derniers vestiges de l'état civil, on pourroit s'en consoler ; on le retrouveroit presque tout entier dans les

écrous de nos prisons. C'est un fait tout naturel et que je constate sans aigreur. Les gouvernements ont le droit de se défendre comme ils en ont le pouvoir, et le mieux qu'il soit permis d'attendre d'eux, c'est qu'ils usent de cette double faculté, pour leur conservation, avec un peu de mansuétude, jusqu'au moment, toujours promis et toujours attendu en vain, où il surgira de nos orageux essais une forme politique propre à concilier définitivement les suffrages universels. Je n'oserois pas répondre que ce fût pour aujourd'hui, ni pour demain, ni pour quelques lunes encore par delà ; mais ce sera certainement pour l'ère utopique qui nous est promise depuis quarante-cinq ans par le *libéralisme* et par la perfectibilité.

Un grand avantage des proscriptions actuelles sur les proscriptions sourdes et muettes de l'empire, c'est qu'elles tolèrent du moins les débats d'une publicité contradictoire et processive dans laquelle l'autorité n'a pas souvent le rôle le plus facile et le plus brillant. On sait au juste maintenant ce que pèsent les chaînes d'un prisonnier, et ce que l'eudiomètre a décidé de la salubrité de son cachot. On nous enlevoit alors à nos familles sans leur laisser le nom de la prison taciturne vers laquelle elles devoient tourner leurs yeux à l'heure de la prière. On nous transféroit capricieusement de quartier en quartier, de pays en pays, pour dérober nos traces à l'amitié, et pour ne pas nous donner le temps de captiver, à force de douceur et de résignation, la compassion d'un vieux cerbère apprivoisé par le malheur. On fusilloit sous nos barreaux, sans autre forme de procès, les quatre matelots bretons, mes pauvres camarades de chambrée ; on assassinoit officiellement, sur un bateau de l'île aux Cygnes, mon ami Raoul de Saint-Vincent ; on réduisoit mon ami Christoval à se couper la gorge avec son rasoir ; et le journal n'en savoit rien, et la commission de la liberté individuelle touchoit régulièrement ses splendides honoraires, cela va sans dire ; et le sénat conservateur

conservoit soigneusement l'arbitraire inviolable. L'innocence n'avoit pas l'expectative du jugement; la vanité ne trouvoit pas à se consoler par l'attrait du bruit, ni l'héroïsme par l'espérance de la gloire. Aussi l'opposition étoit rare et méticuleuse. Il y avoit bien de quoi.

Chose extraordinaire! trois généraux audacieux ont failli changer la face du monde, et tous trois sortoient d'un fond de basse-fosse où le monde les avoit oubliés: le Corse Boccheïambe, qui alla mourir à la plaine de Grenelle avec Malet, Lahorie et Guidal, gémissoit depuis dix ans au secret, et il y étoit arrivé de loin, par une nuit obscure, dans une charrette close. Le peuple disoit, en se pressant sur son passage: « Qu'a donc celui-ci à regarder autour de lui? » Hélas! le malheureux regardoit les rues et les maisons de Paris, car il ne les avoit jamais vues.

Il falloit que le sentiment de ces cruautés fût resté bien profondément imprimé dans le cœur de nos édiles pour qu'ils s'avisassent de traduire malignement Napoléon au jugement de la postérité, dans l'ajustement grotesque de cette malencontreuse effigie qu'ils ont arborée comme un épouvantail au sommet de la colonne. Ma mémoire de *proscrit* n'est pas si vindicative. Je le déclare avec sincérité. A cela près de quelques petites mièvretés impériales qui rappellent les oubliettes de Ruel, l'*oreille* de Denys et le taureau de Phalaris, Napoléon avoit du beau, du grand, du sublime; jamais homme historique n'en eut peut-être davantage; et le beau, le grand, le sublime sont au-dessus de la caricature. L'ironie est de mauvais goût dans les monuments, et Pascal a dit avant moi que les plaisanteries poussées à bout annonçoient un méchant caractère.

Il n'est donc personne, pour revenir à mon sujet, qui ne sache quelque chose du genre de vie dont je prétends raconter quelques incidents; et c'est la seule raison qui puisse relever aux yeux du lecteur la foible importance

de mes historiettes, en les appropriant à ses plus intimes souvenirs. Il est si naturel de prendre intérêt aux peines qu'on a éprouvées soi-même ! A qui apprendrai-je que c'étoit dans ma jeunesse une grande question que de savoir ce qui valoit le mieux de la prison ou de la fuite, et ce qu'il y avoit de plus difficile à supporter d'une résidence maussade entre des murs infranchissables, ou d'un vagabondage misérable à travers les champs et les bois ? J'ai goûté bien long-temps de tous les deux, et je suis en état de prouver que l'une et l'autre de ces positions, généralement peu enviées, ont leurs agréments relatifs qui sont capables de faire pencher la balance dans les mains les plus impartiales. En prison, le courage individuel est soutenu par la communauté du malheur, par l'émulation de la patience, par les douceurs de l'entretien qui dissipent tous les ennuis, par les sollicitudes de l'amitié qui charment tous les chagrins. En pleine campagne vous avez l'air, et l'espace, et la liberté, la fierté d'une indépendance qui se maintient par sa propre force contre la force du pouvoir, la vanité rieuse d'une adresse qui déjoue toutes les poursuites, l'attente d'un accueil fraternel dans la hutte enfumée du bûcheron ou la voiture nomade du berger ; la variété des chances et des événements qui se renouvellent tous les jours, et au besoin l'espoir d'une généreuse défense. Il n'en est pas moins vrai que cette alternative est encore en litige au moment où je parle ; et moi-même combien de fois n'ai-je pas désiré sous les verrous d'être exposé tout nu sur un rocher battu des vagues, à la face du ciel et à la merci de l'intempérie des saisons ! Combien de fois n'ai-je pas désiré dans les forêts l'abri rassurant d'un cachot humide et frais, où je trouverois du moins un peu de pain pour apaiser ma faim, un peu de paille pour reposer mon sommeil ! Les hommes ne se contentent jamais.

Un grand ressort de l'énergie des jeunes gens contre tous les accidents qui menacent la fortune errante des

proscrits, c'est cette vitalité surabondante qui s'augmente par l'exercice, et même par la fatigue et les privations; cet enthousiasme de tête et de cœur qui trouve un nouvel aliment dans tous les objets nouveaux, et pour lequel tout devient volupté. Il n'y a guère de jour où je ne me rappelle quelque chose de pareil, et entre autres cette matinée de printemps si rigoureusement commencée, où j'échappai à deux gendarmes en franchissant un ruisseau de douze pieds de largeur vers lequel je feignois de me pencher pour boire, et puis en me tapissant subtilement dans un champ de blé déjà grand, où je ne doutois pas que l'on ne me cherchât long-temps, pendant que je parcourois à quatre pattes un long sillon clair et creux dont les épis ne pouvoient me trahir par leurs ondulations. Après cela venoient d'heureux ravins, des haies épaisses mais incapables de m'arrêter; des murs de clôture élevés, mais dont un premier élan me faisoit atteindre le sommet aux deux mains, dont un second élan laissoit le revers derrière moi; une côte ardue enfin, couronnée de bois touffus, et qui m'auroit certainement paru insurmontable, si je n'avois été au-dessus quand j'en fis la réflexion. J'étois alors à un quart de lieue des gendarmes, mais je n'avois pas fourni une course de vingt toises sans être assuré de ma délivrance; car ce n'étoit pas moi, c'étoit la terre qui fuyoit, qui disparoissoit sous mes pas, et qui emportoit je ne sais où mes ennemis immobiles. Dites-moi pourquoi il y a dans la jeunesse des moments de puissance physique et morale, d'exaltation et de force où les détroits de la mer et les aiguilles des Alpes ne seroient pas comptés pour un obstacle; des heures magiques où l'on fait tout ce que l'on veut. Cela est étrange! Retiré derrière un vieil arbre, je jetai les yeux sur la route qui se dérouloit comme un ruban blanc dans la plaine, et où j'eus le plaisir de reconnoître mes quatre animaux, bêtes et gens, qui piétinoient ridiculement sur place, ni plus ni moins que s'ils avoient été enfermés dans le cercle de

Popilius, et qui tenoient leurs yeux tournés dans une direction tout opposée à celle que j'avois prise. Réflexions faites, et ils y mirent le temps, ils me donnèrent la satisfaction de la suivre au grand galop, et je les vis bientôt se perdre dans un tourbillon de poussière. Comme ma capture fortuite n'étoit pas connue de leurs chefs, et que la tête écervelée d'un écolier turbulent n'étoit pas digne d'être mise à prix, je me flatte qu'ils n'eurent à regretter dans cette mémorable affaire qu'une promenade inutile et une charge de pistolet.

C'est dans de pareils moments que la liberté s'estime à sa véritable valeur. Avec quelle plénitude je jouissois de ma vie et du droit d'en disposer ! Je n'aurois pas marché avec plus d'orgueil dans les vastes campagnes qui s'ouvroient devant moi, si elles m'avoient appartenu en toute propriété. Eh ! ne m'appartenoient-elles pas ? Après trois heures d'un trajet rapide qui laissoit plus de six lieues entre le point du départ et celui du repos, je descendis comme par enchantement dans une petite vallée circulaire qui reposoit au fond d'un amphithéâtre de collines boisées, et qui étaloit à plaisir, aux deux côtés d'une jolie rivière, le luxe odorant de sa végétation en fleurs. C'étoit la vallée de Courlans, la plus gracieuse du Jura, et peut-être du monde entier. J'en ai du moins jugé ainsi ce jour-là, et un autre jour encore. Oh ! que la lumière étoit pleine et riante sur ce beau tapis de verdure ! Comme elle dormoit limpide sur le cours des eaux égales, et comme aux moindres pentes elle s'éparpilloit en mailles de feu entre les rochers qui lui avoient livré un passage ! Tout vivoit, tout respiroit autour de moi, et, comme moi, la jeunesse, le plaisir et la liberté. Il n'y avoit pas une plante qui ne portât un bouquet épanoui comme pour une fête, et le peintre le plus coquet n'auroit pas mieux réglé leur merveilleux assortiment. C'étoient des salicaires violettes à grappes flottantes, des angéliques ombragées de blancs parasols, des lampettes aux longs pétales rosés dont le

limbe étoit découpé comme un ruban, des renoncules à la coupe d'or glacée d'un vif émail, des leucanthèmes aux rayons d'argent, des brises aux balles suspendues en grelots, et qui, selon le caprice d'un air doux, baissoient et relevoient tour à tour leurs fronts mobiles frappés de reflets soyeux. On auroit dit, aux bruits qui descendoient des bois, qui couroient à travers les arbustes et qui mouroient sous les herbes, que la nature entière étoit en œuvre de création. Mes insectes chéris ne manquoient pas plus à cette solennité que si elle avoit été faite pour moi : pendant que mes regards étoient fixés avec attendrissement sur une touffe d'ancolies qui penchoit tristement ses corolles superbes comme autant de diadèmes chargés de grenats syriens, je vis s'y abattre une volée de ces brillants *cérambiques* à la robe d'un rouge de pourpre qui n'habitent dans tout l'est de la France que cette unique région, sur une zone étroite de quatre ou cinq lieues de longueur. Jamais la magnifique *lamie de Kaelher* ne s'étoit offerte à mes yeux, et je l'appelai par un cri d'enthousiasme et d'admiration semblable à celui qu'Adam dut proférer dans le paradis terrestre quand il désigna sous des noms véritables toutes les créatures du Seigneur. — Et comme Adam j'étois seul, sans remords, sans haines, sans soucis de l'avenir, car toutes les mauvaises fortunes du proscrit étoient sorties de ma mémoire. Fier de mon indépendance, de ma force, de mon bonheur, de cette libre possession de l'univers dont s'emparoit ma pensée, je n'aurois pas échangé cette joie incertaine, exhalée entre deux périls, contre l'empire assuré du monde. Ma tête bouillonnoit d'une ivresse de poète que je n'ai pas retrouvée depuis; mon cœur éclatoit de volupté. Tout à coup mes paupières s'inondèrent de larmes, et je tombai à genoux. « O mon Dieu ! m'écriai-je, que la nature est belle, que vous êtes grand dans vos ouvrages, et que vous êtes bon dans les consolations que vous prodiguez aux malheureux ! O mon Dieu ! si j'ai assez vécu pour vous connoître et pour

vous adorer, retirez mon âme à vous, je vous en prie ! mon foible corps ne peut plus la contenir. » Puis j'achevai de me coucher parmi ces fleurs, car je ne me suis jamais cru plus près d'être exaucé. Je murmurai en défaillant le nom de mes parents, de ma sœur, de Clémentine, et tout sentiment m'échappa. La seule idée qui me reste de cette extase, c'est qu'elle m'a fait sentir plus de félicités inexprimables que tout le reste de ma vie.

Mais on se tromperoit étrangement si l'on pensoit qu'il en arrivât souvent ainsi. Quelques jours s'étoient à peine écoulés, depuis celui-là, que cette exaltation si pure et si expansive avoit fait place aux angoisses les plus amères. J'étois traqué par six gendarmes, dans les grangeages d'un bon paysan plein d'énergie et de dévouement, qui n'avoit toutefois d'autre gîte à me donner que celui qu'il me conviendroit de fouir dans son grenier, sous les fourrages nouvellement récoltés. Il est difficile de se faire une juste idée de l'incommodité de ce séjour, quand on n'a pas subi l'enivrement de son arome étourdissant et l'ardeur de sa température effervescente. Je fus cependant condamné, sous peine de capture, et peut-être de mort, à y passer trente-six heures d'anxiétés physiques et morales, de douloureux sommeil et de fatigant repos, qui ne peuvent se mesurer en aucune manière d'après les divisions communes du temps. C'étoit un supplice assidu et sans répit que le cauchemar m'a rendu plus d'une fois dans mes songes, et que Dante a oublié dans l'énumération des peines de l'enfer, une torture à laquelle il ne manque rien de celle des damnés, pas même je ne sais quelle durée fictive de l'éternité. J'avois senti de temps en temps s'alléger mon affreux fardeau ; mais son poids étoit aussitôt remplacé par un autre, par le groupe lourd et mouvant des soldats qui me broyoient de leurs talons de fer sous le peu qui me restoit de ma molle et flexible toiture, en sondant profondément le foin de la pointe de leurs sabres. J'avois été atteint deux fois à la même jambe ; un troisième coup

m'avoit mis à nu, en glissant, le tendon extérieur des doigts de la main droite, que je tenois soulevée sur mon visage pour aspirer avec effort cet air brûlant et empoisonné qui entretenoit si péniblement ma triste existence. Si l'obscurité qui régnoit dans cette crypte de misère et de désespoir avoit permis qu'en les retirant ils regardassent leurs armes au tranchant de la lame, le sang dont elle étoit baignée m'auroit infailliblement trahi ; mais, sûrs de n'avoir pas été avertis par un gémissement, par un cri, ou par une convulsion, qu'un homme caché se mouroit sous leurs pieds, ils la remirent tranquillement dans le fourreau, et s'éloignèrent sans insister davantage. Le foin qui recommençoit à s'accumuler sur moi par charges énormes me fit comprendre deux choses : la première, que j'étois sauvé d'un genre de mort ; et la seconde, que je ne pouvois échapper à l'autre; car chaque brassée d'herbes qui venoit peser sur la masse dont j'étois accablé interceptoit de plus en plus ma respiration haletante. En effet, quand les cavaliers, alarmés par l'approche d'un orage qui s'avançoit rapidement, eurent enjambé leurs montures et repris en toute hâte le chemin de leurs quartiers, quand mes respectables hôtes furent parvenus à dégager mon corps gisant de son intolérable prison, je n'avois conservé qu'autant de connoissance qu'il en faut pour désespérer de la reprendre tout entière. Cependant le peu de signes d'existence que je donnois encore leur arracha des exclamations de joie. Les pauvres gens pensoient ne retrouver là qu'un cadavre.

Je fus rappelé à la vie par tous les soins que la bienveillance et l'humanité peuvent enseigner, et mes blessures, plus effrayantes à la vue que sérieuses en réalité, n'exigèrent qu'un pansement fort simple. — Mais c'étoit peu d'être délivré : il falloit fuir de nouveau ; il falloit fuir toujours. Il falloit profiter avec empressement de cette heure formidable où toutes les cataractes du ciel venoient de s'ouvrir, pour gagner un autre asile ; car les perquisitions ne man-

queroient pas d'être reprises la nuit suivante. Il falloit surtout éviter la grande route et les sentiers battus, pour me soustraire à la poursuite obstinée d'un gendarme plus persistant et mieux avisé que les autres qui avoit continué à parcourir le pays sur un rayon peu étendu, et qui circonvenoit en quelques minutes de course précipitée tous les environs de la métairie. J'avois précisément ce jour-là pour point de direction une petite auberge isolée, située à une portée de fusil de Sellières, et tenue alors par un homme de cœur, patriote de la vieille roche, et fort affidé à nos intérêts politiques. J'y avois mandé, à minuit, le plus exact et le plus zélé de mes émissaires accoutumés, personnage adroit, rusé, imperturbable; exercé par vocation ou par infortune à toutes sortes de méchants métiers, et sur lequel je ne concevois cependant aucune défiance, parce que je le savois aussi impassiblement fidèle à sa parole pour une action honnête et loyale que s'il se fût agi d'une mauvaise. Aucune infraction de sa part à l'instruction reçue n'auroit changé mon opinion sur son compte; elle m'eût prouvé seulement qu'il étoit prisonnier ou qu'il étoit mort. C'est dans le lieu dont je viens de parler qu'Hippolyte Bonin devoit me rendre mes *dépêches*, c'est-à-dire quelques nouvelles de mes parents désolés, quelques renseignements sur la destinée de mes amis fugitifs et, plus que tout cela dans la situation où je me trouvois, l'autorisation impatiemment désirée de renoncer à des tentatives déjouées par les événements, et de quitter un poste qui n'étoit plus tenable, pour aller embrasser dans la Suisse catholique l'étroite observance des solitaires de la Trappe, car je n'avois plus d'autre espérance et ne formois plus d'autre vœu.

Le trajet de la métairie à Sellières n'étoit pas de plus de deux lieues à vol d'oiseau; je n'en étois séparé que par une plaine profonde, encaissée de tous les côtés, et assez régulière au regard, que je savois n'être traversée par aucune rivière ni interrompue par aucun autre obstacle

difficile à vaincre. Il étoit huit heures du soir. L'orage errant n'occupoit pas tout le ciel; le soleil couchant frappoit la montagne de Toulouse d'un rayon horizontal qui devoit éclairer quelque temps encore son sommet, et c'est non loin de sa base que la petite ville de Sellières groupe ses rues mal percées et ses maisons mal bâties. Dans tous les cas, j'étois certain de ne pas perdre de vue la montagne et son noir clocher à la lueur des éclairs; car la tempête duroit toujours, et, selon toute apparence, elle redoubloit d'horreur et de fracas. Je ne me souviens pas aujourd'hui, après tant d'années et tant de voyages dans des régions renommées par leurs ouragans et leurs météores, d'en avoir jamais vu de plus effrayante. Un enfant qui me précédoit, à l'endroit où j'étois obligé de couper le grand chemin, m'annonça, par un signe convenu entre nous, que le gendarme-inquisiteur ne paroissoit point. J'y passai en courant, et je m'enfonçai dans la vallée, sous les torrents d'une pluie battante qui m'avoit déjà pénétré de part en part.

La première partie du voyage ne m'embarrassoit pas beaucoup, et je m'y engageai avec d'autant plus d'assurance qu'au bout d'une demi-heure l'orage avoit tout à fait cessé. Le ciel à moitié éclairci, l'air entièrement apaisé, promettoient une nuit sereine, et les dernières lueurs du jour qui s'éteignoient, découpoient si nettement à l'horizon l'église aérienne, qu'on auroit cru pouvoir y toucher de la main ; mais je ne parvins pas sans inquiétude aux basfonds de la plaine. Tous les versants du circuit l'inondoient de larges cascades. Il n'y avoit pas un sillon penchant qui ne fût devenu le lit d'un ruisseau, pas un ravin qui ne donnât passage à une chute rugissante, et toutes ces eaux en tumulte, qui hurloient derrière moi, alloient s'épandre à leur aise sur le lit uni des prairies, ou dormir immobiles dans les creux. Longtemps je louvoyai avec assez de patience les baies innombrables qui s'opposoient à mon passage, et qui, pendant que je marchois, repoussoient de

plus en plus leur limite éloignée; le retour en sens opposé ne m'avoit fait franchir qu'une flaque étroite, et les toises me coûtoient des lieues. Je résolus de prendre ma traversée pour ce qu'elle étoit, pour une véritable expédition nautique, et je souris même à l'idée de me noyer le soir dans des plaines chargées quelques jours auparavant de ces jolies herbacées dans lesquelles j'avois failli étouffer le matin. Je cherchai seulement à m'assurer au gué des inégalités du sol que le niveau de l'eau me dissimuloit, et à conserver avec soin les hauteurs, la moindre méprise étant de conséquence pour un conspirateur incomplet qui ne savoit pas nager. Je dus faire ainsi beaucoup de chemin, car la montagne qui me tenoit lieu de pôle se rapprochoit toujours. J'en fis assez du moins pour m'enhardir jusqu'à la témérité, ne déviant jamais de mon but d'un seul pas qu'autant que l'élément usurpateur dépassoit un peu ma ceinture, et alors explorant du bout du pied avec précaution mon hydrographie incertaine pour reprendre un poste plus avantageux. Je n'avois, hélas! pas pensé à me munir d'une autre sonde pour cette navigation mémorable à laquelle il faut convenir que je n'étois pas préparé. Il arriva cependant une fois que mes calculs me servirent mal. Soit qu'en tendant sans cesse aux points les plus élevés de l'espace parcouru, je me fusse exhaussé peu à peu au revers d'une propriété garnie de fossés, soit par toute autre cause qu'expliqueroient aussi naturellement les accidents du terrain, je sombrai subitement jusqu'à la hauteur des épaules, et, pour comble de disgrâce, ma sonde inutile ne trouva de fond autour de moi à aucune des portées du compas. Mon parti fut bientôt pris, car il m'étoit imposé par une nécessité peu équivoque. A mes côtés il n'y avoit que la mort, une mort sans éclat et sans poésie, que j'ai pu décrire, comme on voit, avec quelque vérité de couleur, dans *le Peintre de Saltzbourg*, naïve contre-épreuve de mes tristes aventures de jeune homme. J'avois au contraire l'espérance bien fondée de

voir diminuer peu à peu les eaux qui m'entouroient ; car j'avois observé depuis quelque temps que je suivois une pente peu sensible à la vérité, mais dont leur courant marquoit bien la déclivité. Les corps légers enlevés par l'inondation, et qui nageoient à la surface, descendoient dans la direction même de mon aventureux voyage ; et comme l'orage n'ávoit pas été long, j'en conclus assez logiquement que les bouches multipliées de ce fleuve fortuit des tempêtes ne tarderoient pas à tarir. Au même instant la lune se dégagea des derniers nuages, plus resplendissante que jamais, et la vallée présenta un des tableaux les plus extraordinaires qu'on puisse imaginer, surtout pour le malheureux personnage accessoire qui occupoit dans sa vaste composition une place si incommode. Ce n'étoit plus qu'un lac immense jonché de noirs îlots, et sur lequel les arbres clair-semés, sans tiges apparentes, balançoient çà et là leurs rameaux échevelés, comme des plantes aquatiques ; mais je ne pensai guère à le peindre pour la postérité dans le goût de cette belle image qu'Apelles suspendit aux rivages de Neptune, et à le plier aux règles de ce langage nombreux et mesuré que mes idées revêtoient si facilement alors. Je sentois trop, dans ce moment-là, que la verve de mon âge d'inspiration et d'enthousiasme ne résistoit pas aux impressions du froid que je commençois à éprouver dans toute sa rigueur, surtout aux parties de mon corps qui étoient successivement abandonnées par les eaux, et ma muse grelottante n'aspiroit plus qu'à un endroit où sécher ses ailes. Cette sensation m'annonçoit pourtant que mes conjectures étoient en bon train de se réaliser. Plusieurs heures s'étoient écoulées dans cette position, et une partie du torrent avec elles. Une espèce de promontoire qui m'avoisinoit, de manière que je pouvois y atteindre de la main, venoit de se découvrir auprès de moi. Je m'y cramponnai avec toute la vigueur que prête à une grande énergie de muscles et de volonté une résolution dont on fait dépendre

le salut de sa vie, et, les doigts profondément fixés dans ses anfractuosités les plus résistantes, je m'y transportai d'un élan, mais en laissant mes souliers incrustés dans le sol bourbeux sur lequel je pesois depuis si long-temps, comme Empédocle ses pantoufles au bord du cratère. Je ne fus pas tenté de plonger pour les reprendre, quoiqu'ils fussent presque neufs, et que je ne m'en connusse pas une autre paire à moins de vingt lieues à la ronde. Heureusement mon promontoire apparent étoit bien autre chose, ma foi, qu'un de ces caps vulgaires qui vont briser leur pointe émoussée contre les flots d'un abîme; c'étoit un isthme parfaitement conditionné, qui unissoit les terres submergées aux terres solides, et des deux côtés duquel les eaux se séparoient d'un commun accord pour descendre et se perdre je ne sais où. Je le suivis intrépidement à pieds nus, attaquant sans m'émouvoir les saillies incisives et brutales qui se multiplioient sous mes pas, et imprimant à chacune des traces fort visibles de ma pérégrination nocturne, pour l'instruction et l'usage de ceux qui seroient tentés d'en retrouver l'itinéraire. Déjà l'appareil improvisé de mes blessures avoit cédé à l'action permanente de l'humidité, mon sang couloit en abondance de toutes les issues que le sabre lui avoit ouvertes; et une foiblesse croissante, un vague étourdissement, un frisson universel qui parcouroit convulsivement tous mes membres transis, me menaçoient de n'arriver jamais, quand j'arrivai enfin. O bonheur! c'étoit la maison indiquée, et je ne pouvois pas m'y méprendre. Je m'appuyai contre la porte, je frappai, je gémis, je criai, je parlai peut-être. Elle s'ouvrit à la lueur d'une lampe, et se referma aussitôt. Je conçus facilement cet accueil inhospitalier. Dans mon état, je ne pouvois que faire horreur ou pitié, et j'avois fait horreur.

Une voix rigoureuse partie de l'intérieur me prévint charitablement qu'à la moindre marque d'obstination, je serois salué d'un coup de fusil chargé à balles. Misérable

que j'étois, et tout dépourvu alors du libre exercice de mes facultés morales, qui pourra le croire? comme un homme heureux de vivre, j'eus peur d'un coup de fusil. Je longeai la muraille en tâtonnant et en y lithographiant d'espace en espace l'empreinte de ma main sanglante. Je passai de là, en redoublant d'efforts, aux clôtures prolongées des attenances, des jardins, des vergers, des vignes, des champs; et quand les clôtures manquèrent tout à fait, je tombai sur une butte de pierres amassées sans doute pour les continuer. Deux heures sonnoient à Sellières.

J'en étois là, livré à une espèce d'anéantissement qui suspendoit jusqu'à mes douleurs, quand je fus tiré de cette langueur morne et semblable au mauvais sommeil d'un malade par les refrains d'une chanson joyeuse. Je me rappelai confusément que ce jour-là devoit être un dimanche, et je compris, sans m'en soucier davantage, que ce bruit annonçoit le retour de quelque grivois attardé qui sortoit du cabaret. Seulement je me rangeai avec un peu plus de précaution sur ma rude couchette pour ne pas mettre d'empêchement à son passage. Ce mouvement me décela, et le jeune homme, s'approchant de moi, s'abaissa doucement à mon oreille, et me frappa l'épaule d'un petit coup d'avertissement :

« Holà hé! bonhomme, me dit-il, d'où êtes-vous, qu'on vous y mène? Ce n'est pas raison, parce que vous avez peut-être bu un verre de trop, mon cher camarade, pour qu'on vous laisse coucher à la lune sur un tas de pierres comme un chien mouillé. L'air qui sort de terre n'est pas bon à la santé quand il a plu chaud, c'est connu. Il faut convenir, comme dit ma mère, que le vin est un mauvais maître; mais le bon Dieu est pour tout le monde, et les amis sont toujours là. »

Je soulevai ma tête aussi bien que je pus vers ce digne garçon, je le remerciai, et je lui racontai en peu de mots ce qu'il m'étoit permis de raconter sans imprudence de mon voyage et de mes accidents, parce que j'avois fort à

cœur qu'il n'emportât pas la fausse opinion qu'il s'étoit faite de moi. Il pouvoit, en effet, me rencontrer le lendemain dans la rue, quand je serois tombé entre les mains des gendarmes, comme cela paroissoit inévitable, et sa charité me faisoit attacher du prix à son estime.

« Oh ! oh ! reprit-il, c'est une autre affaire, et je vous demande pardon, monsieur, de vous avoir pris pour un ivrogne, puisque vous n'êtes, sauf le respect que je vous dois, qu'un vagabond honnête. C'est tout de même étonnant, à moins que vous ne soyez déserteur... ou peut-être un de ces bourgeois qui se font chasser comme des renards dans toutes les broussailles du Jura, pour les affaires du prince de Conti... Mais assez parlé ; taisez-vous, ma langue, ça ne vous regarde pas ! Ce qui me regarde en qualité de chrétien, c'est de vous faire coucher quelque part un peu à l'aise, et si le lit d'un pauvre ouvrier ?... »

Il s'arrêta sur ces mots, de manière à leur donner le sens d'une question modeste.

« Un lit ! m'écriai-je, non, non, monsieur ! une petite place dans votre chambre, une planche pour me reposer, un coin pour me tapir ! rien, rien, qu'un endroit écarté où je puisse me déshabiller, me réchauffer et dormir. Ma vie dépend de vous.

— Dans ce cas-là, vous pouvez être tranquille, continua le jeune homme en pliant les genoux pour se mettre à ma hauteur ; jetez bravement vos bras autour de mon cou, et laissez-vous aller comme un enfant. Quoique petit, j'ai le jarret et les reins assez forts pour vous porter tout d'un trait jusqu'à Mantry, et nous n'avons que deux pas.

— Encore une fois non, mon cher ami, répondis-je en me levant avec une peine horrible, que je parvins cependant à lui dissimuler, et en m'affermissant de tout mon pouvoir sur mes pieds meurtris et déchirés. Je vous prierois seulement de me prêter d'ici là un bras secourable, si je ne craignois de mouiller vos habits...

— Laissez donc, dit-il en liant fortement autour de mon

corps le bras que je cherchois, et en m'enlevant à demi; mes habits en verront bien d'autres ! — O mon Dieu ! que vous avez froid ! »

Nous arrivâmes enfin dans sa chambre. Il étoit temps pour moi. Je l'embrassai en pleurant de reconnoissance, et je m'étendis avec une sorte de volupté sur le plancher sec, pendant qu'il allumoit une bourrée. Quelques moments après, mes membres se reposèrent dans un lit, et je ne tardai pas à y être saisi d'un sommeil fiévreux qui m'enleva tout souvenir du passé. Je ne m'aperçus qu'à mon réveil que j'avois dormi seul, tandis que mon hôte passoit les dernières heures de la nuit sur une chaise. Il ne me laissa pas le temps de m'en plaindre. Il venoit de faire la revue de sa garde-robe pour y choisir ce qui convenoit le mieux à remplacer quelques-uns de mes vêtements hors de service, et il étaloit devant moi toutes ces humbles richesses avec un sentiment évident de satisfaction, car il n'y avoit certainement rien de plus propre et de plus élégant à Sellières dans les nippes d'un compagnon. Cependant je le vis tourner sur ses beaux souliers neufs un regard presque honteux. C'étoit sans doute la pièce la plus essentielle de mon ajustement, et la disproportion étoit trop forte pour qu'il fût possible de penser à en faire usage.

« Encore, murmura-t-il entre ses dents, si cela s'étoit trouvé un samedi ! le dimanche matin, poursuivit-il très-bas, l'ouvrier est en fonds... mais le dimanche soir !... ah bien oui ! le dimanche soir !... »

Il rougit jusqu'au blanc des yeux, introduisit inutilement sa main sous l'empeigne pour l'élargir, tira inutilement le quartier à lui pour l'allonger jusqu'à faire éclater la couture, et jeta les souliers de dépit.

Je pénétrois son touchant embarras. Je fouillai dans la poche de mon pantalon, et j'en ramenai une petite bourse de maroquin fort légère, mais que sa pesanteur spécifique, si peu de chose qu'elle fût, avoit pourtant maintenue à

9.

fond dans mon naufrage. Elle contenoit quatre louis doubles, trésor encore énorme et presque extravagant pour un homme que son genre de vie éloigne de toutes les occasions de dépense et met à la merci de la charité. J'en laissai retomber deux dans la bourse, et, plaçant le reste dans la main de mon hôte : « Rendez-moi un dernier service, lui dis-je. Il me faut, en effet, des souliers ferrés et de la plus grande mesure ; mes bas de laine ont aussi grand besoin d'être renouvelés ; je me passerai d'autre chose, car je ne suis pas accoutumé aux douceurs de l'aisance, et je n'aurai plus qu'à vous faire de tendres adieux, en priant le ciel de permettre que je vous revoie dans des jours plus favorables.

— Bon ! répondit-il en souriant et en s'efforçant de me faire reprendre une de mes pièces d'or, monsieur ne sait pas ce que valent des bas de laine et des souliers ferrés. J'aurai plus des deux tiers d'un seul de ces doubles louis à lui rendre.

— Non pas, s'il vous plaît, repris-je en repoussant sa main ; car vous ne me refuserez pas de conserver le surplus pour vous réjouir, en mémoire de moi, pendant deux ou trois dimanches. Vous savez que ces plaisirs innocents et naturels vous portent quelquefois bonheur ; ils peuvent vous fournir encore l'occasion d'une action généreuse.

— Fi donc ! répliqua le jeune homme en jetant la pièce sur mon lit. Où seroient le plaisir et l'honneur d'obliger petitement son prochain, si cela rapportoit de l'argent ? Ce seroit bien plutôt à moi de vous épargner cette dépense, et je n'y manquerois pas si... si ce n'avoit été hier dimanche. »

Je n'insistai plus. Il sortit pour aller faire ces petites acquisitions et pour se mettre à la recherche de Bonin, qui devoit m'attendre encore. Je le rappelai comme il faisoit passer la clef à l'intérieur, afin de me renfermer pendant son absence.

« Quand on a eu le bonheur d'acquérir un ami tel que vous, lui dis-je avec une grande effusion de cœur, on

seroit bien ingrat si l'on s'exposoit à en être séparé sans se ménager le moyen de le retrouver un jour. Vous ne m'avez appris ni votre nom ni votre état.

— Oh ! mon état, c'est pour n'en pas finir : charpentier, menuisier, maçon, couvreur, vitrier, badigeonneur, tout ce qui concerne le bâtiment, généralement quelconque, excepté le ferrement. On fait de tout pour vivre dans les petits endroits ; encore a-t-on quelquefois bien du mal. Pour ce qui est de mon nom, il est aisé à retenir, et on n'en trouve pas beaucoup : je m'appelle Amour de Dieu.

— Amour de Dieu ! m'écriai-je en tressaillant, comme si j'avois reconnu dans ce bon jeune homme un symbole vivant de la protection du ciel. Amour de Dieu, dites-vous ! mais ce n'est pas là un nom.

— Cela est possiblement vrai, répondit-il en riant. Mon père contoit souvent que c'étoit comme une récompense que les honnêtes gens du pays avoient donnée à ses anciens, et il ajoutoit en me caressant, quand j'étois petit, que je prospérerois toujours tant que j'aurois mon nom devant les yeux. Pauvre cher homme ! le Seigneur veuille avoir son âme avec lui ! »

En achevant ces paroles, Amour de Dieu sortit pour tout de bon. Une demi-heure après, mes commissions étoient faites.

Je sais bien que ces récits, dans lesquels je me complais trop long-temps peut-être, sont loin d'offrir l'intérêt pathétique et le mouvement passionné qu'on cherche aujourd'hui dans les moindres compositions littéraires ; mais si on considère que je les tire pièce à pièce d'un journal tout-à-fait intime, qui ne fut jamais écrit pour le public, on me saura probablement quelque gré de n'avoir point aspiré à relever la naïveté de mes impressions par des épisodes factices, que mon imagination n'auroit pas été en peine de broder sur un canevas plus simple encore. C'est précisément parce que les faits très-vulgaires que je raconte ne valoient pas la peine d'être inventés qu'ils

peuvent éveiller, dans l'âme d'un lecteur accoutumé à se contenter d'émotions douces et vraies, un peu de cette sympathie affectueuse qui se fortifie par la confiance, et je préfère beaucoup ce genre de succès au vain plaisir d'étonner l'esprit par d'ingénieux mensonges. La fiction n'a pas un mot, pas un nom à réclamer dans ces pages sincères; et si vous passez jamais à Sellières, mon ami Amour de Dieu pourra vous en confirmer l'exactitude, en tout ce qui ne touchera pas d'une manière trop immédiate aux secrets de sa modestie. Je ne doute pas qu'il n'y vive encore aujourd'hui, et pour de longues années. C'est du moins une garantie presque infaillible de longévité que l'habitude des bonnes œuvres et le calme d'un cœur satisfait de lui-même. Les bienveillants ne vieillissent presque pas. Hélas! ils ne devroient pas mourir!

Hippolyte Bonin s'étoit trouvé au rendez-vous; mais il n'arriva près de moi qu'à la nuit tombée, parce qu'il avoit lieu de soupçonner qu'on surveilloit ses démarches et de craindre par conséquent que sa visite ne décelât ma retraite. Les lettres dont il étoit chargé pour moi contenoient la solution de tous mes doutes; elles étoient fort développées et fort explicatives. J'étois enfin affranchi des devoirs d'une mission devenue plus périlleuse encore depuis qu'elle étoit devenue inutile. Mon père me pressoit de quitter la France, et m'autorisoit même à embrasser la vie solitaire, à laquelle je me croyois appelé, pourvu que je ne m'y engageasse point par des vœux. Quant à mes amis de dévouement et de misère, quelques-uns m'avoient déjà devancé à l'étranger; d'autres étoient prisonniers dans des forteresses qui rendoient rarement leur proie. Un d'eux s'étoit brûlé la cervelle. Clémentine n'avoit pas été vue; mais on parloit pour elle d'un projet de mariage qui paroissoit sur le point de s'accomplir. Mon cœur étoit trop malade pour pouvoir se soulager par des larmes. J'éprouvois un invincible besoin de rentrer hardiment dans mes périls pour me distraire de mes chagrins. Je demandai

à Bonin s'il savoit quelque moyen de me faire parvenir avant le jour, sans suivre aucune route pratiquée, à ce point des hauteurs de Poligny d'où l'on découvre si distinctement la chaîne éblouissante des Alpes helvétiques, parce que je me croyois assuré de gagner de là facilement les frontières de la Suisse. Il me répondit par je ne sais quelle affirmation ricaneuse qui lui étoit particulière et qui couvroit toujours d'une apparence de gaieté sardonique ses résolutions les plus téméraires. Je le savois d'avance. Hippolyte Bonin ne m'auroit pas répondu autrement si je lui avois demandé de me conduire sur le chemin de l'enfer.

Je me remis à sa garde sans balancer davantage; j'embrassai Amour de Dieu, et nous partîmes.

Le ciel étoit très-pur, et la lune l'illuminoit, comme elle l'avoit fait un moment la veille, de la plus pure clarté; mais nous parcourions des bois épais et sombres, où elle ne se montroit à nos yeux que de distance en distance, dans quelques rares clairières.

Quoique la conversation de Bonin ne manquât ni de solidité ni d'agrément, et j'en dirai tout à l'heure la raison, j'avois peu de relations nécessaires qui m'inspirassent plus de répugnance. Son scepticisme railleur, qui s'exerçoit à plaisir sur toutes les pensées tendres et généreuses de l'homme, avoit souvent froissé mon âme dans ses plus tendres mouvements. Je marchois donc en rêvant à travers l'étroite avenue qu'il m'ouvroit dans le fourré, en me demandant par quelle combinaison imprévue d'événements la nuit qui commençoit alors pourroit enchérir sur la précédente en angoisses et en terreurs. Je ne sais pourquoi cette idée me poursuivoit avec une obstination irrésistible, si ce n'est sans doute parce qu'elle m'étoit envoyéecomme un pressentiment; mais avant d'en venir à cette partie de mon récit, qui est plus singulière et plus animée que le reste, il faudroit parler de Bonin, il faudroit le peindre, et la hideuse et tragique importance qui

s'est attachée à son nom dans le pays où il a vécu m'en impose en quelque sorte l'obligation. Cependant ce chapitre, déjà si long et d'ailleurs si vide pour la plupart de mes lecteurs, ne m'en laisse plus le temps. Eux et moi, nous sommes également pressés de finir, et puis, je n'ai plus ce privilége de résistance élastique qui me permettoit de me délasser des souffrances de la veille dans les souffrances du lendemain. Ces agitations convulsives, premier élément de ma vie, me coûtent plus de peine à décrire aujourd'hui qu'elles ne m'en coûtoient autrefois à supporter, et je recule avec dégoût devant la nécessité d'achever une histoire qui a perdu le peu d'intérêt qu'elle pouvoit offrir en perdant son *actualité*. Ce qui étoit assez vif et assez poignant alors d'impressions communes à tous, conserve à peine maintenant, pour soutenir l'attention, le pâle reflet d'un souvenir qui s'évanouit. Je ne me dissimule pas qu'on penseroit en vain à le rajeunir, si on ne possédoit à un haut degré cet heureux don d'un style pittoresque et vivant qui fait tout lire, et que des critiques d'un goût exercé [1] me refusent. J'en resterai donc ici de ma narration, à moins qu'une voix qui a tout pouvoir sur mes résolutions n'en réclame la fin : la voix d'un être sensible, quel qu'il soit, qui s'associe à moi par des sympathies fraternelles et dont le cœur aime à causer avec le mien.

---

§ II.

Si on a conservé quelque vague impression du chapitre précédent, on se souvient peut-être qu'on m'a laissé à travers bois avec un conspirateur de village qui me guide

[1] La *Revue de Paris*, au lieu de ces mots : « des *critiques d'un goût exercé*, » porte : « et que le *Journal des Débats* me refuse. »

comme il peut, dans la double obscurité de la forêt et de la nuit, vers un autre chemin aussi infréquenté que possible, d'où je dois gagner les hauteurs de Poligny et, s'il plaît à la Providence, les frontières de la Suisse. Dans le cas où l'on ne s'en souviendroit pas, on peut très-bien se dispenser de s'en souvenir, car ce que je viens d'en dire a toute la précision et toute l'élégance d'un sommaire. Quand j'aurai ajouté que mon compagnon s'appeloit Hippolyte Bonin, on saura tout ce qu'il convient de savoir pour comprendre le reste.

Hippolyte Bonin, dont la suite a fait un personnage, et quel personnage, grand Dieu ! étoit un homme de trente à trente-deux ans, qui, vu par derrière, comme je l'aurois vu si la lune avoit pu m'éclairer dans ces taillis déjà élancés et vigoureux, paroissoit en avoir soixante et davantage à la courbure de son corps fatigué, dont le buste se replioit en demi-cerceau sur deux jambes arquées et tratelantes. En face, et quand l'énergie du plaisir ou de la colère lui permettoit de reprendre la perpendiculaire et l'allure d'un homme, c'étoit tout autre chose : un joli garçon de bonne maison déguisé en rustre ; et, comme les gens d'esprit mettent tout à profit, cette physionomie équivoque lui avoit servi deux ou trois fois à se rendre la justice favorable dans des questions d'identité. Hippolyte Bonin, vigneron de son état, étoit d'ailleurs homme du monde, et, qui plus est, homme à bonnes fortunes ; et il ne sortoit jamais, dans les grandes occasions, sans porter le frac soigné du petit-maître de campagne sous le sarrau du paysan. Il y avoit en lui un aventurier multiple, une espèce d'Abélino ou de Sbogar au petit pied.

La nature ne lui avoit pas refusé quelques-unes des faveurs qui pouvoient le rendre propre à son rôle de Lovelace. Il n'étoit à la vérité ni grand ni bien tourné, ce qu'il dissimuloit toutefois avec assez d'adresse quand il avoit besoin d'y prendre garde ; mais un nez aquilin tant soit peu proéminent, une bouche fraîche et gracieuse, un sou-

rire plein de finesse, des dents superbes, et, mieux que tout cela, des yeux d'un bleu céleste surmontés de sourcils d'ébène que relevoit la peau la plus blanche, la plus délicate et la plus harmonieusement colorée que j'aie vue de ma vie (dans un homme, s'entend), lui composoient une figure remarquablement distinguée. Il n'étoit bruit que de ses succès, et j'ai quelquefois amèrement souri de les comprendre en le voyant tourner sur de pauvres femmes ce regard humide, tendre et caressant, sous lequel ma pénétration, plus instinctive ou plus exercée, discernoit un feu sardonique et cruel, comme une étincelle d'enfer. Maintenant encore, après tant d'années, le beau regard de Bonin, avec son expression d'ironie et son reflet faux, me poursuit et me tourmente dans mon sommeil.

Outre son esprit naturel, qui étoit très-vif et qui abondoit en saillies, Hippolyte Bonin apportoit dans la conversation les avantages d'une éducation peu commune parmi les gens de son état. Fils d'un riche cultivateur, il avoit étudié pour être prêtre, et s'il ne reçut pas les ordres, ce que je n'ai point éclairci, c'est que la réquisition le saisit au moment où il alloit les recevoir, les événements le firent soldat, sergent, orateur de caserne, meneur d'une société populaire, et acteur en première ligne, s'il falloit l'en croire, dans les scènes tragiques de Lyon *affranchie* par la guillotine. Il se *flattoit* peut-être. Au moment dont je parle, Bonin étoit enrégimenté comme moi sous les drapeaux de l'alliance qui reconnoissoit les Bourbons pour chefs. Il s'étoit fait royaliste constitutionnel, non du propre mouvement d'une affection consciencieuse, car la conscience et l'affection n'avoient pas beaucoup de prise sur lui, mais parce qu'il abhorroit Bonaparte, qui s'étoit attribué une part trop large, au grand détriment des révolutionnaires, dans les dépouilles du pays; et puis parce qu'il ne voyoit dans une restauration opérée selon nos principes, à la vérité fort confus, qu'une transition rétrograde au bon temps de l'anarchie. Uu jour qu'il faisoit parade

assez insolemment de quelques horreurs prétendues patriotiques auxquelles il prétendoit avoir prêté les mains : « Hippolyte, lui dis-je, il sera prudent de vous taire là-dessus devant nos messieurs, car, de l'humeur dont je les connois, ils sont hommes à vous faire pendre s'ils réussissent. — Bon ! reprit-il en me flattant de cet œil doucereux qui me faisoit peur, ils ne sont pas si hâtifs, et ils ne s'y prendront jamais assez tôt pour avoir l'avance. » Bonin pénétroit mille fois plus profondément que moi dans les secrets d'un avenir politique.

Rentré au toit paternel et devenu maître de sa fortune, Bonin n'avoit mis qu'un an ou deux à la dissiper. Le jeu l'avoit introduit dans ces repaires de la bonne compagnie où l'on raffine sur les vices de la mauvaise. La misère l'en avoit chassé. Il ne conservoit pour tout relief de sa vie d'illusions que deux ou trois billets doux d'une marquise intrigante qui nous avoit fait présent de cette dangereuse recrue ; mais comme il étoit doué au plus haut degré de l'esprit de résolution, il subissoit sa destinée sans se plaindre, en attendant les chances nouvelles qui lui rendroient son bien, ou l'occasion de prendre celui des autres : le rétablissement du comité de salut public, par exemple, ou celui de la monarchie. C'étoit tout un. Jusque-là il cultivoit sa vigne, le sabre au côté ; parloit latin à son curé, dont il ne fréquentoit guère les offices ; rattrapoit en détail aux petits, avec des cartes officieuses, l'argent que lui avoient volé les grands ; intervenoit comme agent essentiel dans toutes les affaires scabreuses ; amendoit dans la perfection les actes irréguliers ; tenoit bureau ouvert de feuilles de route pour les déserteurs ou de passe-ports pour les forçats, et, tout usé par la débauche qui avoit fléchi son épine dorsale et rouillé le ressort de ses articulations, il faisoit encore marcher de front dix intrigues amoureuses. Complaisant, officieux, nécessaire, et ménagé de tout le monde, parce que tout le monde le redoutoit plus ou moins, tel étoit mon compagnon de

voyage, et tel je le soupçonnois depuis quelque temps; mais je n'avois jamais reçu de lui que des preuves de courageuse fidélité, et j'aurois rougi de concevoir la moindre défiance sur son compte, quand même je n'aurois pas été rassuré par mes armes. Je n'y pensois pas.

Je continuois à marcher à la suite de Bonin, quand un coup de sifflet fort aigu et singulièrement modulé se fit entendre à cent pas de nous. Bonin s'arrêta, je l'imitai, et au même instant mes oreilles furent frappées d'un second coup de sifflet beaucoup plus rapproché, mais d'ailleurs parfaitement semblable à l'autre. Cette fois-là, c'étoit Bonin qui siffloit.

« Que faites-vous, Hippolyte? lui dis-je à demi-voix. Vous êtes un imprudent! Ce sont peut-être des malfaiteurs ou des espions auxquels vous indiquez maladroitement notre chemin.

— Laissez donc, répondit-il en ricanant, ce ne sont ni des espions ni des malfaiteurs : ce sont des amis. »

Et à peine avoit-il prononcé ces paroles, que les broussailles s'ouvrirent, et qu'un homme tomba entre nous deux en bondissant.

« Bonne rencontre! s'écria Bonin en riant. C'est Pancrace lui-même. Qui diable t'attendoit là ?

— Le diable en effet, et probablement un de ses compagnons, dit-il en me toisant d'un air familier. Le sabbat se tient-il maintenant le lundi pour vous trouver en route à pareille heure? O mes braves, il y a ici quelque méprise! je ne vous aurois jamais cherchés sur un chemin plus étroit qu'il ne convient au passage d'une diligence.

— Tais-toi, badin, reprit Bonin en lui jetant le bras autour du corps et en pressant le pas avec lui; ne raille pas aujourd'hui sur ces choses-là. Dans les bois, c'est effrayant. »

Ils marchèrent, et je ne les entendis plus; mais j'avois eu le temps d'envisager le nouveau-venu à un rayon de la lune, et ses traits ne sortiront jamais de ma mémoire.

C'étoit une de ces figures rêvées où se confondent le cynisme du libertinage et l'audace du crime. Sa barbe épaisse et difforme, ses accoutrements composés de haillons disparates, sa carabine passée en sautoir avec un autre baudrier qui paroissoit soutenir un couteau de chasse, en faisoient l'idéal d'un de ces bandits que j'avois vus au mélodrame. Je me jugeai heureux de pouvoir me dispenser de prendre part à l'entretien animé et quelquefois orageux qui occupoit mes deux aventuriers, et je les suivis sans me hâter, car je n'étois pas autrement impatient de les rejoindre. Cela dura long-temps. Ma répétition venoit de sonner minuit, quand Bonin rebroussa chemin tout seul et me rejoignit en chancelant.

« Tu es ivre, lui dis-je en le repoussant comme il alloit me heurter dans l'ombre ; mais qu'est devenu ton camarade ?

— Le camarade s'en est allé avec sa gourde vide et sèche comme une promesse de grand seigneur. Excellente eau-de-vie, ma foi ! je ne sais pas où il la prend ; et un homme de tout cœur, ce digne Pancrace, un homme qui n'a rien à lui !

— Je le croirois volontiers, et je suis fâché, Hippolyte, de vous connoître de tels amis !

— Et comment les demandez-vous ? Il ne faut pas être si dégoûté quand on conspire. La guerre des buissons ne se fait pas avec des manchettes de dentelles, parce qu'on risqueroit fort, voyez-vous, de les laisser aux épines. De tels amis, monsieur ! Dieu ou le diable veuille nous en donner dix mille tout à l'heure, et je fais bénir demain matin à Lons-le-Saulnier votre drapeau blanc et votre épée, ou toute autre broche et tout autre chiffon, au maître autel de Saint-Désiré, avec un accompagnement sempiternel de *Te Deum*. Mon ami Pancrace que vous venez de voir là, ce noble et beau Pancrace, est un garçon solidement planté sur le jarret, ferme sur les hanches, inébranlable comme le mont Poupet qui est par là-haut,

intrépide comme un Bras-de-fer, comme un César, comme un Judas Macchabée, comme autant d'avaleurs de charrettes ferrées que vous m'en citeriez d'ici à demain dans l'histoire, et je me serois fait un plaisir et un devoir de vous le présenter, s'il y avoit eu moyen de l'attacher à l'état-major de la restauration constitutionnelle, qui s'en va un peu décousue pour le quart d'heure. Ce seroit un fameux champion à la bonne cause; mais il n'est pas établi dans le pays. C'est un gentilhomme bressan qui voyage pour ses affaires.

— Marche, et tire-moi d'ici. La bonne cause n'a pas besoin de l'appui d'un voleur de grand chemin.

— Pour voleur de grand chemin, je ne vous dirai pas. Je ne m'informe jamais de l'état d'un honnête homme de ma connoissance qui n'a pas jugé à propos de mettre enseigne et de payer la patente. Voleur de grand chemin! vous m'y faites songer; mais c'est, vrai Dieu! possible. Je le lui demanderai la première fois que j'aurai l'avantage de le rencontrer; il ne prendra pas ombrage de moi, le cher homme; je ne lui couperai pas l'herbe sous les pieds; je ne chasse pas sur ses terres. C'est la seule profession distinguée à laquelle je n'aie pas pensé, car je ne ferois pas tort d'un sou marqué à la caisse de M. Danet autrement que pour le service de la constitution. Si le roi l'ordonne, c'est bon; je sais ce que c'est que du devoir d'un subordonné. — Diable! voleur de grand chemin! continua-t-il en grommelant..... Bon pied, bon œil, bon bras et bonne tête; prompt à l'attaque, enragé à la défense; à la retraite, un lutin; ni vu ni connu! Et avec cela, exercé à la fatigue, à la faim, à la soif, au bivouac; toujours prêt à voir couler le sang des autres sans pitié, le sang de ses camarades et le sien sans foiblesse; les doigts préparés aux poucettes, les malléoles aux anneaux de fer, la nuque à l'accolade du bourreau, cela n'est pas trop mal. Soldat de guerre civile ou voleur de grand chemin, de quel côté mettez-vous l'honneur, s'il vous plaît? N'a

pas qui veut des voleurs de grand chemin pour relever une couronne. Les voleurs de grand chemin sont fort bons.

— Marche, repris-je avec indignation, marche, te dis-je, et surtout épargne-moi tes monologues de bandit. J'ai à m'entretenir d'autre chose avec moi-même que des rêveries d'un ivrogne. »

Il poursuivit sa route sans parler intelligiblement, mais en déclamant à tour de bras et en s'arrêtant de temps en temps, comme pour recueillir ses idées.

J'avois besoin, en effet, de me retrouver seul un moment et de me rendre compte, hélas! pour la première fois, de la résolution que j'avois embrassée avant d'en mesurer la portée et d'en calculer les résultats. Il y avoit du vrai dans l'effrayante comparaison que venoit de faire Bonin, et cette idée pesoit sur mon cœur comme un remords. Qu'elles mènent loin les frénésies de l'opinion!... que dis-je! de la vanité, du besoin puéril d'exciter un vain bruit par un vain dévouement dont les succès inutiles n'aboutiroient qu'à river une autre chaîne au peuple, ou bien de faire palpiter de quelque émotion compatissante le cœur dédaigneux ou pusillanime d'une femme qui n'a pas osé se prononcer pour nous. De quel droit avois-je entrepris d'intéresser dans ces honteux mouvements de mes secrètes passions le repos et la vie des autres? Et le ministère que j'accomplissois en aveugle, qui me l'avoit imposé? qui m'avoit donné ces chefs dont je n'étois plus à pénétrer les véritables motifs? Ma vocation même étoit-elle fondée sur un sentiment profond, sur une conviction réfléchie? Non, elle ne l'étoit pas. Je voyois déjà dans la politique ce que j'y vois encore aujourd'hui : pour l'ambition un prétexte, pour le peuple une illusion, un marchepied pour les intrigants et un piége pour les sots. Moi aussi j'étois devenu, sans le savoir, un de ces hommes artificieux qui préoccupent la crédulité publique de chimères dont ils connoissent le néant, ou une de ces dupes imbéciles,

qui marchent les yeux fermés à l'abîme, sur un chemin dont elles n'ignorent pas le danger. Et ce danger, je ne l'avois jamais mieux apprécié que depuis qu'il étoit venu m'effrayer de l'idée d'un contact et peut-être d'une alliance avec le rebut de la société humaine. O mon Dieu ! que seroit-il arrivé, si les soldats qui me poursuivoient m'avoient saisi dans ce bois, en conférence avec un scélérat convoqué par le signal des voleurs ? Quel souvenir aurois-je laissé à mes proches, à mes amis, si j'étois mort là, si j'avois été jeté là dans une fosse, à côté d'un misérable que les lois avoient sans doute flétri, que l'échafaud réclamoit sans doute ? qu'auroit pensé mon père ? C'étoit cependant contre cette chance d'éternelle ignominie que j'échangeois depuis deux ans le calme d'une vie innocente et pure, et mes études si douces, et mes rêveries si poétiques, et mes longues espérances. Que de bonheur perdu pour quelques émotions insensées ! — Puissé-je le faire entendre aujourd'hui aux infortunés qui seroient tentés de s'aventurer dans la même voie, ce cri douloureux, ce mortel regret de l'âme qui me poursuivoit avec une obstination furieuse, comme pour me pousser au délire et au suicide ! Le conspirateur est peut-être le plus coupable des hommes, car il se rend responsable, devant la nature et devant Dieu, de tout le sang inutile que ses manœuvres coûteront à l'humanité ; mais plaignez-le pourtant, car de tous les hommes il est le plus malheureux. Nul ne lui tiendra compte, au jour de la victoire, de ses souffrances et de ses périls. Ce qui lui reste alors en pleine propriété, c'est la solidarité du crime ; c'est sur lui que s'amassent dans toutes les histoires les malédictions des peuples. Le but le plus glorieux où puisse tendre sa mission de désespoir, c'est le champ de bataille de Philippes ou la plaine de Grenelle. Son nom ne grandit qu'au prix d'une expiation de sang qui l'absout d'avoir été maniaque et assassin. Ce n'est ni l'admiration ni la reconnoissance qui lui décernent une espèce d'apothéose, c'est la pitié.

Pendant que je me livrois à ces méditations amères, le ciel avoit changé d'aspect. Des nuages pressés en bancs énormes couroient et s'amonceloient sur nous de tous les points de l'horizon. Un de ces orages nocturnes, si communs et si impétueux dans les basses vallées de nos montagnes, commençoit à gronder. Les arbres les plus vigoureux s'inclinoient à l'effort de la tempête et se relevoient avec d'horribles gémissements. Un d'eux fut frappé du tonnerre à quelques pas de moi, et me couvrit de ses éclats. J'avois perdu Bonin de vue dans les ténèbres qui s'accroissoient de moment en moment. Je le retrouvai, à la lueur d'un éclair, assis sous l'arbre voisin. L'éclair qui suivit celui-là me le montra plus distinctement. Il pleuroit et s'arrachoit les cheveux. Ma présence parut redoubler sa douleur.

« C'est trop de larmes pour un homme, lui dis-je. Si nous sommes égarés, comme je le suppose, tes lamentations n'y porteront point de remède. Lève-toi, et cherchons une clairière où nous puissions nous reposer, non à l'abri de la pluie, qui est le moindre des accidents, mais garantis de la foudre que ces arbres appellent sur notre tête.

— Puisse-t-elle être tombée sur moi, répondit-il en sanglotant, quand je vous ai amené ici ! Oh ! c'est une nuit de malheur.

— Allons donc, Hippolyte, prends courage ; ce bois finit quelque part, et peut-être ne sommes-nous pas éloignés d'un village.

— Il y en a un là, reprit-il en étendant le doigt et en me faisant apercevoir en effet, à la lumière météorique qui n'avoit pas cessé de nous éclairer, un groupe de bâtiments assez rapprochés de nous.

— Eh bien ! de quoi t'alarmes-tu ? Ce hameau est-il occupé par des gendarmes? Ces chaumières sont-elles des coupe-gorge ? »

Il se leva, et me précéda d'un pas pénible et lent qu'il paroissoit craindre d'allonger.

« Non, monsieur, vous n'avez rien à redouter des gen-

darmes, pour cette nuit du moins. Vous ne coucherez pas dans un coupe-gorge ; vous coucherez sous le toit d'un honnête homme, dans mon lit, ou à côté, comme il vous plaira. Nous sommes à l'Abergement, et un malheureux verre d'eau-de-vie, que Satan m'auroit fort obligé de changer en poison, m'a tellement troublé le cerveau, que je me suis laissé aller comme une brute à la routine de mon trajet d'habitude. Nous n'avons heureusement pas perdu beaucoup de chemin sur les hauteurs de Poligny ; mais, depuis six grandes heures que nous marchons, nous n'en avons point gagné.

— Si c'est cela qui t'inquiète, calme-toi ; je suis accoutumé à de plus grands désappointements. Deux heures de repos me suffiront pour réparer mes forces, de manière à nous dédommager du temps mal employé. Je n'y pense déjà plus.

— Du repos ! s'écria-t-il, du repos ! vous n'en aurez point. Il n'y a point de repos dans la maison de Bonin.

— Attends, Hippolyte : ce que tu dis manque tout-à-fait de sens. Aurois-tu réellement perdu la raison ?

— Eh ! non, encore une fois, monsieur. Je ne suis plus ivre. Je sais trop ce que je dis et où je vais ; mais il faut vous l'expliquer, à vous, et cela n'est pas facile. Je n'ai jamais eu l'occasion de vous parler de ma femme, n'est-il pas vrai ?

— Tu serois marié, Bonin ! A la vérité, ton genre de vie ne m'auroit pas donné lieu de le croire ; mais je suis d'un âge qui te répond de mon indulgence pour tes foiblesses. Il n'y a point d'homme qui n'ait besoin de la compassion des autres.

— Et de la miséricorde de Dieu, comme vous dites quelquefois ; mais il me l'a refusée. De quel droit oserois-je la réclamer ? Ma femme étoit une jeune, belle et bonne fille, bien née avec cela, si l'on peut être bien né quand on n'est pas légitime. Son père lui avoit fait donner une éducation distinguée, et peut-être il lui auroit fait du bien s'il n'étoit

pas mort subitement par quelque accident imprévu. Elle fut heureuse alors d'entrer, sous le titre de demoiselle de compagnie, mais dans le fait en qualité de femme de chambre, chez madame la comtesse de Mont, dont le mari est de vos amis. C'est là que je m'en fis aimer; je l'épousai. Elle avait quelques épargnes; j'en tirai le même parti que de celles de mon pauvre père. La douleur et les privations l'enlaidirent; je la délaissai. Sa patience d'ange s'altéra; je la battis. Elle est devenue folle. Voilà.

— Assez, assez, Hippolyte. Je comprends maintenant tes justes regrets, et combien l'aspect de cette triste maison doit être intolérable pour toi. Des fautes si graves ont leur punition même sur la terre! Mais, dis-moi, n'as-tu point d'enfants?

— J'en ai un seul, un petit garçon de six ans, si joli, si doux, si gracieux, qui promet d'être si accompli en toutes choses! Oh! il tiendra de sa mère, celui-là. Cher trésor! si je savois du moins qu'il fût heureux un jour! — Je l'ai placé dans une pension, parce que vous concevez bien qu'il ne seroit pas bon pour lui d'être élevé par elle — ni par moi.

— Encore une question. Comment se fait-il que tu ne sois pas familiarisé par l'habitude avec l'impression douloureuse que vient de produire sur toi la vue de l'Abergement? Ne m'as-tu pas dit bien des fois que tu y faisois ta résidence?

— Oui, monsieur, reprit-il en se retournant de mon côté d'un air sombre; mais comptez-vous pour rien la nécessité de vous apprendre cela! D'ailleurs je n'y habite que de jour, et le jour elle n'y est pas. Je ne sais où elle va, — travailler peut-être dans les campagnes voisines pour y gagner un peu de pain. — Mais elle y passe toutes les nuits, et je les passe, moi, dans le premier endroit venu. Je ne l'ai pas aperçue depuis un an, et l'idée de la revoir me fait trembler. Elle ne dort jamais.

— Pour être mérité, plus mérité peut-être que tu n'oses

te l'avouer à toi-même, ton malheur ne m'en touche pas moins. Il faut cependant se réfugier quelque part, car ce temps affreux menace de devenir plus affreux encore. Mais rassure-toi, j'obtiendrai facilement un asile dans la grange d'un de ces paysans. L'or ouvre toutes les portes.

— Gardez-vous-en bien, monsieur, aucune porte ne vous seroit ouverte à l'heure qu'il est, si je ne vous la faisois ouvrir; et on ne balanceroit pas, j'en réponds; mais la gendarmerie seroit avertie avant que vous eussiez pu reposer votre tête sur une poignée de paille. N'y pensez pas, continua-t-il en se penchant à mon oreille, je suis trop haï.

— Alors, Hippolyte, il n'y a pas à hésiter; nous coucherons où nous sommes, derrière cette haie qui nous annonce l'entrée du village. Le gîte est peu confortable; mais il y en a de plus mauvais. L'épuisement de mes forces et la douleur de mes blessures ne me permettent d'ailleurs pas d'aller plus loin. Quand le ciel blanchira, tu n'auras qu'un mot à dire, et mes préparatifs ne te retarderont pas. »

En même temps je franchissois la haie pour passer du côté du champ, et je sondois déjà le terrain avec les pieds.

« A merveille! m'écriai-je; une pelouse courte et douce qui n'est qu'assez moite pour être fraîche! un véritable sommier de malade!

— Fi donc! reprit-il en me retenant par le bras, comme j'allois m'étendre ou me laisser tomber. Et l'hospitalité donc! Me prenez-vous pour un rustique? J'aurai à souffrir cette nuit, sans doute, mais vous n'avez rien à craindre. Cette malheureuse femme est insensée, elle n'est pas malfaisante. Si vous pouvez me promettre de tout entendre et de tout voir sans vous mêler de rien, si vous me laissez espérer surtout que vous ne me reparlerez jamais de ce mystère, jamais! comprenez-vous bien?... venez, monsieur, venez hardiment; vous aurez au moins quelque

temps à vous délasser. Bouche close seulement, ici, là, et toujours...

— Je te le jure, » lui répondis-je en me laissant entraîner. Je n'étois plus capable de m'en défendre.

Après un moment de marche, nous montâmes quelques degrés, ce me semble, et nous arrivâmes à la porte. Bonin s'y arrêta près d'une minute en la regardant fixement, car son courage étoit près de l'abandonner. Cependant il frappa enfin.

Cette porte s'ouvrit sous la main d'une jeune fille à demi nue, qui en avoit tiré à petit bruit le verrou.

« C'est toi, Scolastique ! dit Bonin d'un air abattu. Par quel hasard ? — Est-elle rentrée aujourd'hui ?

— Je viens de la ramener, répondit Scolastique.

— Je te remercie. A-t-elle commencé ?

— Non, monsieur, pas encore, mais cela ne tardera pas. Elle fait sa toilette de cérémonie.

— Bien, bien, » reprit Bonin de plus en plus absorbé. Il reçut en tremblant la lampe que lui présentoit la petite paysanne, entra sur la pointe des pieds, et m'introduisit avec précaution dans sa chambre.

Je ramenai involontairement un regard inquiet sur cette dernière porte. Elle n'avoit point de serrure.

La chambre de Bonin étoit une pièce très-vaste, assez proprement tenue, et revêtue d'une boiserie neuve et polie, qui n'avoit été enduite ni de couleur ni de vernis. En face de l'entrée, il y avoit un lit, et point d'autre ameublement. Je me trompe : le milieu de la chambre même étoit occupé par un grand fauteuil de bois de noyer, ciré avec soin, ou plutôt par un prie-Dieu à dossier vide, qui étoit tourné du côté du lit, et dont la traverse supérieure étoit surmontée d'une grossière figure du Christ en plâtre enluminé. Sur les deux extrémités de la banquette se dressoient deux pointes de fer qui sembloient disposées pour porter des cierges. Au bas, on avoit fixé contre les montants antérieurs une autre banquette, beaucoup plus

étroite, soit pour s'y mettre à genoux, soit pour servir de marchepied. Mon premier mouvement fut de repousser ce meuble embarrassant contre la muraille ; mais Bonin m'en empêcha en me saisissant brusquement par la main et en me conduisant vers l'endroit où il venoit de faire ses apprêts pour notre sommeil, pendant que je me laissois distraire à ces détails.

« On ne touche à rien, me dit-il. — Je ne vous ai pas proposé de coucher avec moi ; mais j'ai encore deux matelas. Voici l'un, voici l'autre ; il n'y a pas de choix. Vous serez aux premières loges. — Souvenez-vous de nos conventions. »

Ils se touchaient, appuyés verticalement contre le bois du lit. J'en pris un. Mon hôte souffla sur la lampe, et se jeta sur celui des matelas que j'avois laissé vacant. Un instant après je crus m'apercevoir qu'il dormoit, et j'essayai inutilement de dormir aussi.

Il étoit deux heures. Il y avoit vingt-quatre heures sans plus que j'avois failli mourir sur un lit de pierres de taille, à une portée de fusil de Sellières. Ma nouvelle couche, quoique sévère, auroit dû me paroître douce en comparaison : mais mes forces étoient bien diminuées ; l'inflammation de mes plaies, si légères qu'elles fussent, aggravée par la veille et par la lassitude, me donnoit une fièvre violente. Mes vêtements, traversés par la pluie, se refroidissoient de plus en plus sur mes membres transis ; une courbature insupportable tourmentoit mes muscles et mes os ; il n'y avoit pas un point de mon corps endolori qui ne fût le siége d'une âpre souffrance. J'aurois voulu changer de position pour me soulager sur ce grabat de torture ; je ne pouvois pas.

Tout à coup la porte s'ouvrit en plein, et je vis entrer une femme ou un fantôme qui promenoit sur l'intérieur la lumière rouge et fumante d'un cierge ; c'étoit une femme, c'étoit la femme de Bonin ! Elle s'approcha du prie-Dieu et y planta sa torche sur une des pointes que

j'avois remarquées ; puis elle sortit et rentra par deux fois : la première, avec un bénitier de faïence émaillée et une poignée de ces petits rameaux de buis que l'on consacre dans certaines solennités de l'Église ; la seconde, avec un réchaud ardent et un nouveau cierge qu'elle arbora auprès de l'autre. Tous ces ustensiles d'évocation ou de sacrifice rangés devant elle avec symétrie, elle demeura un instant si parfaitement immobile, qu'on l'auroit prise, de la place où j'étois, pour le simulacre de quelque sainte miraculeuse en l'honneur de laquelle s'étaloit ce religieux appareil. Je profitai de ce temps-là pour la regarder avec plus d'attention que je n'avois pu le faire encore ; l'infortunée ne devoit pas avoir plus de vingt-six ou vingt-huit ans ; mais son visage, hâve et macéré par la détresse et le chagrin, lui auroit fait donner davantage. Sa stature étoit haute et grêle ; ses traits, réguliers et nobles, paroissoient avoir été fins et gracieux ; mais sa bouche, longue, étroite, pâle, étrangement fléchie aux extrémités, leur communiquoit une expression si amère de stupide mélancolie, qu'on ne pouvoit y arrêter la vue sans compassion et sans effroi. Ses yeux avoient été fort grands, à en juger par leur enchâssement ; mais tant de larmes dévorantes en avoient creusé l'orbite, qu'on ne les distinguoit plus qu'à de rares éclairs au milieu du disque livide qui les cernoit dans leur profondeur, et qui tranchoit seul avec l'arc épais de ses sourcils sur son teint couleur de pierre. Son ajustement étoit bizarre : ses cheveux, noirs et fournis, se divisoient sur son front, et tomboient des deux côtés jusqu'au-dessous de ses genoux, de manière à s'appuyer sur ses pieds nus quand je la vis plus tard se prosterner devant l'autel où se consommoit, pour son imagination égarée, je ne sais quel mystère idéal. Elle n'avoit pour tout vêtement qu'une espèce de chemise d'une étoffe très-blanche qui se serroit à plis nombreux autour du cou, descendoit jusqu'à mi-jambe, et se soutenoit au-dessus des reins par une ceinture d'un rouge

effacé, à bouts longs et flottants. On ne pouvoit se méprendre sur l'usage pour lequel cette robe avoit été faite : c'étoit un surplis, et je n'ai jamais eu occasion de savoir à la pitié de quel prêtre compatissant aux misères humaines la pauvre folle devoit ces rebuts de sacristie qui servoient aux rits de son cérémonial, et qui composoient ce que la petite Scolastique avoit appelé sa toilette. Puisse le ciel avoir exaucé sa dernière prière, et abréger pour elle les épreuves de l'autre vie !

Quoique j'écrive sous une impression qui n'a rien perdu de sa vivacité, et qui se ressent peut-être encore des jugements exagérés de mon âge d'illusions, ce portrait, je le déclare, ne doit pas le plus léger de ses linéaments, la moindre de ses circonstances, au caprice de la fantaisie; il est tel que je le vois depuis trente ans; et à ce travestissement près, dont tout le monde peut se figurer l'effet, les vieux paysans de l'Abergement, qui n'ont jamais rencontré la femme de Bonin que sous les haillons délabrés et confus d'une malheureuse aliénée, n'en contesteroient pas la ressemblance.

Peu à peu mon apparition s'animoit, se manifestoit sous des formes plus décidées ; la folle déploya enfin son bras nu et décharné, qu'une rude toile couvroit à peine de quelques doigts au-dessous de l'épaule ; jeta ses brins de buis dans le réchaud, et se promena d'un pas posé, la torche à la main, autour du prie-Dieu, en murmurant de lamentables cantiques dont je ne saisissois pas les paroles, et qu'interrompoient à chacune de ses fréquentes stations des soupirs déchirants qui me pénétroient le cœur. Après avoir déjà décrit le cercle mystique à plusieurs reprises, en l'élargissant toujours, et sans détourner ses yeux ni à droite ni à gauche, une fois seulement elle s'arrêta devant nos lits, et nous tint un moment plongés dans la clarté de sa torche flamboyante. « Il y est ! dit-elle en se consultant, comme si elle avoit demandé un souvenir à son esprit. — Ils sont deux ! celui-là est jeune. On a vu

des enfants si mal nés qu'ils se damnoient dès le berceau. Comme ils doivent avoir fait pleurer leurs mères ! »

Ensuite elle regagna précipitamment son autel fantastique, baigna le goupillon dans l'eau et revint en faire pleuvoir sur moi quelques gouttes bénites, en proférant sourdement les adjurations dont on se servoit autrefois pour exorciser les possédés.

« Ce n'est pas un démon, reprit-elle d'un air étonné, il seroit parti ! »

Mes cheveux se hérissoient de terreur; une sueur froide couloit à grosses gouttes de tous mes pores, mes dents claquoient. Je tournai ma tête avec effort du côté de Bonin ; il étoit couché sur la face, et on ne voyoit que ses cheveux et son cou nu. Il dormoit peut-être, mais le tressaillement de ses membres et l'inflexibilité convulsive de son bras, qui se roidissoit contre le plancher comme un levier préparé à soulever de lourds fardeaux, témoignoient assez qu'il faisoit de mauvais rêves.

J'ai éprouvé, dès le commencement de ce récit, combien il étoit difficile de raconter certaines circonstances qui ont exercé sur nous tout l'empire d'un prestige, et qui, ramenées à leur expression naturelle, dans d'autres dispositions d'esprit, ne sortent en rien de l'ordre des combinaisons les plus communes de la vie. Je n'insisterai donc pas sur la description de ces angoisses que le pinceau morose d'un Salvator n'auroit pas pu charger à mon gré de trop noires couleurs, et dans lesquelles on ne verroit aujourd'hui que l'effet des lubies mélancoliques d'une jeune femme sur un cerveau de vingt ans. Et cependant, ô mon Dieu ! ces aspersions d'eau consacrée, ces fumigations de buis et d'encens, ces génuflexions, ces prostrations profondes, ces cris de la victime qui appelle de la terre au ciel et de ses persécuteurs à son juge, cette messe des morts entonnée comme par un cadavre qui n'a obtenu la permission de reparoître parmi les vivants qu'à l'heure des épouvantes, que tout cela fut affreux et long ! et je

me rappelois que la femme de Bonin ne dormoit jamais ! Quant à Bonin, il dormoit toujours; il ne montroit, comme deux heures auparavant, que sa nuque et ses cheveux, son bras roide et son poing fermé. On auroit cru qu'il venoit d'être saisi par une mort violente ou pétrifié par une punition divine. Tant de bonheur ne lui étoit pas réservé.

La cérémonie finit presque avec le tonnerre, car l'orage n'avoit pas cessé de gémir et de gronder. Toutes les pièces de l'office funèbre disparurent une à une, comme elles avoient été apportées. Cette misérable femme ne m'avoit pas oublié tout-à-fait ; elle laissa tomber sur moi un sourire en enlevant le dernier flambeau, mais un sourire qui n'avoit rien de malveillant, et dans lequel j'aurois voulu trouver de l'espérance et du pardon. La tête clouée au châlit vide, l'haleine suspendue, les yeux fixes, regrettant de ne pouvoir modérer jusqu'au battement de mes artères, et maudissant toutefois le serment qui m'enchaînoit, j'aurois voulu pleurer et prier avec elle ; j'aurois voulu me jeter à ses pieds ; car moi aussi, qui m'assure que, dans son égarement, elle ne m'a pas compté au nombre de ses ennemis ?

Le spectacle s'étoit évanoui avec la lueur de la dernière torche ; la porte étoit retombée bruyamment sur son chambranle ; mais dans l'impénétrable obscurité qui avoit succédé à ces clartés étourdissantes, je n'étois pas sûr que la femme de Bonin eût passé derrière ou qu'elle fût restée en dedans. Je croyois l'entendre rôder sur le plancher qui crioit ; je croyois quelquefois la voir ; il me sembloit qu'elle venoit à moi, qu'elle se penchoit à mon oreille, et que je sentois son souffle froid s'articuler en étranges paroles. Cette alternative d'illusions effrayantes et de désabusements inquiets se prolongea jusqu'au moment où les premiers rayons du soleil jaillirent entre les jointures des volets et papillotèrent sur les murailles comme un essaim de lucioles. Alors la cloche de l'Abergement sonna le jour, et bientôt après Bonin m'avertit

qu'il étoit temps de chercher le chemin qu'il m'avoit fait manquer la veille, si nous voulions y parvenir avant qu'une heure plus avancée ne nous mît en péril de faire de mauvaises rencontres.

Je le remerciai. Les réflexions de la veille et les émotions de la nuit m'avoient inspiré une autre résolution.

« Je suis las de me cacher, lui dis-je. La prison n'a point de tourment si rigoureux, il n'est point de genre de mort si cruel que je ne le préfère aux fatigues de corps et d'esprit qui usent depuis quatorze mois ma force et ma patience. Je connois la route de Suisse, et je la prends à la garde de Dieu, sans m'inquiéter des événements. Si celui qui peut me sauver par un seul acte de sa volonté toute-puissante m'abandonne à mes ennemis, c'est qu'il n'a pas besoin de moi ou qu'il trouve un meilleur parti à tirer pour sa cause de mes afflictions que de mes services ; et alors que sa volonté soit faite ! Adieu ! »

En parlant ainsi, je gagnai la montagne par le chemin le plus pratiqué, et je le suivis directement, dans une complète insouciance de ce qui pouvoit advenir. Jamais je ne m'étois senti plus libre que du moment où je m'étois résigné à subir toutes les chances de ma mauvaise fortune, sans rien tenter pour m'en défendre; et celui-là seul est libre, en effet, qui ne craint pas de souffrir.

Les suites de cette détermination n'appartiennent plus au même sujet. Il faut l'épuiser.

Six ou sept ans après, libre depuis quelque temps des agitations d'une folle jeunesse et des persécutions d'une police rancunière, au bout d'une assez longue excursion d'étude et d'agrément dans nos belles montagnes du Jura, je traversois Lons-le-Saulnier avant de rentrer dans mon village bien-aimé, dont j'étois encore à deux lieues, et, pressé par un appétit qui ne pouvoit pas aller si loin, j'entrois, en passant, dans une auberge de *la Tourelle*, dont le nom pittoresque étoit dû à une petite rotonde en saillie qu'elle projette, ou qu'elle projetoit, sur la place ; car il

seroit bien possible qu'elle n'y fût plus. Tant de choses sont tombées depuis, sans compter les empires et les monarchies! Elle existoit alors, avec son salon circulaire, ses croisées à plein jour, ses banquettes arrondies à la muraille, et madame Pussin, sa vieille hôtesse. Je me souvenois d'y avoir passé d'agréables heures avec mes amis de collége dans nos riantes soirées des vacances, et je ne la revoyois jamais sans plaisir.

Une chose m'avoit frappé en arrivant: la ville étoit presque aussi déserte au milieu de la journée que j'aurois pu désirer de la trouver de nuit six années auparavant. Bien plus, les lieux publics, les portes, les croisées, les volets, étoient fermés, et j'étois près de croire que tous les habitants avoient plié bagage, sur l'avis de quelques rumeurs souterraines qui menaçoient leurs maisons d'être englouties dans l'abîme inconnu où disparut, au commencement du siècle, celle de M. Déléchaux, si un groupe assez considérable qui s'agitoit non loin de moi ne m'avoit averti que la capitale de nos Alpes séquanoises n'étoit pas encore veuve de son peuple. Ce que j'entendois et ce que je voyois ne m'en annonçoit pas l'élite, bien au contraire! C'étoit cette tourbe effroyable et altérée de sang, qui compromettroit jusqu'à son indigne vie pour voir abréger celle des autres sous la main de l'assassin de justice. En effet, l'échafaud étoit dressé, le fer étoit suspendu; il ne manquoit là que le sacrificateur et la victime pour accomplir une œuvre d'anthropophage au nom de la société la plus civilisée de la terre. Je m'enfuis vers *la Tourelle*, et je demandai une autre chambre. Il n'y en avoit point. Je tournai le dos à la fenêtre, et je m'assis.

« Qu'est-il donc arrivé à Lons-le-Saulnier? dis-je à la maîtresse du logis; la Convention ressuscitée y a-t-elle envoyé ses commissaires? la peste y a-t-elle passé? ou bien ses honnêtes citoyens sont-ils devenus tout à coup assez philosophes pour se renfermer dans leurs domiciles un jour d'exécution, comme on devroit le faire toujours?

— Il faut que monsieur vienne de loin pour ne pas le savoir, dit-elle en se hâtant de déployer ma nappe et en y appuyant ses deux mains, la tête penchée vers moi, ce qui présageoit de longs discours. La peste y a passé, comme vous dites, mon cher jeune homme, et quelque chose de bien pis encore, qu'on appelle le *typhus*, ou le *trifus*, ou autrement. Toujours est-il que c'est un nom latin, et que les médecins n'y entendent rien. C'est terrible.

— Terrible, à la vérité... Mais vous me faites frémir! Cette affreuse maladie s'est-elle étendue aux environs?

— Oh! non, pas plus loin que la cour d'assises, où s'assemblent ces messieurs du tribunal. Pour vous faire entendre comment cela s'est fait, il faut cependant que je vous demande d'abord si vous avez jamais entendu parler du fameux Pancrace.

— Pancrace! repris-je après un moment de réflexion; je crois connoître ce nom, et, si je ne me trompe, ce Pancrace devoit être un assez mauvais sujet. Mais quel rapport, ma bonne dame, entre Pancrace et le typhus?

— Un assez mauvais sujet! s'écria-t-elle en élevant les mains au ciel; un assez mauvais sujet! Un voleur de nuit, un dépouilleur de diligences, un profanateur de vases sacrés, un incendiaire, un assassin! Pancrace un mauvais sujet! Que faut-il donc faire, monsieur, pour être un scélérat achevé, et pour encourir la damnation éternelle?...

— Je ne vous ai pas dit que j'entendois son nom pour la seconde fois seulement, et la première fois est de vieille date. Revenons au *typhus*.

— Le typhus et Pancrace, c'est la même histoire. Après des crimes sans nombre, ce misérable s'est laissé prendre avec une partie de sa bande, et on les jugeoit tous il y a trois semaines. Vous pensez bien qu'on n'avoit pas manqué de précautions pour s'assurer de Pancrace, car on dit qu'il s'évaderoit de l'enfer. Il sortoit donc, ainsi que les siens, en arrivant sur la sellette, d'un cachot noir,

humide, profond, et si mal aéré, que lorsqu'on y descend une lampe, elle s'éteint à l'instant. C'est de là que vient le malheur. On remarqua effectivement d'abord que Pancrace étoit fort pâle et fort abattu, et que ses traits n'annonçoient pas la résolution d'un homme si cruel et si téméraire; mais, à mesure qu'il respiroit plus librement l'air de tout le monde, il reprenoit son ton d'insolence et de menace, et on auroit imaginé qu'il recommençoit à vivre de la vie qu'il enlevoit aux autres. Le brigand avoit apporté dans ses habits, à dessein ou par hasard, les germes de cette contagion, qui gagna tout l'auditoire, de manière que l'arrêt du tribunal qui condamnoit Pancrace à la peine de mort étoit à peine prononcé que les juges subissoient l'arrêt de Pancrace, qui les avoit condamnés à mourir avant lui, comme ils sont morts en effet. Le président, les conseillers, les témoins, les avocats, les spectateurs, il n'y eut personne qui ne fût atteint. Ils ont déjà succombé par centaines, et depuis ce temps on n'a vu dans les rues que des convois qui accompagnent une bière, jusqu'à ce jour où va passer le convoi de Pancrace vivant, escorté d'un détachement de gendarmes bien munis de préservatifs contre la peste. On assure que le bourreau s'est parfumé. — Et voilà pourquoi, monsieur, chacun se renferme prudemment chez soi pour échapper au fléau qu'il traîne après lui. Ne l'ai-je pas entendu?... Je vous prie de ne pas ouvrir la fenêtre. »

Là-dessus elle sortit, et j'oubliai sa recommandation. Une curiosité invincible m'entraînoit à m'assurer par mes yeux que cet homme de malédiction étoit le même que j'avois vu dans la forêt, et dont l'horrible physionomie s'étoit si vivement empreinte dans ma pensée. Il étoit déjà sur la place; je crois même qu'un de ses deux compagnons avoit satisfait à la cruelle justice des hommes, et quand j'aperçus Pancrace, il lui disputoit sa tête. Fort de la terreur que son moindre contact inspiroit, il étoit parvenu à se débarrasser de ses liens; les exécuteurs tom-

boient autour de lui, les gendarmes craignoient de le saisir, et, tantôt renversé par les chevaux qui le pressoient, tantôt debout et furieux, il se débattoit contre son infaillible destinée avec tout l'acharnement d'un homme énergique, robuste et plein de vie qui ne veut pas mourir. Long-temps l'agilité convulsive de ses mouvements, qui n'avoient presque rien d'humain, me défendit de discerner ses traits ; mais, dans une des courses rapides qu'il fournissoit autour de l'appareil de mort, il attacha ses yeux de mon côté pour y chercher un passage. C'étoit le brigand que j'avois rencontré de nuit, et je crus qu'il me regardoit. Je tombai d'épouvante sur ma chaise, j'y restai immobile et comme lié dans les angoisses d'un mauvais songe. Au même instant j'entendis un grand cri, un cri de résignation désespérée. Un des valets de l'homme de sang avoit fortement noué ses doigts dans les cheveux roides et touffus qui se hérissoient au front de Pancrace, et la fatale bascule avoit trahi sa résistance. Il étoit tombé sous le couteau, et le couteau tomboit sur lui.

Accablé des émotions d'un spectacle que je n'avois jamais été préparé à voir, que j'aurois dû ne voir jamais, je me hâtois de fermer la croisée de *la Tourelle*, et cependant ma vue s'arrêtoit malgré moi sur la dernière victime. Celui-là, vaincu par la terreur ou affermi par la religion, descendoit sans résistance du tombereau mortuaire, en baisant avec des torrents de larmes la sainte image du Christ. Il se présentoit à moi en face au moment où il y attachoit pour la dernière fois ses lèvres décolorées. C'étoit Hippolyte Bonin. Le malheureux avoit cru tuer son remords, il avoit tué sa femme; et le hasard venoit de le réunir à Pancrace dans les cachots pour les réunir à la mort.

IV

LES MAÇONS ET LES CARBONARI

On a dit tant de choses, on a écrit tant de volumes sur la *Maçonnerie*, depuis qu'elle a le privilége d'occuper les hommes, qu'il paroît difficile aujourd'hui de dire et d'écrire du neuf sur ce sujet. Toutefois, il est certaines questions, usées en apparence, sur lesquelles il reste quelque chose de neuf à dire, la vérité, et celle-ci est de ce nombre. L'origine de la *Maçonnerie*, qu'on a obscurcie de tant de voiles, est une des choses les plus simples et les plus communes qui se puissent imaginer ; mais on a mieux aimé la chercher dans les mystères d'Éleusis et dans la fable d'Adoniram que dans un fait de tous les pays et de tous les moments. Le naturel est presque toujours le dernier point dont on s'avise dans les sciences de l'homme.

Un instinct propre à l'espèce a fondé la société universelle, mais cet instinct ne s'est pas épuisé dans cette vaste création. L'intérêt général s'est subdivisé en un grand nombre d'intérêts particuliers. Des besoins, des prétentions, des droits analogues ont nécessairement rapproché les individus auxquels ils étoient communs. Il n'y a si petite fraction de l'état social qui n'ait reconnu à son tour l'avantage de

se fortifier du concours de tous ses membres, soit pour assurer sa conservation, soit pour parvenir plus sûrement à son dernier degré de perfectionnement et de bien-être. La plupart des peuples ont reconnu ce principe dans l'établissement des castes ; la plupart des polices l'ont consacré dans l'établissement des corporations.

Comme toutes les agrégations possibles d'hommes aspirent à s'attribuer des priviléges qui leur soient propres, il a fallu se défendre dans toutes de l'intrusion et de l'envahissement des intérêts étrangers ; il a fallu se circonscrire et s'isoler ; il a fallu inventer des mots de passe, des mots d'ordre et des mystères. Tout cela est très-social ; l'harmonie publique ne peut même se concevoir autrement, car c'est de l'esprit intime de ces associations particulières que se compose l'esprit unanime de la société humaine, qui a aussi ses mots d'ordre et ses mystères, c'est-à-dire ses gouvernements et ses religions. Les petites sociétés sont l'élément de la grande ; elles en sont l'image abrégée, comme chacune des existences que la nature a produites est typiquement en soi un des éléments, une des images abrégées, un des microcosmes du grand monde.

Les sociétés de métiers sont probablement anciennes comme les métiers. On retrouve des traces de leur existence et de leur action dans toutes les histoires.

La *Maçonnerie* n'est autre chose, dans son origine comme dans ses emblèmes, que l'association des ouvriers maçons ou bâtisseurs, complète en ses trois grades, l'*apprenti*, le *compagnon* et le *maître*.

Comment cette société a entraîné dans son mouvement la plupart des sociétés occultes, c'est une autre question. L'accroissement de la civilisation, l'agrandissement progressif des villes, l'importance des monuments séculaires du moyen âge, dont le plan et les travaux se léguoient de génération en génération, peuvent fort bien expliquer la suprématie qu'elle obtint sur toutes les autres, et qui a fini par la rendre aussi patente que les institutions avouées.

Les grandes et solennelles entreprises de Christophe Wren ont-elles réellement influé sur ses développements ? Sa position de ce temps-là au milieu des troubles régénérateurs de l'Angleterre a-t-elle déterminé sa première extension politique, et attiré dans son tourbillon, comme autant de satellites d'une planète puissante, des agrégations inférieures en nombre, en richesses et en capacités! Cela est possible et même vraisemblable; mais, dans tous les cas, ce ne seroit pas là une origine, ce ne seroit qu'une époque. L'origine réelle de la *Maçonnerie*, c'est le *compagnonnage*.

Ce n'est qu'à dater du dix-septième siècle et des guerres de la Fronde, que la politique devint une science populaire. Elle avoit été subordonnée jusque-là au système religieux, que la réforme venoit de détruire ou au moins d'ébranler d'une manière irréparable.

Ce n'est que vers le milieu du dix-huitième siècle que cette science passa dans toutes les perceptions de l'homme, et qu'elle choisit pour sanctuaire les sociétés occultes, parce qu'elle ne pouvoit encore marcher à découvert dans la société publique. Dès ce moment, les intérêts de celle-ci et ceux de ses fractions se scindèrent. Tout s'agitoit dans un tout qui persistoit à rester immobile, et tout tomba.

Quoique tous les individus ne fussent pas également préparés à ce progrès ou à cet accident dans les sociétés secrètes, ils furent tous emportés également dans le courant des révolutions qui renouveloient le monde. Il ne falloit pour cela que subdiviser les sociétés d'invasion, en laissant à l'arrière-garde les esprits méticuleux ou stationnaires, et il n'y avoit rien de plus facile en multipliant les grades. Cette innovation ne choquoit personne, parce qu'elle marquoit dans l'ordre une augmentation d'importance qui flattoit tous les orgueils et qui tentoit toutes les ambitions. Cependant il est vrai de dire qu'à partir du jour où le grade de *maître* fut dépassé, le *compagnonnage* maçon-

nique n'exista plus. Il ne resta que des faiseurs et des masses.

Il faut convenir encore que cette action se ressentoit peu des intentions du moteur inconnu qui l'avoit communiquée. Jusqu'au grade de rose-croix, emprunté à de mauvais charlatans des siècles précédents, et dont le thème mystique paroît au moins assez significatif, ces grades n'étoient le plus souvent que des fictions de vanité dont le premier objet, fort étranger au principe essentiel d'égalité sur lequel reposoit l'ordre, sembloit être de fonder dans les *Orients* une aristocratie de mœurs et d'intelligences. L'artisan s'en effaça de plus en plus, et l'institution tomba en proie à quelques gentillâtres aigris des rebuts de la cour et à quelques avocats turbulents, au-dessus desquels s'élevoient de loin en loin un petit nombre de capacités supérieures qui avoient compris qu'une société est le plus sûr de tous les leviers pour remuer l'autre.

Comme ce n'est pas l'histoire de la *Maçonnerie* que je fais ici, je ne chercherai point à expliquer ses alliances avec l'*Illuminisme*, et sa tendance toujours croissante à entrer d'une pièce dans une nouvelle organisation politique. Je n'aurai pas besoin de dire pourquoi elle s'éteignit dans la révolution, dès le commencement de la république; la raison en saute aux yeux. La révolution l'avoit complétement débordée, parce que les révolutions vont toujours beaucoup plus loin que la prévision indiscrète et présomptueuse de ceux qui les font. Je n'aurai pas besoin de dire pourquoi elle reparut quand la révolution eut reculé sous la main puissante de Bonaparte. La liberté proscrite essayoit de se réfugier quelque part, et elle revenoit à son premier gîte, mais il ne lui appartenoit plus : elle y trouva la belette.

Bonaparte connoissoit trop bien le pouvoir des sociétés secrètes pour abandonner la *Maçonnerie* à son propre mouvement. Il jeta ses adeptes personnels à la tête de l'ordre, et cette fois il n'y eut plus moyen de se soustraire

de degrés en degrés à l'invasion de sa police [1]. Elle se saisit elle-même de cet artifice pour faire rétrograder l'esprit maçonnique, en feignant de le pousser à travers des ampliations postiches. Tout au plus elle daigna livrer çà et là quelques idées généreuses aux esprits les plus actifs, comme une folle pâture, et fournit avec adresse ces aliments sans substance aux âmes impatientes pour les dédommager de la perte de la liberté. On alla jusqu'à ménager à de certains caractères, que n'auroient pas contentés les émotions communes, des impressions violentes qui rappeloient quelque chose de la véhémence des passions révolutionnaires; tel fut l'objet de l'institution des *Tem-*

[1] Nodier, dans les notes d'un autre de ses ouvrages : *Les Philadelphes, — Histoire des Sociétés secrètes dans l'armée*, qu'on trouvera plus loin dans ce volume, s'est encore occupé de la *franc-maçonnerie* et du rôle qu'elle a joué sous l'Empire, ou qu'elle est appelée à jouer dans les sociétés modernes. Il nous a paru curieux de rapprocher les deux passages en plaçant ici la note primitivement insérée dans l'*Histoire des sociétés secrètes.*

« Il faut être tout-à-fait étranger à la maçonnerie, pour penser, comme M. l'abbé Baruel et quelques autres rêveurs, qu'elle ait jamais influé le moins du monde sur une grande révolution politique ; et la police de Bonaparte connoissoit trop bien la nullité de ce corps immense, mais impuissant et frivole, pour se défier de la vaine importance qu'il attache à ses mystères. Elle avoit pourvu, d'ailleurs, à l'apparence même des inconvénients, en inondant toutes les loges de ses plus bas agents, qui ne manquoient pas d'y parvenir rapidement aux grades éminents, et de saisir, du premier abord, le fil des petites intrigues qui s'y machinoient. On sait au reste, à n'en pas douter, qu'il ne s'y est jamais formé une intrigue qui eût le gouvernement pour objet. La maçonnerie n'existe depuis long-temps que par deux mobiles qui finissent par s'introduire dans toutes les sociétés particulières, comme dans la société générale des hommes, et qui en produisent tôt ou tard la dissolution, c'est-à-dire l'ambition et la cupidité. La première de ces deux passions est si facile à abuser, qu'il ne faut pas s'étonner que la maçonnerie soit parvenue à l'exciter par des honneurs qui n'exciteroient guère que la pitié d'un homme de sens. C'est une vanité bien incompréhensible, à la vérité, que celle qui se nourrit de l'encens des cérémonies maçonniques, et qui se pare fièrement de cordons bigarrés qu'elle doit abandonner à la porte. Mais quel appât

pliers, dont le principe vital étoit la haine de la papauté et de la vieille race royale dépossédée par la révolution. Il y avoit là tout ce qu'il falloit pour occuper, en jeux de théâtre, l'activité remuante des patriotes d'action, sans danger pour le pouvoir colossal qui s'élevoit sur les débris de la république, et c'est à ces fictions niaisement hostiles que se réduisirent les dernières splendeurs de la *Maçonnerie* et de l'*Écossisme*. Le reste ne présente guère qu'une farce sérieuse, jouée par d'honnêtes oisifs entre des châssis de bateleurs, et dont la représentation, bonne pour amuser les loisirs d'une vieille femme, n'a jamais ému le sommeil d'un tyran.

fut jamais trop grossier pour la vanité ! Quant à la cupidité, les administrateurs du Grand-Orient savent très-bien qu'elle se repaît chez eux d'aliments plus substantiels. Cet auguste sénat de la maçonnerie est devenu une agence d'affaires, qui spécule moins sur l'accroissement de l'ordre par esprit de propagande, que dans la secrète intention d'augmenter ses immenses revenus. Mais l'or qui s'y accumule pour aller grossir de là quelques fortunes particulières, ne deviendra jamais, dans les mains habiles qui l'attirent de tous les points de l'empire maçonnique, un instrument de troubles et de révolutions. Rien ne convient mieux au système actuel et connu du Grand-Orient, que le gouvernement, quel qu'il soit d'ailleurs, qui daigne assurer la liberté de ses spéculations, et, s'il faut appeler les choses par leur nom, l'intégrité de son commerce. On a pu en juger par la déférence illimitée qu'en ont obtenue Bonaparte, ses parents, ses satrapes et ses valets, et par les flatteries nauséabondes dont l'ordre n'a jamais cessé de les enivrer. La maçonnerie a pu offrir quelques vues utiles, dans son institution ; mais elle est trop usée, et trop éloignée de son but primitif, pour être encore intéressante, et surtout pour être jamais dangereuse.

« C'est à cela qu'il faut borner toutefois les reproches qu'on renouvelle aujourd'hui contre cette société célèbre. Les maçons de tout pays, de tout grade et de tout rit, ne méritent ni les brefs dont on les foudroie, ni les persécutions dont on les menace : ce sont généralement d'honnêtes gens, oisifs, curieux ou crédules ; mais qui ne sont ni conspirateurs, ni séditieux, ni républicains, ni athées, ni hérétiques, ni sectaires, ni impurs dans leurs mœurs, ni profanes dans leurs pratiques, et qui surtout ne sont pas sorciers. »

Il est aussi longuement question des *carbonari* dans *Mademoiselle de Marsan*.

Les amis obstinés de la liberté plaçoient ailleurs leurs espérances; seulement ils avoient procédé dans le sens inverse de la *Maçonnerie*, en descendant du grade complet, qui contenoit leur pensée dans toute son intensité, à des grades subordonnés qui reprenoient sa place relative, puis disparoissoient à leur tour derrière un grade inférieur qui se croyoit toujours le premier, jusqu'au moment où une masse immense se trouvoit embrassée de toutes parts. C'étoit chose aisée que de rattacher à ce système ainsi conçu les *adelphies* d'écoliers et les *compagnonnages* d'artisans; mais, au lieu de les appeler à soi pour les absorber, on se faisoit appeler par eux-mêmes, et on les forçoit à créer en quelque sorte la progression ascensionnelle dans laquelle on les amenoit, comme si on y étoit amené. C'est ainsi que les sociétés inférieures, si peu redoutées du pouvoir, avoient fini par contenir à leur insu tout ce qu'il y avoit d'essentiel dans l'organisation générale; et si cette combinaison, qui déjouoit toutes les prévoyances du despotisme, n'étoit pas exempte d'hypocrisie, il faut convenir au moins qu'elle ne manquoit pas d'esprit. Je l'ai expliquée sans scrupule, parce que je suis bien convaincu qu'en matière de conspiration, le même mode général ne réussit jamais deux fois.

La *Maçonnerie* promettoit peu de conquêtes aux ennemis du despotisme, et j'en ai dit les motifs : mais il existoit en France un *compagnonnage* bien moins connu, dont l'envahissement offroit tous les avantages désirables, celui des *bons cousins charbonniers*. Plus ancien probablement que celui des *maçons*, car il comprend, dans sa nomenclature technique, des archaïsmes de notre langue, dont il ne reste presque pas d'autres monuments, il conservoit au premier degré toute la naïveté de son institution primitive. Le *bon cousin charbonnier* de ce grade étoit en effet le plus souvent un charbonnier ou un bûcheron, ordinairement nomade, selon les mœurs de cette profession, et pour qui la combinaison et les devoirs de l'institut n'é-

toient pas un simple divertissement d'imagination, mais bien une nécessité d'existence. A côté, se développoient des agrégations urbaines, presque toutes formées dans la classe inappréciable des artisans industrieux et honnêtes, qu'une éducation saine et appropriée à leur état rendoit susceptibles de participer vivement à un certain ordre de jouissances morales. Ceux-ci, acquis graduellement par la société, n'en avoient altéré ni le principe ni les cérémonies, et, comme aux premiers temps de sa fondation, les *ventes* solennelles se tenoient encore dans les bois. Il s'étoit bien mêlé à ces éléments un peu de cet amalgame inévitable qui a fini par corrompre la *Maçonnerie*, c'est-à-dire, des *lettrés*, des légistes, des médecins; mais ils n'y concouroient qu'à titre de superfétation, et la faconde vide, le jargon sentimental, le lycophrontisme philanthropique de l'université, de l'académie, du barreau, avoient peu de prise sur des âmes ingénues, éclairées de doctrines pures, et fidèles avant tout à des pratiques héréditaires consacrées par l'usage des ancêtres. Les dogmes du *Carbonarisme* étoient simples et frappants, les mœurs graves et exemplaires, les rits empreints d'une majesté naturelle que les imitateurs n'ont jamais pu qu'imparfaitement contrefaire. Il n'y avoit point chez les *charbonniers* de ce faste de charité qui se réduit communément à de brillantes apparences, mais un véritable esprit de *compagnonnage* bien plus sincère et bien plus effectif, parce qu'il étoit animé d'une conscience et d'un besoin de réciprocité bien plus intelligible à tous, et qui entretenoit avec une exactitude parfaite de généreuses sympathies entre tous les membres de l'ordre. Le titre même de *cousins*, moins emphatique et moins obligatoire que celui de *frères*, donne la mesure de cette affinité loyale et modeste qui ne promettoit pas tant, mais qui assuroit davantage. Le *maçon* a quelquefois proscrit le *maçon*. Jamais l'assistance du *charbonnier* n'a manqué au *charbonnier*, sans acception de parti, et quand nous avions atteint la forêt, on savoit bien qu'on ne nous y

retrouveroit pas. Le *Carbonarisme*, comme toutes les bonnes sociétés, s'appuyoit sur un principe religieux placé hors de toute discussion, et qui n'a peut-être pas en mille ans excité une controverse, croyance pour les uns, emblème pour les autres, également respecté de tous. C'étoit une piété tolérante, un christianisme libre, cette foi large et cependant docile qu'on appelle, sans savoir pourquoi, *la foi du charbonnier*. Il en étoit de même pour les mœurs, pour les devoirs, pour les bienséances sociales, où l'indulgence, compassionnable à toutes les erreurs, se révoltoit contre tous les excès, mais avec des formes de répression qui soumettoient irrésistiblement le cœur. L'orgueil des décorations et des titres, cette plaie qui dévore les sociétés secrètes comme la société entière, ne pouvoit avoir d'accès parmi les *charbonniers*, où toute autorité est essentiellement transitoire et passe à perpétuité de main en main, par une suite d'abdications, spontanées; gouvernement sublime, selon moi, qui réunit toute la vigueur du pouvoir absolu à toutes les libertés de la démocratie la plus complète; qui exclut toutes les ambitions illégitimes en encourageant toutes les nobles émulations; qui impose l'obéissance de tous par la certitude unanime de l'imposer à tous à son tour; qui n'a aucun des inconvénients de l'élection populaire, le dernier titulaire étant toujours électeur; aucun des inconvénients de la réélection prolongée, le chef amovible ne pouvant se réélire lui-même; et qui, si admirable qu'il soit, n'a jamais eu de type chez aucun peuple.

En vérité, si j'avois porté quelque prétention dans ma vie, je n'aurois pas beaucoup à me louer de ses chances. Aucun des événements dont j'ai été l'acteur ou le témoin n'a varié mon existence d'un épisode favorable, ma destinée m'a jeté à califourchon sur une tangente du globe qui me ramène nécessairement aux antipodes de toutes ses révolutions; mais je lui sais gré d'avoir caché quelque temps ma triste jeunesse dans les *ventes des charbonniers*;

— et c'est pourtant dans cet ordre innocent et paisible qu'un amour effréné de la liberté nous fit essayer de répandre, sous le règne de Napoléon, des semences de troubles, si fertiles en malheurs!

Je dois interrompre ici le fil de mes souvenirs, plutôt que de le rattacher à des conjectures hasardées et délicates. Si je ne me trompe toutefois, il y avoit trop de droite raison, trop d'amour de l'ordre et de la paix, trop de simplicité de conduite chez nos *charbonniers* de cette époque, pour qu'ils aient dû prêter, en France, une coopération bien active aux entreprises des partis. En Italie, ce fut autre chose; mais le récit de leur organisation de 1809, sous l'habile direction de Chasteler et de leur alliance avec les sociétés passionnées et magnanimes des étudiants d'Allemagne, demande une autre plume que la mienne, et le temps de l'écrire n'est d'ailleurs pas venu. S'il n'est point de spectacle plus noble et plus touchant que le mouvement d'une population généreuse qui se soulève contre la tyrannie inrieure ou contre l'invasion étrangère, il y a dans la mise en scène de ce grand drame politique des ressorts dont son succès peut dépendre une autre fois, et qu'il seroit dangereux de ravir à l'adresse du machiniste et au talent de l'acteur. *Proximus ardet Ucalegon.* L'histoire des peuples n'est pas finie.

Ces notions mêmes, toutes vagues qu'elles sont, n'auroient pu paroître il y a quelques années; aujourd'hui elles seront loin de satisfaire la curiosité de tous les lecteurs. C'est une des conditions infaillibles de la matière que je traite, et je ne pensois d'ailleurs qu'à en tirer une induction qui peut être livrée avec quelque utilité aux gouvernements de bonne foi, qu'on nous promet depuis si long-temps, et qu'on nous donnera peut-être. Le *compagnonnage*, abandonné à lui-même, à la spontanéité de son admirable institution et de ses excellents instincts, sera toujours, dans tout ordre établi, un des meilleurs auxiliaires de l'ordre, et j'étends cette proposition à toutes les associa-

tions publiques ou secrètes qui dérivent du *compagnonnage*, ou qui en ont emprunté leur forme. Il est naturellement soucieux et remuant, mais il est indispensablement intelligent et moral. Les hommes ne se réunissent jamais que sous l'empire d'une idée d'harmonie; et toutes les fois que vous découvrirez dans le conciliabule le plus suspect un cérémonial convenu, vous pouvez être certain d'y trouver un profond sentiment d'ordre. Pascal a dit que les voleurs mêmes avoient des lois : Pascal s'est trompé comme se trompent les philosophes qui ne jugent les choses que par spéculation. Les méchants n'ont point de lois; ils n'ont point de société; ils ont des intérêts mobiles, passagers, fugaces, dénués de sympathie et de simultanéité, à peine garantis par des mots ou des signes de convention, et devant lesquels ils reculeroient, s'ils étoient convoqués, assemblés, assis, éclairés par des lampes distribuées avec symétrie, distingués par des costumes, instruits par des emblèmes, et présidés par un chef. Partout où il y a collection d'hommes, s'il y a en même temps un principe fondamental d'association, la majorité finira par devenir bonne; et si elle ne le devenoit pas, l'association périroit toute seule, sans que la force s'en mêlât. Si un grand nombre de conjurés se sont long-temps entendus pour un crime, soyez sûrs que ce crime offroit au moins l'apparence d'une vertu, et qu'il n'y avoit dans leur obstination que cette erreur de jugement qui n'implique pas la perversité de l'âme, puisque vos tribunaux et vos sénats n'en sont pas exempts. Soyez sûrs encore qu'ils ne se seroient pas perpétués, car les institutions placées hors de la morale ne se perpétuent pas plus que les monstres.

Les sociétés secrètes sont indestructibles de leur nature; elles sont menaçantes pour le despotisme lui seul; elles sont inquiétantes pour les pouvoirs temporaires qui ne cèdent qu'avec timeur et pusillanimité les libertés légitimes. Sous les pouvoirs loyaux et bien pondérés, elles offrent un appui aussi essentiel à l'ordre moral que les administrations

provinciales à l'ordre politique. Ce sont des pièces de l'économie universelle jetées dans le même moule. Je n'en excepte certainement pas la *Maçonnerie*, qui est très-bonne, très-respectable, très-innuisible en tout point, et qui peut occuper fort convenablement les veillées d'un honnête citoyen quand les soirées deviennent longues, et surtout quand il pleut.

V

LES PHILADELPHES [1]

HISTOIRE DES SOCIÉTÉS SECRÈTES DE L'ARMÉE

ET DES CONSPIRATIONS MILITAIRES QUI ONT EU POUR OBJET LA DESTRUCTION DU GOUVERNEMENT DE BONAPARTE

INTRODUCTION

Si le sujet que j'entreprends de traiter s'étoit offert à la plume de Salluste ou de Machiavel, le livre qui en seroit sorti pourroit être recommandé avec confiance à tous les pays et à tous les âges comme un des plus précieux monuments de l'histoire. Les événements qu'ils ont racontés, et que leur génie a revêtus d'un charme si puissant, étoient bien loin de présenter le degré d'intérêt qui distingue ceux dont je vais faire le récit; et tel est le caractère de ces derniers, qu'il me rassure, jusqu'à un certain point, sur ma propre insuffisance. Leur importance doit fixer l'attention du lecteur et la soutenir long-temps, sans qu'il soit besoin de leur prêter un genre

1 *Les Philadelphes* sont la reproduction exacte, moins quelques notes d'une importance secondaire, d'un livre publié par Charles Nodier, mais sans nom d'auteur, sous ce titre : *Histoire des Sociétés secrètes de l'armée, et des conspirations militaires qui ont eu pour objet la destruction du gouvernement de Bonaparte*. Paris, Gide fils, 1815. 1 vol. in-8° de 348 pages. Nous n'entrerons point ici dans le détail des très-vives contradictions, historiques ou politiques,

de mérite auquel je suis peut-être incapable d'atteindre. Qu'il me suffise d'établir le plan de cet ouvrage dans quelques lignes préliminaires.

A l'instant où Bonaparte s'élevoit, il se formoit en France un parti rival qui avoit juré sa chute, et qui devoit l'opérer un jour. Cette conspiration a duré quatorze ans, a embrassé tous les rangs, tous les états de la société, s'est étendue sur l'Europe entière, et a fini par consommer la perte de la tyrannie, sans être soupçonnée, ou du moins sans être connue. Souvent déjouée dans ses plans les plus hardis, dans ses tentatives les mieux combinées, elle n'a jamais été compromise en elle-même et pénétrée dans ses secrets essentiels. Elle a vu tomber tour à tour ses chefs les plus distingués, ses agents les plus audacieux; mais elle leur a survécu; et, toujours puissante au milieu de ses ruines qui se réparoient sans cesse, elle n'a terminé la guerre à mort qu'elle livroit au despotisme qu'après en avoir triomphé. Aujourd'hui même, le mystère qui l'entouroit n'est dissipé qu'à demi. Les grands coups qu'elle a portés au colosse qui écrasoit l'Europe ont décelé son existence à quelques esprits judicieux; mais elle est devinée plutôt que découverte, et elle ne présente encore aux observateurs et aux historiens indécis qu'un problème difficile qu'il est permis à elle seule de résoudre.

Ceux qui ne jugent les événements que par leurs effets, sans pouvoir remonter aux causes qui les ont produits et

auxquelles l'*Histoire des sociétés secrètes* a donné lieu. Qu'une date fatale, celle de 1815, ait laissé sur ce livre une empreinte malheureuse, que l'imagination de l'auteur l'ait entraîné jusqu'à ces limites indécises qui séparent l'histoire de la fantaisie, c'est ce que la critique impartiale doit admettre sans conteste; mais cette réserve faite, on reconnaîtra que dans aucune autre de ses esquisses, peut-être, Nodier n'a montré un talent plus souple et plus varié, une puissance de mise en scène plus dramatique, et il nous semble qu'il a prouvé par ce livre qu'il aurait pu sans effort, en s'astreignant toutefois à une exactitude plus rigoureuse, s'élever jusqu'à la grande histoire, telle que la comprenaient, telle que l'écrivaient les anciens, rapide, pleine d'émotion, racontant les faits, peignant les hommes, vivante et animée comme la vie.

aux ressorts qu'on y a fait agir, sont exposés à porter d'étranges jugements dans les temps de révolution. Ainsi, je ne crois pas qu'il y ait un seul homme de sens qui ait pu se rendre raison de la conspiration de Moreau et de celle de Malet sur les renseignements qu'il est permis de tirer de leurs procédures et des révélations tronquées dont se composent les prétendues histoires qu'on nous en a données jusqu'ici. Le voyage de Pichegru et de ses compagnons de courage, de dévouement et d'infortune, sur la foi d'un officier sans crédit, perdu de dettes, et peu recommandable par la profondeur de ses vues et la sûreté de ses conjectures, seroit le comble de la déraison, si le nom de Moreau avoit été la seule garantie de cette entreprise, et si le rapport de Lajolais en avoit été le seul nœud. L'hésitation de Moreau ne seroit pas moins inexplicable dans le moment où cette hésitation faisoit perdre tout le fruit d'une des tentatives les plus hasardées dont il soit question dans l'histoire. La conjuration de Malet a un caractère encore plus romanesque, et l'on en devine moins les moyens. On ne peut concevoir comment un général, qui n'a pas même une certaine réputation militaire, et qui ne se recommande guère à l'estime des gens qui le connoissent que par une ténacité d'opinion qui n'a jamais influé sur le sort de sa patrie, et par quelques malheurs sans éclat, parvient, dans un petit nombre d'heures, à s'entourer d'officiers dévoués et à menacer le despotisme dans toute sa puissance d'une chute presque infaillible. C'est le secret de ces grands problèmes politiques que je me propose de donner, quoique je ne me dissimule point, dès le commencement de ma tâche, que mon récit doit souvent paroître invraisemblable à ceux pour qui toutes les notions sur lesquelles il repose sont entièrement nouvelles. Je conviens que peu d'histoires écrites à plaisir, sous l'inspiration d'une imagination exaltée, le cèdent en singularité à celle-ci, et cependant il n'y a rien qui ressemble moins à un roman. Six mille François ont été dans la confidence de tous les faits prin-

cipaux ; et quant aux faits qui, par leur nature, ne peuvent avoir été communiqués qu'à un petit nombre de personnes, plus de vingt existent encore qui les connoissent tout aussi bien que moi. Si je ne me nomme point à la tête de ces Mémoires, la suite en expliquera les raisons, et je ne m'en soumets pas moins, en écrivant, à toute la responsabilité d'un homme d'honneur qui s'engage à ne dire que la vérité, et à la dire tout entière, autant qu'il le peut, sans manquer à ses serments ou sans choquer des intérêts personnels respectables. J'ai cependant hésité long-temps à publier les faits dont je parle, et je dois examiner rapidement la considération qui m'arrêtoit, quoique je ne pense pas qu'un homme de bonne foi puisse la convertir en reproche contre moi, de quelque opinion qu'il soit d'ailleurs.

L'histoire que je raconte est celle d'une société secrète dont le secret s'est si bien conservé, que son nom même est à peine connu hors de son propre sein, quoiqu'elle ait failli plusieurs fois influer sur le sort du monde. Je suis membre de cette société secrète, et je suis lié à ses lois par les engagements les plus sacrés. De quel droit osé-je donc la révéler à la France et à l'histoire, et quelle puissance supérieure me dégagera des promesses que je lui ai faites quand elle daigna m'admettre à ses projets et à ses mystères ?

Je réponds que l'existence de cette société secrète n'a jamais été que temporaire ; que la société avoit un but de restauration qui est rempli, et qu'à dater du moment où elle manque de but, elle rentre dans la catégorie des institutions ordinaires de ce genre ; que les révélations qui font l'objet de mon ouvrage ne portent que sur l'influence historique de cette société, sur l'action de ses principaux membres, sur les vues et le caractère de ses chefs ; qu'elles ne compromettent ni sa doctrine, ni ses pratiques, ni ses signes de reconnoissance, ni le lieu de ses rassemblements, ni le nom des hommes distingués par leur esprit ou par leur bravoure, qui font encore

aujourd'hui l'ornement de l'institution; que je ne me suis permis de nommer que les morts, et toujours d'une manière glorieuse pour leur mémoire. Enfin j'ajoute, pour compléter ma justification, qu'il n'y a point de société secrète qui n'ait souffert l'impression de ses annales, et même celle de ses statuts et de sa discipline intérieure. Mes serments ne m'ont point attaché d'une manière si stricte que je ne puisse nommer un corps respectable qui tient des assemblées connues dans différents lieux du monde, sans y dissimuler son existence; et si ce nom paroît pour la première fois dans un livre, je ne crois pas qu'on puisse me faire un crime d'avoir rompu le premier le silence qui le tenoit caché, quand il est de fait que ce silence n'est point obligatoire dans les statuts et règlements de l'ordre.

Cette justification reçue, j'ai peu à cœur de me défendre contre les autres reproches qui pourront s'élever contre moi. Étranger à l'art d'écrire, j'ai passé quinze ans de ma vie au milieu de la poudre des armes, et depuis que mes blessures m'ont forcé à quitter l'armée, je ne m'occupe que des soins de l'agriculture, doux repos de mes fatigues passées. Ce n'est guère dans le tumulte des camps et dans les travaux de la vie rurale qu'on peut se préparer des succès littéraires, et je ne m'en suis point promis. Toutes mes espérances se bornent à rendre encore un service important à l'État auquel je suis dévoué et à la société particulière dont j'ai l'honneur d'être membre : le roi ne peut que gagner à connoître les serviteurs zélés et fidèles qui provoquoient son retour par leurs vœux et par leurs efforts. Quant à l'institution elle-même, dont les destinées sont actuellement accomplies d'une manière irrévocable, elle étoit digne d'être consacrée par un monument plus durable et par des plumes plus éloquentes; mais elle ne pouvoit recevoir un hommage plus pur que le mien.

I

Origine des Philadelphes. — Le général Malet. — Le colonel Oudet. — Portrait de ce premier chef de la conspiration des Philadelphes.

L'opinion n'est pas bien assise sur la première origine de la société des Philadelphes. Comme celle de toutes les sociétés secrètes, elle est entourée de ténèbres, et peut-être de mensonges. S'il faut en croire cependant la plus simple des traditions, qui est par conséquent la plus probable, elle fut créée dans une de nos provinces de l'Est, par quelques amis près de se séparer, et qui voulurent laisser entre eux ce lien mystérieux. Elle n'auroit pas alors plus de dix-huit ans de date; et comme ses fondateurs sortoient à peine de la classe des enfants, il ne seroit pas difficile de remonter jusqu'à eux. Ce qu'il y a de certain, c'est que c'est dans le lieu où on l'a fait naître qu'elle a obtenu ses premiers développements bien connus, et qu'elle a reçu l'impulsion qui en a fait depuis un des mobiles les plus puissants des grandes conjurations militaires. J'ai entendu parler de ses anciennes constitutions, comme d'un modèle touchant de la législation pieuse qui pourroit s'établir dans une ville d'amis. Il paroît que l'amitié étoit effectivement son premier, son unique objet, et qu'il étoit réservé à la vertueuse ambition d'un homme de génie d'en faire un instrument de restauration, dont l'effet, plus ou moins tardif, étoit du moins inévitable.

A l'époque de l'avénement de Bonaparte au consulat, le général Malet résidoit, comme adjudant-général, dans la ville de Besançon, que les Philadelphes nomment entre eux Philadelphie, soit parce qu'ils la regardent comme

le berceau de l'institution, soit parce qu'elle en a été longtemps le chef-lieu. Malet ne pouvoit avoir aucun rapport avec les Philadelphes, qui étoient, comme je l'ai déjà dit, de très-jeunes gens, calmes de mœurs, neutres d'opinion, et fort étrangers à toutes les grandes querelles qui divisoient alors la France, quoique fort propres, par leur sensibilité expansive et la vivacité de leur imagination, à s'en mêler activement. Malet, que l'histoire connoîtra peu, parce qu'il n'a joué sur le théâtre du monde qu'un rôle d'un moment, n'avoit qu'une qualité qui l'élevât remarquablement au-dessus de la médiocrité; mais il la portoit à un tel point qu'il y a peu de grands hommes qui ne la lui eussent enviée : c'étoit une inflexibilité de principes, une rigidité de volonté qui ne se laissoit plier à aucun événement, et qui réagissoit contre tous les événements contraires, sans aucune acception d'intérêt personnel. Malet, né bon gentilhomme, mais jacobin par principes, car il étoit incapable de l'être par spéculation, s'étoit obstiné dans ses opinions, en raison du danger qu'il y avoit à les professer. Il ne les discutoit jamais avec personne, mais il les établissoit arbitrairement, toutes les fois que l'occasion s'en présentoit, quelque périlleuse qu'elle fût; il les exprimoit avec une indépendance si tranchante, et, j'ose le dire, si tyrannique, qu'il laissoit deviner, sous des formes toutes républicaines, un des caractères les plus despotiques et les plus absolus que la nature ait formés. C'étoit un homme sévère jusqu'à la rudesse, d'ailleurs plein de désintéressement et d'honneur, quoi que Bonaparte ait voulu en faire croire, quand il le rappela du commandement de Rome. Il ne tempéroit l'austérité de ses manières âpres et démocratiques qu'auprès des femmes. Il avoit conservé, à quarante-cinq ans, la prétention de les occuper, et il y parvenoit sans beaucoup de frais, car il ne leur avoit pas même sacrifié la coiffure antique et la toilette surannée de la vieille cour. Elles le recherchoient comme les hommes l'estimoient, c'est-à-dire, sans l'aimer.

Malet n'étoit peut-être pas ambitieux, mais il avoit besoin de subjuguer, de dominer l'opinion, d'être considéré, et même d'être craint. La société des Philadelphes, encore timide, et pour ainsi dire ingénue, mais composée d'une soixantaine d'adolescents obscurs, lui auroit à peine paru digne d'être soumise à cette espèce d'ambition morale dont son esprit étoit possédé, même quand elle lui auroit été connue alors; mais Malet n'avoit pas l'œil pénétrant qui peut deviner dans un groupe d'enfants ignorés, sur un des points les plus reculés d'un empire immense, les élément sûrs qui en amèneront un jour la chute et la réorganisation. Il falloit pour cela la perspicacité du génie, jointe à tout le charme dont la séduction habile peut s'armer; il falloit le prestige de la jeunesse, de l'esprit, de la beauté, de la gloire; et le hasard avoit suscité tant de moyens, avoit réuni tant de facultés diverses, et quelquefois opposées, dans le premier adjoint de Malet, je veux parler de Jacques-Joseph Oudet, surnommé Philopœmen.

Prononcer le nom d'Oudet devant l'armée françoise, c'est lui rappeler un de ses officiers les plus intrépides et les plus brillants. Cependant son souvenir est perdu pour l'histoire, et je n'espère pas moi-même que ces pages fugitives doivent un jour le lui retracer. Ce jeune héros est un de ces rares essais de la Providence, qu'elle montre quelquefois aux hommes, pour leur prouver la dignité de leur essence et de leur origine, et qu'elle retire ensuite vers elle, sans en avoir tiré parti, parce qu'ils ne sont pas indispensables à l'accomplissement de ses desseins. Si le colonel Oudet avoit survécu d'un an à la bataille de Wagram, la face du monde étoit changée. Mort à Wagram, son court passage sur la terre n'a laissé de traces que dans le cœur de quelques amis.

Jacques-Joseph Oudet étoit né sur les montagnes du Jura, d'une famille d'agriculteurs très-aisés. Il avoit reçu l'éducation d'un homme bien né, et ses merveilleuses dispositions avoient fait le reste. La nature en le formant, le

destinoit à tout ce qu'il y a de bon et de beau. Il auroit été, à son choix, poète, orateur, tacticien, magistrat : l'armée entière l'a proclamé brave; personne ne l'a égalé en éloquence; il faudroit l'âme d'un ange pour se faire une idée de sa bonté, si on ne l'avoit pas connu. Jamais on n'a rassemblé des qualités si contrastées et cependant si naturelles; il avoit la naïveté d'un enfant et l'aisance d'un homme du monde; de l'abandon comme une jeune fille sensible, de la fermeté comme un vieux Romain; de la candeur et de l'héroïsme. C'étoit le plus actif et le plus insouciant des hommes; paresseux avec délices, infatigable dans ses entreprises, immuable dans ses résolutions; doux et sévère, folâtre et sérieux, tendre et terrible, Alcibiade et Marius.

Le siècle commençoit avec le despotisme qui a pesé sur nous quatorze ans. Oudet en avoit vingt-cinq, une taille élégante et bien prise, une tournure noble et martiale, une figure charmante et cependant énergique, dont le jeu de la physionomie la plus mobile augmentoit encore l'expression. A cet âge, il jouissoit déjà de la renommée des preux. Officier franc dans la Vendée, il y commença sa carrière avec gloire; depuis, lieutenant-colonel, ou comme on le disoit alors, chef de bataillon dans une brigade fameuse, il comptoit ses exploits par les combats où il s'étoit trouvé; deux fois son bras droit avoit été percé d'une balle; un biscaïen lui avoit fracassé la cuisse; une balafre, qui ajoutoit à la grâce de son sourire, lui effleuroit verticalement les deux lèvres : les soldats racontoient ses actions, les officiers conservoient ses paroles. Renversé à San Bartolomeo par un plomb brûlant, les grenadiers croisent leurs fusils pour lui en faire une litière et le transporter à l'hôpital. « Camarades, » s'écrie-t-il, « que faites-vous ? L'en« nemi est là ! » — Si nous n'enlevons votre corps, lui dit un vieux sergent, il restera à l'ennemi. — « Repoussez l'en« nemi, » répliqua Oudet mourant, « et mon corps ne lui « restera pas. » — Il échappe à cette blessure comme par miracle, et c'est lui qui dit, trois mois après, à Bonaparte

effrayé : « Montre-moi ton visage, afin que je m'assure en-« core si c'est bien Bonaparte qui est revenu d'Égypte « pour asservir son pays. » Vingt traditions du même genre l'entouroient déjà, et lui donnoient une solennité historique, comme à un brave des temps anciens. C'est cependant le seul héros peut-être qui ait gagné encore aux yeux de son valet de chambre. L'habitude d'une grande pensée, le sentiment d'une grande destination, le besoin d'une considération digne de lui, l'avoient tellement identifié avec son personnage idéal, qu'il le jouoit naturellement partout. Sa vie privée étoit romanesque sans efforts, théâtrale sans affectation. Il ne se seroit jamais rien permis avec lui-même qui l'eût fait déroger à la dignité d'un homme exposé à tous les yeux; mais cette dignité ne lui coûtoit rien et ne blessoit en rien les autres : elle étoit naïve et, pour mieux dire, involontaire. C'étoit l'allure de son caractère et de son esprit. Elle ne lui interdisoit pas d'ailleurs la familiarité la plus communicative, les épanchements les plus affectueux ; mais quand il arrivoit à ce point, l'âme la plus sèche lui en savoit gré, parce qu'il avoit l'air de se faire homme par complaisance. Cette peinture, faite de souvenir, à six ans et à quatre cents lieues de son tombeau, sera sans doute taxée d'exagération par le grand nombre des lecteurs qui n'ont pas vu Oudet, mais ce ne sera ni dans la Franche-Comté, ni dans la Bretagne, ni dans le Béarn, ni dans les régiments où il a servi, ni dans ceux qu'il a commandés.

Je ne prétends pas avancer d'ailleurs qu'Oudet ait été sans défauts. Il est le seul, le véritable héros de mes récits, et s'il avoit vécu, il auroit obscurci une grande partie des héros que nous offrirons à la postérité. Mais cet amour exalté de la vertu et de la gloire qui remplissoit son âme, ne la remplissoit pas exclusivement. Je dois le dire cependant; ses défauts n'étoient pas tels qu'il n'eût pu triompher de chacun et de tous; il y en avoit de certains qu'il toléroit en quelque sorte, parce qu'ils pouvoient servir à l'ac-

complissement de ses vues, ou du moins les déguiser au vulgaire des observateurs, qui ne pénètre pas au-dessous de la superficie des caractères. Il y en avoit d'autres auxquels il ne cédoit que pour occuper son activité, quand elle n'avoit pas d'autre aliment. Il y en avoit enfin qu'il se faisoit à dessein, et qui rentroient dans la classe des tics ou des manies. Je donnerai des exemples de chacun, pour achever le portrait d'Oudet, de manière à mettre mon amitié pour sa mémoire à l'abri de ce reproche de fol enthousiasme auquel on n'a pas le droit de s'exposer quand on écrit autre chose qu'un panégyrique.

Oudet aimoit les femmes avec fureur, les aimoit toutes, les trompoit toutes, et n'en abandonnoit aucune de pensée, de souvenir, d'affection. Son cœur étoit devenu un abîme de tendresse où se fondoient les sentiments les plus contradictoires. Il n'y avoit pas un moment de sa vie où l'on ne pût lui tirer des larmes pour la première femme qu'il avoit trahie ; pas un où il ne méditât, peut-être malgré lui, d'en séduire une autre. Il étoit né Werther, et le monde l'avoit fait Lovelace. C'est ainsi que Schiller a peint Fiesque.

Je ne dirai pas qu'il étoit joueur, quoique je l'aie vu souvent perdre son or, ses chevaux, ses bijoux, et toujours prêt à hasarder tout ce qu'il possédoit sur un coup de dés. L'argent lui étoit si indifférent que la chance de perdre ou de doubler un trésor ne lui auroit pas procuré une sensation forte. Quand il en avoit beaucoup, il ne songeoit qu'à le donner, qu'à le semer autour de lui, quelquefois sans beaucoup de choix. Quand il en avoit très-peu, il se contentoit de tout. Il étoit sobre par goût, quoique fastueux par habitude. Je suis persuadé qu'il ne voyoit dans dans le jeu qu'un moyen d'occuper son attention et son temps.

J'insiste sur tous ces traits, parce qu'ils composent l'ensemble du portrait d'un homme presque inconnu, mais qui va devenir dans la suite de cette relation l'agent du système le plus hasardeux et le plus profondément

conçu. Je suppose que mon lecteur m'a déjà fait quelques concessions nécessaires; qu'il s'est associé déjà, jusqu'à un certain point, au sentiment qui dirige ma plume; qu'il assiste en esprit aux scènes que je vais retracer; et c'est pour ce lecteur sensible, mais curieux de tous les détails, que je finis cette ébauche imparfaite par deux ou trois crayons caractéristiques, mais qui sont plus dignes d'une composition de chevalet, que de l'esquisse d'une grande histoire. Oudet, si distingué du reste des hommes par ses facultés, s'en étoit distingué à dessein par des originalités forcées qui étoient devenues des habitudes, et qui avoient fini par s'identifier à son naturel. Extrêmement recherché dans sa mise, ponctuellement exact dans son uniforme, il avoit toutefois une manière de mettre son chapeau qui étoit unique dans l'armée, et qui n'a jamais été saisie, même par la foule des jeunes enthousiastes qui vouloient lui ressembler en quelque chose. Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'il attachoit beaucoup de prix à cette singularité, et que je ne la lui ai pas reprochée une fois, que je n'aie vu sa main tordre machinalement sa moustache, et son front se rembrunir. Il étoit sujet à des distractions profondes qui le faisoient tomber quelquefois dans les méprises les plus ridicules; mais il prenoit un plaisir très-sensible à en entendre parler, et ses amis savoient qu'on ne pouvoit rien raconter qui lui fût plus agréable. Ils n'ont point oublié non plus ses mouvements de tête subits, son rire fou et sans motif, et surtout sa chaleur pour le paradoxe. Et qui pourroit oublier Oudet, enseveli dans cette sorte de sommeil magnétique où ses distractions le plongeoient, réveillé tout à coup par le mot final d'une phrase, saisissant avec une rapidité qui étonnoit la pensée, le sens le plus bizarre que ce mot pût fournir à l'imagination d'un fiévreux, et en faisant le texte de quelque improvisation éloquente qui entraînoit l'auditeur avant qu'il eût le loisir de réfléchir sur les inconcevables folies auxquelles il abandonnoit son esprit. Ce jeu d'imagination,

que l'orateur terminoit ordinairement par un éclat de rire, n'est pas une de ces manies que l'on imite facilement, et qui peuvent devenir contagieuses parmi les adulateurs d'un grand homme. Je déclare, quant à moi, que j'ai entendu tous les hommes éloquents que la tribune a illustrés de mon temps, mais que je ne pense point qu'un homme qui n'a pas entendu Oudet en vervè se fasse une idée juste des charmes et du pouvoir de l'éloquence.

Oudet n'avoit pas été l'ami de Bonaparte : deux caractères pareils ne pouvoient se rapprocher en aucune manière ; mais il l'avoit vu souvent à l'espèce de cour du dictateur Barras, où le hasard l'avoit porté, et où le goût des sensations tumultueuses et l'amour des femmes l'avoient retenu. Il avoit pu apprécier l'homme qui se chargeoit des destinées de la France, et dont l'hypocrisie politique trompoit encore l'un et l'autre parti, quelque maladroite qu'elle fût. Il savoit, à n'en point douter, que Bonaparte avoit le pouvoir absolu en vue, et qu'il ne s'en démettroit ni pour les souverains légitimes, ni pour le peuple. Il croyoit donc qu'il étoit du plus grand intérêt pour les hommes loyaux et incorruptibles des deux causes de briser de bonne heure le joug d'un étranger insolent, qui s'arrogeoit impudemment le droit de les gouverner ; et il avoit déjà pressenti les moyens d'un arrangement amiable qui termineroit la révolution, sans de nouvelles effusions du sang françois. Il regardoit comme le mobile le plus certain de son entreprise l'organisation d'une société secrète, sûre, dévouée, armée, si cela étoit possible, et prête à se lever à l'appel d'un chef absolu ; mais il falloit pour cela trouver une société toute formée, et la soumettre par l'ascendant du génie. Oudet fut à peine appelé au nombre des Philadelphes, qu'il éprouva la joie d'une âme puissante qui vient de découvrir ce qu'elle cherche depuis long-temps pour accomplir le plus grand de ses desseins : celle qu'auroit ressentie Archimède, s'il avoit trouvé un point d'appui pour ébranler le monde.

En effet, je ne crois pas qu'une autre société secrète, quand il en eût existé alors, et telle qu'on la suppose, eût pu être plus propre aux vues d'Oudet que celle qui lui ouvroit son sein. Formée sous les auspices des vertus et de la sensibilité, elle lui présentoit cette garantie de probité et de discrétion sans laquelle toutes les conspirations échouent tôt ou tard, au milieu des chances les plus indubitables de succès. Oudet, fort jeune encore, avoit toutefois sur la plupart de ses membres l'autorité de l'âge, comme celle de l'illustration et du génie. Cependant la jeunesse même de presque tous les initiés lui répondoit à la fois de leur flexibilité et de leur ardeur ; l'idée de cette institution, qui leur appartenoit, indiquoit en eux une tendresse de sentiments qui fait toujours place, dans les adolescents qui en sont doués, à des passions énergiques et à des facultés puissantes. Enfin, le soupçon ne pouvoit guère s'arrêter parmi eux, et le mystère qui avoit enveloppé jusque-là leurs rassemblements quand ils n'avoient d'autre objet qu'une communauté innocente et naïve d'affections, étoit de bon augure pour la sollicitude qu'ils mettroient à cacher des conciliabules plus importants et des affaires plus sérieuses. La seule chose qui pouvoit empêcher le succès de l'entreprise qu'une telle société se prescrivoit de mener à fin, c'étoit le cas où ses forces seroient partagées et mises en opposition par deux génies égaux en tout et même en ambition, mais animés par des passions contraires et dirigés vers des buts différents. Or, une conscience assurée de lui-même, qui ne manquoit peut-être pas à Oudet, lui auroit suffi pour écarter jusqu'à la moindre crainte de cet inconvénient impossible. Deux hommes organisés comme lui pour le bien et capables d'influer de la même manière sur la destinée du monde, n'ont jamais existé ensemble à aucune époque de l'histoire.

Il n'étoit pas possible, mais il étoit inutile de mettre tous les Philadelphes dans la confidence d'un projet dont

l'exécution pouvoit exiger une longue suite de travaux et de soins préliminaires. Il suffisoit que tous fussent engagés par l'institution même dans toutes ses tentatives, sans acception d'opinion ni d'intérêt individuel, et il ne falloit pour obtenir ce résultat qu'un petit nombre d'amendements qui s'introduisirent successivement dans les statuts. Quelques hommes d'une maturité plus avancée, ou d'une exaltation plus prononcée, ou d'une docilité plus flexible, furent seuls admis à recevoir quelques éclaircissements vagues sur le but qu'on s'étoit proposé, et réagirent sur le reste, quelquefois sans se rendre compte de l'impulsion qui leur étoit donnée. Oudet avoit eu l'art de faire éclore une foule de pensées fortes, de faire concevoir une foule d'aperçus hardis, sans paroître s'associer au mouvement des esprits qu'il dirigeoit invisiblement. Le conflit même des opinions opposées plaisoit à son espérance, parce qu'il sembloit déposer contre la possibilité d'un mobile unique, et qu'on voyoit d'ailleurs se former dans ce tumulte de sentiments contradictoires des éléments certains de régénération. Rien ne prouve qu'Oudet lui-même eût alors des vues arrêtées et un système fixe. Il vouloit le bonheur de la patrie, mais il y réfléchissoit encore, et il achevoit de s'éclairer aux premières lueurs de l'incendie qu'il avoit allumé.

II

Révolution et nouvelle constitution des Philadelphes. — Distinction des grades. — Institution despotique d'un chef absolu sous le nom de censeur.

Les assemblées des Philadelphes étoient devenues orageuses comme leurs passions. Unanimes dans la haine de

Bonaparte et dans l'amour de la vertu, ils l'étoient moins sur les moyens d'affranchir la patrie et d'assurer son bonheur. Quelques-uns souhaitoient intérieurement le retour des Bourbons, mais le plus grand nombre avoient été détournés de cette expectative généreuse par la mauvaise conduite de certains nobles. Ceux-ci, contents dans tout état de choses qui leur offroit une espèce de garantie, et livrés par une crédulité imbécile à la fortune du tyran qu'ils affubloient dans leurs rêves du rôle et de la réputation de Monck, n'avoient pas plutôt trouvé cette chance de servitude et de repos qu'ils tendirent leurs mains aux premières chaînes qu'on daigna leur donner. Ils perdirent sans retour la mémoire des malheurs qu'ils avoient subis, et surtout des bienfaits qu'ils avoient reçus; et comme leur impéritie et leur vanité avoient aggravé les malheurs de la révolution, elles contribuèrent aussi, dans cette époque critique où la révolution devoit cesser, à l'apathie des fractions saines du peuple et à l'affermissement de la tyrannie. On sent bien que je prends cette thèse dans une acception très-générale, et cette classe a donné trop d'exemples de dévouement et de générosité, pour qu'il soit permis de la juger défavorablement sur quelques exceptions.

L'opinion de la société ne fut donc pas difficile à fixer quand on lui offrit un moyen terme entre le retour du système de la noblesse, et des grandes calamités révolutionnaires. La Franche-Comté n'appartenoit à la France que par un droit de conquête encore récent; les souvenirs de son ancienne liberté vivoient toujours dans le cœur de ses vieillards, où ils étoient entretenus depuis trois générations par une tradition touchante; le voisinage de la Suisse, et la circonscription naturelle de la province l'appeloient en quelque sorte à reconquérir son indépendance, et il pouvoit en résulter un grand exemple pour le reste de l'État. Cette première donnée, jetée au hasard dans quelques conversations, devint bientôt une résolution

arrêtée, et rien n'auroit été plus facile que son exécution précaire, si Oudet n'avoit pas senti ses plans s'agrandir avec ses moyens. L'ébranlement de quelques villes obscures, qui se seroient donné, pendant quelques jours, une constitution illusoire, et qui auroient fini par retomber sous le pouvoir d'un despote déjà puissant, ne pouvoit pas convenir à son âme altérée d'une longue gloire. Il se servit de ce projet comme d'un moyen de tenir les esprits en haleine, et peut-être comme d'un prétexte à celui qu'il mûrissoit. Il avoit besoin de sentir dans tous les adeptes une disposition prochaine à opérer quelque chose de grand; et il se soucioit peu du genre d'aliment dont ils entretenoient l'activité de leurs pensées, pourvu qu'il remplît ce but et qu'il ne les laissât jamais retomber dans une tranquillité stérile. La république séquanoise fut donc préparée, je le répète, dans un conseil de jeunes enthousiastes qui alloient se créer une armée, et elle devint la figure secrète des grands desseins de leur chef, qui ne pensoit point dans son cœur à distraire quelques départements des domaines de l'usurpateur, mais à le renverser lui-même, et à renouveler sur ses débris la face de la nation tout entière. Ce premier âge des Philadelphes ne présente à la vérité qu'une série de rêves d'enfants, animés d'une ambition extrêmement mobile, mais encore incertaine dans ses projets, et dont toute la puissance ne pouvoit aboutir qu'à exciter une convulsion momentanée. L'art d'Oudet fut de conserver ces germes sans altération, et sans toutefois qu'un développement prématuré lui en fît perdre le fruit. Il falloit pour cela soutenir la foiblesse, modérer l'emportement, flatter toutes les passions, nourrir toutes les vertus, et ne pas laisser passer un jour sans séductions et sans prestiges. Entreprise étonnante qu'on n'oseroit citer que comme un des jeux les plus audacieux de l'esprit, si elle étoit restée sans résultats.

Il s'en falloit de beaucoup que tous les Philadelphes entrassent dans ces communications. Oudet avoit trop de

jugement et de connoissance du cœur humain pour ne pas les proportionner à ses forces, suivant les individus qui l'entouroient. Pour les uns, ce n'étoient que des suggestions légères, des hypothèses essayées; pour les autres, on en faisoit un objet d'espérance; pour ceux-ci, c'étoit une perspective lointaine; pour ceux-là, c'étoit une entreprise en action, une conspiration commencée. Ainsi, concouroient au succès de ses vues futures, et ceux qui croyoient deviner ses vues actuelles et ceux qui croyoient les servir; toutes les facultés étoient en jeu sans être trop tendues, parce qu'elles étoient employées avec une économie exquise qui les exerçoit sans les user; chacun avoit sa tâche et la remplissoit avec orgueil, parce qu'il ne pouvoit pas croire qu'il y en eût de plus nobles et de plus complètes.

Oudet s'étoit initié aux secrets de presque toutes les sociétés de l'Europe, sans autre motif que d'enrichir la sienne de ses découvertes. Il avoit été souvent étonné de l'inutilité de ses recherches, et de la pauvreté de toutes les sciences maçonniques qui effraient si dérisoirement je ne sais quel gouvernement, qui auroit aussitôt fait de se les attacher par un privilége que de les supprimer par un édit. Il ne leur avoit emprunté que la distinction des grades et quelques signes de reconnoissance.

Cette hiérarchie, qu'Oudet appeloit l'*Échelle philadelphiquè*, et qui n'étoit bien connue que de lui, pouvoit embrasser tous les rangs de la société, et envelopper dans son système tout ce qui restoit d'hommes forts, dans l'état de dégradation morale où la France étoit près de tomber. Je dirai un mot des classes inférieures de la société des Philadelphes proprement dite, qui étoit le centre commun de l'institution entière; mais je dois parler d'abord des classes supérieures qui ont seules influé sur les résultats dont j'ai promis l'explication.

Oudet avoit créé dans l'ordre une dignité souveraine, monarchique et absolue par le fait, à laquelle un Phila-

delphe ne pouvoit arriver qu'à travers deux grades successifs, dont le plus élevé ne comportoit qu'un nombre donné d'initiations; le grade intermédiaire n'étoit qu'une épreuve très-bien entendue, qu'on ne pouvoit pas surmonter sans une grande force d'esprit: c'étoient, pour ainsi dire, les limbes de la conspiration, et le point auquel on arrêtoit toutes les âmes généreuses, mais plus ou moins timorées, qui n'avoient pas une portée assez forte pour en atteindre le but. C'étoit une pierre d'attente sur le chemin du dévouement; mais elle avoit cet avantage, qu'on y restoit sans honte et sans rien soupçonner au delà, si on manquoit de la vigueur nécessaire pour la franchir; le second degré comprenoit le complément de tous les secrets, au secret près du chef suprême, qui n'étoit jamais su que de lui. J'avoue que c'est là une institution très-despotique, et qui l'étoit d'autant plus, que cet autocrate à pouvoirs illimités avoit le droit ou la faculté de les perpétuer à jamais parmi ses affidés les plus familiers, ou de les transmettre de main en main dans des besoins imminents, mais vaguement prévus, qui étoient faciles à supposer. Rien ne ressemble mieux à la puissance du vieillard de la Montagne, si celle-ci même n'est pas plus absolue et plus sûre encore; mais je doute qu'une conspiration puisse être mieux conçue; et que le moteur d'un parti ait jamais fait agir des ressorts plus compliqués et moins visibles. Leur disposition étoit telle, en effet, qu'il pouvoit les briser tous de son plein gré, et tourner la société à un autre usage, sans que la société fût détruite.

Les personnes qui ont quelque habitude des différentes sociétés secrètes de l'Europe, qui ont étudié leur origine, et qui ont cherché à se rendre compte du but qu'on s'étoit prescrit dans leur formation, pensent assez généralement que la plus célèbre et la plus passive de toutes, je veux dire la Maçonnerie, n'étoit dans son institution qu'une imitation réduite de l'état social, pris depuis ses

commencements, et suivi dans tous les perfectionnements qu'il avoit éprouvés. Le premier grade est fondé sur la découverte et l'usage du feu, qui doit avoir été le premier objet de ralliement des sociétés d'hommes, suivant les opinions les plus universellement reçues. C'est celle de Vitruve, de Cicéron, du président des Brosses, qui n'a pas pensé à cet argument pour appuyer son hypothèse. Le second grade est tiré de l'agriculture, second état de l'homme, quand il eut appris à extraire et à fabriquer le fer par le moyen du feu, et, par conséquent, à retourner la terre avec la bêche et avec le soc. Le troisième grade est emprunté à l'architecture. C'est une figure de la construction des maisons et des villes, qui est le complément de l'état social dans son âge le plus simple. C'étoit aussi le complément de l'ancienne Maçonnerie, avant qu'elle ne se fût enrichie ou appauvrie de grades supplémentaires, qui toutefois ont été presque toujours créés dans le même esprit. Presque tous les états de la société, jusqu'à celui du grand-prêtre et du roi, sont plus ou moins représentés par les différents degrés de la hiérarchie maçonnique ; mais cette intention secrète des législateurs de l'ordre a disparu sous tant de formes ridicules et de superstitions absurdes, qu'elle ne se révèle plus qu'à l'œil scrutateur du philosophe. Elle est perdue pour le reste, et la maçonnerie, sans but ou trompée sur son but primitif, ce qui est la même chose, demeure la plus vaine et la moins dangereuse des sociétés secrètes. Elle s'ignore complétement elle-même.

Il paroît qu'Oudet, qui n'avoit pas tardé à reconnoître ces anciens éléments, avoit cru pouvoir se les approprier dans l'abandon où ils étoient laissés, et les faire servir à un usage plus utile qu'aucun de ceux que la Maçonnerie s'était jamais proposés aux époques les plus florissantes de son histoire. Il entreprit de réaliser ce type moral, et de créer, dans la société politique, une société modelée sur elle, quant à la division des États et à la forme

générale des institutions, mais composée d'une élite si pure d'hommes de tous les rangs et de tous les emplois, que les déviations de la société politique ne pussent jamais l'entraîner au-delà de ses propres lois, et qu'elle restât au milieu des révolutions du monde, comme un monument inaltérable de la civilisation perfectionnée. C'étoit là, du moins, le prétexte nécessaire et spécieux de son entreprise, et c'étoit aussi le mystérieux moyen qu'il devoit faire servir à son succès. En choisissant, de part et d'autre, tous les hommes forts qui supportoient impatiemment le poids de la tyrannie naissante, et en les ordonnant suivant leurs états respectifs, en autant de classes diverses, Oudet s'assuroit du contact des opinions analogues, de l'harmonie des volontés, de l'ensemble entier d'un système social extrêmement puissant, dont l'organisation se trouveroit toute faite et toute propre à ses desseins, dans le cas même d'un écroulement plus vaste que celui qu'il préparoit. Philadelphes étoit dès lors dans son état spéculatif, et se trouva depuis, dans l'exécution des plans de son premier chef, une nation dans la nation, mais une nation forte de jeunesse, de lumières, de courage, et surtout de dévouement et d'obéissance. Elle eut sa noblesse, son clergé, sa magistrature, son armée, son peuple [1]. Les derniers rangs, les degrés les plus vils n'y furent

[1] On pense bien qu'Oudet n'avoit pas négligé de lui donner une littérature, mais une littérature plus éminente en courage qu'en talent, et qui ne ressembloit en rien à celle des académies. Quoique personne ne lui fût égal en éloquence, dans la société, comme ailleurs, on distinguoit cependant autour de lui quelques jeunes orateurs qui ont brillé depuis dans la chaire, à la législature, ou au barreau. Des décorations honorifiques étoient décernées tous les ans à ceux qui s'étoient fait connoître par des ouvrages d'un goût pur, et surtout d'une morale saine. C'étoit aussi du sein des Philadelphes que sortoient en grande partie ces écrits hasardeux qui entretenoient, dans toutes les classes, l'amour des bonnes lois et la haine des tyrans. Je citerai, dans le nombre, la *Napoléone* de Charles Nodier, que l'auteur a, dit-on, retirée deux fois du commerce, depuis la restauration de la monarchie,

pas dédaignés, en tant qu'ils pouvoient être utiles à la conservation d'une société bien entendue, et les liens de cette république cachée furent si inviolables, que l'observateur le plus habile auroit peine encore à les démêler. Oudet s'élevoit au milieu d'elle comme cet Hercule gaulois, emblème ingénieux de l'éloquence et de la force, et qui tient

mais que l'histoire doit conserver au moins comme un monument de zèle et d'audace d'une espèce fort rare à l'époque où elle a été écrite. Elle fut composée par l'ordre d'Oudet, sous son inspiration, et dans l'intention manifeste de servir de chant de ralliement aux hommes irréprochables des deux partis qu'il étoit déjà question de rapprocher; intention qui explique seule, mais qui explique très-bien la fusion, ou pour mieux dire, l'incohérence d'opinions qu'on y remarque au premier abord. Je crois faire une chose agréable au lecteur, en rapportant ici cette pièce, dont les exemplaires imprimés ne se trouvent point, et que j'ai eu occasion de collationner sur des copies très-authentiques.

LA NAPOLÉONE.

ODE.

Que le vulgaire s'humilie
Sur les parvis dorés du palais de Sylla,
Au-devant des chars de Julie,
Sous le sceptre de Claude et de Caligula,
Ils régnèrent en dieux sur la foule tremblante.
Leur domination sanglante
Accabla le monde avili.
Mais les siècles vengeurs ont maudit leur mémoire,
Et ce n'est qu'en léguant des forfaits à l'histoire
Que leur règne échappe à l'oubli.

Qu'une foule pusillanime
Brûle aux pieds des tyrans son encens odieux.
Exempt de la faveur du crime,
Je marche sans contrainte et ne crains que les dieux.
On ne me verra point mendier l'esclavage,
Et payer d'un coupable hommage
Une infâme célébrité.
Quand le peuple gémit sous sa chaîne nouvelle,
Je m'indigne d'un maître, et mon âme fidèle
Respire encor la liberté.

Il vient, cet étranger perfide,
Insolemment s'asseoir au-dessus de nos lois.

tous les hommes attachés à d'invisibles nœuds par la séduction de la parole.

Je marche d'admiration en admiration, en racontant ces combinaisons improvisées et mises en action par un homme de vingt-cinq ans, ivre de jeunesse, fou de plaisir, inconséquent dans ses manières, frivole dans ses goûts,

Lâche héritier du parricide,
Il dispute aux bourreaux la dépouille des rois.
Sycophante vomi des murs d'Alexandrie
Pour l'opprobre de la patrie
Et pour le deuil de l'univers,
Nos vaisseaux et nos ports accueillent le transfuge,
De la France abusée il reçoit un refuge,
Et la France en reçoit des fers !

Pourquoi détruis-tu ton ouvrage,
Toi qui fixas l'honneur au pavillon françois ?
Le peuple adoroit ton courage.
La liberté s'exile en pleurant tes succès.
D'un espoir trop altier ton âme s'est bercée.
Descends de ta pompe insensée,
Retourne parmi tes guerriers.
A force de grandeur, crois-tu devoir t'absoudre ?
Crois-tu mettre ta tête à l'abri de la foudre
En la cachant sous des lauriers ?

Quand ton ambitieux délire
Imprimoit tant de honte à nos fronts abattus,
Dans le songe de ton empire,
Rêvois-tu quelquefois le poignard de Brutus ?
Voyois-tu s'élever l'heure de la vengeance,
Qui vient dissiper ta puissance
Et les prestiges de ton sort ?
La roche Tarpéïenne est près du Capitole,
L'abîme est près du trône, et la palme d'Arcole
S'unit au cyprès de la mort.

En vain la crainte et la bassesse
D'un culte adulateur ont bercé ton orgueil.
Le tyran meurt, le charme cesse,
La vérité s'arrête au pied de son cercueil.
Debout dans l'avenir, la justice implacable
Évoque ta gloire coupable,
Veuve de ses illusions ;
Les cris des opprimés tonnent sur ta poussière,

créature légère, inconstante, mobile, qui paroissoit ne devoir exciter d'autres soupçons que ceux d'un père sage ou d'un mari défiant, et qui tenoit d'une main le fil des intrigues les plus vaines, et de l'autre celui des conjurations les plus sérieuses. Malheureusement, je dois le redire souvent, j'ai contre moi la prévention du lecteur

Et ton nom est voué, par la nature entière,
A la haine des nations.

Longtemps, aux lois de la victoire,
Ton bras triomphateur a soumis le destin.
Le temps s'envole avec ta gloire,
Et dévore en fuyant ton règne d'un matin.
Hier j'ai vu le cèdre. Il est courbé dans l'herbe.
Devant une idole superbe,
Le monde est las d'être enchaîné.
Avant que tes égaux deviennent tes esclaves,
Il faut, Napoléon, que l'élite des braves
Monte à l'échafaud de Sidney.

La *Napoléone*, destinée à être chantée à grand chœur dans les banquets de la société, avoit été mise en musique par un de ses membres les plus anciens, M. Francis Dallarde, cité dès-lors comme un de nos meilleurs chansonniers, et mille fois plus cher encore aux Philadelphes, par les qualités de son cœur que par celles de son esprit. Je rappellerai un de ses couplets, improvisé devant cinquante auditeurs, dont plus de quarante officiers de divers régiments. Il donnera une idée de l'esprit qui régnoit dans ces assemblées; l'ode ou la chanson dont il est tiré, est intitulée : l'*Amitié*.

Au palais des rois l'amitié
Rarement fait sentir ses charmes;
Mais malheur au trône étayé
Par la terreur et par les armes!
Tyran qui n'as pas un ami,
Crains le poignard de tes esclaves!
Ton corps, par le volcan vomi,
Roulera brûlé par les laves!

Il seroit injuste, enfin, d'oublier parmi les poëtes philadelphes qu'il m'est permis de nommer, soit parce qu'ils n'existent plus, soit parce qu'ils ont avoué leurs ouvrages, à l'époque même où leurs ouvrages passoient pour des crimes dignes de mort, l'infortuné Villetard jeune, que la douleur a tué le jour du couronnement de Bonaparte, et que l'amitié regrette encore. (*Note de Nodier.*)

étranger à tous les faits, et qui hésite à admettre un héros inconnu. Il faut qu'il me suive dans le labyrinthe de cette histoire mystérieuse, et qu'il en ait parcouru tous les détours, avant de souscrire à mon enthousiasme, parce que l'approbation des hommes n'est presque jamais qu'en raison des résultats qu'on leur présente, et qu'ils n'accordent qu'une estime froide et muette aux talents qui n'ont pas éclaté. Jetons un dernier coup d'œil, au moins, sur l'extrémité de ce rayon de l'empire où se préparent, dans un silence si profond, des événements si étranges, et nous irons rejoindre, dans les camps, l'homme étonnant qui les a calculés.

III

Premier âge des Philadelphes. — Censure d'Oudet. — Premier but. — Fédéralisme. — République séquanoise.

La république séquanoise étoit probablement le dernier espoir ou le pis-aller d'Oudet ; il devoit donc laisser dans sa capitale un noyau puissant, sur lequel il pût rétrograder en cas de besoin, s'il échouoit dans ses autres prétentions ; il avoit d'ailleurs intérêt à s'assurer d'une certaine quantité d'hommes éclairés sur la discipline de l'ordre pour l'instruction des candidats nombreux qu'il alloit former ; enfin, il comptoit dans le berceau des Philadelphes quelques créatures dévouées, dont il pouvoit employer utilement l'esprit, le zèle et la main. Il en fit, jusqu'à nouvel ordre, le quartier-général de la société, et il y présida lui-même à des assemblées des trois grades.

Comme je n'ai ces divers renseignements que d'après des papiers incomplets et des récits, qui ne peuvent manquer de vérité, mais qui manquent d'ordre et de précision, on n'attend pas que j'essaie de caractériser les personnages accessoires dont le chef des Philadelphes avoit

jusqu'alors appuyé son audacieux système. Deux seulement me sont connus, et presque tous ont vécu obscurs jusqu'ici, par impuissance ou par choix. Certains même ont transgressé les principes de l'institution, pour se lier à la cause de la tyrannie, du moment où elle leur a offert un peu de sécurité, mais sans acheter ses faveurs par des délations criminelles. Le nom des Philadelphes seroit encore inconnu du pouvoir si je ne le portois jusqu'à lui, pour le recommander à l'estime et à la reconnoissance des âmes nobles. Cette société est peut-être, de toutes les sociétés qui ont eu réellement un secret, la seule dont le secret n'ait jamais été promulgué qu'après qu'il étoit devenu nutile ; et quand les secrets d'une société pareille deviennent inutiles, on sait qu'ils deviennent dangereux.

Le troisième grade reposoit en essence sur l'abnégation individuelle d'état. L'homme qui y étoit admis cessoit d'être autre chose, au moins quant à ceux de ces devoirs particuliers qui auroient contrarié les devoirs de l'institution. Il sortoit de la société générale pour devenir l'instrument aveugle de la société spéciale à laquelle il s'étoit dévoué, et cet engagement étendoit son obligation bien au-delà de l'obligation de la vie. On ne crut pas pouvoir isoler le Philadelphe de ce grade par trop de moyens divers ; et le seul de ces moyens que je puisse écrire fut l'abnégation de nom. Il falloit un nouveau baptême pour un dévouement de sang.

Tous les noms furent choisis, soit à cette époque, soit à celles que je suis obligé de confondre avec elle, autant parce que je manque de documents exacts que parce que je verrois peu de nécessité à revenir sur ces matières, tous les noms, dis-je, furent déterminés d'après des données préalables et saillantes de caractère ou d'après la destination forcée à laquelle le récipiendaire se soumettoit en adhérant aux règles terribles, qui devenoient son unique loi. Ainsi, un adepte habile et ferme qui pouvoit se saisir quelque temps d'une émeute populaire, et la

donner à l'institution, après l'avoir réduite à ses vues, fut nommé Marius. Un jeune homme turbulent, d'un esprit vif, d'une âme fougueuse, facile à se lier, à se répandre, à se communiquer à tout le monde, adroit à se faire aimer, reçut le nom d'Alcibiade. Spartacus, dont je parlerai quelfois, étoit le séide d'Oudet. Ses mœurs franches, rustiques et toutes républicaines, le rendoient propres à effectuer le soulèvement des esclaves contre les maîtres. L'influence de ces noms étoit si puissante qu'elle s'étendoit visiblement sur la vie privée. Caton, Thémistocle et Cassius sont morts par le suicide comme leurs patrons.

Oudet n'étoit pas de ces hommes qui fussent obligés de se déguiser pour marcher au but. S'il ne s'étoit pas nommé le chef de la ligue séquanoise, on l'auroit forcé à prendre ce titre qu'il étoit seul capable de porter. Les Philadelphes le saluèrent du nom de Philopœmen, nom sous lequel je le désignerai souvent désormais, parce qu'il prêtera une autorité de plus à mon récit, puisque la fortune injuste a voulu que le nom de Philopœmen restât plus illustre que celui d'Oudet. Cette cérémonie achevée, il prépara tout pour rejoindre le régiment qui venoit de lui être accordé, et pour compléter sa grande entreprise. Il ne partit point cependant sans en combiner les moindres moyens dans l'assemblée du grade suprême. Des voyageurs furent mandés dans les provinces voisines pour y porter les premières initiations de l'ordre; les grades inférieurs furent établis et communiqués. On créa des sociétés de *Miquelets* dans les villes des Pyrénées, de *Barbets* dans celles des Alpes, de *Bandoliers* dans le Jura, la Suisse et la Savoie, et des *Frères bleus* dans les régiments; la commotion fut rapide et immense; et, ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'elle ne coûta, tout au plus, que quelques frais de voyage. Six mois n'étoient pas écoulés qu'un abîme étoit creusé sous le trône de Bonaparte, au moment où il paroissoit s'asseoir sur les bases les plus inébranlables.

A dater de ce jour, Philadelphie fut presque toujours

où étoit Philopœmen. L'institution continua à subsister dans sa première patrie, mais elle n'y fleurit point; et peut-être même elle s'y oublia à la longue. L'âge des grandes passions, des grands malheurs, des ennuis plus pénibles encore, qui flétrissent toutes les illusions de la vie, étoit arrivé pour quelques-uns de ses membres. D'autres s'endormirent dans les douceurs de la paix domestique ; d'autres furent aisément distraits du roman de leur jeunesse par l'éclat des places et des honneurs. Les premiers régiments qui furent envoyés à Besançon, comme au centre de l'ordre, pour y recueillir les lumières dont cette ville avoit été le foyer, y ranimèrent bien quelques étincelles de l'ancien enthousiasme; mais leur lueur fut, dit-on, si passagère, qu'elle se laissa tout au plus remarquer dès lors dans quelques rares circonstances que la suite des événements doit amener sous ma plume. Philopœmen y avoit cependant laissé quelques zélateurs fidèles, et dont le nom revenoit souvent à sa mémoire; Thémistocle, Publicola-Werther, dont la bouillante activité et l'intelligence romanesque enrichissoient tous les jours la société de nouveaux adeptes, ou de candidats précieux; Spartacus enfin, qui, moins attaché à l'institution qu'à Philopœmen lui-même, se retrouvoit à tout moment sur ses pas, sans autre ambition que des services à rendre, ou des périls à courir pour la gloire de son maître.

IV

Introduction de la société dans l'armée. — Procès d'Aréna. — Soupçons de Bonaparte. — Suicide de Morgan. — Institution de la Légion d'honneur empruntée aux Philadelphes.

Nous sommes arrivés au moment où l'institution s'introduisit simultanément dans trois régiments de ligne, deux

régiments d'infanterie légère, un régiment de dragons, et de là dans toute l'armée. Quoique présent à quelques-unes de ces initiations, je n'ai ni l'intention ni le droit d'en rapporter les détails; mais la simple énonciation d'une tentative si hardie et si heureuse, suffit pour en faire présumer tous les résultats possibles, d'après ce que j'ai dit de la hiérarchie de l'ordre et de la souveraineté très-réelle de son chef. Qui croiroit qu'il s'agît de la conspiration la plus audacieuse, tramée sous les yeux les plus vigilants, dont les ramifications se sont étendues le plus loin, et ont subsisté le plus long-temps; et que son secret, si répandu qu'il étoit quelquefois devenu celui d'un corps tout entier, n'est jamais parvenu, au moins d'une manière bien lucide, au tyran qui avoit tant d'intérêt à le surprendre? Qui croiroit que la révélation de cette entreprise inouïe sera une chose nouvelle pour beaucoup de monde, même dans les corps respectables et généreux où elle s'est formée, où elle a mûri, où elle a obtenu tous les développements dont elle étoit susceptible? Rien ne s'opposoit, du moins, à ce qu'elle fût faite aujourd'hui; je dévoile un mystère respecté depuis douze ans : mais je dois répéter que ce mystère ne subsiste plus. Quel est le corps de l'armée qui dissimule son affiliation à une société secrète de l'ordre maçonnique, et qui ne souffre pas que son nom soit porté sur les états de cet ordre et sur ses calendriers? Pourquoi la société des Philadelphes, qui a tant à se glorifier de sa destination et de ses services politiques, ne feroit-elle pas le même aveu? Pourquoi seroit-on obligé de cacher à l'histoire, que l'armée françoise, si grande, si renommée, si justement illustrée par ses vertus militaires, le fut aussi par de hautes vertus politiques; qu'elle détesta de tout temps la tyrannie; qu'elle seule en réprima les accroissements, quand la flatterie des ordres civils les plus libéraux par leur essence ne cessoit d'y applaudir, et que toutes les conspirations qui l'ont lentement ébranlée avoient été conçues au milieu de nos

camps ! Eh quoi ! les pamphlets insolents de quelques frondeurs, les calomnies éhontées de quelques feuilles étrangères iroient-elles attester à la postérité que l'armée fut jamais un instrument passif de la gloire de Bonaparte, quand il ne faut qu'un mot pour les confondre ! Et ce mot, me reprocheroit-on de l'avoir dit ? L'armée entière n'a servi que la patrie et la gloire nationale. Si beaucoup de nos soldats se sont attachés à la cause du général qui les conduisoit, par cette communauté de périls, de succès, et surtout de revers, qui lie en dépit d'elles-mêmes, les âmes reconnoissantes et les âmes généreuses, ils n'ont pas fait abnégation, dans ce mouvement d'affection personnelle, des nobles sentiments qui caractérisent un cœur françois : l'amour de la liberté et des droits légitimes n'ont cessé de vivre dans leur pensée, et c'est parmi eux que se sont élevés les plus courageux défenseurs des causes justes et malheureuses ! Je n'ai pas besoin de les nommer maintenant, puisque leurs noms vont se succéder dans l'ordre de leur dévouement ; mais je ne sortirai pas de cette question sans rappeler que c'est encore à l'armée que le bienfait de la restauration est dû, puisqu'elle l'a appelée par ses vœux, secondée par ses efforts, par le concours des supérieurs, par le bon esprit des soldats, et qu'elle l'auroit opérée d'elle-même quelques jours plus tard. Il n'y a pas un officier françois qui en doute.

Ajouterai-je quelque chose encore ? La brillante campagne des alliés, qui n'a rien ôté à notre gloire intérieure, n'a fait qu'augmenter celle de quelques-uns de nos généraux. Elle a été dirigée, jusqu'à un certain point, par deux capitaines illustres qui ont honoré la France par leurs exploits, avant de contribuer à sa délivrance. Leurs noms planeront encore sur le grand événement auquel ils ont présidé ; et si rien ne s'oppose à ce que l'avenir connaisse tous les ressorts du présent, l'avenir saura qu'ils étoient aussi Philadelphes.

Je marche à tâtons dans l'histoire de Philadelphie aux

trois premières années du siècle. Philopœmen créoit, mais les ténèbres du chaos obscurcissent quelquefois son ouvrage, qui ne m'a d'ailleurs été connu que par des récits particuliers. La conspiration malheureuse de l'adjudant-général Arena, qu'il avoit connu à Alexandrie, pourroit s'y lier par quelques circonstances. L'ouvrage saisi entre les mains d'Arena et de ses coaccusés, et désigné dans leur procédure sous le titre *du Turc et du militaire françois*, étoit certainement de la plume de Philopœmen et ne pouvoit sortir que d'elle, si l'on en juge par cette chaleur de style et par cette audace d'images qu'aucun homme ne possédoit au même degré. Quoique la responsabilité de son immense entreprise exigeât la discrétion la plus stricte, il avoit été obligé d'admettre quelqu'un à cette confidence, et j'ai sur ce point remarquable l'affirmation de Spartacus. Cependant, j'ai peine à croire qu'il ait influé autrement sur une conjuration hasardée, dont les éléments et le but étoient d'ailleurs peu dignes de lui, quoiqu'elle ait offert quelques circonstances mémorables dans les débats. Ce qu'il y a de positif, c'est qu'Arena, dont je n'ai jamais entendu dire que du bien, à l'exagération près de son républicanisme outré mais pur, recherchoit avec affectation les manières de Philopœmen, depuis leur rencontre en Piémont, et que c'étoit à l'aide de cette réflexion imparfaite qu'il avoit ébloui quelques esprits de la fausse espérance d'un succès impossible. On ne pourroit pas croire d'ailleurs que Philopœmen, occupé du projet qu'il a suivi jusqu'à la mort, eût perdu le long séjour qu'il fut obligé de faire à Paris pour les affaires du soixante-huitième régiment, sans en tourner les loisirs au grand objet de bonheur et d'utilité publique qui remplissoit exclusivement son âme. Cet espace est cependant peu rempli, soit dans le journal rapide et souvent illisible qu'il a laissé de ses principales opérations, soit par les traditions que ses amis en conservent. Sa vie étoit sombre, pensive, retirée, mais studieuse. Plutarque, cher à sa pre-

mière jeunesse, faisoit encore le charme de ses jours et de ses nuits. Il aimoit avec tant d'affection Montaigne et Charron, qu'il avoit détaché quelques feuillets de leurs livres pour les porter toujours avec lui. La littérature italienne lui devenoit familière, et il passoit une partie des heures à feuilleter Machiavel et Alfiéri, ses auteurs de prédilection parmi les ultramontains. Enfin, il récupéroit des jours perdus en revenant sur son éducation ébauchée, et en se perfectionnant dans la connoissance de la langue latine. Il seroit remarquable, mais il est possible, dans l'idée que je me suis faite de son caractère, qu'il ait consacré deux ans de sa plus grande force à se refaire écolier, pour se rendre capable de supporter sa mission, dans toutes les hypothèses où elle pouvoit le placer.

Philopœmen vivoit alors très-simplement, et d'une manière qui auroit paru incompatible avec son caractère connu, s'il n'avoit pas eu réellement la secrète intention de faire une épreuve sur lui-même. Il passoit deux heures tous les soirs, quelquefois seul, quelquefois accompagné d'un ou deux officiers, et plus fréquemment avec Spartacus et moi, dans un café très-obscur, situé à l'angle de la rue des Marais, et qui étoit tenu à cette époque par un nommé Putode, que les visites assidues du bonhomme Mercier avoient achalandé. C'est celui-ci qui m'entraîne dans cette digression, et qui me fournit une anecdote très-liée à mon sujet, dans lequel elle remplira un intervalle vide. Jamais Philopœmen et Mercier ne s'étoient vus, et le second, que tout le monde connoissoit de nom, devoit ignorer tout-à-fait le premier, qui se déroboit en quelque sorte à tout le monde. Nous causions de choses indifférentes, Spartacus et moi ; et Philopœmen, l'esprit fixé sur quelques grandes pensées, nous écoutoit sans nous entendre, quand Mercier entre, marche vers sa place habituelle, abaisse vers nous, par hasard, ses yeux vaguement contemplatifs, et les fixe sur Oudet, qui le regardoit sans le voir. Il s'arrête ; et, possédé de ce démon physiogno-

monique qui lui a fait dire tant de choses extraordinaires, parmi lesquelles je reconnois beaucoup de ridicules folies, il s'appuie sur sa canne, d'un air inspiré qui nous frappa tous. « Jeune homme, dit-il à Oudet, pardonnez au vieux « Mercier de vous troubler un moment dans vos médita- « tions ; j'en connois toute l'importance, et Dieu me garde « d'en empêcher le résultat. Je lis sur votre front tous vos « projets et toutes les forces que vous avez pour les ac- « complir. Sauvez la France, puisque vous l'avez résolu ; « mais, au nom de Dieu, ne faites pas retomber sur elle, « à votre tour, le joug dont vous voulez l'affranchir. » Cette scène singulière ne se passoit pas sans témoins. Outre Spartacus et moi, il y avoit autour de Mercier trois ou quatre personnes qui peuvent vivre encore, et parmi lesquelles on me nomma le chevalier de Bonneville. Une rencontre de ce genre n'auroit été négligée ni par Sertorius, ni par Mahomet. Je ne l'ai citée cependant ni comme une preuve de la destination d'Oudet, ni comme un exemple de la perspicacité de Mercier ; mais comme une de ces circonstances étranges que Plutarque n'auroit pas oubliées, s'il avoit eu à écrire l'histoire d'Oudet, parvenu au dernier terme de sa carrière, à travers tous les genres de gloire qui lui étoient réservés.

J'ai dit que le secret de la conspiration n'étoit jamais parvenu à Bonaparte d'une manière bien lucide, et la raison en est extrêmement simple. Philopœmen étoit le centre unique d'une foule de cercles enclavés les uns dans les autres sans aucune connexion sensible. Tous ces cercles étoient composés d'agents essentiels d'une conspiration inconnue, dont le secret résidoit dans un seul homme. Il n'y avoit autour de lui qu'une pensée, mais elle étoit disséminée sur tant de points, qu'elle n'avoit d'existence collective qu'à ses yeux, et qu'elle ne pouvoit être mise en action que par sa volonté. Peu d'hommes ont été plus avant que moi dans les secrets les plus intimes de son cœur ; mais celui de Philadelphie étoit l'Arche sainte,

et je ne m'en suis formé une notion claire qu'après six ans d'observations successives. Encore ces notions sont-elles bien loin d'avoir l'autorité de fait dont les tribunaux ont besoin pour prétexter les jugements que la tyrannie leur impose, et pourtant elles ont été vérifiées depuis par l'expérience des résultats. Qu'auroit donc pu contre lui le délateur des derniers rangs, qui ne voyoit dans la société qu'une institution de caprice, à laquelle il étoit attaché par une dépendance étroite, mais sans but, sans nécessité sensible, sinon semer quelques méfiances inutiles et toujours frustrées, dont la honte seroit retombée sur lui? C'est ce qui arriva cependant, et c'est ce que Philopœmen avoit prévu sans s'en effrayer. L'existence de la société fut connue, mais sa destination ne fut point devinée. Dans le vague de ses soupçons, le consul, alarmé sans être convaincu, se borna à quelques mesures de police militaire. Deux généraux, et un certain nombre d'officiers supérieurs reçurent leur retraite. Philopœmen fut renvoyé à son corps, qui occupoit alors la garnison de Saint-Martin, à l'île de Ré. Il y fut accueilli avec un enthousiasme qui aigrit les défiances, mais qui ne les éclaira point; et ce premier revers augmenta l'importance de l'institution, sans la compromettre.

C'est ici la place d'une anecdote bien curieuse, qui ne sera pas nouvelle pour le grand nombre des Philadelphes, mais qui frappera les autres par un rapprochement dont ils ont souvent cherché l'explication. Je ne sais plus de quel corps étoit le capitaine Morgan qui fut arrêté à l'époque où je suis arrivé, sur la simple déclaration d'un homme étranger à la société, qui avoit remarqué parmi ses bijoux quelques joyaux d'une forme singulière. Quoi qu'il en soit, Morgan, bien atteint et bien convaincu de posséder les signes et les secrets d'une société que l'on cherchoit à investir, fut soumis aux interrogatoires les plus sévères, aux épreuves les plus pénibles, aux rigueurs les plus obstinées; et on lui notifia formellement qu'il n'ob-

tiendroit jamais d'adoucissement à son sort tant qu'il ne révéleroit point les particularités dont le hasard ou l'initiation l'avoit fait confident. Ce héros, qui pouvoit tout dire sans rien livrer, car il n'avoit encore reçu que les premières communications et ce qu'on appeloit le baptême de l'Ordre, ne put supporter ni l'idée de cette trahison ni la cruauté des traitements dont on le menaçoit. On le trouva mort dans son cachot, la poitrine découverte et le sein empreint de la même figure qu'on avoit surprise dans ses effets lors de son arrestation. Cette figure fut quelque temps après celle de la croix de la Légion-d'Honneur, avec le seul changement de la tête et de la devise [1]. Ainsi, le signe caché des Philadelphes devenoit un signe public, et quelques-uns des adeptes de l'ordre le plus élevé en conçurent de l'effroi, parce qu'ils crurent deviner tout ce que cette combinaison avoit d'insidieux. Philopœmen entra cependant au milieu du petit cercle que notre grade composoit, le front levé, l'œil pur, le sourire sur les lèvres, et nous saluant avec cette affabilité charmante qui lui gagnoit tous les cœurs, « Eh bien ! frè-

[1] Tout le monde fut surpris de la substitution d'une étoile à la figure consacrée d'une croix, parce que le secret de cette substitution resta enseveli parmi les Philadelphes. La croix des Philadelphes ne porte d'ailleurs ni tête ni devise dans le centre, mais le *nombre* de l'ordre en chiffres arabes. Il est bon de remarquer, au reste, qu'Oudet avoit institué certaines décorations, soit perpétuelles, soit temporaires, que les frères portoient ostensiblement dans l'assemblée, et qui étoient le prix de services signalés rendus à la société ou à l'État. Les motifs et la nature de cette espèce de distinction occupoient même un titre exprès des constitutions philadelphiques. La décoration attribuée aux grands faits d'armes, et qui étoit conséquemment la plus multipliée de toutes, avoit pour devise les mots : *Honneur et Patrie*, comme la croix ou l'étoile de la Légion-d'Honneur, et il paroît très-vraisemblable que le brave Morgan portoit cette décoration particulière lors de son généreux suicide.

Un biographe de Moreau rapporte de lui un mot fort singulier, qu'on a souvent contesté, à défaut de lui trouver une explication raisonnable. Quelque temps après l'initiation du général aux mystères des Philadelphes et sa promotion à la *censure*, on parloit chez lui de

res, dit-il, qui l'auroit cru ? Bonaparte est notre complice, Philadelphie est consacrée, et c'est la Légion-d'Honneur qui renversera la tyrannie. » Nous étions décorés tous, et nous le regardâmes avec tristesse, parce qu'il ne l'étoit point, et que cet oubli volontaire dans lequel on avoit laissé le plus brave des braves, étoit humiliant pour ses camarades. Il nous comprit assez tôt pour nous épargner des excuses ; et, ouvrant brusquement sa veste, pour nous faire voir la croix du grade, qui étoit cachée dessous : « Elle est là, dit-il, ensuite, portant sa main sur une forte cicatrice qu'il avoit au-dessus de la clavicule, il ajouta : Elle est là ; et puis, en la rabaissant vers son cœur, elle est là. Et il nous tendit ses bras, où nous nous précipitâmes ensemble. De six que nous étions ce jour-là, nous ne restons que trois, et un des trois autres a eu le bonheur de mourir avec lui.

Je viens de le faire parler deux fois, et je crois avoir rendu ses paroles telles que je les ai entendues ; mais qu'elles sont loin sans doute de l'être comme il les a dites ! J'avoue que je ne conçois pas la possibilité de

la Légion-d'Honneur, qui prêtoit même, dans son petit cercle, à des sarcasmes assez amers. Quelqu'un s'étonnant de ne pas le voir encore appelé aux premiers rangs de ce nouvel ordre de chevalerie, fondé sur des services que personne n'avoit rendus au même degré, « Bonaparte, « dit-il en souriant, se seroit trompé dans son espérance en m'écar- « tant de la Légion-d'Honneur : c'est qu'il ne sait pas que je la com- « mande. » Il n'y avoit rien de plus vrai.

Malet regardoit si bien l'institution de la Légion-d'Honneur comme une consécration de l'institution des Philadelphes, qu'il le fait entendre d'une manière adroite, et par une phrase à double entente, dans sa réponse même à M. de Lacépède, le 11 nivôse an XII :

« Citoyen, j'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de « m'écrire, et par laquelle vous m'annoncez la marque de confiance « que vient de me donner le grand conseil de la Légion-d'Honneur en « m'admettant au nombre des membres de cet ordre. C'est un té- « moignage d'estime auquel je suis on ne peut pas plus sensible, et un « encouragement à me rendre de plus en plus digne *d'une association « fondée sur l'amour de la patrie et de la liberté. J'ai souscrit de « cœur et d'âme au serment exigé*. Recevez, etc. » (*Note de Nodier.*)

faire sentir ce que sa physionomie, ses gestes et ses inflexions ajoutoient de charme et de séduction à ses paroles ; c'est de lui qu'on est obligé de dire, comme Eschine de Démosthènes : Que seroit-ce si vous l'aviez entendu? Nous ne devions plus l'entendre long-temps, et quelques-uns de nous ne devoient jamais le revoir. Les soupçons qu'il avoit excités, aggravés par de fausses déclarations, car il n'y en eut pas une qui reposât sur les faits véritables, suffirent pour déterminer sa première proscription. Il fut destitué quelques jours après, avec ordre de se retirer à Ménale, petit bourg du Jura, voisin du lieu de sa naissance, et de ne point en sortir. L'exil ne pouvoit rien au bonheur d'un homme tel que lui ; mais il aimoit trop la patrie pour laisser imparfaites les grandes résolutions qu'elle lui avoit inspirées, et pour abandonner Philadelphie, son ouvrage et son espérance. Un ambitieux, qui n'auroit eu que sa gloire personnelle en vue, l'auroit peut-être fait ; mais la gloire personnelle n'entroit dans ses considérations que d'une manière très-secondaire, quoiqu'il y attachât beaucoup de prix. Sa grande âme n'aimoit rien autant que son pays ; et quand il fut trop certain qu'il lui étoit devenu inutile, au lieu de s'abandonner à un lâche désespoir, il se chercha un successeur qui pût recevoir le dépôt de toutes ses idées, et qui fût capable de les mettre en œuvre. Le monde ne nommoit alors qu'un seul homme à qui Philopœmen crût devoir cette concession, c'étoit Moreau.

V

Second âge des Philadelphes. — Admission et censure de Moreau. — Conspiration de Pichegru, inexactement appelée conspiration de Moreau. — Hésitation de Moreau expliquée et justifiée par l'histoire des faits.

Lorsque le chef temporaire de la société avoit achevé son exercice, ou bien lorsque des considérations d'intérêt public ou des affaires personnelles, dont le motif étoit accueilli, le forçoient à s'en démettre, il adressoit à la réunion urbaine la plus nombreuse qu'eussent alors les Philadelphes, une liste de vingt-cinq personnes qu'il avoit soin de choisir dans le grade supérieur, et parmi lesquelles l'assemblée nommoit cinq candidats au scrutin. Le bulletin de cette nomination lui étoit renvoyé séance tenante, et il le faisoit connaître par autant de copies aux cinq candidats désignés. Chacun de ceux-ci envoyoit son vote, et le successeur de ce chef suprême, que nous reconnoissions sous le nom de censeur, étoit choisi à la majorité absolue des voix : dans le cas de deux contre deux et d'une voix perdue, l'ancien chef décidoit sans contestation.

Ce chef devant être choisi presque toujours parmi des militaires, on avoit dû prévoir le cas où il seroit ravi à la société, sans avoir préalablement pourvu à son remplacement. Il adressoit donc tous les mois, à la principale assemblée, une liste close de vingt-cinq candidats, qui ne devoit être ouverte qu'en cas de mort, de disparition constatée, ou de réclusion à temps. Cependant, les statuts qui n'avoient rien omis de tout ce qui pouvoit donner au chef de l'institution l'autorité la plus exclusive, lui permettoient d'élire lui-même son successeur, par privilége de nomination clinique ou *in articulo mortis*, dans le cas

où il étoit frappé sur un champ de bataille ou conduit à l'échafaud, pour le service de la patrie ou pour le service de l'ordre. Cette transmission de pouvoirs se faisoit alors par une simple communication verbale, et par la cession des attributs que le chef devoit toujours porter sur lui; ou bien, dans le cas où il ne lui étoit pas possible de communiquer immédiatement avec la personne qu'il avoit l'intention de désigner, elle étoit reconnue et mise en vigueur sur la foi de son codicille.

Philopœmen ne voyoit donc aucune difficulté à l'élection de Moreau. Il étoit sûr de flatter son grand cœur en lui offrant les bras et la vie de quatre mille officiers dévoués, de toutes armes, et d'un nombre considérable de jeunes et énergiques citoyens, distingués par de grandes qualités morales, ou par des talents précieux. D'un autre côté, il ne faisoit pas de doute que le nom de Moreau n'attirât toute l'attention de l'assemblée à laquelle le choix seroit remis, et la plus nombreuse des réunions urbaines n'excédant pas trente personnes, il n'y avoit rien de plus facile pour lui que d'amener dans le lieu de sa propre résidence un nombre majeur de Philadelphes, pris parmi ses plus affidés. Enfin, car il avoit l'habitude de tout prévoir, dans le cas où la grande réputation de Moreau produiroit un effet contraire à son attente sur des esprits prévenus contre tous les genres d'illustration et de gloire qui pourroient compromettre leur indépendance, il ne devoit pas hésiter à faire usage du privilége de l'élection clinique, soit en disparoissant tout-à-coup du milieu de l'exil, soit en se dévouant à la mort des conspirateurs, par quelque complot arrangé qui ne hasarderoit que sa vie. Il manquoit cependant une condition essentielle à l'exécution de son plan, c'étoit que Moreau fût Philadelphe, et qu'il pût ou qu'il voulût le devenir. Philopœmen n'avoit jamais servi sous les yeux de Moreau. Il n'en étoit pas connu de vue, il ne lui avoit peut-être jamais été nommé, et dans ces circonstances difficiles, le

vainqueur d'Hohenlinden étoit signalé trop hautement à Bonaparte par sa renommée, il étoit le centre de trop d'espérances et l'objet de trop d'embûches pour ne pas être extrêmement difficile dans ses rapports et réservé dans ses communications. Cependant, Philopœmen, au mépris du ban qui lui interdisoit l'entrée de Paris, s'empressa de s'y rendre pour nouer avec Moreau les relations dont il faisoit dépendre le salut de la France. Un hasard heureux, car il lui avoit été impossible de prévoir cette circonstance, avoit placé alors auprès de Moreau lui-même l'homme du monde qui étoit le plus digne d'apprécier les vues de Philopœmen, le général Lahorie, surnommé depuis Thrasybule. Après son initiation, Philopœmen obtint aisément d'être présenté par lui au général, et cette communication, qui eut lieu à Grosbois, dura trois heures entières, à la satisfaction de tous deux. Ils s'entendirent dès le premier mot, parce que l'opinion qu'on avoit fait concevoir à Moreau des hautes qualités de son nouvel ami ne pouvoit qu'être avantageusement confirmée par son seul aspect. J'attendois Philopœmen dans ma calèche, et je fus surpris de sa joie. Elle ne se manifestoit que par des exclamations et des phrases entrecoupées qui, de la part d'un autre homme et dans une autre occasion, auroient présenté quelque apparence de délire. C'est qu'il venoit de voir sa pensée se réfléchir dans le cœur de Moreau comme dans un miroir, et que, dans cette unité de vues, cette sympathie de caractères, il ne doutoit plus du triomphe de la société et du salut de la patrie. Il n'y avoit rien d'ailleurs à changer à son ouvrage. Il sentoit que l'ensemble de son système avoit pourvu à tout, et Moreau n'avoit pas trouvé une objection qui ne fût prévue, pas une condition essentielle qui ne fût devinée, pas un danger qui ne fût écarté, et quelquefois tourné à l'avantage du plan par des précautions ingénieuses et sûres. Toutes les fois qu'il m'a dit : « Il faudroit, » s'écrioit Oudet, j'ai pu lui répondre : « Cela existe ! » A la

fin, il a repris, en me serrant la main avec expansion : « Puisque cela existe, je suis à la France et à vous. Je ferai mon devoir. » Je ne doute pas qu'il ne le fasse, reprenoit Philopœmen. Voilà de grands événements et une grande destinée.

Ces détails me frappèrent tellement, ils sont si présents à ma mémoire, que je pourrois facilement en étendre le récit, mais les événements me pressent. Les circonstances qui accompagnèrent la réception de Moreau ne sortirent pas cependant d'un très-petit conciliabule, où je n'eus point l'honneur d'être admis. Le texte le plus strict des statuts n'exigeoit que trois Philadelphes pour la réception d'un frère à tous ses grades, et comme cette cérémonie demandoit une discrétion d'autant plus sévère que Philopœmen, qui devoit nécessairement y comparoître, étoit sous le poids d'un ordre d'exil, il fut convenu que ce nombre n'y seroit pas excédé. L'état des Philadelphes présents fut soumis au récipiendaire qui choisit lui-même les témoins et les agents de son initiation, et elle eut lieu, pour le premier grade, dans un hôtel garni des environs du Palais-Royal [1]. Les second et troisième lui furent donnés à Grosbois, où Philopœmen passa trois jours en étroites communications avec lui, pendant que l'assemblée de Paris qui se trouvoit alors, suivant les états de la société, la plus nombreuse de France, faisoit le choix de cinq candidats dans la liste envoyée par son chef pour la désignation de son successeur. Le nom de Victor Moreau, qui paroissoit pour la première fois dans cette liste, frappa les auditeurs d'un étonnement plus facile à comprendre qu'à décrire, mais qui ne tarda pas à se changer en enthousiasme. Son nom fut amené le premier par le scrutin, et on pense bien qu'il ne lui manqua de voix que la sienne pour remplacer Philopœmen, dont les motifs de démission n'avoient pu être rejetés. Le second régulateur des Philadelphes

[1] L'hôtel Berlin, rue des Frondeurs.

reçut le surnom de Fabius, que des historiens lui ont depuis confirmé, ou par révélation, ou par instinct.

J'ai vu Moreau quelquefois, mais il ne m'est guère connu que par le glorieux témoignage de l'histoire. Il étoit bien loin d'avoir cette solennité un peu théâtrale, qui étoit le caractère distinctif de son devancier et qui sert à remuer les hommes. Je lui trouvai la simplicité d'un vieux héros, d'un guerrier classique, et non l'esprit d'un conspirateur. Son adhésion au système de notre institution fut toujours voilée du prétexte d'une liaison morale, et l'habitude de ses mœurs douces et casanières ne laissoit pas espérer autre chose à ceux de nous qui n'étoient pas dans sa confidence intime. Il n'aimoit pas Bonaparte, mais il ne l'attaquoit ordinairement que par des épigrammes sans fiel et, s'il faut le dire, sans conséquence. Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que Moreau, tout en se jouant dans ses discours du gouvernement consulaire, paroissoit redouter d'en porter le poids. Il l'avoit refusé, et c'étoit un tort très-grave, soit qu'il provînt d'un excès inconcevable de modestie, soit qu'il résultât plutôt, comme je suis porté à le croire, d'un penchant déterminé pour la paresse. En acceptant l'offre du Directoire, Moreau délivroit la France, et de la tyrannie qu'elle subissoit et de celle qu'elle avoit à subir. Il lui épargnoit quinze ans de malheurs, et il anticipoit de tout ce temps sur le système de restauration libérale qui nous étoit réservé. Je ne le condamne point, ni pour ce qu'il a fait, ni pour ce qu'il a voulu faire; la pensée de Moreau est au-delà de toute mesure pour la foule des hommes, et je me flatte moins que personne d'en avoir atteint la hauteur; mais je crois que le sort du monde devoit l'occuper plus tôt ou plus exclusivement, dès qu'il a eu les moyens de le fixer.

La promotion de Moreau fut promptement connue dans le grade supérieur de l'institution. Elle demeura cachée aux autres, du moins assez généralement, ou parce qu'on y trouvoit quelque avantage, ou parce que le laps extrême-

ment court de son exercice ne permit pas qu'elle fût répandue par des communications verbales. On sait que les Philadelphes ne reconnoissoient point leur chef sous son véritable nom, et qu'il ne se manifestoit qu'à l'abri d'une pseudonymie, qu'il n'étoit pas permis de violer par écrit. On a déjà vu d'ailleurs que l'élévation de Moreau à cette dignité fut antérieure de très-peu de temps à sa mise en jugement, qui interrompit toutes ses communications avec l'ordre et qui rendit un nouveau choix nécessaire. Dans les endroits où la nouvelle en arriva, elle produisit des effets très-contraires ; elle affermit à la vérité quelques esprits prononcés, qui s'étoient pénétrés à l'avance des intentions réelles de la société, et qui n'attendoient qu'un cri d'appel pour se rallier à la bannière de la restauration. Elle éclaira quelques esprits indécis qui avoient suivi le cours des choses sans se rendre raison de leur but, et qui surent dès-lors à quelles destinées les Philadelphes étoient appelés; mais elle rebuta les esprits timides qui n'avoient vu dans le pacte auquel on les faisoit souscrire, qu'une distraction d'oisifs. Le nom du premier censeur n'avoit point révélé d'ailleurs de projets absolus. Celui de Moreau faisoit tout deviner ou tout croire. Il étoit alors le centre d'une foule d'espérances opposées et par conséquent le centre de toutes les défiances du gouvernement et de ceux qui croyoient leur existence attachée à sa conservation. Il en résulta un grand brisement dans l'institution, et quelques parties s'en aliénèrent tout à fait, pendant que plusieurs autres se fortifioient en raison inverse. On sentit de toutes parts qu'on avoit un plan, une direction établie, une marche progressive qui, pour n'être pas bien clairement manifestée à chacun des membres de la société en particulier, n'en paroissoit pas moins entraîner la société tout entière vers des résultats qu'on ne pouvoit encore que soupçonner, mais auxquels on ne parviendroit point sans des sacrifices immenses. C'étoit un temps d'épreuves, et Philopœmen les dirigeoit du fond de sa retraite. Aussi im-

posant, aussi souverainement puissant dans son abnégation qu'il l'avoit été dans ses services, l'inoccupation de son exil, qui le laissoit tout entier à l'activité de son âme, le rendoit peut-être plus redoutable encore. Je ne sais si Bonaparte soupçonna ce dont l'oisiveté d'un tel homme étoit capable, mais trois mois étoient à peine écoulés qu'il lui fit expédier un brevet de major; et comme si un hasard avoit voulu faire concourir tous ces événements, Oudet arrivoit à Paris au moment de l'arrestation de Moreau, pour y ressaisir les rênes de l'institution qui échappoient à ses mains, et pour assurer la vie du censeur, en organisant autour de sa prison une conspiration de délivrance.

Les circonstances qui avoient engagé Moreau dans la célèbre affaire dont je parle ne sont pas assez bien connues de ses contemporains pour qu'on puisse espérer que l'histoire les éclaircisse jamais par des notions exactes. Toutes les explications qu'on peut donner à ce fait mémorable rentrent nécessairement dans la classe des hypothèses, et on n'a de raisons pour se décider entre les hypothèses diverses que des probabilités plus ou moins incertaines. Celles qui m'ont frappé ont pour moi une simple évidence de sentiment, que je ne me flatte pas de faire passer dans l'esprit des lecteurs, qui ne se rendent qu'à l'évidence des faits. J'ai commencé par établir, je répète souvent, et je persiste à croire, qu'il n'y a rien de plus semblable à un roman qu'une histoire secrète qui offre des circonstances très-singulières, et dont on ne peut citer les témoins. Je n'ai pas entrepris de faire considérer celle-ci comme une autorité suffisante pour régler des points de critique historique de la plus grande difficulté; mais je ne pense pas qu'ils puissent être réglés sans elle, et c'est pour cela que je présente ma pensée sous la forme d'une affirmation très-positive, même dans les cas où j'aurois beaucoup de peine à la convertir en démonstration. Je suis très-convaincu de ce que j'écris; mais ma conviction n'est une preuve que relativement à moi, et j'entraînerois le lecteur dans un dé-

dale ennuyeux de circonlocutions timides, si je ne hasardois jamais un fait encore nouveau sur une donnée qui m'est propre, sans l'envelopper de restrictions, ou le suspendre en vaines réticences. Mon récit ne peut être regardé par les lecteurs ordinaires que comme une espèce de fanal assez aventureux sur une mer inconnue, et il est contre la nature essentielle d'un récit de cette espèce qu'il lui paroisse autre chose. Ceux qui ont visité le pays sur quelques-uns de ses parages, et même sur ceux dont la situation relative ne permet pas de porter la vue au loin, accorderont plus de confiance aux indications que je donne, parce qu'ils seront préparés par des notions antérieures. Le petit nombre enfin ne contestera rien, parce qu'il a fait le voyage avec moi, qu'il a vu les mêmes choses que moi, et quelquefois davantage. Si cette relation n'avoit été imprimée qu'à vingt exemplaires distribués à vingt personnes qui ont possédé tous les secrets de l'institution, elle n'auroit pas à subir une critique de faits; mais il m'importe peu qu'elle en subisse, pourvu qu'elle produise tous les effets que j'en attends. Elle doit justifier la mémoire de Moreau aux yeux de ceux qui se croient le droit de lui faire quelque reproche, et qui auroient ce droit dans toute autre hypothèse que celle sur laquelle je me fonde. Elle servira la monarchie en l'éclairant sur un grand ressort de mouvements intérieurs dont l'existence ne peut être innocemment dissimulée à un bon prince; elle honorera enfin le souvenir d'Oudet, et elle consacrera les services de l'institution mémorable dont il a été le propagateur, et dont il est encore l'idole et la gloire. Si les cœurs froids ne voient dans ce récit qu'une invention bien ou mal arrangée, comme je suis trop porté à le craindre, j'en suis fâché pour eux et pour l'honneur de l'humanité. Il est bon de croire aux hautes vertus, quand ce ne seroit que pour exciter l'émulation.

La première question qui se seroit présentée à un juge impartial, celle qui occupera, avant tout, l'attention de l'histoire, c'est de savoir si Moreau étoit royaliste et pouvoit

prêter l'immense autorité de son crédit militaire et de sa réputation morale à la contre-révolution, c'est-à-dire à un système destructeur de celui dont il étoit l'ouvrage et dont il avoit été l'instrument. Tous les raisonnements, toutes les autorités, toutes les preuves atténuent, combattent, détruisent cette prévention fondamentale sur laquelle l'édifice entier de la conspiration étoit bâti. Moreau, éclairé par une expérience irrévocable, Moreau, sage, impartial, modéré, ami par-dessus toutes choses du bonheur public qu'il avoit inutilement rêvé dans d'autres systèmes, pouvoit sentir à la longue la nécessité d'une rétrogradation mesurée vers la monarchie, et d'un pacte garanti par des institutions sûres entre les Bourbons et la France ; mais Moreau n'avoit pas besoin, pour arriver à ses fins, du concours de l'étranger, qui auroit au contraire armé contre lui des préventions dangereuses. Un parti nombreux du sénat l'appeloit à la dictature ; l'armée l'y portoit d'une voix presque unanime ; et, pour écarter les obstacles qui embarrassoient devant lui le chemin, il venoit de trouver autant de séides que de Philadelphes.

Je sais qu'on a répandu dans le temps, et qu'on n'a pas démenti authentiquement depuis, des bruits très-différents sur l'origine de la conspiration de Moreau. Comme tous les moyens étoient bons pour détruire l'empire que Bonaparte avoit usurpé sur quelques esprits trop faciles, et comme la politique astucieuse de cette âme hypocrite n'étoit d'ailleurs que trop connue par les détours qu'elle savoit employer, on crut pouvoir assurer que c'étoit sa propre police qui avoit assemblé tous les éléments de cette affaire, et qu'elle n'avoit eu d'autre but dans son organisation que d'amener à Paris le reste des partisans fidèles de la monarchie, ou peut-être que de porter un coup irréparable à l'influence militaire de Moreau. Il est certain que Bonaparte put s'en promettre ces résultats quand elle lui fut connue ; mais il s'en falloit de beaucoup qu'il fût assez affermi alors pour oser hasarder une pareille tentative,

qui, toute surprise qu'elle fût avant le moindre commencement d'exécution, mit cependant sa vie et son gouvernement en danger. Cette prévention est une de celles que les nombreux ennemis de la tyrannie accréditoient à dessein sans y donner de confiance, mais parce que l'effet qu'elles produisoient dans l'opinion étoit favorable à leurs desseins.

Ce qu'on peut présumer de plus raisonnable et de mieux fondé en vraisemblance, c'est que Moreau, assuré des soldats par sa gloire et de l'estime publique par ses vertus, depuis long-temps appelé par des espérances et même par des sollicitations presque unanimes à la délivrance de la patrie, et se trouvant chef d'une conspiration admirablement organisée, qui mettoit dans ses mains les plus puissants moyens de changer la face des choses, ne dut pas balancer sur ce qu'il avoit à faire et transiger avec une si grande destinée. Le rôle de restaurateur de la monarchie étoit le seul qui pût flatter sa sage ambition en garantissant le bonheur de son pays. Mais il n'étoit pas le maître absolu de ses moyens : il avoit contracté avec les Philadelphes une grande responsabilité dont le despotisme inhérent à ses fonctions lui donnoit trop de moyens de s'affranchir, mais qu'il n'étoit pas dans ses principes de rejeter légèrement, surtout sans intérêt pour sa cause et pour le succès de ses desseins secrets. Il ne vouloit rien hasarder dans une si grande entreprise, sans s'être assuré des dispositions du roi, sans en avoir reçu l'énonciation immédiate, et sans avoir pourvu mûrement aux intérêts réciproques de la famille royale et de l'immense famille du peuple dont il faisoit partie. Moreau ne pouvoit établir aucune communication vague, aucun rapport intermédiaire pour arrêter un projet de cette importance, et il seroit absurde de croire qu'il eût jamais traité avec le roi au nom des François, et avec les François au nom du roi, d'une manière si niaise et si étourdie. Il ne falloit pas d'autre preuve pour l'absoudre devant la raison, mais il ne falloit pas d'autre preuve pour le condamner devant la justice d'un tyran. Quand il a dit lui-

même : *Comme depuis dix ans que j'ai fait la guerre, il ne m'est pas arrivé de faire des choses ridicules, on voudra bien croire que je n'ai pas fait celle-là,* il a abordé la question importante de sa procédure, et il l'a fort bien résolue; mais que peut la force de la dialectique la plus éloquente sur un groupe de procureurs imbéciles investis de la judicature pour condamner les ennemis du premier bandit qui les soudoyoit!

On vient de voir que Moreau avoit à sa disposition tous les éléments d'une révolution inévitable qui l'auroit investi du pouvoir suprême pendant tout le temps nécessaire pour préparer un changement plus sensible et une régénération plus complète. Il le laissa entendre à Lajolais, qui en conclut qu'il n'y avoit point de temps à perdre pour les royalistes; qui, toujours pressé d'être utile, au hasard de l'être à contre-temps, essaya de l'être cette fois-là plus à contre-temps que jamais, et dont la *hâtiveté* mal entendue empêcha l'effet des profondes combinaisons de Moreau. Cette indiscrétion de Moreau est la plus grande de ses fautes, parce que le caractère inconsidéré et la loquacité frivole de Lajolais réprimoient en quelque manière un pareil excès de confiance. Il falloit d'ailleurs toute l'impudence de Bonaparte pour oser dire aux François que Moreau avoit appelé Pichegru et avec lui soixante proscrits, obligés de chercher les ténèbres et d'éviter tous les yeux, pour exécuter un coup de main qu'il pouvoit commander à six mille braves qui avoient la confiance du consul et l'accès de ses palais. Cent fois des ordres avoient été impatiemment demandés à Moreau pour l'enlèvement de Bonaparte ou pour sa mort, et cent fois il les avoit refusés, parce qu'il craignoit d'agir d'une manière trop prématurée, sinon quant à l'opération qui étoit extrêmement facile, au moins quant à ses résultats qu'il croyoit devoir préparer plus lentement. Comment auroit-il accordé à des étrangers, quelque estimables qu'ils fussent d'ailleurs par leur dévouement loyal et leur intrépidité à toute épreuve, ce qu'il n'accordoit point

à ses compagnons d'armes, à ses amis, à ses frères? Et cependant il étoit sûr que ceux-ci ne démentiroient point ses promesses, ne contrarieroient point ses démarches, ne tromperoient point ses espérances! C'étoient des agents connus, unanimes dans leurs vues, inébranlables dans leur fidélité à sa personne, et qui, s'il faut le dire, appartenoient aussi absolument à Oudet et à Moreau qu'à l'État. Voilà peut-être un inconvénient remarquable des sociétés secrètes dans l'ordre naturel des nations. C'est qu'un homme de génie peut s'y mettre en balance avec la patrie et l'emporter sur elle.

Il seroit donc souverainement injuste de faire un crime à Moreau de n'avoir pas voulu agir à la légère et sur la foi de quelques hommes, auxquels il étoit étranger par sa vie politique et par ses principes, quand il étoit le maître d'amener un résultat plus sûr et plus heureux par d'autres moyens. Les circonstances dans lesquelles il se trouvoit étoient très-différentes de celles que nous avons vues depuis; le défaut de communication immédiate avec l'étranger tenoit beaucoup de citoyens dans une ignorance presque absolue des véritables dispositions du roi; on ne pouvoit former sur les intentions qu'il rapporteroit en France que des conjectures plus ou moins hasardées; et ce n'étoit pas sur des données pareilles que le chef d'un parti nombreux, qui lui accordoit toute sa confiance, devoit disposer du sort de ses camarades et de celui de l'État. Moreau avoit marché dans les rangs de la révolution; il étoit lié par ses opinions, par ses faits d'armes, par sa gloire tout entière à cette mémorable époque des temps modernes; destiné en quelque sorte à la vie républicaine par la sévérité de ses mœurs, par la pureté inaltérable de sa probité antique et par l'indépendance de sa grande âme, il avoit renoncé à voir cette forme de gouvernement s'établir dans sa patrie, parce qu'une malheureuse expérience lui en montroit tous les jours les inconvénients sous des couleurs plus sensibles; mais il ne renonçoit point à

voir le gouvernement monarchique, tempéré du moins par des institutions sagement libérales; il ne vouloit pas que des réactions cruelles coûtassent de nouveaux torrents de sang françois à cette nation déjà épuisée par les guerres civiles. Son espoir étoit de remettre le pouvoir dans les mains du roi légitime, il est impossible d'en douter; mais il se promettoit de le lui remettre librement, de lui-même, et pour accéder au vœu de la justice plutôt que pour fléchir sous la loi de la nécessité. Il auroit craint qu'une transition trop brusque, dans l'état des choses, ne s'opérât pas sans des secousses plus violentes encore qu'aucune de celles que nous avions ressenties, sans des déchirements qui achèveroient la dissolution du corps social et la perte du royaume. Il pensa, dès les premières ouvertures qui lui furent faites au nom de Pichegru, ou par Pichegru lui-même, qu'il n'y avoit point de mode de restauration plus dangereux que celui auquel on vouloit l'associer. Ce plan n'offroit rien en effet qui ne fût propre à effrayer une partie nombreuse et puissante de la nation, ou, pour mieux dire, la nation tout entière, en exceptant seulement quelques hommes très-prononcés pour la monarchie pure, qui n'ont jamais été fort nombreux, et qui l'étoient alors beaucoup moins qu'ils ne le sont devenus, quand le danger d'être royaliste a cessé. Les braves arrivés de Londres n'étoient pas de ces gens modérés, de ces esprits conciliateurs dont l'existence morale et la prudence éprouvée peuvent offrir quelque garantie à l'opinion, quelque titre à la confiance. Pichegru lui-même, qui porte peut-être un des noms les plus respectables que l'histoire ait consacrés depuis Épaminondas, savoit si bien qu'on étoit parvenu à lui aliéner la plupart des citoyens et des soldats, qu'il ne pensoit pas qu'on pût rien effectuer sans Moreau, dont la réputation n'avoit pas été, comme la sienne, compromise par le mensonge et altérée par la calomnie. Georges ne devoit sa gloire militaire, sur laquelle on n'étoit d'ailleurs pas bien d'accord, qu'aux évé-

nements d'une insurrection glorieuse et légitime sans doute, mais qui n'en passoit pas moins pour coupable aux yeux de la foule ; et des journaux dociles l'avoient travesti mille fois en voleur, en assassin ou en incendiaire. Parmi ses compagnons, il étoit des jeunes gens de la loyauté la plus franche, du courage le plus noble ; des hommes moins distingués par l'éclat d'une naissance illustre que par leur bravoure chevaleresque et leur pieux dévouement à la cause d'un roi malheureux ; mais personne ne les connoissoit dans l'intérieur où ils pénétroient pour la première fois depuis leur émigration. Enfin, il seroit inutile de le dissimuler, à cette élite de héros on avoit adjoint quelques aventuriers, distingués seulement par leur audace ou leur férocité ; propres à exécuter un coup de main, et, par conséquent, très-utiles à la réussite d'une tentative qui dépendoit d'un coup de main, mais trop dignes peut-être du nom général dont on eut l'insolence de qualifier les conjurés. Je ne regarde point l'emploi qu'on se proposoit d'en faire comme une vue fausse ou condamnable, mais je conviens qu'il y avoit de quoi donner lieu à quelques préventions de la part de quiconque étoit pressé d'entrer dans le plan de Pichegru, et de courir la chance de ses résultats. Ce que je remarque est si vrai, et le défaut d'harmonie des éléments de la conspiration étoit déjà si sensible, qu'il y avoit une scission de volonté et d'intérêts passablement manifeste dans cette société de malheur, que la vengeance de Bonaparte parvint à frapper. Que seroit-ce, si elle avoit triomphé de Bonaparte, et que chacun eût été abandonné à l'essor de ses passions ? Les pièces de la procédure témoignent fort clairement que Pichegru étoit embarrassé de Georges, et ne l'avouoit qu'avec peine ; de son côté, Georges et les siens se sentoient entraînés dans un tourbillon étranger, sans volonté, sans action propre, utiles par leur dévouement seul, et ménagés seulement parce qu'ils étoient utiles ; leurs subalternes ne leur inspiroient que du mépris, et c'est au

point qu'ils dédaignèrent de les embrasser sur l'échafaud, où tous les hommes sont égaux, surtout quand ils meurent pour la même cause. Entre les uns et les autres s'élevoit le patriciat de la conjuration, quelques gentilshommes, élevés en gentilshommes, et accoutumés à mépriser tout ce qui n'a pas reçu cette illustre faveur du hasard qu'on appelle la noblesse, mais qui consentoient à prêter momentanément leur cœur et leur épée à Moreau et à Pichegru, parce que Moreau et Pichegru pouvoient beaucoup pour la monarchie et pour eux. Cette opération avoit donc trois têtes diverses et point d'unité. Elle étoit donc mal conçue, maladroite et dangereuse, et c'est ce qu'elle parut à Moreau, qui étoit assez sûr de son fait pour ne vouloir rien donner au hasard. Il est à remarquer, en passant, que de ces trois classes d'hommes opposés en esprit, mais qui tendoient à un but commun, une seule fut frappée. Bonaparte épargna les nobles pour ne pas irriter des familles qui exerçoient encore une grande influence dans l'État, à l'instant où il y prenoit si insolemment le rang suprême. On verra quelles considérations sauvèrent Moreau, et les adhérents que l'on crut lui trouver, devant le tribunal qui les avoit condamnés d'avance, et qui les ménagea par une réticence dont l'explication a manqué jusqu'ici. Les hommes de Georges, qui s'étoient faits les instruments dévoués mais passifs de la conspiration royale, furent livrés au dernier supplice, parce qu'il n'y avoit pas plus d'intérêt à les laisser vivre que de danger à les faire mourir. Leçon terrible et cependant perdue pour cette partie saine et fidèle de la nation, qui ne consulte que ses affections et son jugement dans l'élection de la cause qu'elle embrasse ; qui meurt pour elle, souvent sans gloire, parce que l'histoire dédaigne ses titres modestes ; qui jouit de ses triomphes, presque toujours sans récompense, parce que la postérité oublie les services obscurs ! Il est vrai qu'il y a une consolation dans tout cela pour ceux qui voient bien les choses : c'est que ceux qui sont

morts sont précisément ceux qui n'auroient pas gagné à vivre.

Moreau n'avoit certainement pas l'intention de régner, que Pichegru lui reprochoit dans un moment d'humeur, par un propos constaté aux débats. Moreau, je le répète, désiroit que le pouvoir ne rentrât pas dans les mains des Bourbons, sans une transition dont il pouvoit seul occuper l'espace, et au moyen de laquelle il auroit arrêté avec eux une espèce de pacte social ou de traité conciliatoire. Ce que j'avance, avec quelque certitude, sera peut-être un grief contre Moreau, aux yeux des casuistes en politique, des législateurs routiniers, qui ne conçoivent pas qu'un sujet se soit trouvé une fois, dans toutes les hypothèses de l'histoire, obligé de discuter et d'établir avec son roi une transaction de puissance à puissance; mais c'est qu'il y a une puissance que ces grands observateurs ne connoissent pas, et dont l'expérience seule peut calculer les forces: la puissance des événements.

Si le caractère du roi avoit pu être connu de Moreau, qui étoit si digne de l'apprécier; si Moreau avoit pu prévoir alors tout le bonheur qui attendoit son pays sous le gouvernement paternel de Louis XVIII, il n'auroit pas hésité sans doute à remettre les destinées de la France entre ses mains, par les premiers moyens qui lui auroient été offerts; mais encore, il auroit fallu pour cela que les volontés expresses du roi lui eussent été notifiées d'une manière claire, d'une manière authentique, et qu'il n'eût pas risqué de compromettre la haute responsabilité à laquelle sa réputation le soumettoit, pour une entreprise désavouée. La parole de Pichegru étoit, à son égard, une caution très-puissante des intentions du souverain, et Moreau connoissoit trop Pichegru pour lui refuser la foi qu'elle méritoit; mais il paroissoit que l'opération elle-même avoit été donnée au hasard, et laissée à la merci de toutes les modifications que les circonstances y pouvoient apporter; il étoit même impossible qu'on l'eût arrangée autrement, et qu'on eût

pressenti de si loin des chances si incertaines et si multipliées. Qui pouvoit répondre alors que le roi ne se trouvât pas obligé de méconnoître des mandataires, ou infidèles, ou hasardeux, ou inconsidérés, dont le zèle n'auroit pas légitimé les procédés, s'ils avoient froissé l'intérêt public, révolté l'opinion et compromis la paix? Quel gage de sécurité Moreau avoit-il reçu pour la révolution et pour lui? Comment auroit-il expliqué son dévouement crédule et sa docile témérité, s'il n'en avoit recueilli d'autre résultat que le mécontentement de la nation et la dénégation du roi? Le voyage inopiné de Pichegru et des royalistes qui l'accompagnoient, lui prouvoit qu'on avoit mal interprété à Londres quelques mots jetés au hasard, dans une conversation confidentielle. Qui empêchoit que les émissaires, dont il étoit entouré, n'interprétassent aussi faussement les faits qui avoient déterminé leur démarche, et ne jugeassent aussi mal des résultats qui devoient en être l'objet? Une conspiration préparée hors de France, par des hommes qui ne voyoient la France qu'en souvenir, et qui en avoient oublié l'esprit, ne pouvoit réussir que par un de ces caprices du sort auxquels Moreau n'avoit pas le droit d'abandonner sa fortune, tant qu'il lui restoit des services plus essentiels et plus certains à rendre à la patrie.

Je ne crois pas qu'il y ait une autre manière raisonnable d'envisager les choses, et que personne ait le droit de juger Moreau sur les suites malheureuses de son hésitation, sans égard à la situation fausse et forcée dans laquelle il se trouvoit. Il m'est cependant prouvé que cette hésitation même n'a pas été aussi timide qu'on le croit généralement, et que Moreau, dans l'étrange hypothèse où l'indiscrète confiance de Lajolais l'avait placé, aperçut le seul parti qu'il y eût à prendre en pareil cas, et le proposa franchement à Pichegru, lors de leur dernière entrevue. Après avoir exprimé, avec beaucoup de force et de clarté, les raisons qui l'empêchoient de prêter à la conspiration elle-même l'autorité de son nom, il ajouta qu'il ne voyoit point d'in-

convénient à l'accomplissement du plan des conjurés, qui étoit de l'exécution la plus facile, à cette époque où Bonaparte, encore mal assuré dans son usurpation, n'affectoit pas tout-à-fait les formes extérieures de la tyrannie, et se laissoit approcher, au moins par les militaires. Il engagea Pichegru à remettre la responsabilité de cette expédition aux hommes entreprenants dont il étoit accompagné, en abandonnant à la force des choses les effets indubitables qui devoient la suivre. Il n'étoit pas possible qu'après l'enlèvement de Bonaparte, le sénat jetât les yeux sur un autre que sur Moreau, pour lui confier les rênes de l'État et le faire rentrer dans les attributions du premier consul. Une fois arrivé à ce point, Moreau, investi d'un grand pouvoir, soumettoit la charte à son roi et lui rendoit le trône : mais il le lui rendoit au nom de la nation, et après avoir traité pour elle. Sa dictature n'étoit qu'une transition douce entre la tyrannie et le gouvernement légitime ; mais cette transition rassurante prévenoit tous les dangers et concilioit tous les intérêts. Elle effraya cependant les royalistes que la perfidie de Bonaparte avoit accoutumés à la défiance, et qui craignirent de faire des frais inutiles de dévouement pour servir l'ambition d'un nouvel usurpateur. Ces inquiétudes réciproques, ces réticences alternatives qui résultoient du défaut fondamental de la conspiration, c'est-à-dire, de la discordance de ses éléments, la firent traîner en interminables délais et en occasionnèrent la ruine.

VI

Oudet rappelé à l'armée. — Conspiration de délivrance, ou première conspiration militaire pour sauver Moreau. — Institution de la procensure, créée par Moreau en faveur d'Oudet.

J'ai déjà dit que l'arrestation de Moreau concouroit, par un singulier hasard, avec le rappel d'Oudet et son arrivée

à Paris. On l'avoit tiré de son exil, moins sans doute pour satisfaire aux plaintes que cette vexation excitoit de tous côtés parmi les officiers, qu'à dessein de l'éloigner du centre de ses habitudes, et de rompre les intelligences qu'il commençoit à nouer pour l'insurrection du Jura. Le gouvernement avoit sur ce point des certitudes bien acquises et confirmées bien positivement, par les révélations d'un personnage célèbre de ce temps, dont je serai bientôt obligé de m'occuper avec plus de détails. Cependant l'influence militaire d'Oudet, beaucoup moins éclatante à la vérité que celle de Moreau, mais peut-être plus intime, plus immédiate et plus dangereuse pour le tyran, le sauvoit, jusqu'à nouvel ordre, de la proscription et de la mort. Il n'y avoit à alléguer contre lui ni pièces probantes, ni témoignages appuyés sur des faits, ni démarches suspectes ou même hasardées; on ne connoissoit ni les moyens qu'il pouvoit employer, ni le but vers lequel il pouvoit tendre; et, comme on n'avoit pas un seul prétexte spécieux à faire valoir pour justifier des mesures oppressives, on se contenta de l'isoler de toutes ses relations accoutumées, en lui donnant une mission dans le midi de la France, d'où l'on ne pensoit pas qu'il pût agir de long-temps sur la Franche-Comté et sur les départements de l'Ouest. Mais tous les ressorts de la machine surprenante dont il régloit l'action étoient montés avec tant d'art qu'elle n'avoit plus besoin de sa présence pour achever la révolution de ses mouvements; et il ne vit dans la nouvelle forme que prenoit son bannissement qu'un objet d'utilité très-réelle pour la société et qu'un moyen d'en propager les lois, d'en étendre les principes et de faire concourir à son succès de nouveaux adeptes et de nouvelles provinces.

Le premier but qu'il dût se prescrire alors étoit de sauver le *censeur*, et les préventions mêmes du gouvernement ne s'y opposoient pas, car les sentiments républicains d'Oudet étoient trop publics et trop prononcés pour qu'on le soupçonnât d'être lié à un mouvement royaliste; et il

lui étoit effectivement étranger, quoiqu'il y coïncidât par des vues secrètes que nous verrons se développer dans la suite. Cette heureuse méprise de la police favorisa la réunion d'un grand nombre d'officiers philadelphes qu'elle n'honora point de ses soupçons et qui vinrent préparer à Paris la délivrance de Moreau, sans perdre de vue celle de la patrie qui étoit leur premier objet. C'est cette conspiration partielle, ou plutôt ce symptôme d'une vaste et puissante conspiration, que M. de Beauchamp a désignée par hasard dans sa *Vie privée de Moreau*. « La victoire hon« teuse que Bonaparte venoit de remporter sur un ennemi « enchaîné, » dit cet historien, d'ailleurs moins exact que fécond et moins fidèle qu'élégant, « avoit failli causer sa « propre ruine. Il s'étoit formé, pendant le procès de Mo« reau, une véritable conjuration qui tendoit à le délivrer « à main armée, s'il avoit été condamné à mort. Les au« teurs de ce complot étoient, pour la plupart, des officiers « revenus de l'armée, et qui, travestis avec soin, se tenoient « cachés à l'écart. La police, instruite de l'existence de ce « complot, avoit fait entourer le Palais-de-Justice de trou« pes et de canons; vain appareil de la force, qui n'eût « point empêché l'explosion et l'exécution du complot « militaire, si Moreau eût été condamné à la peine capitale. « Il paroît certain, » ajoute le journaliste à qui je dérobe ces lambeaux, et que je crois assez bien informé pour un journaliste, « que ce complot militaire étoit antérieur à la « prétendue conspiration de Moreau, et que ce ne fut point « l'hésitation de Moreau qui fit échouer la conspiration de « Pichegru, mais bien la précipitation inconsidérée de Pi« chegru, sur la foi d'un rapport hasardé, qui fit échouer « la conspiration de Moreau. Les éléments qui la compo« soient d'ailleurs, les liens par lesquels il y étoit attaché, » continue-t-il, et les circonstances qui en empêchèrent « le succès demeureront un secret impénétrable tant que « la nécessité d'une révélation publique et loyale ne sera « pas démontrée aux hommes purs qui doivent la faire, et

« qui n'ont pas le droit de se dispenser de la faire depuis « que les motifs de cette conspiration n'existent plus. » Il falloit dire encore : « depuis qu'ils ne peuvent plus « exister ; » et les Philadelphes le savent bien : les sociétés secrètes qui ont un objet politique et qui sont héroïques sous les tyrans dont elles préparent la ruine, sont au moins inutiles sous un gouvernement naturel et légitime.

Le serment qui unissoit les Philadelphes et qui leur interdisoit la faculté de se lier à une entreprise politique sans ordre, sans aveu de la société représentée par son chef, étoit trop formel ; il engageoit Moreau depuis une époque trop récente, et il l'avoit lié d'une manière trop étroite pour que ses frères pussent long-temps suspendre sur lui quelque doute injurieux. Les statuts de la société exigeoient en pareil cas une enquête particulière, et la convocation d'un tribunal spécial qui devoit prendre une connaissance intime de tous les détails de l'affaire dans laquelle un Philadelphe se trouvoit impliqué. Condamné, il étoit livré à la justice ordinaire et aux lois qui sont faites pour tous ; mais absous par ses pairs, il devenoit un homme sacré pour eux ; il acquéroit sur tous les membres de l'ordre une autorité qu'aucune réunion d'hommes n'a donnée au malheur, une espèce de despotisme qui n'avoit souvent point d'autre titre que l'abandon ou la réprobation de la société commune, mais qui étoit d'autant plus imposant, ou pour mieux dire d'autant plus absolu, que cette réprobation étoit plus injuste ou plus cruelle. Institution sublime où la persécution devenoit un titre au dévouement, et où le plus opprimé étoit proclamé le plus puissant ! Il y avoit un article des lois constitutives qui portoit en substance, et peut-être littéralement si ma mémoire est fidèle : « Quand « le tribunal convoqué à cet effet aura absous un Philadel- « phe accusé, chacun des membres de l'assemblée locale « lui devra défense, protection et dévouement. S'il suc- « combe dans l'instruction publique sans que l'assemblée « parvienne à le soustraire à son jugement, elle sera ad-

« monestée ; mais si elle ne justifie pas des moyens qu'elle « aura inutilement employés à son salut, elle sera dis« soute. »

Le censeur en activité interrompu dans ses fonctions par un événement de force majeure, celui qui l'avoit précédé reprenoit, aux termes des statuts, l'exercice provisoire de la censure jusqu'à la nomination de son successeur, s'il y avoit lieu à procéder à cette nomination. Oudet rentroit donc dans les pouvoirs dont il s'étoit départi quelques mois auparavant, par le seul fait de l'arrestation de Moreau ; mais un acte émané de Moreau lui-même, et qui introduisoit dans l'ordre une dignité nouvelle, modifia légèrement cette disposition. Moreau, qui avoit appris à temps la réintégration d'Oudet dans l'armée, et qui sentoit la nécessité de lui redonner une influence très-puissante sur la société dont il connoissoit à fond toutes les ressources, s'étoit démis en sa faveur d'une partie de son pouvoir, sans renoncer à ce qu'il étoit essentiel qu'il en conservât. Il l'avoit nommé pro-censeur et investi d'une confiance illimitée qui rendoit cette dignité équivalente à la censure même. Elle n'a jamais été supprimée depuis, et comme Oudet, qui l'a gardée jusqu'à sa mort, demeura, par conséquent, pendant les quatre ou cinq premières années de la proscription du censeur, le centre de toutes les relations philadelphiques, il ne passa point aux yeux du grand nombre des Philadelphes pour avoir jamais cessé de l'être. L'intervalle qui sépare sa démission de la censure à son élection à la pro-censure n'est pas de plus de trois mois.

Les Philadelphes ne négligèrent aucun moyen pour sauver Moreau, et ces moyens furent si multipliés et ménagés si habilement, qu'il ne faut pas s'étonner de leur succès. Cependant, toutes les ressources de la séduction auroient échoué peut-être, si l'on n'avoit pas eu autre chose à opposer à Bonaparte qui avoit à sa disposition tant de séductions diverses, et qui répandoit si abondamment les faveurs et l'or sur quiconque vouloit trafiquer de sa

conscience. Les menaces et la terreur devoient agir plus sûrement, et leur effet s'étendit jusqu'au gouvernement, comme les amis de Moreau l'avoient espéré. Ce fut le gouvernement qui ravit ce grand homme au tribunal qu'il avoit chargé de le frapper, et cette proposition, toute vraie qu'elle est, ressemble assez à un paradoxe pour avoir besoin d'un développement de quelques lignes.

L'existence d'un complot immense et audacieux qui avoit la persécution de Moreau pour occasion ou pour prétexte, et qui pouvoit avoir la chute de l'empire naissant pour résultat, étoit connue de Bonaparte sans qu'il en eût pénétré le mystère dans tous ses détails. Des bruits populaires très-répandus, des rumeurs élevées dans différents groupes, des placards qui contenoient les provocations les plus hardies, des lettres anonymes qui se multiplioient enfin de la manière la plus alarmante pour le gouvernement, mais dont l'origine se déroboit à toutes les recherches de la police, quoiqu'elles se reproduisissent jusque sur les bureaux du nouvel empereur, et s'il faut en croire quelques anecdotes du temps, jusque sur l'oreiller où il alloit reposer sa tête, cette foule de circonstances ne devoit laisser aucun doute sur les événements qui se préparoient et que la condamnation de Moreau alloit faire éclater. Long-temps Bonaparte, dont l'opiniâtreté inflexible s'irritoit par les obstacles, s'étoit confirmé dans la résolution de perdre Moreau par l'intérêt même que celui-ci sembloit exciter, et il paroissoit difficile que le tribunal se défendît d'accomplir ses volontés, quelque intention qu'il eût d'ailleurs de se soustraire à la honte d'une si basse condescendance. Moins confiant que son beau-frère, sans être ni moins ambitieux ni moins indifférent sur la vie des hommes quand elle pouvoit servir à cimenter leur élévation, Murat craignit avec raison qu'une mesure de rigueur maladroite ou déplacée ne produisît l'effet diamétralement contraire, et ne déterminât la ruine du trône au moment de sa fondation; mais il est probable qu'il ne mit point

Bonaparte dans le secret de ses inquiétudes, et qu'il se servit d'un moyen détourné pour fléchir cette âme despotique, en la flattant d'un résultat plus propre à satisfaire sa haine et ses projets de vengeance. En effet, Moreau, assassiné de la main d'un bourreau, à supposer que son exécution pût s'accomplir, devenoit un objet d'intérêt général ; il devenoit surtout un objet de culte pour la partie mécontente de la nation qui étoit encore très-nombreuse, et son nom honoré comme celui d'un martyr, menaçoit de planer long-temps sur le peuple et sur l'armée qui se souvenoient de son courage et qui supportoient impatiemment son infortune. Moreau, condamné au contraire à une peine légère mais humiliante, perdoit par ce jugement ses droits à la pitié et peut-être ses droits au respect. On ne voyoit plus en lui qu'un grand chef déchu qui devoit l'oubli de ses fautes à l'éclat de ses services, et dont le châtiment modéré témoignoit en faveur du tribunal qui l'avoit jugé et du gouvernement qui l'épargnoit. Moreau en un mot n'étoit plus persécuté, il étoit flétri ; et cette idée convenoit si bien à Bonaparte, qu'il l'accueillit avec une impitoyable joie. Je ne dis point qu'il ne se trouvât pas dans le tribunal quelques hommes bien intentionnés qui n'auroient condamné Moreau qu'à regret, et qui peut-être même auroient eu le rare courage de l'absoudre, au hasard de perdre à cet acte de justice les émoluments de leur place et la faveur de la tyrannie ; mais ce qui est de fait, c'est que la mort de Moreau cessa d'être demandée par l'empereur, au moment où les débats s'animoient sur cette question, et que Murat qui l'avoit fait résoudre aux Tuileries est le seul homme qui puisse se flatter d'avoir exercé une influence salutaire dans le procès, si toutefois on peut appeler salutaire une influence dont les effets ont été si bien entendus pour le succès de l'usurpateur et pour la perte de ses ennemis. Après la manifestation formelle de cette dernière résolution, la discussion ne se prolongea que par une espèce de pudeur, ou pour rendre hommage aux

formes. Il seroit donc d'autant plus inconsidéré de se targuer de l'absolution de Moreau, quand on a eu le malheur d'être son juge, qu'on ne peut le faire sans rappeler qu'on a pris part à la condamnation *unanime* de ses prétendus complices; l'opinion qu'on s'honore d'avoir émise sur un des accusés n'a rien de commun avec l'opinion politique qu'on veut avoir professée alors, puisqu'elle est bien loin d'avoir été aussi favorable aux autres serviteurs dévoués de la cause royale; et on ne pourroit l'attribuer tout au plus qu'à des ménagements particuliers qu'il y a deux ou trois manières de mal interpréter. Quoi qu'il en soit, Moreau fut déclaré coupable et condamné à deux ans de détention. Ce jugement produisit le résultat perfide que la nouvelle cour en avoit attendu; les Philadelphes qui entouroient le Palais-de-Justice et qui avoient souvent témoigné à Moreau, pendant le cours de la procédure, les dispositions auxquelles ils se livroient et les sentiments dont ils étoient animés, soit par les signes qui sont pratiqués dans leurs assemblées, soit par des gestes encore plus intelligibles, virent succomber leur chef et s'évanouir cependant le prétexte du mouvement qu'ils avoient préparé pour le sauver et sauver la France avec lui. La tyrannie, qui seroit tombée le jour même, fut prorogée de dix ans, et le coup d'État qui perdoit Moreau sans le tuer, frappa de mort une génération entière que le mauvais ange des nations devoit moissonner sur le champ de bataille. Quant aux malheureux royalistes qu'une fidélité passive et obéissante avoit amenés à Paris à la suite de leur général, ils périrent presque tous sans autre regret sans doute que d'avoir si vainement compromis leur vie, et de ne laisser aucun fruit de leur courage. On rapporte qu'un des serviteurs les plus affidés de l'usurpateur pénétra dans leur cachot pendant le cours de la nuit qui précéda l'exécution et qu'il les y trouva en prières. Après les avoir regardés quelque temps avec un respect dont il ne pouvoit se défendre, il adressa la parole à Georges, et lui dit qu'il venoit au nom de son

maître lui offrir un emploi honorable dans l'armée; il ajouta que la clémence de l'empereur s'étendroit même à ceux des hommes qui l'accompagnoient, et qui voudroient se lier à son service par une abnégation sans réserve de leurs anciens principes : « Ceci ne me regarde pas seul, » répondit Georges, « et vous me permettrez de communi-« quer vos propositions à mes camarades pour en prendre « leur avis. » Il leur transmit alors les propres termes de ce message et attendit leur réponse. Burban se leva le premier en criant : Vive le roi ! et dix voix couvrirent la sienne de la même acclamation. « Vous le voyez, monsieur, re-« prit Georges, nous n'avons qu'une pensée et qu'un cri : « Vive le roi ! Ayez la bonté d'en faire part à ceux qui « vous envoient. »

VII

Seconde conspiration militaire des Philadelphes, connue sous le nom de *conspiration de T.....* — Projet d'alliance. — Révélation de Méhée.

Il ne faut pas croire cependant que l'absolution de Moreau eût tout-à-fait désarmé les Philadelphes. On n'a pas oublié que certains d'entre eux manifestèrent le dessein de frapper Bonaparte, à l'instant où il faisoit aux Invalides la distribution des croix ; et si cette résolution n'eut point de suite, c'est qu'elle fut conçue trop à la hâte, et qu'elle ne dépendoit point d'un plan déterminé sans lequel un Philadelphe n'avoit jamais le droit d'agir. Un chef d'escadron de dragons, allant recevoir sa décoration de la Légion-d'Honneur au pied de l'estrade sur laquelle Bonaparte étoit élevé, quatre ou cinq officiers se groupèrent sur ses pas, en portant la main sur la garde de leur épée, et l'un d'eux lui adressa distinctement cette question menaçante,

mais heureusement susceptible de plus d'une interprétation : « Est-il temps? » Elle parvint jusqu'aux oreilles de l'usurpateur qui pâlit d'épouvante et qui se leva de son trône avec un emportement mêlé de terreur. Cependant la présomption qui résultoit de cette phrase équivoque ne parut pas suffisante pour motiver une accusation d'ailleurs dénuée de toutes preuves. L'exil seul en fit justice, en attendant qu'un prétexte plus spécieux prêtât quelque apparence d'équité à des persécutions plus graves.

Il n'étoit pas besoin de la belle conduite que les royalistes avoient tenue dans l'affaire de Moreau pour décider Oudet à lier à son entreprise les hommes forts et loyaux de leur parti. Il étoit trop démontré dès-lors, pour quiconque avoit des vues pures et des idées saines sur l'état de la France, qu'on ne pouvoit la sauver que par le rétablissement de la monarchie dans la famille et sous la protection des princes légitimes. Tout prouve même qu'Oudet n'avoit pas attendu, pour arrêter son opinion, que le mauvais succès de la conspiration de Pichegru, par défaut d'ensemble, démontrât à tous les ennemis de la tyrannie consulaire ou impériale, de quelque opinion qu'ils fussent d'ailleurs, qu'il étoit impossible de renverser cet échafaudage monstrueux, tant qu'on ne s'entendroit pas au moins dans la combinaison des premiers moyens. Ce projet demandoit un grand concours de forces; et ce n'étoit pas trop que de réunir toutes les forces d'opposition connues dans une action simultanée : mais le nœud qui pouvoit les attacher les unes aux autres étoit plus difficile à former que le nœud gordien n'étoit difficile à dissoudre. Il paroissoit même impossible à ceux qui ne savoient pas encore qu'il n'y a rien d'impossible pour la constance et pour le génie.

J'ai répété souvent que l'inclination naturelle d'Oudet, ou si l'on veut le besoin insurmontable qu'il ressentoit de s'ouvrir une grande carrière qui n'est ouverte aux grands talents sans naissance que dans les gouvernements libé-

raux, l'avoit porté d'abord, et dans la ferveur de ses premières passions, à une prédilection prononcée pour la république ; mais il n'étoit pas comme tant d'autres engagé par des fautes, retenu par des excès qui lui rendissent le retour impossible. Aussi modéré dans ses actions qu'exalté dans ses sentiments, il n'avoit jamais compromis sa conduite publique par une démarche qui pût encourir le plus léger reproche ; et la tolérance inébranlable de son caractère étoit si bien exprimée par la douceur angélique de sa physionomie que son visage auroit démenti ses paroles si la chaleur du paradoxe l'avoit entraîné, comme cela pouvoit arriver souvent, au-delà des bornes de la justice et de la vérité. Je l'ai entendu répondre à des prêtres sollicités de prêter le serment du Concordat, et qui l'interrogeoient sur le parti à prendre dans cette difficulté, par la belle sentence de Pythagore : « Consultez votre conscience et abstenez-vous dans le doute. » Je l'ai vu établir son système libéral et poser les bases de sa république imaginaire dans vingt conversations diverses, parmi des interlocuteurs très-divisés d'opinions, sans qu'il lui arrivât jamais d'en choquer un seul ; je dirai plus, sans qu'il lui arrivât jamais de ne pas plaire à tous. Son exaltation entraînante et poétique, dont il n'étoit pas maître lui-même, pouvoit faire quelquefois des sectateurs à une idée fausse, mais elle n'a jamais servi une passion. Il avoit des illusions comme tous les hommes, et il s'y livroit sans réserve, tant qu'elles n'intéressoient que son esprit, mais il n'y avoit pas à craindre qu'il les convertît en systèmes, et qu'il en essayât légèrement l'application. C'étoit une âme trop belle, et pour son pays et pour son temps : on ne s'étonnoit donc point qu'elle vécût ailleurs en imagination et qu'elle substituât des chimères charmantes aux réalités affligeantes de la société. On pardonnoit à Oudet de rêver comme Platon, parce qu'on savoit qu'il pensoit comme lui et qu'il portoit toutes les vertus dans son cœur. On concevoit même, en l'écoutant, la possibilité d'une république bien

heureuse, celle qui auroit été peuplée d'hommes qui lui ressemblassent. Il est vrai qu'il n'y avoit pas d'argument plus puissant contre ses sophismes, et que l'énonciation de cette idée transportoit tout-à-coup l'auditeur dans la région des impossibles.

Il m'est donc parfaitement démontré qu'Oudet fut l'inventeur de ce projet d'alliance ou de fusion des partis qui pouvoit seul amener la destruction du despotisme impérial par le rétablissement des Bourbons et des lois. Les gens clairvoyants et bien intentionnés des deux opinions s'y rallièrent assez vite, aussitôt qu'on put en soupçonner l'existence; mais il remplit d'effroi deux classes trop nombreuses qui passèrent dès le même instant dans la dépendance du tyran, parce que la conservation de son épouvantable système leur offroit une espèce de garantie: l'une étoit composée des royalistes infidèles qui avoient vendu pour quelque place, ou pour quelque salaire, plus vil encore, les sentiments de reconnoissance héréditaire qui devoient les lier à la cause de leurs maîtres; l'autre, des républicains avides ou féroces qui avoient souillé leur cause par des bassesses, ou qui l'avoient rendue horrible par des cruautés. Un grand nombre de ceux-ci avoient été jetés à l'île de Ré, par une de ces mesures de sûreté que le pouvoir absolu ne se croit pas obligé d'expliquer, et dont les honnêtes gens ne croient pas avoir d'intérêt à se plaindre. Oudet, qui étoit convaincu que, dans une conspiration bien faite, il faut savoir tirer parti de tout, et qui avoit eu occasion de voir la plupart de ces exilés dans sa garnison de Saint-Martin, s'étoit emparé de certains d'entre eux sans les associer à aucune de ses secrètes pensées, et surtout sans charger la société dont il étoit le chef d'une recrue qui auroit pu ne pas obtenir son aveu. S'il en étoit quelques-uns que la souplesse de leur esprit, l'audace de leur caractère et une grande habitude des hommes et des choses pendant le cours de la révolution françoise rendissent éminemment propres à des services importants, il se

les attachoit facilement au moyen de quelques fausses concessions qui ne compromettoient ni la société ni lui. C'est en ôtant toute prise à la délation, et en ne laissant voir de sa pensée que ce qu'il pouvoit en montrer sans danger, qu'il échappa, ou aux investigations astucieuses, ou aux révélations maladroites de ce M. Méhée qu'il avoit lié à son entreprise, sans lui abandonner une seule confidence dangereuse. Quand M. Méhée compromit la vie et du moins la liberté de toutes les personnes faciles qui s'étoient ouvertes à lui, ou si l'on veut quand les aveux de M. Méhée servirent de prétexte à cette persécution, car il n'est pas de mon intention de rien ôter à la latitude de sa défense morale, son écrit n'exposa point la tête d'Oudet, parce qu'il ne put le faire soupçonner de rien qui ne fût connu de Bonaparte, ou qui ajoutât quelque chose à sa conviction antérieure. Bonaparte savoit bien qu'Oudet lui portoit une haine inviolable, et qu'il n'avoit point d'ennemi plus à craindre; mais encore une fois, il n'y avoit aucun fait positif qui justifiât ses soupçons et qui lui donnât le droit de frapper Oudet de la main du bourreau. Poussé par une inspiration infernale, il attendit une occasion plus facile, que la guerre ne devoit pas tarder de lui procurer.

Je n'ai pas besoin de raconter comment M. Méhée, qui se surnommoit alors Muller, Jablonski ou Obreskow, mais qu'Oudet, trompé peut-être, qualifioit d'un surnom plus énergique, laissa surprendre à la police le secret de sa mission, s'il parvient heureusement à prouver qu'il ne le lui a pas livré. On eut dès cette époque la sollicitude effrontée de ramasser ces turpitudes dans un volume in-8°, sorti des presses impériales, et que M. Méhée désavoue maintenant, dit-on, avec quelque apparence de vérité, puisque le gouvernement auquel il en attribue la supposition étoit notoirement enclin à cette espèce de supercherie, dont il n'est pas difficile de citer d'autres exemples. Ce qu'il y auroit d'étonnant, c'est que M. Méhée fût par-

venu à se faire plus vil dans son livre qu'il ne l'auroit été réellement dans le cas de la délation dont on l'accuse, et qu'il s'y fût prêté d'infâmes couleurs qui n'auroient existé toutefois que dans son imagination. Il seroit faux, même en dépit de lui, qu'il eût pris sa spéculation de si loin, et qu'il eût mûri si long-temps sa lâcheté et sa bassesse. Ce seroit la force des circonstances, ou l'avidité toujours croissante de la cupidité, ou l'habitude de mentir, même pour le service de son parti, qui l'auroit conduit à le trahir si indignement, et non une spéculation long-temps prévue, un calcul froidement ménagé. Il lui restoit même bien évidemment, à en juger au besoin par l'ouvrage qu'il ne reconnoît pas, une espèce de pudeur qui perce, on ne sait comment, au milieu de toutes les révélations, et qui atteste je ne sais quelle arrière-pensée dont je ne serois pas fâché qu'il se fît une excuse s'il ne peut pas faire autrement. Il seroit trop fâcheux pour l'honneur de l'espèce humaine d'être obligé de croire à tant de foiblesse.

Parmi les réticences de M. Méhée, il ne faut pas compter le silence qu'il a gardé sur les Philadelphes, car il m'est démontré qu'il en ignoroit l'existence, mais il est évident qu'il connoissoit Oudet pour le chef d'un parti nombreux, puissant, dévoué surtout, et s'il l'a nommé quelque part, ce n'est pas dans son livre. Il se contente de le désigner dans sa correspondance avec M. Drake d'une manière qui ne peut pas laisser de doutes à ceux qui m'ont lu avec quelque attention, mais qui n'a pas le caractère d'une dénonciation formelle pour les autres. « Le chef que vous m'engagez à vous faire connoître, » dit-il (page 147 de l'ouvrage intitulé : *Alliance des Jacobins de France avec le ministère anglois, suivie des Stratagèmes de Francis Drake*), « est un homme de vingt-huit ans, d'une taille et « d'une figure distinguées. Sa bravoure passe ce que je « pourrois vous en dire ; il parle avec grâce et écrit avec « talent. Les républicains ont en lui une telle confiance « qu'ils le voient sans la moindre inquiétude dîner chez

« le premier consul quand il quitte son corps pour venir « à Paris et faire la cour aux dames les plus répandues « au palais consulaire; voilà comme les républicains le « considèrent. Si vous voulez que j'ajoute à ces traits « celui que je crois pour mon compte avoir distingué en « lui, c'est qu'il est d'une ambition démesurée, et qu'il se « moque autant des républicains que des royalistes, « pourvu qu'il arrive à son but. Je crois avoir gagné sa « confiance en affectant, tête à tête avec lui, une morale « beaucoup moins sévère que celle dont il se pare en « public. Le premier consul fait tout pour se le concilier: « mais il n'y auroit pour cela qu'un moyen qui convînt à « l'autre, ce seroit de lui céder sa place. »

Il ne s'agit pas de discuter ici les inductions qu'on peut tirer de ce portrait, surtout dans sa partie injurieuse. Je n'ai pas dissimulé qu'Oudet fût ambitieux, je crois même que c'étoit la nuance dominante de son caractère; mais sa loyauté n'auroit pu être mise en question que par un esprit perfide et qui se seroit identifié avec la calomnie au point de l'introduire partout où le hasard le faisoit pénétrer. L'auteur de l'écrit dont je parle n'étoit peut-être pas plus digne de juger Oudet par ses qualités que par ses défauts; ou, pour mieux dire, il y avoit dans les défauts nombreux d'Oudet, dans ses imperfections les plus sensibles, dans ses faiblesses les plus condamnables, une sorte d'élévation à laquelle le vulgaire ne peut jamais atteindre, même par la pensée. Que seroit-ce donc, si cette appréciation émanoit, comme on l'a supposé, des derniers rangs de l'ordre moral, d'un homme qui avoit fait abjuration vénale de son honneur, de l'indigne délateur dont M. Méhée se sépare avec adresse et sans doute avec des raisons valables que l'histoire accueillera? Un reptile, et le plus vil de tous, peut se traîner sur la statue d'un dieu; il peut l'entourer de ses replis et l'infecter de ses venins, mais il ne la mesure pas.

M. Méhée fut envoyé à Besançon, sous le nom de

Muller, pour l'organisation de l'alliance qui a été révélée si hautement depuis sous le nom de M. Méhée. Oudet, certain des éléments qu'il avoit amassés dans ce coin de la France pour un mouvement partiel, se disposoit dès lors à l'effectuer, et il avoit choisi à dessein un émissaire dont l'existence politique offroit quelque garantie à son parti. M. Méhée, agent des Bourbons, étoit, suivant l'opinion commune, une assez bonne caution de l'oubli de toutes les fautes et du pardon de toutes les injures. C'étoit sous ce rapport surtout que son choix présentoit des avantages qui nous avoient séduits, et il ne manquoit pas de talent pour le rendre profitable à la patrie s'il en avoit bien senti l'importance, et qu'il n'eût pas été capable de mettre un instant les intérêts de la patrie en balance avec les siens. Je n'attends pas la justification qu'il annonce, pour penser qu'il partit avec l'intention d'être utile, et que s'il a cédé à la séduction, il ne l'a trouvée qu'en route. La prudence infaillible d'Oudet y avoit heureusement pourvu, comme à toutes les choses que le hasard laisse à la prévoyance de l'homme, et un envoyé particulier, expédié à temps, prévint les principaux agents de Franche-Comté contre un messager imprudent ou infidèle, qui perdit dès ce moment tous ses rapports avec le système de la conjuration. Il faut convenir qu'il se rendit même assez de justice pour ne pas entreprendre de les renouveler.

Toutes les communications de M. Méhée avec M. Drake et avec le ministère anglois, prouvent qu'Oudet lui avoit livré, avec sa réserve ordinaire, un petit nombre de données générales, qui suffisoient pour le service du parti, mais qui ne pouvoient rien pour sa perte. Ainsi, M. Méhée, ou celui qui a eu l'audace d'écrire pour lui, et qui soutient que ses bulletins étoient tout entiers d'invention, n'inventoit certainement ni le portrait d'Oudet, ni l'existence du comité d'alliance, qu'il ne pouvoit connoître à la vérité que par une approximation très-vague, quoiqu'il

en indique assez bien les éléments; ni les mouvements préparés dans certains lieux qu'il désigne toujours avec exactitude, mais sans donner aucune idée des moyens, parce qu'on l'avoit tenu sur ce point dans une heureuse ignorance. Ce n'étoit pas au hasard que cet écrivain officiel dénonçoit des provinces, et Bonaparte savoit bien que cette Franche-Comté, si obstinément accusée par ses espions, renfermoit ses ennemis les plus implacables, puisqu'il évitoit déjà d'en approcher; mais le soupçon qu'il laissoit planer sur la Franche-Comté ne la rendoit que plus redoutable, en compromettant indistinctement ses habitants. La délation escroquée à M. Méhée, selon l'hypothèse la plus favorable pour lui, ne changea donc rien à l'ancien plan des Philadelphes, et peut-être elle le servit, en faisant naître dans l'esprit des hommes les plus exagérés l'idée d'une réunion de forces et d'une concession réciproque de principes qui ramèneroit, presque sans efforts, un ordre de choses universellement désiré. Ce résultat fut même si public et si évident, que M. Méhée pourroit s'en servir avec plus de vraisemblance que d'aucun autre moyen, pour donner une couleur d'utilité à la dénonciation qu'on lui impute, si le fait en retombe définitivement sur lui.

VIII

Troisième conspiration des Philadelphes, connue sous le nom d'*Alliance*. — Son histoire. — Ses résultats.

Après le départ de Moreau, Oudet, pressé par des ordres supérieurs de se rendre à sa destination, ne s'y décida point cependant sans avoir tout préparé pour la révolution prochaine qu'il prévoyoit, et à laquelle il ne manquoit plus que l'assentiment du roi. Il ne voulut pas

toutefois se montrer à Besançon dans ces circonstances, et il se contenta d'appeler auprès de lui deux Philadelphes, dont le dévouement lui étoit parfaitement connu, et qui pouvoient lui tenir lieu de tout intermédiaire avec la société. C'étoient Spartacus et Werther, que j'ai déjà nommés, et dont l'intelligence souvent éprouvée par des missions difficiles n'inspiroit pas moins de confiance à Oudet que leur honneur et leur courage. Tous deux liés à Philadelphie par des serments sacrés, et à la personne de son chef par une espèce de culte qui les tenoit dans la plus étroite dépendance de ses volontés, ils penchoient cependant l'un et l'autre vers les opinions des royalistes, disposition déterminée par leur naissance ou par leurs relations, et très-exagérée par la haine que l'esprit de l'institution leur avoit fait concevoir contre Bonaparte. Ils n'attendoient même, pour embrasser ces opinions à découvert, que l'aveu de l'homme habile dont l'autorité régloit despotiquement toutes leurs pensées; et Oudet, qui étoit sûr de flatter leurs sentiments secrets, n'hésita pas à leur confier le projet auquel ses résolutions s'étoient arrêtées, celui de rétablir la monarchie des Bourbons sous le régime de la Constitution de 91, en faisant concourir à ce grand mouvement les opinions les plus opposées en apparence. Trois corps d'officiers, prononcés pour ce plan généreux et tout prêts à servir de leur épée les événements qui alloient en déclarer l'existence, composoient la plus grande partie des garnisons comprises dans le premier arrondissement de l'insurrection, et influoient sur le reste d'une manière puissante, ou pour mieux dire certaine. Il avoit fallu adresser aux agents connus du roi, dans les endroits où ces agents, généralement assez réservés dans leur zèle, manifestoient encore leur existence par quelques velléités d'être utiles, des émissaires nouveaux qui n'inspirassent pas les mêmes soupçons que Méhée, et qui ne pussent disposer d'ailleurs que de secrets sans danger. Les communications

les plus vagues étoient suffisantes dans l'état des choses, moyennant qu'elles fissent présumer à Louis XVIII ce qui se passoit en France, et qu'elles rapportassent aux hommes fidèles, qui se dévouoient encore à sa noble cause, l'espoir d'être justifiés par son aveu. Ces mesures prises, l'opinion mûre et le peuple disposé, il n'étoit question que d'établir un rapprochement très-facile à opérer entre les partis, et que de former dans un lieu quelconque un noyau d'insurrection, qui seroit grossi en deux jours d'une foule innombrable de mécontents, et entretenu par le zèle ardent de plus de deux cents Philadelphes déterminés, dont certains étoient très-exercés à la guerre. Telle est la mission dont furent investis Spartacus et Werther, dans les conférences de Dôle, et dont j'examinerai rapidement les résultats, non qu'ils aient eu quelque importance en eux-mêmes et qu'ils doivent laisser de grands souvenirs à l'histoire, mais parce qu'ils n'ont pas été loin de changer le sort de la France et qu'ils se rattachent immédiatement, comme je le ferai voir, aux conspirations de Malet. Ces détails, publiés aujourd'hui pour la première fois, me sont confiés par quelques-uns des conjurés, qui ont pu les observer de très-près, et qui n'ont été étrangers à aucune des circonstances intéressantes de l'événement.

Je crois avoir dit que Werther appartenoit à la noblesse. Il avoit une figure agréable, des manières élégantes, de l'activité, de l'esprit et du courage. Spartacus, un peu plus avancé en âge, quoique très-jeune encore, se distinguoit par une exaltation qui étoit capable de tous les sacrifices, et par une facilité de caractère, par une expansion de sensibilité qui le mettoit en rapport avec tout le monde. Ses opinions courageuses le faisoient accueillir des personnes les plus distinguées par leur naissance, qui restoient dignes de leur naissance, comme il en étoit quelques-unes. Ses manières affectueuses, son abandon familier le rendoient plus cher encore aux

hommes forts de la classe du peuple, dont il avoit cultivé l'amitié par instinct plutôt que par calcul. Tous deux étoient connus par la franche liberté de leurs principes, par leur opposition souvent manifestée à la tyrannie impériale, par quelques talents et surtout par quelques malheurs. Oudet les crut, avec raison, capables de ménager le rapprochement indispensable sur lequel il fondoit le succès de ses espérances, mais il ne leur permit aucune confidence entière, et il n'admit lui-même à la sienne qu'un Philadelphe de plus, au moins pour ce qui concernoit les bases, les moyens et l'époque de l'insurrection qu'on n'avoit besoin de révéler au grand nombre que par le fait. Ce fut Thémistocle, officier très-considéré, qui étoit chargé d'organiser un grade inférieur dans la force armée, et dont la prudence et la fidélité sauvèrent presque tous ceux qui coopéroient à l'entreprise, quand la plus infâme trahison l'eut fait échouer.

Werther retourna dans le Jura, dont l'excellent esprit, la position géographique et les relations faciles et multipliées avec l'étranger, faisoient le centre d'insurrection le plus favorable qu'on pût choisir. Spartacus fut envoyé à Besançon, qui étoit le quartier-général de la conspiration, et dont il étoit essentiel de s'assurer en y laissant au moins les ferments d'une insurrection auxiliaire. Quelques jours suffirent pour rapprocher les hommes de bonne foi qui pouvoient représenter moralement les deux partis et qui vouloient les représenter d'une manière profitable pour la monarchie. Il ne fallut pas plus de quelques heures pour convenir de certains principes auxquels ils s'arrêtèrent sans difficulté, parce qu'ils se trouvèrent du premier abord animés du même esprit. M. le marquis de Jouffroy traitoit au nom des royalistes, dont sa probité antique et sa franche courtoisie garantissoient assez les intentions loyales. MM. Martenne et de Franchet étoient destinés à diriger les mouvements intérieurs de la place après l'explosion des mouvements du dehors. M le lieutenant-colonel Pyrault,

chevalier de Saint-Louis, officier aussi aimable que brave, et l'un des caractères les plus chevaleresques de l'émigration, fut chargé du commandement général; M. Léclanché, qui agissoit avec une extrême bonne foi pour les républicains ralliés au système constitutionnel, avoit composé les premiers cadres d'insurrection armée, d'une foule d'habitants des campagnes du Jura qui se présentèrent au premier appel et qui répondirent aux espérances des conjurés tant qu'elles purent se soutenir. Un grand nombre d'hommes distingués par leur naissance, leur courage ou la fermeté de leur conduite, fortifièrent successivement l'*Alliance* du crédit de leur nom ou de l'influence de leur caractère. La propagande la plus téméraire et la plus imposante à la fois, celle qui se sert, pour répandre et pour consacrer ses principes, du saint ministère du sacerdoce, forma des adeptes zélés dans les villages les plus obscurs; et des prêtres éloquents, dont on n'a pas assez honoré le courageux enthousiasme, un Antoine-Remi Delacour entre autres, osèrent proclamer la vérité proscrite, dans la chaire de vérité, et rappeler au peuple malheureux le bonheur dont il jouissoit sous ses anciens rois. La citadelle de Besançon étoit prête à arborer l'étendard aux fleurs de lis, et la fidélité de deux supérieurs successifs avoit été mise à des épreuves difficiles. On n'y craignoit que l'obéissance passive et aveugle d'un dépôt de conscrits réfractaires; deux jeunes gens dévoués se déterminèrent à aller partager leur sort et préparer leurs résolutions. Les autorités étoient bonnes presque partout, et le gouvernement, comme égaré par un esprit de vertige qui ne l'a perdu que trop tard, sembloit conspirer contre lui-même. Enfin, il n'y avoit pas une petite ville où il ne se trouvât un comité royaliste, pas un bourg, pas un hameau dans lequel les hommes ou les circonstances n'eussent assemblé des éléments de révolution et assuré des intelligences au premier chef de parti qui se présenteroit. Il n'étoit besoin que du son d'une cloche, ou du bruit d'un tambour pour dé-

terminer un soulèvement, que d'un drapeau pour assembler une armée, que d'un chef pour la conduire ; et le moment où cela devoit arriver étoit appelé par tous les vœux. Le serment qui m'engage envers les Philadelphes, et qui me défend de les faire connoître sous leur nom social dans un écrit qui n'est pas exclusivement fait pour eux, m'a interdit le plaisir de nommer ceux qui vivent encore, quoiqu'il m'eût été difficile de ne pas les nommer honorablement. Quant aux royalistes zélés, aux patriotes purs, aux gens de bien de toutes les classes qu'ils parvinrent à s'attacher dans les nombreuses occasions où leur courage fidèle entreprit le rétablissement de la monarchie, et qui ne me sont qu'indirectement connus par les traditions de ma société, je me trouve à leur égard dans des rapports très-différents, si je ne me trompe, et je ne me crois pas obligé en conscience à refuser à leurs noms une publicité que leur modestie désavoue peut-être, mais que l'histoire réclame pour eux [1].

Oudet, satisfait du commencement de cette organisation à laquelle il paroissoit étranger, quoiqu'il en fût le moteur secret, ne vit pas d'intérêt à en suivre les développements sur les lieux mêmes. Il ne s'agissoit plus que de la généraliser en préparant sur d'autres points qui lui étoient bien connus, des mouvements analogues, et sa présence n'étoit par conséquent nulle part moins nécessaire qu'en

[1] Il est tout simple que j'en laisse échapper beaucoup, puisque je ne dois les renseignements dont je me sers qu'à des communications imparfaites et prises fort loin des lieux ; mais je rappelle aux personnes qui pourroient s'en plaindre que ce livre est consacré à une société dont je ne nomme point les membres, et que je n'y parle que fort accessoirement des hommes, très-recommandables d'ailleurs, qui n'ont eu de rapport avec cette société que par une action politique qu'elle déterminoit ou qu'elle étoit toujours prête à saisir. J'avoue, de plus, que cette espèce d'illustration, attachée aux services rendus, a été tellement prodiguée par les gazettes, par les brochures et même par des livres importants dans le sujet ou dans la forme, que je ne pense pas qu'elle soit désormais fort à cœur aux vertus généreuses, parce que

Franche-Comté. Il passa dans le Béarn après avoir établi entre ses principaux agents un mode infaillible de correspondance qui devoit le tenir au fait de tous les progrès de son ouvrage. Ceux-ci, uniques et sûrs intermédiaires entre Philadelphie et l'Alliance, formoient le nœud indivisible et indissoluble de cette conspiration partielle avec la conspiration permanente de la société dont ils étoient les sentinelles perdues. L'inquisition de la police pouvoit donc remonter jusqu'à eux, mais jamais au-delà, si elle parvenoit à découvrir leurs opérations, avant que la réussite en fût assurée, et c'est ce qui arriva peu de temps après, au moment même où l'ensemble des moyens ne laissoit plus rien à désirer aux esprits les plus inquiets.

Par une rencontre singulière et qui tenoit du miracle, quelques Philadelphes, que les circonstances de la guerre ou des commissions spéciales de leur chef avoient conduits en Allemagne ou en Italie, se trouvèrent initiés par le brave et habile Du Châteler à un plan d'insurrection du Tyrol, dont l'objet, comme celui de la société dont ils faisoient partie, étoit la délivrance et la régénération de l'Europe asservie par une famille d'aventuriers. Ils furent frappés de la ressemblance de quelques-uns des moyens et surtout de l'institution d'une société secrète qui sembloit calquée sur la leur et qui l'étoit peut-être en effet. Ce rapprochement remarquable leur suggéra l'idée d'établir

je n'en conçois pas sans désintéressement. Il y a eu dans la révolution une foule d'actions faites à toutes fins, et dont il est très-possible de tirer parti dans un état de choses arrêté, puisqu'on leur a ménagé autant d'explications diverses que le gouvernement à venir pouvoit prendre d'aspects divers. La science des compensations, si perfectionnée par les philosophes, a été portée à son apogée par les politiques de profession. Il y a des fidélités prononcées qui sont dignes d'occuper la mémoire des rois ; il y a des vertus sublimes qui honorent les nations, et dont elles doivent garder le souvenir ; mais il est peut-être bon de prémunir les rois et les nations contre ces spéculateurs en héroïsme, qui, depuis vingt-cinq ans au moins, se sont trouvé des vertus de réserve pour tout le monde. *(Note de Nodier.)*

entre les deux sociétés quelques points de connivence qui les missent en état d'agir dans des vues bien coordonnées et de marcher au même but l'une par l'autre. Il ne faut pas oublier que ce pacte mémorable est le premier germe de l'insurrection européenne qui a établi, au moins pour long-temps, la balance des empires et la tranquillité des peuples.

Le moment étoit pris et les moindres détails prévus, les uniformes prêts et les proclamations imprimées, quand une circonstance inattendue fit naître de nouveaux aperçus en réduisant tout le plan de la conspiration à une opération extrêmement aisée qui épargnoit une foule de lenteurs, les hasards d'une guerre civile et beaucoup de trouble et de sang. Bonaparte, qui n'avoit fait que préluder à la monarchie universelle, en usurpant l'empire, venoit de se faire décerner la souveraineté de l'Italie, et il alloit ceindre à Milan sa seconde couronne sur les débris des républiques qu'il avoit fondées. La première idée qui frappa les chefs de l'insurrection fut de fermer au tyran le retour des Alpes, et d'appeler contre lui, par l'initiative du Jura, l'alliance de trois ou quatre nations adjacentes, les Genevois, les Vaudois, les Valaisans, les Suisses qui n'aspiroient qu'à s'armer avec quelque espoir de succès contre l'oppresseur du monde. La plus foible lueur qui manifesteroit cet orage près d'éclater donnoit l'éveil aux montagnards du Tyrol et à ceux des Apennins, et de ces hauts sommets de notre occident, asile immémorial de liberté, il lui descendoit tout-à-coup une armée de vengeurs. Ce spectacle étoit fait pour séduire, même en espérance, des imaginations jeunes et fortes. Il n'y en avoit point de plus beau en effet, et c'étoit la première fois qu'il s'offroit aux regards du monde, que celui d'une ligue de peuplades obscures, à peine parvenues à l'adolescence de la civilisation, et unies pour sauver de la barbarie qui suit toujours le despotisme, les contrées les plus perfectionnées de la terre. Il étoit facile en apparence de faire sor-

tir les libérateurs de l'Europe des chalets de l'Helvétie; mais la Providence, qui vouloit donner une leçon plus formidable aux nations égarées, ne daigna pas le souffrir; et, comme si un caprice aveugle avoit déterminé son choix, elle fit passer les armes que nous avions préparées pour notre salut dans les mains des hordes sauvages qui vivent au bord du Tanaïs.

Le second avis qui fut ouvert étoit plus simple encore, et d'une exécution plus facile. L'itinéraire de Bonaparte lui faisoit traverser les montagnes et les forêts du Jura, et on savoit qu'il n'étoit accompagné dans ce voyage que de cinquante cavaliers divisés en deux pelotons égaux, dont l'un précédoit et dont l'autre suivoit sa voiture. Cent hommes bien armés suffisoient pour faire face à tous deux, et même pour les culbuter, pendant qu'un groupe intermédiaire cernoit l'équipage, enlevoit le tyran, et le transportoit en quelques minutes dans des lieux inaccessibles à toute entreprise humaine. Cette expédition parut si assurée dans les moyens, elle mettoit d'ailleurs un terme si court à l'insurrection, ou plutôt elle sauvoit si évidemment à la France les malheurs inséparables d'une guerre civile, qu'elle ne donna pas lieu à la plus légère contestation. Le temps pressoit, mais tout se trouvoit disposé pour une grande tentative, de quelque nature qu'elle fût, et celle-là n'étoit qu'un jeu auprès de celles qu'on avoit préparées. Un jeune homme, plein de zèle et de courage, qui avoit déjà fait la guerre de parti avec succès, M. Buguet, actuellement officier d'état-major, fut chargé de l'opération dont le conseil d'alliance, présidé par M. le marquis de Jouffroy, régla l'ordre et la conduite pour tout ce qui pouvoit être prévu. Trois jours après, M. Buguet commandoit cent quatre-vingts hommes d'élite, armés de fusils simples et doubles, et disséminés sur un espace très-étendu en pelotons peu nombreux, à la hauteur des villages de Tassenière et de Colonne. Cette petite armée, couverte du prétexte d'un trac, et qui ne pouvoit

présenter en dernière analyse aux soupçons de la police qu'un rassemblement de braconniers, étoit distribuée de la manière la plus convenable pour se concentrer au premier appel sur le point où l'on voudroit la porter. Des cavaliers affidés, qui couroient en ordonnances depuis ses derniers postes sur la route de Bonaparte, devoient annoncer son passage quelques heures à l'avance, et il n'en falloit pas tant pour achever les dispositions nécessaires. Le reste se bornoit à une évolution dont l'idée se seroit offerte à l'esprit le plus simple, et qui interceptoit le mouvement de l'escorte sur la voiture, évolution dont la facilité passe toute expression, dans une route assez étroite et tracée au milieu d'un fourré impénétrable à la cavalerie. Vingt tirailleurs d'une adresse infaillible, scrupuleusement choisis sur plus de mille, et embusqués de distance en distance, étoient réservés pour le cas d'une résistance qu'on supposoit à peine, et qui étoit cependant de toutes les chances possibles celle qu'on redoutoit le plus, parce qu'elle auroit coûté, au grand regret des conjurés, quelques gouttes de sang françois. Des mesures si bien prises ne pouvoient pas manquer leur effet, et il ne restoit pas le moindre doute sur la réussite, quand à la suite de plusieurs messages successifs, qui annonçoient l'approche de Bonaparte, on apprit qu'il étoit retourné sur ses pas au dernier relais, pour prendre une route plus longue et plus difficile qu'il avoit quittée la veille. On ajoutoit que le désordre et l'inquiétude qui se manifestoient dans sa physionomie marquoient assez la véritable cause de cette démarche rétrograde, et tout prouvoit que le secret de la conspiration lui avoit été lâchement vendu. Il est vrai qu'un soi-disant agent royaliste, très-nouvellement arrivé du dehors pour une commission importante relative à l'Alliance, et compris encore dans cette glorieuse liste d'exception où les chambres ardentes de la police cherchoient leurs victimes, avoit disparu la veille sans qu'on sût quelle route il avoit prise. Mais on osoit à peine arrêter sur lui un soupçon injurieux

que beaucoup de circonstances ont aggravé depuis, sans que rien l'ait suffisamment confirmé pour le tourner en certitude. Ce qu'il y a de trop positif, c'est que cet ambassadeur, au moins inexact, se rendit à Paris sans poursuivre sa mission, sans s'occuper d'en rendre compte; qu'il y fut accueilli, à ce qu'il paroît, avec des égards rarement accordés aux proscrits, rentrés sans autorisation spéciale, et que son nom n'a pas cessé depuis d'être investi d'honneurs déshonorants qu'il avoit peut-être payés du sien.

Cette circonstance fut suivie, à peu de jours près, d'un mandat d'arrêt décerné contre les chefs connus du comité d'Alliance. M. Pyrault, M. Léclanché, M. Buguet et le jeune Philadelphe que j'ai toujours désigné sous le nom de Spartacus. M. Léclanché fut seul surpris, parce qu'il se trouvoit hors du rayon de la force organisée. Les autres, prévenus à temps et sauvés par les moyens mêmes qui devoient servir à leur arrestation, se dérobèrent sans peine à des poursuites illusoires, à des recherches qui n'avoient qu'une apparence d'activité, et qui demeuroient toujours volontairement infructueuses, à tel point que les autorités supérieures ne pouvoient s'expliquer la maladresse bienveillante, et réellement inexplicable, de leurs agents. L'un des fugitifs, tombé par mégarde au milieu d'un détachement qui le pressoit depuis huit jours, après plus de quatre-vingts lieues de détours en tous sens, s'évada sur le cheval d'un des hommes qui étoient chargés de le saisir. Quant à la détention de M. Léclanché, qui fut très-longue et très-rigoureuse, elle ne resta cependant pas sans avantage pour l'Alliance. Les effets du hasard, ou peut-être quelques combinaisons secrètes, le servirent si bien, qu'il se trouva en rapports successifs, dans ses différents cachots, avec M. le marquis de Rivière, M. Bouvet-de-Lozier et M. Gaillard. L'idée de conspirer du fond des prisons étoit encore nouvelle, et on ne s'attendoit pas au parti que Malet en pouvoit tirer un jour; mais elle étoit justifiée d'ailleurs par une considération tirée du cœur humain.

Cette communauté de malheurs que le tyran avoit établie entre tous ses ennemis étoit un des vices radicaux de sa police. Il ne savoit pas que l'oppression assimiloit toutes les pensées, qu'elle opéroit une espèce de rapprochement sympathique parmi les esprits les plus dissidents, et qu'elle pourvoyoit ainsi à la plus grande difficulté de la contre-révolution. Non-seulement ce doux commerce de pitié réciproque qu'entretiennent des proscrits ouvre leurs cœurs à des communications plus étroites; non-seulement l'habitude de la persécution les prépare à des résolutions plus fortes et mieux combinées, mais il y a dans leur captivité même une sorte de garantie qui les encourage et qui les prémunit contre les terreurs communes. Le conspirateur du dehors a tout à craindre, parce qu'il a tout à perdre; une fois signalé aux sbires de la tyrannie, soumis à leurs enquêtes et privé de sa liberté, il ne redoute rien, parce qu'il a tout à gagner. Son imagination, excitée par la solitude, par l'oisiveté du corps, quelquefois par le désespoir lui-même, ne s'attache qu'à des entreprises imposantes, et leur dévoue l'emploi de toutes ses forces, qu'aucun autre soin ne distrait : ainsi, tels bras qui eussent négligé de s'armer contre un brigand heureux, s'il ne les avoit pas réduits à l'esclavage, se roidissent pour le combattre de toute l'énergie dont il croit les avoir frustrés. Libres, ils le ménageoient peut-être; captifs, ils l'écrasent de leurs chaînes.

L'influence d'Oudet sur le pays qui avoit dû être le théâtre de cette conjuration nouvelle, et où tous ses principes fermentoient encore avec une activité menaçante, étoit trop connue de Bonaparte pour que celui-ci l'y crût tout-à-fait étranger; mais il chercha le nœud incompréhensible qui l'y attachoit, et il ne le trouva point. Le chef de l'institution terrible qui minoit le gouvernement impérial, caché derrière tous les effets qu'il se plaisoit à produire comme un machiniste habile, étoit présent partout et ne paroissoit jamais. Récemment venu de l'exil, il fut frappé

d'un exil nouveau ; mais on ne put le compromettre dans aucune accusation déterminée, et généralement cette conspiration, la plus grave et la mieux ourdie de toutes celles qui ont éclaté sous le règne de Bonaparte, avant la seconde conspiration de Malet, se déroba aux investigations des observateurs les plus subtils et les plus intéressés, de telle sorte qu'elle ne donna pas même matière à une instruction publique. Dans les informations du préfet du Doubs, que la classe commune des conjurés déjoua avec beaucoup d'esprit, mais qu'une caste plus élevée et plus docile, parce qu'elle avoit un meilleur parti à tirer de ses foiblesses, seconda presque universellement, avec une condescendance mémorable, le nom d'Oudet ne fut pas même prononcé. Tranquille dans sa noble retraite, sur la foi inviolable de ses courageux amis, il recevoit dans ses bras l'enfant qui venoit de naître de son mariage contracté l'année précédente à l'île de Ré, et s'adressant à quelques Philadelphes qui l'entouroient : « Il est trop jeune, s'é-« crioit-il en le pressant sur sa poitrine, pour s'engager « à vous par le serment d'Annibal; mais souvenez-vous « que je l'ai nommé *Eliacin*, et que je lui lègue la garde « du temple et de l'autel, si je meurs avant d'avoir vu « tomber de son trône usurpé le dernier des oppresseurs « de Jérusalem ! »

IX

Suite de la conjuration de l'Alliance. — Première conjuration de Malet.

L'événement malheureux qui avoit fait échouer la conjuration de l'Alliance eut cependant, comme la révélation de Méhée, un avantage incontestable. Il donna une grande publicité au pacte des royalistes et des républicains purs, et il fit concevoir à tous les esprits la possibilité d'effec-

tuer ce rapprochement d'une manière plus sûre et plus profitable pour l'État. Il est vrai qu'il acheva de décourager les caractères timides et d'aliéner les caractères irrésolus; mais la conspiration des Philadelphes ne pouvoit que gagner à cette épreuve épuratoire. Oudet la regarda comme la dernière des initiations, et il se félicita de la désertion de quelques âmes foibles auxquelles on ne pouvoit se livrer sans risquer d'être trop souvent déçu. Ce ne fut pas même dans les hauts grades de la société que se manifesta cet esprit de dégoût, qui succède ordinairement à une longue suite de tentatives inutiles et qui altère quelquefois les résolutions les plus courageuses. C'étoit cependant dans les hauts grades que résidoit particulièrement le secret d'Oudet qui l'y avoit plus ou moins disséminé, et que personne ne pouvoit se flatter de posséder tout entier. La dénonciation de Bodemann, la troisième à ce que l'on croit qui ait paru compromettre l'existence des Philadelphes, n'apprit rien de positif à la police, et ne servit qu'à confirmer ses soupçons sans les éclairer. Bonaparte sentoit partout l'action de cette société terrible, sans pouvoir la réprimer, parce qu'elle lui échappoit sans cesse, et qu'il ne la connoissoit que par ses effets sans arriver à ses causes. Il étoit placé au milieu d'elle comme Polyphème aveugle au milieu des compagnons d'Ulysse, trop sûr que ces ennemis dangereux et déterminés le pressoient de tous côtés, mais ne les trouvant nulle part.

L'insurrection de Franche-Comté s'étoit dissoute en attendant une nouvelle occasion d'arborer les drapeaux de l'Alliance. Cinq de ses chefs, ou détenus ou proscrits, renfermoient dans leur cœur son mystère inviolable. Quelques autres couroient de ville en ville pour entretenir ce levain sacré, dernier espoir probable de la monarchie. Spartacus, après trois ans de persécutions, de fuite et d'incroyables misères, se réunissoit aux bandes de Du Châteler, et cherchoit une noble occasion de hasarder contre le tyran de sa patrie le reste de quelques jours inutiles. Son nom dis-

paroît de l'histoire de Philadelphie avec celui de Thémistocle que la persécution réduisit au suicide.

Quant à Philopœmen, il n'avoit pas laissé vaquer la procensure, encore une fois inutile dans ses mains. La censure exercée par Moreau, banni au-delà des mers, n'étoit en effet qu'une dignité honoraire et presque illusoire, qui ne servoit qu'à placer la société sous les auspices d'un nom historique. Oudet seul tenoit les rênes de l'institution et la dirigeoit dans une voie qui n'étoit connue que de lui, vers un but qu'il avoit aperçu et signalé le premier ; mais son nouvel exil exigeoit une nouvelle cession de pouvoirs, et c'est la seconde fois que le nom de Malet se présente à l'historien des Philadelphes. Malet, alors peu connu même à Besançon, où il avoit laissé des préventions sans doute injustes, faisoit partie de la société depuis si peu de temps qu'il étoit à peine connu dans le grade supérieur auquel il étoit rapidement parvenu, sous le nom de Léonidas qu'il a si glorieusement justifié. Les personnes les mieux instruites parmi celles que j'ai consultées ne sont pas d'accord sur l'époque et sur le lieu de sa réception.

J'ai essayé de caractériser Malet au commencement de cet écrit par quelques traits d'observations qui me sont propres, mais qui tiennent à des vues et à des circonstances locales, fort antérieures aux événements historiques sur lesquels sa réputation est fondée. Cependant ce que j'en ai dit justifieroit peut-être le choix d'Oudet, si la généreuse entreprise et la mort héroïque de Malet ne le justifioient pas assez pour moi. Pour concevoir le plan immense du premier, il falloit le coup d'œil profond et la puissance créatrice du génie; pour saisir ce plan, pour le suivre, et même pour l'accomplir, il ne falloit que la fermeté impassible que j'ai attribuée au second et qui distinguoit éminemment son caractère. Oudet avoit construit le navire et s'étoit livré avec lui à la merci des mers et des tempêtes; forcé de jeter l'ancre bien loin du port qu'il s'étoit promis, et dont de nouveaux orages l'éloi-

gnoient tous les jours, il assuroit au moins le sort de son équipage en amarrant le bâtiment à un rocher. Tel étoit le général Malet, que certains biographes ont entrepris de faire aimable, quoiqu'il ne fût qu'inflexible, et qu'il n'offrît aux Philadelphes, pour me servir de l'expression énergique d'Oudet, que la garantie *d'une probité de fer et d'une fidélité d'acier*. L'expérience a prouvé pourtant que son âme stoïque avoit conservé quelque chose de cette timidité morale qui est l'apanage des douces vertus, mais qui perd les conspirateurs.

Malet ne se vit pas plutôt maître des éléments d'une insurrection armée, qu'il céda au besoin d'essayer ses forces, avec une impatience qui tenoit de la précipitation. Il s'empressa d'appeler du Jura quelques républicains prononcés, mais purs, qui, sans avoir pris une part très-active à la première conjuration d'Alliance, y avoient cependant figuré honorablement. Un comité secret fut formé, une dictature provisoire organisée, une assemblée générale d'hommes choisis dans les quarante-huit sections de Paris convoquée et tenue, Malet mis personnellement en rapport avec plus de mille conjurés. « Dans la nuit du 29 mai, » dit M. Lemare, à qui j'emprunte quelques-uns de ces détails, « plus « de six cents ordres étoient signés, scellés du sceau de « la dictature, trois mille proclamations et décrets étoient « datés, les postes assignés, les rôles distribués. Le quar- « tier-général alloit être établi à quatre heures du matin « à l'hôtel de Cambacérès, où tous les ministres devoient « les uns se rendre, les autres être conduits. A une heure « tout fut ajourné et perdu. »

Cette première conspiration de Malet le compromit aux yeux des Philadelphes, parce qu'ils crurent remarquer que le nouveau chef voyoit en eux un instrument trop passif de ses projets, et ne sembloit pas attendre, comme Oudet, l'aveu indispensable de l'ordre, avant de procéder à leur exécution. Il paroissoit, en effet, que deux Philadelphes seulement, pris peut-être au hasard dans les grades

intermédiaires, avoient été appelés à ses conseils, et qu'on s'y étoit déterminé sans égard aux vues dès lors invariables de la société. Le mauvais succès de son entreprise excita l'intérêt tiède qu'on prend aux peines d'une connoissance éloignée, et non le poignant déplaisir que nous inspirent nos propres malheurs, ou ceux d'un frère que nous chérissons comme nous-mêmes. Oudet s'étoit toujours tellement identifié avec les Philadelphes, qu'il n'y avoit pas un Philadelphe qui ne fût comme persuadé que sa pensée la plus intime et ses affections les plus chères vivoient dans le cœur d'Oudet. Le cœur austère de Malet, son âme sans effusion étoit un foyer éteint, où nous ne pouvions plus allumer le feu sacré de l'amitié et du dévouement. Liés à ses volontés par l'obéissance, nous ne lui appartenions point par l'enthousiasme, et notre servitude n'étoit plus un plaisir. Nous nous trouvâmes comme la première société des hommes quand elle passa du gouvernement de la famille et de la touchante souveraineté du père, sous le sceptre d'un roi étranger. Et cette considération seule explique le mystère merveilleux de notre existence, pendant tant d'années d'inquiétudes et de calamités, sous la censure d'Oudet. Celui-là étoit bien le maître que nous avions élu, l'arbitre absolu, mais choisi, de nos actions, le nœud de notre alliance, le charme de nos assemblées et le but de nos desseins. Il n'étoit pas seulement le chef de la société, il en étoit le secret. Son âme, pleine de tendresse, nous embrassoit tous, et nous entraînoit dans ses moindres résolutions avec une force inexprimable que nous ne méconnoissions point, mais à laquelle nous nous faisions une joie d'abandonner toutes nos facultés. Nous n'avions alors qu'un regret : c'étoit de ne pas faire, ou plutôt de ne pas pouvoir davantage. Il exerçoit sur nous une tyrannie très-réelle, mais qui ne gênoit pas notre liberté, parce qu'elle ne résultoit que des concessions que nous lui avions librement faites, et qu'il avoit l'air de marcher avec nous partout où il nous menoit. Jamais l'égalité n'a

existé parmi les hommes au même degré que parmi les Philadelphes, et cependant jamais la confiance d'un grand nombre d'hommes dans les intentions d'un seul n'a été plus aveugle, leur soumission à ses volontés plus passive. Toutes les lois de la société plioient devant ce mot magique : Oudet l'a voulu; et surtout devant celui-ci : Oudet l'a désiré. Je douterai rarement du succès d'une conjuration dont on pourra dire la même chose. La conjuration de Pélopidas étoit aussi composée de frères, et les phalanges thébaines ont peut-être donné l'idée de l'institution des Philadelphes, comme la ligue Achéenne celle de leur république imaginaire.

La première conspiration de Malet, renfermée dans un comité de cinq personnes, dont quatre lui ont survécu : MM. Bazin, Gindre, Corneille et Lemare, n'est que la plus ridicule des rêveries, si elle ne s'explique par une organisation préliminaire dans l'armée, et par l'affiliation de son chef à une société très-puissante, prête à le seconder au premier signal. Elle donne lieu à deux simples questions que je vais examiner ou plutôt résoudre, puisque leur solution sort naturellement des faits établis. Quels étoient les véritables éléments, les moyens essentiels de cette conspiration ? quel en étoit l'objet ?

M. Lemare, qui a consacré, dès les commencements de la restauration, une brochure très-courte, et surtout très-insuffisante à l'histoire de cet événement, garde un silence singulièrement remarquable sur la nature des ressorts que Malet se proposoit de faire agir, soit qu'il ne les connoisse point, ce qui paroîtroit fort extraordinaire de la part d'un des membres du comité insurrectionnel, et de celui peut-être qui avoit le plus de part à la confiance de Malet; soit qu'il ait trouvé à cette réticence un avantage que je ne puis apercevoir dans l'état actuel des choses. Quatre ou cinq lignes seulement, tombées de sa plume par une sorte de distraction, révèlent la société sans la nommer, mais si distinctement, toutefois, qu'il est impossible de mettre une

autre explication à la place de celle que je donne. « On « saura, dit-il, que sans le secours d'encres sympathiques « ni d'écritures chiffrées, *Malet assistoit à toutes les opéra-« tions de l'armée*, connoissoit toutes les anecdotes de « quelque importance, et recevoit des nouvelles de Moscou « même. » Ainsi les Philadelphes remplissoient leurs devoirs envers Malet, tandis que celui-ci les tenoit dans une ignorance profonde de ses desseins, et n'y associoit qu'un petit nombre d'affidés nouvellement introduits dans la société. Ne faut-il pas en conclure que, déterminé dès lors à changer sa direction, et mal assuré du concours des opinions diverses, il avoit pris le parti d'agir sans la consulter, et de la faire participer, peut-être en dépit d'elle-même, au mouvement qu'il préparoit? Dans cette dernière hypothèse, n'est-il pas évident que le mouvement qui faillit avoir lieu en 1808 n'étoit pas conforme à l'esprit des Philadelphes, et qu'il avoit évidemment un autre but que celui qu'on lui attribue aujourd'hui?

La première conspiration de Malet n'a pas éclaté. Il paroît qu'elle n'a jamais été bien connue du gouvernement, puisqu'elle n'a été suivie que d'une persécution sourde, trop sensible pour ceux qui l'ont subie, mais trop peu remarquable d'ailleurs pour qu'on prît la peine de la motiver juridiquement, ce qui étoit alors et si sûr et si facile. Il paroît même qu'elle n'a jamais été bien connue de ceux qui y participoient, puisque M. Lemare, qui se borne à un *coup d'œil sur son origine, ses éléments, son but et ses moyens*, ne porte pas même ce coup d'œil au-delà des vues les plus communes, et que M. Lafond paroît craindre d'en réveiller le souvenir. Elle a excité quelque intérêt depuis la restauration, parce qu'elle a été regardée comme l'avant-scène d'un épisode singulier de notre histoire, et que cet intérêt, d'ailleurs extrêmement juste, s'est attaché indistinctement à toutes les circonstances de la vie d'un héros qui s'est assimilé, par sa mort, aux plus illustres martyrs des causes nobles et libérales. Personne

ne professe une estime plus haute et une plus franche admiration que moi pour le caractère de Malet ; personne ne considère plus que moi sa loyauté chevaleresque, sa fermeté inflexible, sa délicatesse et son intrépidité ; personne n'est plus convaincu que sa dernière entreprise n'avoit point d'autre objet que le rétablissement de la monarchie dans l'auguste famille des Bourbons, parce qu'elle n'en pouvoit point avoir d'autre pour un homme qui unissoit l'intelligence au dévouement, et le jugement au courage ; personne enfin n'est plus éloigné de faire un crime à Malet de ses opinions antérieures, parce que les opinions de Malet n'ont jamais cessé d'être naïves, généreuses et désintéressées ; parce que l'expérience seule, et une expérience très-longue et très-difficile, pouvoit ramener de certains esprits aux idées essentielles et fondamentales dont ils avoient été distraits par des erreurs spécieuses ; parce que la grandeur de ses dernières résolutions et l'héroïsme de ses derniers moments absoudroient le crime lui-même, et n'ont que trop racheté de foibles égarements de principes. C'est pour l'amour seul de la vérité, c'est pour rendre à l'inaltérable sincérité de Malet un hommage qu'avoueroit son cœur, c'est pour ne pas tromper l'histoire, qui attend sur lui des notions positives à la place des hypothèses romanesques et des anecdotes fardées de ses biographes, que je me crois obligé à dire ma pensée tout entière sur cette conspiration, essai inutile et prématuré de ses forces. Tout prouve que cette conjuration avortée auroit tourné, par son résultat, à l'avantage de la monarchie ; mais qu'elle ne peut pas être comptée parmi les titres des royalistes ; qu'elle n'appartient aux Philadelphes que par l'homme qui l'a conçue, et quelques-uns de ceux qui l'ont servie, et que si Malet avoit péri dans sa première tentative, tous les partis lui devroient de l'admiration, mais les républicains seuls des regrets.

X

Insurrection du Tyrol. — Campagne de 1809. — Bataille de Wagram. — Mort d'Oudet.

Je ne me crois pas obligé à donner de longs détails sur les sociétés secrètes du Tyrol, quoiqu'elles aient été liées à celle des Philadelphes par une longue et intime confraternité de principes et de distinctions. Ces sociétés ont publié elles-mêmes leur histoire et leurs règlements dans deux langues très-répandues, depuis les événements qui ont opéré la régénération de l'Europe, et sur lesquels elles ont influé à leur manière. C'est dans ces mémoires importants dont on nous fait espérer la traduction, qu'il faut étudier leur origine, suivre leurs progrès, méditer leurs plans, et reconnoître les résultats auxquels elles sont enfin arrivées. Qu'il me suffise de rappeler que la fameuse insurrection qu'elles produisirent en 1809 faillit abréger de cinq ans la servitude du continent, et que si elles avoient été secondées par les chefs du système politique même pour lequel elles se dévouoient si généreusement, c'en étoit fait déjà de la monstrueuse tyrannie de Bonaparte. Dans un âge plus ancien, les noms des Schill, des Schlegel, des Du Châteler, auroient été consacrés à la reconnoissance des peuples comme ceux des Goetz et des Melchtal; mais les peuples usés ne savent honorer que des talents frivoles qui achèvent la corruption des mœurs publiques, ou je ne sais quel héroïsme funeste qui n'étonne l'humanité qu'en la désolant.

La célèbre campagne de 1809 alloit commencer, quand Oudet fut tiré de l'exil par un ordre du ministre de la guerre, qui le mandoit à Paris. On lui annonçoit le grade de général de brigade, qui étoit dû depuis long-temps à ses services, mais on exigeoit de son zèle l'organi-

sation préalable d'un régiment de ligne supplémentaire qui portoit le nº 6, et qui passa sous le nº 9, à la suite de trois intercalations que les circonstances rendirent nécessaires. Ce brevet lui donnoit une latitude sans bornes pour le choix des officiers qui devoient servir sous ses ordres, ou plutôt que sa faveur devoit signaler à la proscription, et il n'y avoit effectivement pas de meilleur moyen d'éclairer les soupçons de Bonaparte sur ses dangereux ennemis. Le piége étoit grossier; mais Oudet ne l'évita point quoiqu'il fût loin de le méconnoître. Le droit de former un régiment tout animé de son esprit le remplit d'espoir et de confiance, et il ne douta pas qu'il n'eût le temps de prendre une initiative éclatante sur les projets du tyran. Il y a des crimes que la vertu ne prévoit pas, même quand elle est éclairée par la prudence et par le génie.

L'événement dont j'ai à rendre compte est entouré cependant de trop de ténèbres pour qu'on puisse l'établir d'une manière positive, et justifier autrement que par des présomptions une opinion appuyée d'ailleurs sur des circonstances vagues et douteuses. Si le scepticisme est la plus essentielle des qualités de l'historien, c'est surtout quand les faits qui s'offrent à ses récits sont susceptibles d'une interprétation calomnieuse qu'il n'est pas permis de hasarder à l'égard des scélérats eux-mêmes. Je me bornerai donc à raconter ces faits comme ils me sont parvenus, et sans en tirer des inductions trop faciles, mais dont la vraisemblance spécieuse pourroit à toute force n'être qu'une erreur.

Le 6 juillet 1809, époque de la fameuse bataille de Wagram, est un des jours qui ont le plus puissamment contribué à l'illustration de nos armes. L'affaire presque décidée à dix heures du matin, étoit entièrement terminée à midi. Oudet et les officiers d'élite dont il avoit pris soin de s'entourer, avoient fait des prodiges de valeur. Ceux-ci, pour la plupart, rappelés de l'exil par leur colonel,

comme leur colonel l'avoit été par le ministre de la guerre, se trouvoient heureux de pouvoir signaler leur courage dans les premières occasions, et de se rendre dignes, à force de bravoure, de la justice tardive qui venoit de leur être rendue. Quelques-uns avoient été tués dès le commencement de la mêlée ; presque tous avoient reçu quelques blessures ; et Oudet, frappé de trois coups de lance qui paroissoient sans danger, mais qui lui faisoient perdre beaucoup de sang, s'étoit fait lier sur son cheval. Il attendoit l'ordre de se retirer sur Vienne, dont il n'étoit pas à plus de douze cents toises, quand il reçut celui de se porter avec son régiment à trois lieues dans le sens opposé, vers un des points où les débris de l'ennemi s'étoient jetés. Il lui étoit prescrit de placer ce corps d'observation dans un poste avantageux sous le commandement d'un chef de bataillon et d'un sous-officier par compagnie, après quoi il devoit se rendre au quartier-général avec le reste de son corps d'officiers pour y prendre des ordres ultérieurs. Les détails de cette opération le conduisirent jusqu'à la nuit, et il étoit onze heures du soir quand il tomba au milieu d'une embuscade qui tua tout son monde, sans même se découvrir. Inutilement ses camarades lui avoient fait un rempart de leur corps, dernier témoignage d'un dévouement généreux qui ne servit qu'à prolonger son agonie. Au lever du soleil, on trouva vingt-deux cadavres entassés sur le corps d'Oudet, le seul qui parût respirer encore.

Oudet n'étoit effectivement pas mort : il vécut trois jours, et ces trois jours lui suffirent pour mettre ordre à des affaires de famille qui exigeoient une grande contention d'esprit, dont le sort à venir de son unique enfant dépendoit. Le troisième jour il expira doucement au milieu de quelques soldats qui oublioient leurs blessures et leurs douleurs pour ne s'occuper que des siennes. La nouvelle de cet événement se répandit dans l'armée plus vite qu'on ne l'auroit voulu ; le bulletin de Wagram qui

accordoit les honneurs d'une mention particulière à une foule d'officiers obscurs, enveloppa en vain le nom d'Oudet dans une périphrase dont très-peu de monde avoit le mot, c'est-à-dire dans la simple énonciation du grade dont il avoit pris possession la veille. Il déguisa vainement cette circonstance et les particularités qui l'avoient accompagnée sous une formule banale qu'il étoit trop aisé de démentir. Oudet, blessé dans la bataille, et relevé près du champ de bataille, n'étoit cependant point mort *sur le champ de bataille;* et quelle raison avoit-on pour donner à ce mensonge une autorité historique? Je souhaite que la solution de cette question ne se trouve pas dans la conscience de quelque assassin [1].

Quoi qu'il en soit, Oudet et cette fleur de héros qui ve-

[1] Longtemps après la publication des *Sociétés secrètes*, Nodier reprit en sous-œuvre les *Portraits* de Malet et d'Oudet, en les isolant toutefois, principalement Oudet, de l'histoire des Philadelphes, et en les étudiant plutôt comme individus que comme conspirateurs. Ces *Portraits*, qui se trouvent dans notre édition de 1841, ne sont point reproduits dans celle-ci; car, malgré la différence de la forme, ils y feroient double emploi avec l'*Histoire des Sociétés secrètes*, et nous avons préféré mettre sous les yeux du lecteur la rédaction première.

Dans la phrase qu'on vient de lire ci-dessus et à laquelle correspond cette note, — je souhaite que la solution de cette question ne se trouve pas dans la conscience de quelque assassin, — il y a une de ces insinuations déplorables, telles que le triste esprit de parti de 1815 pouvait seul en inspirer, et sur lesquelles, un éditeur, quelque sympathique qu'il soit pour l'écrivain dont il publie les œuvres, ne peut garder le silence. Nous allons donc, pour y répondre, opposer Nodier à lui-même, en donnant les dernières pages du *portrait* dont nous venons de parler. Cette contradiction, ou plutôt cette rectification, faite par l'auteur de l'insinuation, sera un exemple de plus du danger qu'il y a, dans les temps de luttes politiques, à prêter l'oreille aux récriminations des partis et à les accueillir sans les discuter:

(*Note de l'Éditeur.*)

« Le lendemain, le bulletin que je n'ai pas sous les yeux, mais dont je me rappelle assez distinctement le contenu, annonça en deux lignes perdues la mort d'un colonel dont on ne désignoit ni le nom ni le régiment, et il n'y avoit pas d'exemple de cette négligence oublieuse dans l'énumération des beaux faits d'armes, surtout à la suite

noit d'être moissonnée autour de lui, emportèrent les regrets universels. Quelques officiers blessés qui avoient été transportés dans le même hôpital, déchirèrent leur appareil en voyant sortir son corps. Un jeune sergent-major qui le suivoit se précipita sur la pointe de son sabre à quelques pas de la fosse. Un lieutenant qui avoit servi avec lui dans la soixante-huitième demi-brigade se brûla la cervelle. Ses funérailles ressemblèrent à celles d'Othon.

Peu de temps après le régiment fut licencié, et cette mesure n'avoit rien de remarquable. Les succès de la France avoient amené la paix, et la paix rendoit inutiles les régiments supplémentaires. La réforme qui portoit sur celui-ci n'atteignit d'ailleurs qu'une poignée d'hommes échappés à la journée de Wagram, et au très-petit nombre

d'une victoire. Le nom d'Oudet, si connu de tous les vétérans de l'armée, n'étoit pas d'ailleurs de ceux qu'on pouvoit omettre sans injustice ou sans motif. Les épisodes mêmes qui se rattachoient à cet événement étoient de nature à lui donner un relief singulier que l'habile rédacteur de ces petites épopées historiques n'avoit pas coutume de dédaigner dans ses récits. Il n'en falloit pas davantage pour faire éclater une de ces suppositions téméraires qui naissent dans l'amertume d'un cœur profondément affligé, que la crédulité passionnée saisit et propage, et que de nombreuses inimitiés, dont la gloire toujours croissante de Napoléon n'avoit pas encore entièrement triomphé, ne pouvoient manquer d'entretenir et d'envenimer : — Oudet avoit été assassiné.

« A la chute de l'empire, où se ranimoient tous les sentiments que ce gouvernement avoit eu à combattre, et où les martyrs de la liberté commençoient à revivre dans la mémoire capricieuse du peuple, le bruit de l'assassinat d'Oudet acquit une nouvelle intensité, et se convertit aisément en conviction dans quelques esprits faciles à prévenir. Si l'on mesure l'influence militaire d'Oudet à l'importance que lui donne un écrivain d'ailleurs mal disposé en faveur de quiconque aimoit tièdement son maître, de M. Cadet-Gassicourt, dont l'ouvrage exprime partout un enthousiasme sans bornes pour l'Empereur [1], et qui n'auroit certainement rien cédé à l'avantage de ses ennemis ; si l'on y cherche quel élan de douleur se manifesta au moment où fut connue la mort de ce colonel, anonyme pour le bulletin ; si l'on se de-

1 *Voyage en Moravie.*

d'événements militaires qui en furent la suite ou pour mieux dire le complément. La mort d'Oudet avoit jeté sous ses drapeaux un esprit de vertige et de désespoir qui emporta en peu de jours ses camarades et ses soldats, et qui en laissa quelques-uns à peine pour conserver la tradition de ses derniers exploits et la douleur ineffaçable de sa perte.

Ainsi périt à la fleur de l'âge (il avoit à peine trente-quatre ans) l'homme le mieux organisé que la nature ait produit peut-être dans les temps modernes; et comme si de grandes leçons devoient résulter partout des grands exemples et des faits mémorables de l'histoire, le nom de cet homme n'est disputé à l'oubli que pour y retomber bientôt avec l'écrit obscur que je consacre à sa mémoire, mais auquel mon foible talent ne peut pas donner l'immor-

mande comment un fait qui détermina l'explosion de pareils regrets, et dont la seule nouvelle jeta dans les cœurs les plus énergiques le découragement et le désespoir, resta si mystérieux au bureau de rédaction, quand il prenoit tant de pages dans les mémoires privés; si l'on observe que les cinq noms qu'Oudet avoit légués à ses jeunes Séides, et dont l'historien dut sans doute la connoissance à quelque faveur inopinée du hasard, étoient portés par des hommes frappés en ce temps-là, pour des causes diverses en apparence, d'une proscription obscure dont le secret n'avoit pas passé le guichet des prisons, et que trois d'entre eux, ceux de Lahorie, de Malet et de Piquerel, n'ont été illustrés que trois ans après, par un dévouement sans fruit, mais qui rappelle celui d'Harmodius et d'Aristogiton; si l'on rassemble toutes ces circonstances avec une disposition prononcée à trouver un crime, il est possible qu'on imagine qu'elle n'étoit pas inutile à l'affermissement du pouvoir absolu, la catastrophe qui retiroit du centre de ses amis et de ses projets cet Achille de la liberté, dont le nom plane encore dans ses premiers lieutenants sur la tentative désespérée, mais sublime, du 23 octobre 1812. Ce sont là, sans doute, d'horribles vraisemblances; et cependant, je le déclare, des vraisemblances mille fois plus fortes ne m'auroient pas convaincu. Si tous les cœurs honnêtes répugnent à l'idée d'un attentat exécrable, la raison répugne encore davantage à la supposition d'un crime inutile. On avoit tué l'influence d'Oudet en le jetant d'exils en exils et de régiments en régiments; soldat nomade, qui n'étoit bon que pour la mort. D'ailleurs, ce n'étoit pas éteindre l'opposition militaire que de verser sur elle un peu de sang, et le 23 octobre l'a prouvé. Enfin l'action légale de la justice

talité. Il est donc vrai que le seul espoir qui ait jamais flatté sa grande âme, celui d'une gloire légitime et pure, ne sera point exaucé par l'avenir, et qu'Oudet ne survivra pas même dans sa renommée à cette génération qui s'écoule, à cette génération pour le bonheur de laquelle il a vécu, qui lui a coûté tant de veilles et d'angoisses, tant de périls et tant de sang. S'il n'eût voulu être que le plus élégant des écrivains, que le plus parfait des orateurs, que le plus aimable et le plus honoré des braves, aucune puissance ne pouvoit l'empêcher d'accomplir ses desseins et de remplir sa destinée; mais plus ses vues ont été profondes et plus sa destinée a paru immense, plus la Providence contraire, qui se ménageoit d'autres moyens et d'autres voies, s'est opposée au développement des facultés mer-

étoit trop bien combinée, suivant l'usage, avec les intérêts politiques de la nouvelle dynastie, pour qu'on eût besoin de recourir à l'assassin quand on avoit le bourreau. Il ne falloit, pour assassiner Oudet jusque dans sa renommée, qu'un délateur et un tribunal. S'il avoit été surpris dans un projet flagrant d'hostilité envers le gouvernement, la loi étoit là pour l'égorger justement. On l'appelleroit maintenant traître ou factieux, comme Cléomène, comme Gracchus, comme Sidney, comme Pichegru, et tout en seroit dit pour l'histoire. Son étrange destinée donnoit, au reste, un moyen plus facile d'en finir avec lui. N'avoit-il pas un tombeau ouvert d'avance sur tous les champs de bataille? L'homme le plus heureux n'est pas toujours blessé impunément, et la mort doit venir une fois pour qui la cherche toujours.

« L'indignation amère des partis vaincus n'est pas économe de ces imputations odieuses. C'est ainsi que les historiens républicains de la Rome impériale ont multiplié fallacieusement les crimes dans les fastes déjà trop sanglants de leurs empereurs, et que Tacite, suivant l'expression énergique et vraie de Napoléon, a calomnié jusqu'à *Néron*. La tyrannie est ordinairement si indifférente sur le choix de ses moyens, qu'on ne croit pas manquer à l'équité envers elle en lui prêtant gratuitement quelques forfaits de plus. Ce grand homme, dont le gouvernement oppresseur a été suivi d'une ère de liberté tout-à fait nouvelle pour les nations, doit encore à la fortune de son étoile d'échapper au péril commun des tyrans. On sait à n'en pas douter, grâce à l'indépendance de l'histoire, que le bronze qui lui tenoit lieu de cœur n'étoit pas assez sensible pour être cruel.

« Trois ans plus tard, Oudet auroit pu mourir pour la liberté, à la

veilleuses qu'elle lui avoit données. Sa main de fer, qui brise le cèdre comme le roseau, l'a rompu dans sa force, et n'a rien laissé de lui. Le Jura qui l'a produit le connoît à peine, et ne sait pas quel homme est né sur le sommet de ces montagnes, qui se glorifient de Pichegru et de Malet, car Moreau seul manque à leur gloire dans l'histoire que j'écris. Oudet ne leur cédoit rien cependant en vertu, en courage, en désintéressement; il l'emportoit peut-être sur l'un et sur l'autre en sage activité, en prudence résolue, et dans cet art difficile des conspirateurs, qui consiste à ne jamais hasarder l'exécution d'une entreprise avant sa maturité. Il les surpassoit surtout par cette souplesse de formes, par cette mobilité de moyens, par cette variété inépuisable de ressources qui fait concourir toutes les opinions, toutes les passions, tous les sentiments au succès

plaine de Grenelle. — Oudet est mort à Wagram, martyr des devoirs de l'honneur et des illusions de la gloire.

« Et qu'on ne cherche point ici le portrait d'Oudet; je ne l'ai pas fait, je n'ai pas entrepris de le faire, je ne conseillerois à personne de le faire. A quoi cela serviroit-il pour les regardants? L'ont-ils vu? l'ont-ils entendu? ont-ils entendu parler de lui? peuvent-ils juger de la ressemblance? et s'ils n'en peuvent pas juger, pourront-ils y croire?

« Essayez pourtant, puisque vous le voulez. Travaillons ensemble, composons cette image, dussions-nous tout à l'heure la briser d'impuissance et de dépit. Mettez ici l'ingénuité d'un adolescent heureux qui rit à son avenir, la mobilité d'une femme sensible et romanesque, l'inspiration exaltée d'un poète, la loyauté religieuse d'un chevalier, la bravoure d'un vieux preux, l'austérité stoïque d'un vieux sage. Attendez! nous n'avons pas fini. Prêtez à cet ensemble idéal tout ce que vous savez de prestiges, une voix émue et vibrante qui saisit le cœur, un regard d'aigle qui le domine, une âme qui l'entraîne avec elle où elle veut. — Animez tout cela, si vous le pouvez, de ce feu divin qui n'a été dérobé au ciel qu'une fois, et, si vous l'osez, tracez au-dessus de cette ébauche imparfaite le nom de Jacques-Joseph Oudet.

« Savez-vous ce qu'il arrivera ensuite? Je vais vous le dire.

« Il arrivera l'histoire comme elle est faite, l'histoire positive, l'histoire classique, l'histoire universitaire, l'histoire académique, l'histoire de gazetier, l'histoire d'historiographe, avec cette plume de plomb, qu'ils appellent le burin de Clio : et que voulez-vous que le burin de Clio fasse d'un nom et d'une gloire qui ne sont pas dans le bulletin? »

du génie habile qui sait les séduire et les maîtriser. La puissance de ses conceptions n'étoit pas tout entière dans ses conceptions elles-mêmes; elle étoit dans chacun des ressorts qui en dépendoient et se communiquoit simultanément aux parties les plus éloignées de son système. Sa volonté ne se faisoit jamais sentir, et nulle volonté cependant ne fut jamais plus absolue. Quoique doué d'une énergie morale aussi imposante que celle de Marius, à qui je l'ai une fois comparé, parce qu'on peut le comparer à tous les héros dans ce qu'ils ont de parfait, il n'auroit pas eu besoin d'essayer sur un soldat cimbre l'empire de la terreur. Le Cimbre le plus farouche seroit tombé à ses pieds, et si ce Cimbre avoit eu un cœur, il seroit tombé dans ses bras. Il y avoit dans la physionomie d'Oudet une force irrésistible et inexplicable, mais qui tenoit de l'enchantement. Il y avoit une espèce de fascination dans le son de sa voix; il y en avoit une autre dans son regard, et cela est si vrai, sans figure, sans hyperbole, qu'Oudet, qui exerçoit souvent en se jouant cette faculté sur les animaux les plus féroces, s'en faisoit un secret plaisir, que j'aurois pu compter au nombre de ses foiblesses. Il ne savoit pas qu'il y a de certains hommes plus difficiles à apprivoiser que des tigres.

J'ai entendu raconter que Pichegru, consulté, au nom du roi, sur le prix qu'il seroit le plus jaloux de voir accorder à ses services, avoit suggéré ou laissé concevoir l'idée de faire passer son nom à sa ville natale. Cette pensée est touchante et n'a rien qui passe les bornes d'une ambition vertueuse et mesurée; mais il paroît que la patrie de Pichegru n'a pas osé apprécier la haute distinction qu'on lui destinoit. Elle ne l'a pas même réclamée depuis la restauration.

Quant à toi, modeste Ménale, dont le nom antique réveille des pensers pleins de charme et de poésie, je ne doute pas que tu ne l'abjurasses volontiers pour celui du héros que tu as nourri, et qui te gardoit une affection si fi-

dèle. Tu as perdu ses cendres livrées, par les hasards de la guerre, à une terre lointaine, mais tu conserves avec respect ce qu'il y a de plus attendrissant dans les souvenirs qu'il a laissés. Tu as à peine recueilli quelque bruit de ses hauts faits; mais tu l'as connu dans sa solitude, tu l'as possédé dans son exil, tu l'as vu consoler la vieillesse de sa mère, et porter le tribut d'une compassion fraternelle dans la chaumière des pauvres! Toi seul, Ménale, tu n'as pas oublié Oudet, et quand l'ingratitude des hommes aura laissé tomber son nom dans l'oubli éternel, j'irai le pleurer avec toi, et lui élever, sous quelqu'un de tes rochers. un monument que le monde ne connoîtra point.

Je n'ai pas dit, et je n'ai pas cru avoir besoin de dire, que la plupart des derniers moments d'Oudet avoient été consacrés à Philadelphie. Cette grande institution étoit son ouvrage; elle avoit été long-temps son espoir, et c'étoit sur elle que sembloit reposer désormais tout celui de la patrie. Oudet dut sentir avec une profonde amertume qu'il en emportoit le deuil, que les victoires mêmes auxquelles il venoit de contribuer ne seroient pas inutiles à l'affermissement du despotisme, et que la stupeur de l'Europe consternée alloit s'augmenter tous les jours des nouveaux triomphes de son insolent ennemi. Je ne sais cependant pas jusqu'à quel point il put prévoir les résultats inévitables, mais encore trop éloignés de l'ambition aveugle de Bonaparte, et du système monstrueux dont ce conquérant jetoit les bases, mais je ne crois pas que ce mystère se soit dérobé tout-à-fait à la perspicacité ordinaire de son génie, qui parut encore augmentée par les approches de la mort, à ce qu'ont rapporté ceux de ses camarades qui en furent les témoins et qui lui ont survécu. J'aime à croire même que cette perspective adoucit du moins les douleurs de son heure dernière, et qu'il jouit en espérance du succès tardif de la justice et de la chute assurée de la tyrannie. Peut-être pensa-t-il que certains de ses amis et de ses frères goûteroient un jour les fruits de cette régéné-

ration désirée, après l'avoir amenée par de longs efforts et payée par d'inappréciables sacrifices. Peut-être un songe heureux les lui montra dans l'avenir, associant sa noble mémoire à la gloire de ses institutions et au bonheur de ses enfants. Il ne devina pas, dans la prévision profonde, mais douce, dont son âme sembloit saisie, les pénibles secrets que près de cinq ans de calamités renfermoient encore pour le malheur du monde; l'élite de ses compagnons d'armes, moissonnés par la guerre ou trahis par les éléments dans les déserts de la Russie; l'Espagne jonchée des victimes d'une guerre injuste; la France livrée à une invasion qui menace son existence jusqu'au sein de sa capitale; Fabius mutilé sur le champ de bataille par un boulet de nos batteries, et mourant sous la tente de l'étranger; Léonidas et Thrasybule égorgés aux portes de Paris, qu'ils avoient voulu affranchir; et le dernier, le plus obscur des Philadelphes, privé de la joie d'assister à leur triomphe, et même de la douloureuse consolation de reconnoître leurs tombeaux.

C'est ici que devroit finir ce récit, puisque je ne l'ai réellement entrepris que pour payer à la mémoire du colonel Oudet un tribut légitime d'admiration, et surtout d'amitié. Mais je ne l'aurois pas fait connoître assez, si je ne montrois l'influence qu'il a exercée long-temps encore après lui sur les événements et sur les hommes. Cette intention est la seule qui m'ait animé à écrire, et si quelques autres s'y sont réunies depuis, c'est qu'elles m'ont été inspirées par le sujet même, sans que j'aie pu les prévoir. J'éprouvois un charme que l'enthousiasme seul doit comprendre, à raconter des faits illustres qui honorent le plus cher de mes amis, et que l'histoire n'auroit jamais appris sans moi. Unis dès l'enfance par cette communauté d'état, d'études et de vocations qui détermine les rapports les plus doux, les plus longs et les plus mémorables de la vie, nous nous retrouvâmes partout, dans le tumulte des plaisirs du monde, dans le fracas des batailles et dans les hasards plus dan-

gereux des conspirations. Il est resté depuis sa mort ma première pensée, et si la gloire de Bonaparte, cette gloire d'action dénuée de sentiments, d'affections, de génie peut-être (et qu'est le génie sans vertu !), m'a jamais offusqué de rayons importuns, c'est surtout, je ne le dissimule point, parce que son éclat factice a obscurci, a éteint celui d'Oudet, dont l'âme supérieure planoit de si haut sur la sienne. Mais dans la succession infinie des temps, toutes les choses du monde reprennent régulièrement leur place à une époque donnée. Le tyran déchu tombe dans l'avenir avec ses haillons de pourpre et d'or, sans laisser un simple monument d'amour sur la terre; et un cercueil enterré entre deux sillons des champs d'Ebersdorf, dans un trou creusé à la pointe du sabre, excite les regrets des rois, et attire les regards de la postérité.

XI

État de la France depuis la mort d'Oudet jusqu'à la seconde conspiration de Malet. — Seconde conspiration de Malet.

Les victoires multipliées de Bonaparte lui avoient donne dans l'Europe l'ascendant de la force, et personne ne pouvoit le lui contester; mais il lui manquoit un prestige indispensable aux rois, cette illustration du sang qui est plus puissante sur l'imagination des hommes que celle de la renommée. Accoutumé à ne se défier de rien, il osa prétendre, contre toutes les apparences, à une alliance dont la pensée seule étonnera l'histoire, et il y parvint sans difficulté. Son bonheur invariable sembla braver la fortune, ou plutôt sa volonté, toujours servie par les événements, sembla tenir la place de la destinée elle-même, et disposer librement du sort de la France et du monde, tant la Providence se plaisoit à élever sa chute pour la

rendre plus mémorable. L'immensité de son pouvoir démesuré, qui pourtant ne cessoit pas de s'accroître encore, fatigua jusqu'à la longue patience de ses ennemis. Les partis de l'intérieur s'humilièrent peu à peu devant lui comme les souverains; les résolutions les plus énergiques et les plus éprouvées fléchirent sans honte sous un poids que l'univers ne portoit qu'à peine, et toutes les haines s'évanouirent, excepté la haine immortelle de la vertu qui ne sait jamais transiger avec les crimes heureux, qui s'irrite au contraire et s'affermit en raison de leur prospérité. Philadelphie, sans être tout-à-fait abattue, reconnut l'impuissance momentanée de ses armes; mais elle ne les brisa point devant le colosse, parce qu'elle s'aperçut facilement qu'il avoit des pieds d'argile et qu'il ne faudroit bientôt qu'un effort pour le renverser.

Au reste, je ne le dissimulerai point, la société avoit une grande partie de son existence morale dans la pensée d'Oudet, qui l'avoit conçue et qui l'animoit de son génie. A la mort d'Oudet, cette âme puissante qui la faisoit vivre se retira d'elle, et ne jeta plus que de rares lueurs dans les dernières entreprises de ses chefs. Ce sont des Philadelphes encore qui essaient la destruction du gouvernement de Bonaparte ou qui la consomment, et cependant Philadelphie, réduite à l'ombre de son ancienne grandeur, ne participe désormais à ces tentatives généreuses que par ses espérances ou par ses vœux. L'expérience de trop d'adversités a usé son courage et son dévouement, car le dévouement le plus pur a besoin de voir briller quelquefois un faible rayon de bonheur qui le console, et les vertus sans avenir passent les forces communes. Tous les hommes sincèrement attachés à sa gloire qu'elle a comptés jusqu'ici, ont durement expié leurs services : les uns languissent dans l'exil sur une terre lointaine, et séparés par l'éternité peut-être de tous les objets de leurs affections; les autres ont trouvé la mort sur les échafauds, ou l'ont cherchée dans les combats; et à peine cependant

lle a pu connoître, par le bruit passager de leur proscription, le nom des héros qui se sont dévoués pour elle; leurs nfortunes se succèdent si rapidement, qu'elles ne laissent guère plus de traces dans ses annales que dans celles de a grande société des hommes dont elle a si courageusement embrassé les intérêts. Elle s'étonne enfin de compter déjà tant de martyrs, et d'en léguer si peu à l'histoire.

J'ai eu souvent l'occasion, en suivant le simple exposé des faits, de faire pressentir une autre raison de l'inertie de la société, dans la supposition de la mort d'Oudet: c'est que la combinaison matérielle de l'institution étoit réglée sur lui, et qu'il possédoit seul le secret merveilleux de sa hiérarchie. Jamais cette distribution n'avoit été ni établie dans une assemblée spéciale, ni consacrée dans des constitutions écrites. Les règlements particuliers étoient disséminés dans autant de sociétés particulières dont il étoit le centre ou le pivot, et qu'il pouvoit à son gré ramener à lui par autant de fils qui n'aboutissoient qu'à lui. Cette organisation est telle que la concession de la *censure* ne paroît qu'un hommage illusoire, et ne donna la société à Moreau, avec toutes ses dépendances, qu'autant que son prédécesseur le vouloit bien. Oudet s'étoit donc identifié à son système de manière à s'y rendre indispensable : secret très-rare en politique, mais qu'il possédoit mieux que personne, et dont on n'a jamais trouvé mauvais qu'il usât, parce que son caractère prêtoit du charme au despotisme. Dans beaucoup d'assemblées la nouvelle de la mort d'Oudet fut l'équivalent d'un décret de dissolution : on se quitta les larmes aux yeux, et on ne s'assembla depuis que pour pleurer.

A cette époque se termine sensiblement, je le répète, l'existence politique des Philadelphes. Cette conspiration temporaire que la volonté d'un homme avoit organisée, que son activité avoit maintenue, que son courage opiniâtre avoit fait triompher de tous les obstacles, s'évanouit avec sa vie et le suivit dans le tombeau; mais la commo-

tion avoit été trop universelle et trop terrible pour ne pas se prolonger quelque temps, comme la rumeur d'un volcan qui s'apaise. La dernière conspiration de Malet est aussi le dernier symptôme de cette éruption terrible, qui s'est calmée tout-à-coup, quand les principes qui la nourrissoient s'épuisèrent pour ne se renouveler jamais.

La société avoit passé sous la censure de Malet comme un peuple conquis sous la domination d'une loi étrangère. Le joug qu'elle n'avoit jamais senti lui auroit bientôt pesé, si elle n'eût pas trouvé plus facile de s'en affranchir, ou plutôt de le déposer d'un consentement presque unanime. Cette abnégation, qui auroit été un crime irrémissible quelques jours auparavant, ne paroissoit qu'une suite naturelle de l'état des choses depuis la mort du chef, et il ne faut que se rappeler ce que j'ai dit jusqu'ici des rapports respectifs de ce chef et de la société pour comprendre le sentiment qui s'empara de la plupart des esprits. La censure de Moreau avoit été si courte, que la réflexion eut à peine le temps de s'y arrêter, et la volonté d'Oudet vivant la consacroit d'ailleurs d'une manière si solennelle, qu'on put croire qu'on lui obéissoit toujours en obéissant au grand homme qu'il investissoit de ses pouvoirs. Le nom de Moreau ajoutoit à ce prestige, et l'institution, forte encore de jeunesse et d'espérance, jouissoit d'une énergie propre que l'âge et le malheur font perdre aux institutions comme aux hommes. Cependant la transmission de la censure entre les mains du premier de nos capitaines et du plus irréprochable de nos citoyens excita quelque impatience et quelques rumeurs. Quand Oudet n'exista plus, cette impatience se changea en dégoût, ces rumeurs en tempête, et la société, brisée dans toutes ses parties, s'écroula sur elle-même comme une voûte immense dont la clef est tombée. La plupart des Philadelphes voyoient leur société, s'il est permis de faire un telle comparaison, avec l'ascétisme de Malebranche; c'est en Oudet seul qu'elle résidoit pour eux; et du moment que leurs liens ne se

rattachèrent plus à lui, ils les secouèrent sans scrupule. Leurs rapports se réduisirent dès lors à cette confraternité d'amitié et d'opinion qui avoit fondé l'Ordre dans ses premières constitutions, et qui doit le maintenir à jamais sous ce point de vue entre ceux qui l'ont composé, aujourd'hui que les grands intérêts de la politique ont cessé, mais que les affections douces n'ont fait qu'augmenter de liberté et de tendresse. Si la postérité s'informe d'eux un jour, et que les Philadelphes se perpétuent long-temps dans nos institutions avec la protection qu'ils ont si bien méritée, ils ne seront pas embarrassés du moins à justifier de leur origine, comme toutes les autres corporations mystérieuses dont l'histoire m'est parvenue. Ils prouveront aisément qu'établis dans une circonstance unique pour la délivrance de la patrie, et après y avoir contribué de toutes leurs forces et de tous leurs sacrifices, au prix de leur existence civile, de leur avancement, de leur réputation, de leur fortune, de leur vie, ils se renfermèrent de plein gré dans les simples pratiques des sociétés ordinaires, quand il leur fut démontré que leur long dévouement devenoit inutile au but qu'ils s'étoient prescrit. Il sort même de cette considération une remarque aussi utile que curieuse, et qui s'est dérobée, à ce que je crois, à tous les historiens des sociétés secrètes, c'est qu'il n'y en a peut-être pas une qui n'ait eu une conspiration pour principe dans certaines hypothèses extraordinaires de l'état social [1], et qui ne se

[1] Elles en ont changé toutes après le succès, ou après y avoir renoncé ; mais il est certain, du moins, qu'il n'y a pas une société secrète qui ne rapporte son origine à quelque superstition qui est la figure plus ou moins altérée d'une conspiration ancienne. La société des Philadelphes avoit si bien senti cet inconvénient, et elle s'étoit constituée sur des principes si purs, qu'il fut reçu dans son institution, quand elle passa sous le régime d'Oudet, que son existence politique ne se perpétueroit pas au-delà du gouvernement de Bonaparte. Dans toutes ces associations fondées sur l'amitié, à part celle dont je parle, le premier mot qu'on fait retentir aux oreilles d'un adepte est celui de *vengeance*, peut-être parce que les souvenirs de l'amitié offensée dans

soit tournée à l'avantage de la société générale, quand celle-ci s'est rétablie sur ses bases naturelles. Il est de la nature des hommes réunis, comme de tous les éléments possibles, de tendre, suivant leur organisation et leurs facultés, vers un système commun, et la politique a, tout aussi bien que la physique, son attraction et son centre de gravité sur lequel la civilisation revient tôt ou tard.

Les chefs des Philadelphes, ou, pour s'expliquer plus

ses affections sont les plus durables de tous, et il n'y a rien de plus commun dans les rits maçonniques. On croiroit que les hommes ne se sont assemblés que pour s'affliger sur des tombeaux, pour déplorer le malheur d'un maître égorgé par ses serviteurs, fouiller des sépulcres, déterrer des os déjà dépouillés de leurs chairs, et disputer des cadavres fumants aux flammes des bûchers. Je suis très-persuadé que les adeptes raisonnables des sociétés que je désigne généralement, et qui n'ont aucun rapport avec la société dont j'écris l'histoire, ne font pas remonter leur origine au temple de Salomon, et que les maçons éclairés ne croient pas descendre des Templiers, quoique le nom de leur association ressemble à une parodie de cet ordre chevaleresque, comme certaines de leurs cérémonies à une allégorie de ses malheurs.

Quant à l'ordre des Templiers d'institution nouvelle, j'en connois au moins trois différents en Europe, qui sont même distincts jusqu'au point d'offrir une opposition assez remarquable. L'une de ces associations est fondée sur la société des Philadelphes, dont elle reconnoît les signes et les formules; une autre sur la maçonnerie, dont elle a pris l'attache et qui en perçoit les tributs. Cette institution, dont on connoît très-bien les éléments et le mobile, a été servie par des talents très-élevés, dont l'influence n'a cependant pas tourné à l'avantage de ses progrès. La troisième est une mystification qui s'appuie sur la charte de Larminius ou sur le billet de la Châtre. Laissons à l'esprit humain les folies qui amusent sans nuire : ce sont les bonnes.

L'idée dont je suis parti, à la tête de cette note, me paroît incontestable, et peut servir à la classification morale des sociétés secrètes. Chez les peuples heureux par la longue influence des institutions ou bien par la disposition naturelle du caractère national, tant qu'elle n'est pas réprimée par des institutions contraires, il y a ce que l'on appelle des *clubs*, des cercles, des coteries, des réunions quotidiennes ou hebdomadaires entre des hommes qui se choisissent et qui ont besoin de se voir plus spécialement, sans exclusion formelle des autres. Chez les peuples malades, chez les peuples en révolution, qui éprouvent des malheurs précaires, il y a des conspirations, c'est-à-dire des ras-

justement, ceux qui crurent devoir rester en état de conspiration ouverte, quand les Philadelphes commençoient à douter qu'une conspiration de l'intérieur pût renverser une domination que l'Europe avoit reconnue; et quand cette domination scandaleuse étoit si bien affermie qu'un ennemi de Bonaparte se trouvoit proscrit partout; ces chefs, généreusement obstinés, qui avoient juré de sauver l'État en dépit de lui-même, ne se laissèrent point gagner

semblements précaires comme les événements, que les événements déterminent, et qui doivent finir avec eux. Chez les peuples usés sous leurs institutions, et dont les institutions n'ont pas suivi le mouvement progressif, il n'y a ni coteries ni conspirations. Le corps politique tombe de vieillesse, parce que tous ses appuis s'écroulent; et la société meurt *de mort*, comme Adam, qui en est le principe et l'image. L'art de régner sur une nation âgée consiste donc à se mettre au niveau de sa civilisation, en évitant les excès en plus et en moins au milieu desquels cette société est placée; et sous un roi qui a si admirablement saisi ce milieu difficile, toutes les sociétés politiques perdroient leur but.

Au reste, je dois exprimer ici ma pensée tout entière; et je m'y crois d'autant plus obligé, que le seul nom d'une société secrète peut servir de prétexte à des persécutions absurdes dans des pays civilisés, dans des royaumes d'Europe, dans des capitales illustres, au dix-neuvième siècle, et après une révolution qui étoit propre à la France, mais qui a tourmenté le monde, et qui devoit l'éclairer. Il ne faut jamais chercher de conspirations dans les sociétés très-répandues, parce qu'en général il n'y a que d'honnêtes gens qui s'honorent assez pour se réunir souvent et en grand nombre dans le mystère; parce que l'instinct des sociétés particulières doit tendre à la conservation des grandes; parce que la réunion de quelques citoyens heureux ne peut jamais être dangereuse pour le roi qui assure leur indépendance et leur tranquillité. On a des preuves terribles que deux hommes, trois hommes, et quelquefois davantage, peuvent s'entendre, se concerter pendant quelques heures, quelques jours, quelques mois peut-être pour une action indigne, pour un crime épouvantable! Mais cette conspiration anti-sociale n'est susceptible, ni de s'étendre dans le nombre, ni de se prolonger dans le temps. Toutes les grandes assemblées d'hommes, et celles même qui se sont le plus égarées (je n'en excepte pas une!), ont fini par revenir à la morale. Je crois beaucoup moins à la société de voleurs et d'assassins de Pascal qu'à la république d'athées de Bayle. (*Note de Nodier.*)

cependant par la langueur générale. Ils se dévouèrent à la France par une nouvelle entreprise qui promit un moment de la sauver.

L'ambition de Bonaparte s'étoit révélée au monde entier, et plus elle étoit imposante par ses moyens, plus elle étoit haïssable par ses résultats : la cause de la France opprimée étoit devenue celle de l'Europe opprimée, et tous les pays impatients du joug commun ne devoient plus faire qu'une nation pour le briser. Bonaparte étendoit chaque jour son empire immense, mais il ne le faisoit point sans multiplier ses ennemis. La ligue des François avec l'étranger n'étoit plus un crime dans cette circonstance imprévue et peut-être unique, ou pour mieux dire, il n'y avoit plus d'étrangers, pour un cœur vraiment françois, que les esclaves de la tyrannie qui auroient pu s'obstiner à la maintenir, contre la volonté et pour le malheur de tous. Une guerre sans prétexte, qui n'avoit pas plus l'approbation de la France qu'elle n'aura celle de l'histoire, alloit cependant renouveler les calamités de l'Europe, et porter la désolation dans des pays où notre nom étoit à peine connu; mais cet événement faisoit naître des espérances mieux fondées que toutes celles qui nous avoient bercés jusqu'alors. Il prouvoit que cette manie insatiable dont Bonaparte étoit dévoré, toujours habile à se créer de nouveaux obstacles, toujours prête à se placer dans de nouveaux périls, tendoit à délivrer d'elle-même les peuples qu'il opprimoit du lourd fardeau de sa fortune. Cette chance, qui se renouveloit à chacune de ses entreprises, devoit nécessairement le faire échouer dans la plus maladroite, dans la plus hasardeuse de toutes, et on ne le vit pas s'enfoncer dans les déserts de la Moscovie, au commencement de la saison la plus rigoureuse, sans deviner que la Providence le poussoit à l'écueil où il ne pouvoit manquer de périr. Smolensk et la Moskowa proclamoient encore ses succès, que sa chute ne laissoit plus d'incertitudes; pressentiment mêlé d'une idée affreuse,

trop complétement réalisée. C'est que ce dernier acte du délire inconcevable d'un ambitieux coûteroit le plus pur sang de la patrie déjà épuisée par tant de victoires et appauvrie par tant de conquêtes.

On n'épargna rien pour s'assurer des dispositions des souverains dont Bonaparte vouloit ébranler la puissance. Il en étoit un qui se recommandoit dès lors à l'admiration de l'Europe par la modération de son caractère et par l'étendue de ses lumières : cet Alexandre du Nord, dont nous avons reconnu de si près les magnanimes vertus, qu'il est du devoir indispensable d'un François de les avouer ; et l'on ne doutoit point qu'il ne répondît à l'attente de la nation, si l'on pouvoit le mettre en rapport avec elle par l'intermédiaire de ses citoyens les plus purs, de ceux qui avoient le droit de se charger de toute sa responsabilité sans en être démentis, des représentants naturels de la France esclave. Le hasard avoit fait l'un prince, et l'autre proscrit : il les avoit jetés sur deux hémisphères et privés de toute communication apparente, au point que Bonaparte n'en soupçonnoit pas même la possibilité. C'étoient Bernadotte et Moreau. Il falloit donc établir entre Bernadotte et Moreau, et de ces deux grands capitaines à cet Alexandre, qui étoit si digne de les entendre, une voie facile de communication que le malheureux Lahorie étoit chargé de tracer. C'est à lui que la mission de la société pour Moreau avoit été remise, et c'étoit pour l'accomplir qu'il vint tendre ses mains aux fers, avec un dévouement encore sans exemple, et demander la commutation de l'exil indéfini qu'il subissoit depuis neuf ans contre un bannissement déterminé dans les États-Unis, sous l'aveu du gouvernement, qui n'y pouvoit pas voir un grand inconvénient. Soit que Lahorie achevât ces relations et les amenât à leur dernier terme, soit qu'il en eût encore l'initiative, ce que l'histoire aura sans doute beaucoup de peine à expliquer, les moyens pris pour en assurer l'accomplissement avoient si heureusement pourvu à tous les

hasards, que la mort même de Lahorie ne le retarda point. Un émissaire qui n'étoit pas plus recommandable par son courage, mais que sa fortune servit mieux, conduisit à sa fin l'entreprise commencée, et ses lettres de créance furent scellées du sang glorieux des martyrs du 23 octobre. Quant à Lahorie lui-même, entraîné par une circonstance bien imprévue dans la conspiration toute fortuite de Malet, qui le détourna, au moment où il étoit près de se rendre à sa destination, du plan particulier auquel l'ordre de la société l'avoit dévoué; quant à Lahorie, disais-je, qui connoissoit tous les moyens de destruction dont le gouvernement de Bonaparte étoit menacé, il put mourir sans désespérer de la patrie, et adresser au ciel les derniers mots de Gracchus : « Je jette vers vous cette poussière, et « de cette poussière il me naîtra bientôt des vengeurs. »

La conspiration européenne qui reposoit sur l'alliance merveilleuse de deux généraux républicains, dont l'un banni et l'autre roi, comme je viens de le dire, étoient séparés par tout le diamètre du globe, est le fait le plus étonnant de l'histoire, mais c'est le plus incontestable, et les résultats possibles n'en sauroient être appréciés.

Moreau arrivoit d'Amérique, environné de tout l'éclat de sa gloire et de tout celui de ses malheurs. Il venoit se rejoindre au plus cher de ses compagnons d'armes, à ce Bernadotte qui ne s'est séparé de nous que par le pouvoir, mais auquel les royalistes ne reprochent pas d'avoir été républicain, et auquel les républicains ont pardonné d'être prince. Alexandre concouroit à leurs desseins, parce que les fureurs d'un insensé n'aliénoient point son noble cœur à une nation généreuse et sensible. Cent mille François, ou prisonniers, ou exilés, ou fugitifs, se rallioient sous les drapeaux de leurs anciens chefs pour venir reconquérir la terre natale sur l'ennemi commun. Protégés par l'Europe, appelés par l'opinion, et accueillis par l'armée dont ils étoient les enfants, ils arrivoient à nos frontières sous des étendards libérateurs, sous des uniformes françois, les

mains pleines de lis, proclamant notre roi bien-aimé, et le présentant sur leur pavois comme aux premiers âges de la monarchie, à ce peuple impatient de le revoir. L'honneur de nos remparts et de nos foyers étoit respecté, et la France invaincue restoit aussi invincible. Sa fortune ne laissoit pas plus de doute que sa gloire.

Qu'arrive-t-il ? Une glace placée par hasard derrière Malet, laisse apercevoir le pistolet dont il va s'armer. Un boulet, jeté sans dessein sur un groupe d'officiers, fracasse les jambes de Moreau. Malet est saisi, Moreau meurt; un tribunal légalise la condamnation du premier, un *Te Deum* couvre l'agonie de l'autre, et la France est envahie. Si la Providence a imprimé sa main quelque part d'une manière incontestable, c'est dans ces derniers moments de nos malheurs politiques.

On doit convenir ici d'un fait, qu'il faudra éclaircir plus tard, dans une histoire complète et spéciale de Malet, c'est que le désir d'accomplir sa mission par lui-même, ou par des moyens qui lui étoient propres et qui ne devoient rien aux autres ; l'impatience du malheur, qui ne peut plus supporter sa chaîne, et peut-être celle du courage qui ne calcule jamais le danger; des motifs enfin qu'on ne devine point, mais qui étoient nécessairement nobles, ont hâté sa résolution d'une manière funeste pour la France et pour lui. Ce n'est pas lui qui a manqué aux événements, ce sont les événements qui lui ont manqué. Vingt jours plus tard, il sauvoit la patrie et la gloire de la patrie. Cette petite considération prouve peu de chose contre sa prudence et rien contre sa vertu. La postérité le citera à côté d'Harmodius et d'Aristogiton, qui ne furent pas plus heureux dans leur tentative, et dont la Grèce a long-temps chanté les louanges à la fête des Panathénées.

Je n'ai eu ni l'intention ni le pouvoir de donner ici de grands détails sur la conspiration et sur la procédure de Malet, dont on a beaucoup parlé et beaucoup écrit depuis la restauration. Je ne me suis cru obligé à la consi-

dérer que sous ses rapports avec la société, dont Malet étoit chef depuis la mort d'Oudet, presqu'à l'insu de cette société elle-même; et les liens par lesquels elle s'y rattache sont si rares ou si légers en apparence, que l'histoire les discernera difficilement, quoiqu'elle ne puisse guère expliquer la conspiration sans eux. Indépendamment des grands faits que j'ai réunis jusqu'ici, cette procédure même en offrit toutefois de très-remarquables et qu'on a négligé de recueillir par une très-bonne raison, c'est que le secret en étoit tout-à-fait inconnu. Les premiers biographes de Malet ont observé, par exemple, que, par une rencontre fort singulière, le mot d'ordre du jour de la conspiration étoit *conspiration*, et le mot de ralliement *révolution*. Ce hasard seroit réellement extraordinaire, si les intelligences de Malet avec une partie très-active de la force armée de Paris n'en rendoient pas raison aux esprits les plus difficiles à convaincre. Il fut prouvé dans les débats que Malet s'étoit fait reconnoître à certains officiers de la cohorte par des mots de convention, dont ces braves gens refusèrent obstinément l'explication au conseil. L'un d'eux affecta, avec beaucoup d'art, une aliénation complète, qui le dispensa de répondre aux moindres questions. Deux autres, sur lesquels on avoit surpris des signes, déjà connus de la police pour appartenir à une société secrète et redoutable, eurent la promesse de leur grâce, dans le cas où ils voudroient en révéler le mystère. On retarda l'exécution de quelques heures; on se servit de tous les moyens de séduction, qui pouvoient être mis en usage envers des hommes que l'intérêt de leur vie ne touchoit point; on leur fit espérer l'avancement, la fortune, le bonheur. Ils allèrent mourir à la plaine de Grenelle, et commandèrent l'exécution [1].

[1] La postérité pourra désirer le nom de ces braves. C'étoient Antoine Piquerel, adjudant-major de la dixième cohorte, membre de la Légion-d'Honneur; et Louis-Joseph Lefèvre, lieutenant dans la même cohorte, membre de la Légion-d'Honneur. (*Note de Nodier.*)

Suivant les lois de l'institution, quelques hommes, pénétrés de tristesse, accompagnèrent le convoi funèbre de leurs frères dévoués à la mort. Ils les suivoient de loin, d'un regard qui exprimoit leur douleur et leur impuissance. Malet crut les reconnoître à un geste, à un mouvement, peut-être même à l'abattement de leur physionomie, au désordre de leurs traits. « Jeunes gens, » leur dit-il, « souvenez-vous du vingt-trois octobre ! »

Oui, Malet, tes amis se souviennent du vingt-trois octobre ! Ton roi, dont tu honorois déjà le caractère, mais dont tu n'as pu connoître toute la divine bonté, s'est souvenu du vingt-trois octobre : il protége ta femme et ton fils. Les siècles à venir se souviendront du vingt-trois octobre, et ce jour sera consacré sous ton nom, dans la mémoire de tous les citoyens généreux. « Le vingt-trois « octobre, diront-ils, est l'anniversaire de la conjuration la « plus hardie, la mieux conçue et la plus vertueuse à la « fois, et cette grande pensée appartenoit aux Philadel- « phes et à Malet. »

CONCLUSION

Quand j'ai cherché à donner une idée préliminaire de la conspiration des Philadelphes, et à caractériser les services de cette société au commencement de mon ouvrage, j'ai dû trouver l'esprit du lecteur peu disposé à recevoir les impressions que je voulois lui communiquer. L'existence de la société même étoit pour lui une chose presque nouvelle, et il n'avoit pas vu sortir de cette première donnée, par des explications extrêmement simples et toujours appuyées de l'autorité des faits, toutes les circonstances de cet épisode, que je ne crois pas juger avec trop de prévention en le regardant comme un des plus intéressants de notre histoire. Maintenant, je suis autorisé du

moins à revenir sur les mêmes faits d'une manière plus positive, parce que l'enchaînement sensible des preuves morales, dont je les ai soutenus, équivaut à l'information la plus authentique. Il étoit de la nature des choses que je racontois de ne pas se soumettre à une forme de démonstration bien exacte, soit parce qu'elles avoient été enveloppées, pendant quinze ans, d'un mystère indispensable, soit parce qu'il restoit en elles, pour l'homme le mieux instruit, des parties qui ne pouvoient jamais se révéler sans une espèce d'infidélité dont je suis incapable, à l'égard même d'une société détruite par l'intention et par le fait, qui ne m'auroit pas muni de pouvoirs exprès.

Il n'est pas question toutefois de recommander cette société à la reconnoissance immédiate et contemporaine, mais de la nommer à l'histoire et d'en offrir l'exemple à la postérité. Elle n'a fait que remplir, dans toute sa carrière, le but d'intérêt public qu'elle s'étoit prescrit dans son institution : dévouée au bonheur des hommes, à la délivrance de la patrie, et, par une conséquence naturelle, au seul système politique qui puisse en assurer le repos, elle est heureuse de triompher de ses desseins, mais elle ne cherche pas le prix de ses efforts. La plupart de ses chefs sont morts, les autres demeurent ignorés; et ces derniers paroissent bien décidés à ne pas appeler sur leurs noms une publicité dont l'imposture a souvent usurpé les honneurs : ils aiment mieux le vague romanesque qui les enveloppe, et qui charma autrefois leur imagination, quand un besoin incalculable d'activité détermina leurs premiers rapports, leurs premières entreprises et leurs premiers sacrifices. C'est sous ce point de vue seulement, le seul sous lequel ils puissent être considérés par le plus grand nombre des lecteurs, que je jette un dernier regard vers eux, avant d'abandonner leurs vertus et leurs services à l'oubli, qui dévore tôt ou tard les services et les vertus qui manquent du prestige du pouvoir, ou de celui de la fortune.

Les Philadelphes ne furent, à proprement parler, ni des royalistes, ni des républicains; ce sont de bons et nobles François qui étoient nés, pour la plupart, sur un vaisseau battu des tempêtes, et qui contribuèrent à le mener au port, sans connoître la carte du pays nouveau pour eux où ils alloient aborder, et où ils respirent enfin sous les auspices du meilleur des princes. Trop jeunes pour avoir vu avant leur proscription la famille de leurs rois, ils ont aimé cette famille dans son exil, ils l'ont pendant long-temps rappelée de leurs vœux, ils l'entourent de leur fidélité. Toutes les idées du cœur, toutes les idées touchantes et nobles se réunissent en elle, pour quiconque a reçu du ciel une âme généreuse et tendre et un jugement droit. Qu'est-ce donc pour la Société des Philadelphes à qui elle garantit la liberté qui étoit leur espérance, à qui elle promet la félicité publique, qu'un gouvernement paternel doit assurer, à qui elle retrace tant de souvenirs de malheur, et par conséquent tant d'objets d'amour, et, j'ose le dire, de culte? Les affections qui lient une âme sensible à la cause de l'adversité deviennent une religion!

Les Philadelphes, sortis d'une source ignorée, ont couvert le globe, et ils n'y ont jamais été connus par une action équivoque. Ils ont conspiré contre l'ennemi des hommes, et ils ont respecté jusqu'à sa vie!

Ils ont donné le premier exemple d'une conspiration continuée très-long-temps, qui a compté une foule de martyrs sans compter de traîtres, et qui a survécu à tous ceux de ses membres qui pouvoient se sauver en la sacrifiant. Aujourd'hui même que ses formules anciennes ne sont plus que le talisman d'une féerie détruite, elle les garderoit encore avec un scrupule religieux, parce qu'elle s'est fait une habitude inviolable de les aimer pour les idées qu'elles représentent.

Elle est illustre par ses enfants, ou soldats ou citoyens; elle s'honore des plus hautes vertus militaires, du courage civil le plus dévoué. Moreau, Malet, Oudet, Lahorie

lui appartiennent. Pichegru devoit lui appartenir trois jours plus tard.

Des Philadelphes qui nous sont connus par approximation, quatre ou cinq mille ont péri glorieusement sur les champs de bataille, un grand nombre dans la misère et dans la proscription; dix ou douze se sont suicidés, ou parce qu'ils étoient parvenus aux dernières extrémités du malheur, ou parce que leur dévouement étoit essentiel à la conservation de l'ordre; cent vingt, au moins, ont monté à l'échafaud.

Quant à moi, champion inconnu et sans gloire, quoique souvent blessé dans la mêlée, je leur ai survécu, comme cet Othryadas, qui resta le dernier du combat des Spartiates contre les Messéniens, et qui, avant d'expirer, se trouva la force d'ériger un monument à ses frères, et d'y tracer la fameuse inscription de Simonide : *Passant! va dire à Lacédémone que nous sommes morts pour ses saintes lois!*

VI

LES SOCIÉTÉS SECRÈTES

DU TYROL ET DE L'ITALIE, SOUS L'EMPIRE

L'histoire entière des sociétés du Tyrol et de celles d'Italie, qui ne sont pas tout-à-fait les mêmes, a été publiée, il y a quelques mois [1], à Vienne, en langue allemande, et en langue italienne, à Milan, avec une foule de détails très-curieux, qui en font un monument précieux pour l'histoire générale de l'Europe au dix-neuvième siècle. Ces sociétés n'ont pas cru devoir cacher les mystères mêmes de leurs initiations, les plus extraordinaires et les plus adroitement combinés qui aient jamais été employés dans une institution de ce genre. J'en puis donner pour exemple ce qui est arrivé à un ancien officier supérieur de mes amis, dont je tiens ces renseignements. Devenu suspect à Bonaparte, après avoir occupé dans sa confiance une place dont il n'avoit jamais abusé, il fut obligé de se réfugier dans la partie la plus alpestre des provinces autrichiennes, et il y vécut dans une retraite absolue, presque sans communication avec le reste des hommes. Quelques rapports que le hasard et la nécessité lui avoient fait établir cependant avec certains habi-

[1] C'est-à-dire en 1815.

tants, et qu'une sympathie invincible avoit fortifiés, ayant donné lieu à ceux-ci de s'assurer qu'il nourrissoit une haine profonde contre le tyran de l'Europe, on lui apprit qu'il existoit une corporation immense et dévouée qui avoit pour seul objet la destruction de son gouvernement, et on lui offrit d'en faire partie. Déjà lié depuis long-temps à des associations formées dans le même dessein, et que je n'ai plus besoin de nommer, il n'hésita pas à entrer dans celle-ci avec l'intention secrète de la rattacher de quelque manière à celles qui lui étoient connues; à peine eut-il énoncé son consentement, qu'on lui fit subir une initiation extrêmement simple, qui ne pouvoit étonner son imagination que par la simplicité des moyens. C'étoit celle du grade commun, qui a été souvent accordée à des villages entiers, et qui étoit proportionnée aux forces les plus ordinaires. Deux mois s'écoulèrent depuis, sans qu'il entendît parler ni de la société ni de ses projets, et sans qu'il présumât qu'elle pût être autre chose que ce qu'il avoit vu en elle, c'est-à-dire, qu'une espèce d'insurrection cachée qui avoit des signes de reconnoissance et un mot d'ordre. Il commençoit à la regarder comme un pur jeu d'imagination, quand une lettre conçue dans des termes qui lui rappeloient distinctement ses formules, le convoqua dans un endroit écarté, où il devoit se trouver réuni à un grand nombre de frères. Il s'y rendit sans précaution, parce que les formes de son initiation première, et le caractère des personnes qui l'avoient introduit dans l'ordre, sembloient lui offrir une garantie très-suffisante contre toute espèce d'embûches. Il reconnut aux indices les plus manifestes l'endroit qui lui étoit désigné, le parcourut sur tous ses points avant et après l'heure de la convocation, attendit encore, et ne vit personne. Peu de jours après, l'avis se réitéra dans les mêmes termes, et l'appela aux mêmes lieux. Il y obéit avec la même exactitude, et ne fut pas plus heureux dans ses recherches. Cette épreuve particulière exercée sur sa patience, ou dans laquelle il

croyoit reconnoître ce motif, se renouvela quatre fois sans succès dans l'espace de trois semaines; à la cinquième enfin, à laquelle il s'étoit soumis avec un certain dépit, il se retiroit un peu fatigué de cette déception trop répétée, quand des cris affreux, qui se firent entendre à cent pas de lui, et qui paroissoient partir d'une personne qu'on assassinoit, le retinrent dans le bois, où il s'étoit déjà engagé plus avant qu'à l'ordinaire. Le jour étoit à sa fin, la saison très-mauvaise (c'étoit vers la fin de novembre, dans un climat rigoureux), et les chemins difficiles, surtout pour un étranger. Mais aucune considération ne pouvoit arrêter son courage dans une occasion où l'humanité en réclamoit si impérieusement le secours. Armé de sa seule épée, il se précipita dans le fourré, en taillant devant lui les ronces qui s'opposoient à son passage, et toujours dirigé par les cris, toujours plus rapprochés qui imploroient au hasard l'assistance du voyageur; il arriva enfin dans un endroit plus découvert, d'où trois cavaliers de mauvaise mine s'échappèrent à grande course, en faisant sur lui le triple feu de leurs mousquetons. A ses pieds gisoit un corps sanglant, que le crépuscule éclairoit de sa dernière lumière, mais que l'on discernoit encore assez pour reconnoître les lambeaux déchirés qui l'enveloppoient, les fortes cordes qui attachoient ses membres, et jusques aux coups dont il avoit été frappé. Il avoit à peine eu le temps de jeter un regard sur ce triste spectacle, de sonder la profondeur de ce bois, où la mort l'attendoit de toutes parts, et d'épier quelques signes de vie, près de s'éteindre, dans l'infortuné dont il contemploit l'agonie, quand un détachement de force armée, attiré par les mêmes plaintes, déboucha de la forêt par le point opposé à celui de la retraite des brigands, et cerna rapidement la place où la victime étoit couchée. Elle expiroit, et ses dernières paroles furent cependant articulées assez distinctement, pour qu'il ne fût pas possible de douter qu'elle avoit voulu désigner l'étranger comme un de ses assassins. Tout l'ac-

cusoit d'ailleurs : l'heure, le lieu, l'épée nue, dont sa main étoit armée, l'embarras de son maintien, le trouble de ses paroles. Je n'ai pas besoin de dire qu'il est arrêté, chargé de fers, jeté ignominieusement sur une charrette empruntée à la première métairie, et conduit dans une maison d'un aspect sinistre, qui tenoit lieu de prison au village voisin. La nuit s'achève; deux, trois jours se succèdent dans cet état, à la diète la plus sévère, au secret le plus absolu, au milieu des alarmes inexprimables d'un innocent accusé d'un grand crime, et privé, par la Providence elle-même, de tout moyen de s'en défendre; enfin, il est traduit devant des magistrats, il subit un interrogatoire, des témoins sont entendus, des hommes accusés de complicité sont interrogés; l'information se commence, se poursuit, se développe devant lui; l'officier public porte des conclusions, l'accusé est écouté, le tribunal s'assemble et juge. L'innocent, accablé par des présomptions dont il n'a pas pu détruire, dont il n'a pas même pu contester la vraisemblance, est condamné sans appel, suivant la forme de ces petites juridictions, à la peine capitale, à la peine la plus cruelle, la plus honteuse surtout, et il n'a le droit de se plaindre qu'au ciel d'un jugement appuyé sur des faits qui ont tout le caractère de l'évidence. Abattu par la fatigue, par le jeûne, par la captivité, par le désespoir, il apprend, avec une espèce de joie, que le terme de son supplice est hâté par une circonstance particulière. Le lendemain est consacré à la célébration d'une des fêtes les plus solennelles de l'Église, et ne doit pas être souillé par le sang d'un assassin. Son exécution aura lieu aux flambeaux, à l'heure la plus silencieuse, la plus sinistre de la nuit. Garrotté par des bourreaux hideux, précédé de torches lugubres, accompagné de soldats muets qui marchent autour de lui la tête baissée, il s'avance au bruit de la cloche mortuaire qui le recommande aux prières des fidèles, et parvient, de détours en détours, à une cour immense, entourée de bâtiments ruinés, et qui offre l'as-

pect d'une place publique. Un cercle de cavaliers en uniforme entoure l'échafaud; des hommes, des femmes, sont groupés dans le lointain; quelques-uns sont assis sur les murailles; on entend, de côté et d'autre, une rumeur sourde d'impatience ou d'horreur, et deux ou trois lumières éparses éclairent faiblement des fenêtres éloignées. Il monte à l'échafaud, écoute la lecture de sa sentence, et va se livrer aux exécuteurs, quand un officier civil à cheval, et décoré des signes de la magistrature, fait retentir à ses oreilles je ne sais quel bruit d'espérance qui le ranime un instant. Un édit qui vient d'émaner du gouvernement accorde la grâce à tout homme condamné, pour un délit de quelque espèce qu'il soit, qui pourra donner à la justice les mots d'initiation et de reconnoissance d'une société secrète qu'on lui désigne par son nom; c'est celle dans laquelle il a été nouvellement reçu, et dont il accomplissoit l'ordre secret au moment de l'étrange catastrophe qui a fait peser sur lui le soupçon le plus injuste. On l'interroge, il répond négativement; on insiste, il s'irrite, et demande la mort. Son initiation est achevée; elle se termine par un baiser, et se passe d'un serment. Il n'y avoit personne autour de lui qui ne fût membre de l'institution, et qui n'eût sciemment coopéré à l'épreuve.

Quelques historiographes des sociétés secrètes ont mal à propos confondu celle-ci avec celle des *Éveillés* d'Allemagne, qui s'en rapproche jusqu'à un certain point par la forme des initiations, mais qui est une association purement mystique.

VII

RÉAL

Parmi les gens du monde qui fréquentent les nobles salons libéraux de la nouvelle France, il n'est personne qui ne se souvienne d'y avoir remarqué un vieillard plus que septuagénaire, d'une taille moyenne, mais bien prise, d'une toilette modeste, mais propre et soignée, d'une tournure encore virile et quelquefois sémillante, qui ne rappeloit en rien la caducité de l'âge et les orages de la vie; d'une figure peu régulière, mais qui avoit été agréable, et qui l'étoit encore à force d'expression; coiffé de beaux cheveux blancs qu'on envieroit à vingt ans, et armé d'un regard bleu, lucide et transparent où n'avoit jamais cessé de briller tout le feu d'une ardente jeunesse.

Quand le dîner tiroit à sa fin, et que la conversation, excitée par le champagne et le plaisir, devenoit tout-à-coup générale autour d'une table splendidement servie, dont j'ai vu faire les honneurs par une des plus aimables et des plus jolies femmes de Paris, sinon par la plus aimable et la plus jolie (madame Coste), une voix souple et ferme, sonore et bien accentuée, s'élevoit d'ordinaire, dominoit toutes les autres, et finissoit par captiver l'attention des plus distraits. C'est que ce n'étoit plus une causerie vague et souvent insipide pour ceux mêmes qui

n font les frais; c'étoit une narration spirituelle, animée, dramatique, riche sans digressions, pleine sans verbiage, érudite sans pédantisme, et polie sans afféterie, dont l'attrait paroissoit d'autant plus piquant aux écouteurs que l'historien avoit presque toujours été un des principaux personnages des scènes qu'il racontoit. Or ce n'étoit pas là de ces scènes vulgaires auxquelles la vanité seule d'un homme prévenu de son importance peut supposer quelque intérêt, parce qu'il imagine sottement que le reflet de son nom couvrira la pauvreté de son récit. C'étoit du grave, du grandiose, du terrible. Tous les acteurs imposants de la révolution y jouoient leur rôle, depuis les tribuns sanguinaires qu'avoit faits la populace jusqu'à l'immortel empereur qu'avoient fait les soldats; et voilà pourquoi, lorsque cet homme avoit fini de parler, on gardoit quelque temps le silence, comme pour l'entendre encore.

Cet homme, c'étoit le vieillard.

Le vieillard, c'étoit le comte Réal.

Le comte Réal, c'étoit le fils d'un garde-chasse de Chatou, qui lui avoit donné l'éducation requise pour devenir procureur au Châtelet.

Ce procureur au Châtelet avoit fait son chemin. On l'avoit vu avocat, puis accusateur public près le tribunal du 10 août, puis historiographe de la république françoise, puis commissaire du gouvernement au département de Paris, puis conseiller d'État à la section de la justice, puis préfet de police de l'empire, et comte par-dessus tout cela. Je ne suis pas de ceux qui le blâment d'avoir mordu trop vite à l'hameçon d'or de la fortune; l'appât étoit friand, l'exemple étoit contagieux, et je sais quelques-uns de nos Gracques à la barbe en alène qui n'y mettroient certainement pas plus de façon en pareille circonstance. L'histoire d'un événement et d'une époque, c'est l'histoire de toutes les époques et de tous les événements. Mais j'aurois attendu davantage de la vocation d'un noble caractère, et tout jeune je déplorois souvent avec amer-

tume la défection dont Réal me sembloit coupable envers son propre talent. Je me souviens d'avoir exprimé un jour ce regret à Chénier, qui faisoit rarement des calembours, mais qui n'aimoit pas Réal, et qui saisissoit avec plaisir l'occasion de lancer un trait mordant contre ces transfuges de la liberté, si vite embauchés au pouvoir : « Que veux-tu? dit-il en me frappant sur l'épaule, Réal *réalise.* »

Mon intention n'est pas d'ailleurs de considérer l'homme politique dans M. le comte Réal. Qu'est-ce qu'une opinion? qu'est-ce qu'un rôle? qu'est-ce qu'un caractère politique? Un habit à la mode du temps jeté sur de pauvres automates que le jeu des circonstances fait mouvoir; une carmagnole de 1793 qu'on retourne, qu'on reteint, à laquelle on attache des basques, sur laquelle on brode des palmes ou des étoiles, dont on répare le délabrement, dont on rajeunit la vétusté sous la bigarrure des rubans et la splendeur des crachats, sauf à troquer un jour ou l'autre tout cet oripeau de friperie contre la première amulette venue, au choix de la populace, moyennant un juste retour, comme ces marchands ambulants qui vendent les vieux galons. Les philosophes qui étudient l'homme dans ces sottes mascarades sont dignes d'étudier la femme dans les poupées des marchandes de modes. Il n'y a rien là de la nature humaine; et c'est une grande consolation pour les esprits nobles et sensibles qui ont médité sur sa destination, et qui se sont fait une autre idée de sa dignité.

Ce qui constitue l'homme aux yeux de la raison, c'est la raison; c'est cette faculté intelligente qui le distingue presque seul des animaux, et Spinosa, moins matérialiste qu'on ne le croit généralement, en avoit follement conclu qu'il n'y avoit de résurrectible dans l'homme que le principe intelligent dont il ne concevoit pas plus que moi l'impossible destruction. Ce qui constitue l'homme, c'est surtout la bienveillance, à laquelle Spinosa n'a pas pensé, et qui est le plus essentiellement immortel de ses élé-

ments. Tous les deux ont échappé jusqu'ici au scalpel de la dissection et aux analyses de la chimie. Je ne pense même pas qu'on les ait cherchés à l'amphithéâtre ou demandés au creuset.

J'ai déjà dit que Réal avoit été avocat ; et je m'explique, avocat en matière criminelle, ou, selon l'expression fort exacte et fort reçue de son temps, défenseur officieux. Je crois avoir dit ailleurs qu'il avoit porté, dans l'exercice de cette glorieuse profession, un talent digne de la couronne civique, que je le plains d'avoir échangée contre la couronne de comte. C'est donc de cet avocat, dévoué au service du malheur, et non pas de ce comte enchaîné à la clientèle de la prospérité, que je me propose de parler aujourd'hui. Réal, c'est l'avocat.

Après le ministère des sages qui font du bien aux hommes quand ils en ont le pouvoir, il n'y en a point de plus auguste que celui du citoyen généreux qui consacre sa noble vie à les protéger et à les défendre ; c'est même en sa faveur que penchera l'avantage, si on lui tient compte, comme on le doit, de l'abnégation de son dévouement et de l'incertitude de ses priviléges. L'autorité et la bonne foi, l'indépendance et l'inviolabilité, droits moraux et sacrés du défenseur, deviennent illusoires sous toutes les tyrannies, et n'empêchent pas Malesherbes de porter sa tête à l'échafaud de Louis XVI. Si Réal s'étoit avisé de la grandeur de cette destinée dans les cinq ou six siècles de jours qui composent le règne sanglant de Robespierre, si une vertueuse émulation l'avoit appelé à partager les périls de Chauveau-Lagarde et de Tronçon-Ducoudray, s'il avoit déployé à disputer aux bourreaux l'innocente existence des proscrits, les ressources du zèle louable et sublime encore qui l'anima pour les proscripteurs, sa carrière eût été moins longue, sans doute, ou sa vieillesse du moins ne se seroit pas écoulée dans les loisirs dorés de l'opulence ; mais son nom resteroit enveloppé d'une gloire plus durable et plus pure : car il ne lui manque pour cela, ni cet

art de la parole qui entraîne et domine les esprits, ni cette chaleur d'âme et de sensibilité qui est le génie des hommes éloquents. C'est la seule chose que j'aie à démontrer maintenant; le reste de la biographie de Réal appartient à l'histoire héraldique de l'empire, et je n'irai pas le chercher là.

Mais il faut, pour le considérer sous cet aspect, le seul oublié, le seul mémorable de sa longue vie, rétrograder avec moi de plus de quarante ans, et s'en rapporter à mes souvenirs, dont quelques esprits défiants, ou mal servis par leur propre nature, ont souvent suspecté l'infaillibilité. La mémoire, qui est certainement une des facultés les plus communes de l'homme, et dont personne n'a plus le droit de tirer vanité que de la délicatesse d'une ouïe sensible ou de la portée d'une vue pénétrante, n'a l'apparence d'un phénomène que pour ceux qui n'ont point de mémoire; les autres comprennent à merveille comment les perceptions d'une enfance vive, déjà exercée par le collége à s'approprier les faits les plus indifférents de l'histoire morte, et avidement curieuse, ainsi que cela est propre à cet âge, des faits bien plus extraordinaires qui animent sous ses yeux le drame de l'histoire vivante, ont pu laisser de profondes traces dans la pensée même du vieillard. Quant à moi, je n'ai point d'autres souvenirs, et le dégoût du présent, qui s'est accru avec mes années, a dû fortifier en moi l'habitude instinctive de vivre dans le passé. Cette époque seule se reproduit à mon imagination sous des traits brillants et pittoresques, parce que les organes que je possédois alors étoient doués d'une aptitude et d'une naïveté qu'ils ont perdues, mais dont les impressions se renouvellent encore quelquefois en réminiscences fugitives. Et comment se seroient-elles entièrement anéanties, ces premières émotions de l'enfant, puisque je n'ai jamais entretenu mon esprit d'autre chose depuis les jours de désabusement où j'ai reconnu que, hors la vie de l'enfant, il n'y avoit rien dans notre vie qui valût la peine de

ivre. C'est que pour lui tous les faits sont des spectacles et toutes les illusions des réalités; c'est que l'expérience n'a pas encore soufflé devant son prisme un nuage terne et grossier; c'est qu'il n'a jamais soulevé le rideau de la comédie et démêlé l'artifice des misérables machines qui l'éblouissent de fausses merveilles. Mon erreur s'est évanouie, comme s'évanouit la sienne, lorsque j'ai vu de près les peuples et les rois et le monde; mais je me suis hâté de la ressaisir aussitôt que j'ai pu connoître qu'elle valoit mieux que la vérité. J'ai nourri, j'ai caressé le prestige qui m'avoit du moins agréablement trompé, et je me suis conservé enfant par dédain d'être homme. Voilà le secret de ma mémoire et de mes livres.

Au reste, aucun des fragments que j'ai détachés tour à tour du long journal de ma vie n'a subi une épreuve plus difficile que celui-ci; aucun n'a vu son exactitude reconnue par un témoin plus digne de foi. M. Réal s'étoit cru obligé d'exercer autrefois contre ma jeunesse des rigueurs, légitimes peut-être, mais qui n'étoient pas légales, et dont l'exagération inouïe ne pouvoit certainement s'expliquer par mon importance politique. Le sentiment de mauvaise humeur qu'elles m'avoient inspiré à vingt reprises différentes s'étoit entièrement effacé depuis trente ans, car de tous mes souvenirs il n'y en a point que j'oublie aussi vite que celui du mal qu'on m'a fait. Cependant j'avois rabattu quelque chose de mon enthousiasme d'enfant pour M. Réal, et, de peur de me trouver capable de le haïr encore en pensant à lui, j'avois pris le parti philosophique de n'y plus penser du tout, quand une des rencontres dont j'ai parlé en commençant nous réunit à la même table et dans la même conversation. Comme le démon de la rancune ne perd jamais ses droits sur nos âmes imparfaites, je m'avisai de me venger d'une manière assez piquante, en lui prouvant que l'écolier inoffensif envers lequel il avoit déployé tant de *mesures acerbes* étoit alors même un des plus fervents admirateurs de son ta-

lent. Ce que je vais écrire, je le racontai avec des détails de localité plus spéciaux, plus minutieux, plus insaisissables, qui ne pouvoient avoir d'intérêt que pour lui; faisant revivre dans une nomenclature fidèle les juges, les accusés, les témoins, reprenant le fil des débats avec leurs incidents, leurs incises, leurs interruptions, leurs péripéties; rattachant les détails aux faits, les physionomies aux personnes, les inflexions aux paroles, et, pour couronner mon récit, abordant ses plaidoyers par l'exorde, en ferme disposition de les pousser jusqu'à la péroraison, si sa surprise m'en avoit laissé le temps. « Par quelle fatalité, dit-il en me prenant les mains, ne vous ai-je pas revu quand je fus adjoint au ministère; car aux jours dont vous parlez, vous étiez, sans doute, auprès de moi? — Parce qu'aussitôt que vous fûtes adjoint au ministère, lui répondis-je en riant, vous me fîtes mettre au cachot. » Des dix ou douze personnes très-notables qui assistoient à cet entretien, il n'y en a qu'une aujourd'hui qui ne puisse plus en attester les circonstances. On juge bien qu'il finit là, et je conviendrai, tant qu'on le voudra, qu'il ne devoit pas trouver place ici, car je ne crois pas avoir jamais écrit une anecdote plus personnelle et plus insignifiante; mais j'y ai été contraint jusqu'à un certain point par les chicanes obstinées d'une critique soupçonneuse qui fait de ma mémoire un être de raison, pour se dispenser de me croire. Il est évident, en effet, que si ma mémoire me sert mal, ou qu'elle ne soit qu'une causeuse mensongère apostée par mon imagination, il faut bien se garder de me lire: car c'est cette faculté sycophante que fait tous les frais de mes historiettes. C'est la seule que je me reconnoisse, la seule par conséquent que je sois intéressé à défendre contre les objections sceptiques de mes détracteurs; et ils savent à merveille que s'ils étoient parvenus à m'en déposséder, je serois tout-à-fait réduit à rien, moi qui leur ai fait depuis long-temps un amiable abandon de toutes les autres propriétés de l'esprit, pour

en jouir exclusivement à leurs risques et périls. Je suis forcé d'avouer qu'ils n'abusent pas de ce privilége.

Après cette large digression, qu'on est libre de prendre pour une préface *forjetée*, je vais essayer d'entrer en matière.

Les bourreaux de Nantes étoient fatigués. La Loire ne suffisoit plus à submerger des cadavres. L'opinion publique, s'il en restoit une, se révoltoit peut-être contre un massacre domestique exécuté, dans les murs mêmes de la ville qui les avoit nourris, sur les plus purs citoyens. Quoi qu'il en soit, Carrier, embarrassé pour la première fois de cent trente-deux têtes à couper, se crut obligé d'en faire un hommage-lige au tribunal révolutionnaire. Le pourvoyeur de la mort avoit cependant pris ses précautions pour abréger le voyage des proscrits; la fusillade les attendoit à Ancenis et la noyade à Angers; mais les exécuteurs manquèrent de résolution et trompèrent sa prévoyance. Les cent trente-deux, entassés dans des charrettes, les membres liés et la tête pendante comme des animaux qu'on mène à la boucherie, furent dirigés sur Paris, où il en arriva quatre-vingt-quatorze; les trente-huit autres moururent en route, s'il n'en mourut davantage; car deux ou trois enfants, qui étoient nés pendant le trajet, furent présentés avec leurs mères au registre des écrous. Le récit que je fais là n'est pas un épisode inventé par quelque romancier atrabilaire pour noircir l'histoire des cannibales; c'est de l'histoire de France, de l'histoire imprimée, de l'histoire officielle. Voyez le *Moniteur*.

A cet événement s'ouvre la noble carrière oratoire dont Réal devoit sortir trop vite. Une loi d'expiation avoit rendu aux accusés le droit de se faire défendre, qui leur avoit été enlevé par une loi sacrilége. Réal fut nommé défenseur d'office, et peu de causes plus justes et plus touchantes

ont jamais réclamé l'appui de l'éloquence. Pour l'honneur du pays, elle n'offrit à l'avocat que l'occasion stérile de se saisir sans difficulté d'un succès sans gloire. Entre le jour de la mise en accusation des Nantais et le jour de leur jugement, une ère nouvelle avoit commencé pour la France. Robespierre étoit mort, et les échafauds de la terreur s'étoient abîmés sur lui. Le peuple social, le peuple civilisé, réveillé de sa stupeur, demandoit vengeance des assassins qui l'avoient décimé en moins de deux ans ; la Convention, déjà jugée par l'opinion contemporaine, comme elle le sera par l'avenir, ne sembloit s'obstiner à prolonger sa souveraineté défaillante qu'autant qu'elle en avoit besoin pour s'affranchir de toute solidarité avec eux, et pour amasser sur leurs têtes les crimes qu'elle avoit permis et ceux qu'elle avoit commandés ; les boucheries de la Vendée n'excitoient plus qu'une exécration unanime, et la tribune résonnoit encore de ces magnifiques paroles de Legendre, que j'ai rapportées ailleurs comme le modèle effrayant d'une hyperbole à laquelle la raison fait grâce, parce qu'elle n'a rien de trop exagéré pour le sujet : « Les voyageurs de mer n'osent se soumettre au baptême du tropique, de crainte d'être baignés dans le sang de leurs parents. » Quand les infortunés dont je parlois se présentèrent au tribunal pour être condamnés, la voix publique les avoit absous ; ils gagnèrent les banquettes des victimes au milieu d'une rumeur triomphale, et s'y assirent en accusateurs. Les rôles étoient changés, les formes ordinaires subverties ; on auroit cru qu'une disposition inaccoutumée de la salle d'audience avoit placé, pour la première fois, les juges à la barre et les accusés au prétoire. Cette mutation ne seroit souvent que justice dans les procès politiques. . . . .

Je le répète, les honorables fonctions de Réal furent trop aisées à remplir. Philippe Tronjolly, un des prévenus, homme de sens et de cœur, qui se servoit habilement de la parole, eut tous les honneurs du plaidoyer, ou plutôt

du réquisitoire. Il n'essaya point de se défendre, soin que le temps s'étoit chargé de rendre superflu ; il attaqua, et la hache sous laquelle Carrier l'avoit poussé lui fit raison de Carrier.

Ces premiers détails, empruntés aux journaux du temps, car je n'en avois par moi-même aucune connoissance, ne figurent ici qu'en qualité de préliminaires, puisqu'on ne voit pas que la procédure des Nantais ait contribué à mettre le beau talent de Réal dans son véritable jour ; mais ils composent l'introduction nécessaire d'un autre drame qui laissa plus d'essor à son éloquence. J'ai déjà dit que l'absolution de Tronjolly et de ses coaccusés exprimoit assez sensiblement la condamnation implicite de Carrier et de son comité révolutionnaire. Ce qui restoit à régler ne paroissoit plus qu'une affaire de formalité, dont la solution définitive appartenoit au bourreau. C'étoient les témoins des premiers débats qui montoient au banc des prévenus, c'étoient les prévenus des premiers débats qui venoient se ranger au banc des témoins. Réal seul étoit resté à sa place pour prêter aux coupables un secours plus pénible et plus courageux que celui qu'il avoit offert aux innocents ; admirable ministère de l'avocat, dont la sollicitude, presque providentielle, ne manque à aucun malheur, et qui peut dire de lui comme ce personnage de Térence : *Je suis homme, et rien de ce qui intéresse l'humanité ne m'est étranger.*

Pour la première fois, depuis que les crimes des hommes sont dévolus à la justice des hommes, l'épouvantable programme de l'accusation écrite pâlit devant les faits plus épouvantables encore que révéla l'instruction orale. Pour la première fois, les récriminations mêmes d'une haine légitime, aigrie par des blessures qui saignoient encore, furent réduites à rester au-dessous de la réalité. C'est qu'il n'y avoit point d'expressions, dans les langues les plus riches en amplifications monstrueuses, pour peindre les forfaits de Carrier et du comité révolutionnaire de Nantes.

Le vol, l'assassinat, l'infanticide, la brutalité obscène qui souille ses victimes avant de les sacrifier, la dérision féroce qui les insulte quand elles ne sont plus, toutes les frénésies révoltantes de la rage et de l'anthropophagie qui s'assouvissent sur des cadavres, ont des noms ; il fallut en inventer de nouveaux. Le dictionnaire du comité révolutionnaire de Nantes n'avoit pas été prévu ; il auroit effrayé Satan.

Ceci seroit trop cruel à raconter. On devinera, si on peut le deviner, ce que je n'ai pas la force d'écrire, ce que c'étoit qu'un *mariage républicain*, ce que c'étoit que la *noyade* exécutée au moyen du *bateau à soupape*, supplice encore inconnu que la pudeur badine du comité déguisoit sous le nom de *baignade* par un barbare euphémisme, et que cet abominable Carrier appeloit en plaisantant la *déportation verticale :* figure un peu forte, selon moi, pour la portée de son esprit, mais bien digne de l'infernal instinct qui lui tenoit lieu d'âme. C'étoit le cas de dire, en changeant quelque chose à la fameuse saillie de Cicéron : *Habemus facetum carnificem.*

Tous les crimes étoient démontrés jusqu'à l'évidence. Ils étoient tous avoués. Il est difficile en effet d'assassiner à la pleine clarté du soleil dix ou douze mille personnes (le nombre juste est resté indécis), de les faire mourir mille fois dans des tortures pires que la mort, sans autre formalité que celle du supplice, et de ne pas laisser quelques traces de ces exécutions sanglantes. A défaut des hommes, les flots de la Loire auroient parlé. Il n'y avoit point de batelier qui n'eût touché de sa rame des corps inanimés, point de pêcheur qui n'eût ramené des membres mutilés dans ses filets. Le système tout entier de la défense reposoit donc sur des récriminations véhémentes qui n'avoient pour objet que de déplacer celui de l'accusation : les acteurs immédiats de la tragédie se prenoient au comité révolutionnaire, qui se prenoit à Carrier par la voix de Réal ; Carrier se prenoit à la Convention nationale, qui

se prenoit au comité de salut public par la voix de Lecointre; le comité de salut public se prenoit à la volonté souveraine du peuple; et tel étoit en réalité le cercle épouvantable où avoit roulé l'histoire de cette démocratie regrettée, qu'on ose nous présenter encore aujourd'hui comme un objet d'espérance et comme un gouvernement de progrès, tant les vieilles sociétés sont pressées de finir d'elles-mêmes!

La Convention jugea convenable de rompre dans ses mains cette chaîne de pourvois menaçants, et la nécessité de son propre salut la rendit unanime une fois pour la proscription d'un complice. Cinq cents votants proférèrent cinq cents votes d'accusation, sur lesquels deux seulement furent mitigés par des réticences légères, celui de Bourbotte et celui de Bernard de Saintes. Collot-d'Herbois, Barrère et Billaud-Varennes, qui avoient si long-temps fermé les yeux sur les attentats de leur émissaire, qui les avoient ordonnés peut-être, n'usèrent pas envers lui d'une indulgence qu'ils étoient à la veille de réclamer pour eux-mêmes; ils l'envoyèrent au châtiment avec la même impassibilité qu'ils l'avoient envoyé au crime. Quant à ceux-ci, Carrier n'avoit point de récusation valable à exercer contre eux. Il étoit jugé par ses pairs.

En faisant descendre l'instigateur du comité révolutionnaire de la chaise curule à la sellette, Réal venoit d'opérer une révolution radicale dans la position de ses clients. Il falloit toutefois savoir profiter de ce triomphe, car assez de délits individuels et spontanés restoient accumulés sur la tête de chacun d'eux pour appeler les vengeances de la justice. Nous allons le retrouver; mais jetons auparavant un coup d'œil sur le spectacle que présentoit alors la salle des séances du tribunal révolutionnaire.

Tout le monde sait dans quelle classe de la société se recrutoient les comités révolutionnaires. Ce n'étoit certainement pas dans celle des ouvriers probes, laborieux et capables, qui se recommandent à l'estime publique par

leur aptitude et par leur conduite. Les révolutions modernes, qui se disent toujours faites au bénéfice des capacités, n'aboutissent jamais en résultat définitif qu'à faire passer le pouvoir dans les mains de la médiocrité immorale, intrigante et factieuse. Quelques anciens propriétaires, appauvris par le vice et dépouillés par l'usure, un plus grand nombre de jeunes gens livrés à tous les excès qui abrutissent l'âme, dégradés de leur adolescence par des passions grossières, stimulés par l'ardente soif de ces sensations nouvelles qui ne se trouvent que dans les excès et qui ne s'achètent qu'à force d'or; une multitude innombrable enfin de prolétaires lâches, paresseux et dépravés, sans goût comme sans intelligence pour le travail, et qui aimoient mieux tremper leur pain dans une mare de sang que de l'arroser de quelques sueurs : voilà ce qui composoit en général le personnel de cette dictature à vingt mille têtes, sous laquelle la France au pillage haletoit de douleur comme une ville prise d'assaut : voilà ce qui composoit en particulier le personnel du comité révolutionnaire de Nantes, un triage odieux des plus violents et des plus pervers dans le plus vil rebut d'une population. Il falloit vaincre un mouvement d'épouvante pour les regarder. Pour arrêter quelque temps ses regards sur eux, il falloit vaincre un mouvement de dégoût.

Quatre ou cinq accusés tout au plus se distinguoient cependant du reste par des formes presque humaines. Carrier étoit procureur, et frotté, par conséquent, de quelques idées de l'administration et des lois. On pouvoit juger, à la plupart des dépositions, que son langage habituel avoit été jusque-là aussi infâme que ses mœurs; mais il sembloit prendre à tâche, et non sans des efforts quelquefois sensibles, d'éviter devant le tribunal cette phraséologie de corps-de-garde et de mauvais lieu, pour étaler à la place de méchants lambeaux d'histoire romaine et des bribes oratoires d'assez mauvais goût, volées au *Journal de la Montagne* et à la tribune des Jacobins. Le notaire Ba-

chelier affectoit des manières posées, des réponses courtes, pleines de gravité et de mesure, des inflexions douces et pénétrantes; et il se retranchoit contre la responsabilité de ses actes derrière sa réputation vraie ou fausse de tolérance et d'humanité. Chaux exhaloit la fougue de son caractère en improvisations véhémentes, qui blessoient rarement les règles de la correction et qui s'élevoient de temps en temps à une espèce d'éloquence. Goulin, le principal meneur, la cheville ouvrière du comité, ne manquoit pas d'une certaine puissance de facultés ou d'organisation. Il exprimoit le plus souvent avec une netteté froide des idées qu'il savoit enchaîner avec logique et présenter avec habileté, quoiqu'elles ne produisissent pas toujours l'effet qu'il en avoit attendu. C'est ainsi qu'il essaya inutilement de justifier les massacres de Nantes par les massacres de Paris et de s'envelopper avec ses complices du manteau d'impunité qui couvroit les *septembriseurs*.

L'auditoire ne répondit à son apostrophe imprudente que par une longue rumeur d'indignation. Les *septembriseurs* n'y étoient plus, ou bien ils avoient déjà changé d'opinion dans l'espérance assez fondée de frapper incessamment d'autres victimes.

Le plaidoyer de Carrier, fort important comme document historique, puisqu'il prouve jusqu'à l'évidence que les horreurs commises dans la Vendée étoient le fait des comités de gouvernement, ne fut d'ailleurs que le plus pitoyable des lieux communs oratoires. Il y répète sa phrase banale des *lauriers changés en cyprès*, qui traînoit depuis trois mois dans les clubs et dans les gazettes; il y parle en grande pompe de ses combats et de ses victoires, quoique l'instruction eût démontré qu'il n'avoit paru sur le champ de bataille que pour fuir, et donner à l'armée l'exemple honteux d'une déroute panique sur un cheval qu'il n'avoit pas pris le temps de brider. Il se compare au jeune Horace qui assassina sa sœur; il compare les prêtres au cardinal de Lorraine qui bénit l'arquebuse de

Charles IX et les poignards de la Saint-Barthélemy, sans penser que cette érudition grotesque ne repose que sur des fictions de comédie, et qu'elle se feroit siffler des enfants dans les basses classes du collége. En un mot, ce discours auroit été à faire rire s'il n'avoit pas fait frissonner; mais Carrier s'étoit précautionné contre la critique. L'indignation le sauvoit du ridicule.

L'orateur de la journée, ce fut Réal, et sa tâche n'étoit pas aisée. Il défendoit Goulin. Bien convaincu qu'il essaieroit inutilement d'atténuer des faits dont une grande ville tout entière avoit porté témoignage, il s'étendit habilement sur les crimes non moins exécrables qui les avoient provoqués; il déplora cette fatalité irrésistible des guerres civiles qui excite les âmes les plus étrangères aux excès à enchérir sur les forfaits d'un ennemi en ne croyant que les punir; il rappela les époques trop multipliées de l'histoire où de pareilles fureurs avoient été lavées par l'amnistie, et, chose bien plus étrange, honorées par des récompenses publiques ou sanctifiées par des religions; il s'arrêta enfin au moyen capital que la Convention nationale venoit d'admettre en accusant Carrier, et il tira de cette déclaration solennelle la preuve que les massacres exécutés par ses clients n'avoient jamais été que des actes d'obéissance passive. Quelle indépendance, quelle spontanéité pouvoient rester aux fonctionnaires du peuple, sous l'omnipotence d'un tyran altéré de sang qui n'apparoissoit parmi eux que dans les accès de la rage, le sabre nu à la main, la menace et le blasphème à la bouche, les traits renversés par la colère et demandant des victimes? Il falloit mourir peut-être plutôt que de se soumettre, et laisser l'accomplissement d'un affreux devoir à d'autres assassins qui se seroient présentés en foule. Il n'y avoit pas un égout à Nantes qui n'en eût vomi. Mais ce qu'on exige de ces infortunés sans éducation, sans principes, sans noblesse d'âme, continuoit Réal, c'est la plus haute des vertus de l'homme en société, c'est cette abnégation sublime de la vie qui est la

dernière épreuve du courage civil, et dont la suite des siècles offre à peine quelques exemples, en partie relégués au rang des fables. Est-il cependant un code chez les nations qui punisse de mort l'absence, le défaut d'héroïsme? En est-il un qui punisse de mort l'assassinat involontaire qu'une main captivée par la violence a commis innocemment? Le bras que l'on force à frapper n'est pas plus criminel que le couteau. En est-il un qui assimile à l'assassinat l'homicide froidement exécuté devant le peuple par l'impassible agent de la justice? Non, sans doute. La loi a pris soin de le qualifier elle-même d'homicide légal. L'homicide peut donc être légal, et quelle légalité que celle des volontés inflexibles de Carrier, qui étoit placé, selon l'opinion générale, par les propres termes de son mandat, au-dessus de toutes les juridictions et de toutes les lois!

Cet argument fut développé avec plus d'adresse et de talent, car j'ai senti en écrivant que l'expression n'étoit pas toujours fidèle à ma mémoire, altérée aujourd'hui par de cruelles souffrances. Il étoit d'ailleurs ingénieux en ce point qu'il sembloit satisfaire à toutes les convenances de la cause. On ne pouvoit réellement invoquer avec pudeur, en faveur des membres du comité révolutionnaire de Nantes, que l'inviolabilité du bourreau.

Réal n'avoit pas renoncé toutefois à l'espérance de ramener quelque intérêt sur les accusés. S'il s'étoit cru obligé pour leur salut à les dégrader du rang de l'homme, il sentoit pourtant qu'il n'auroit pas fait assez pour leur concilier l'indulgence et la pitié, s'il ne parvenoit à les distinguer des tigres par quelques facultés morales et quelques émotions généreuses. Goulin avoit été le secrétaire de ce malheureux Phélippeaux, qui fit entendre le premier d'inutiles paroles de tolérance aux ravageurs de nos provinces, et qui paya son dévouement de sa vie. Cette circonstance lui fournit un épisode de sentiment et d'action auquel il n'y a presque rien à comparer dans les plus beaux mouvements de la parole : « J'avois pensé, dit-il, à

« faire comparoître ici en témoignage la veuve de Phé-
« lippeaux; mais le respectueux attendrissement que
« m'inspire son infortune m'a détourné de ce projet. Non,
« citoyens! Goulin, dût sa propre existence en dépendre,
« n'a pas voulu forcer la veuve de Phélippeaux à con-
« templer ces funestes gradins où tout réveille le souvenir
« d'un affreux sacrifice! N'est-ce pas là, en effet, qu'étoit
« assis Danton, l'Hercule de la liberté? là, Camille Des-
« moulins, cet ingénieux La Fontaine de la révolution,
« qui en auroit été le Tacite? et là, le Fénelon, le Las
« Casas de la Vendée, le vertueux Phélippeaux? Rassure-
« toi, Goulin, tu n'entendras pas les gémissements, tu
« ne verras pas les pleurs de sa femme! Rappelle-
« toi plutôt ces jours glorieux où tu le suivois au combat,
« pour y acheter la paix par la victoire! Une fois, s'il t'en
« souvient, comme vous vous entreteniez sur le pont de
« Cé des moyens de rendre le repos et le bonheur à ces
« belles contrées désolées par la guerre, les brigands
« embusqués derrière les roseaux et les arbres du rivage
« vous assaillirent d'une décharge de mousqueterie. Vous
« répondîtes à cette lâche agression en chantant l'hymne
« des Marseillois. O Goulin! quand tu passeras sur le pont
« de Cé, n'oublie pas de chanter à la mémoire de Phé-
« lippeaux l'hymne de la reconnoissance et de l'amitié. »
Je ne me rappelle pas le nom de cette figure de rhétorique par laquelle l'orateur semble anticiper sur le résultat infaillible de son discours, en le transportant par une prévision hardie au nombre des événements accomplis, et je ne l'ai probablement jamais su; mais j'aurois bien de la peine à croire qu'elle eût jamais été amenée avec plus d'art et employée avec plus de goût. On sent, à n'en pas douter, que le succès devoit y répondre.

Entre autres artifices oratoires que j'aurois pu signaler dans ce beau plaidoyer, j'en citerai un qui ne me paroît pas moins bien conçu, et qui est encore plus dramatique; j'ai dit que Réal avoit cherché à dissiper les préventions

trop légitimes qui naissoient de l'accusation, en ramenant l'esprit des auditeurs sur des idées douces et des sentiments naturels. Goulin, le cruel Goulin, n'étoit pas encore assez éloigné de la jeunesse pour que personne ne se souvînt d'avoir vu éclater en lui quelques dispositions vertueuses et quelques affections touchantes. Il s'empare de tous les détails de ce genre qu'il a pu recueillir et qui servent à son dessein, il les développe, il les interprète, il les amplifie sans doute, il les invente peut-être ; mais l'illusion qu'il a voulu produire ne trahit pas ses espérances, elle gagne les spectateurs, les juges, les prévenus eux-mêmes qui s'étonnent de pleurer. Ému de l'émotion qu'il excite, il y cède à son tour, et d'une voix entrecoupée il peut à peine articuler ces paroles : « Sa tête fut exaltée, « son zèle aveugle, ses actions insensées et farouches, « mais son cœur étoit pur ! Je jure que Goulin est un « homme de bien ! » Au même instant, un des accusés se lève hors de lui-même, c'est Gallon, contre qui les débats n'ont fourni aucune charge, et dont le désistement du ministère public a déjà proclamé l'innocence. Il fond en larmes, il tremble, il balbutie, il s'écrie en sanglotant : « Goulin est un homme de bien ! c'est mon ami, c'est un « honnête homme, c'est mon ami ! Je le connois depuis « neuf ans ; il a élevé mes enfants : c'est un honnête « homme, c'est mon ami ! Tuez-moi, mais ne le tuez pas ! « Sauvez, sauvez Goulin ! » L'attendrissement est universel et s'étend jusqu'au banc des jurés. On en voit quelques-uns frémir et se détourner pour essuyer leurs yeux. « Citoyens, reprend Réal avec l'accent de la conviction, « sont-ce là des hommes de sang ? »

Si l'on a égard à la mauvaise nature des hommes qui furent mis en œuvre dans cette scène, on n'y verra, selon toute apparence, qu'une adroite combinaison théâtrale ; mais il faut convenir, quoi qu'il en soit, que l'avocat y fut merveilleusement servi par le poète. C'est la machine qui opéra le dénouement.

L'absolution des membres du comité révolutionnaire de Nantes parut dès lors aussi assurée que la condamnation de Carrier. Leur sécurité devint si complète, qu'ils firent ordonner les apprêts d'un superbe festin chez le premier restaurateur de Paris pendant que les jurés étoient encore aux opinions. Deux places y restèrent vides. Avec Carrier, le tribunal avoit envoyé au supplice Pinard et Grandmaison, dont les efforts de la défense n'étoient pas parvenus à atténuer les crimes. Grandmaison étoit convaincu d'avoir présidé à toutes les noyades, et on avoit vu ce monstre faire voler à coups de sabre des mains palpitantes que de malheureuses femmes, que de pauvres enfants élevoient vers lui à travers les planches mal unies du pont, au moment d'être submergés. C'étoit aussi sur les femmes, sur les enfants, sur les vieillards chargés d'années et d'infirmités que s'exerçoient les lâches fureurs de Pinard. Celui-là, mûr à vingt-six ans pour des attentats qui font frémir la nature, marchoit à la suite de l'armée républicaine, comme l'ange de la mort, avec lequel sa laideur robuste, la férocité de ses traits et la couleur basanée de sa peau, sous laquelle couloit un sang africain, lui donnoient quelque fantastique ressemblance. Aussitôt qu'un village, presque désert, qui venoit d'être un champ de bataille, restoit derrière le vainqueur, on entendoit hurler Pinard qui s'avançoit à demi nu, et brandissant un sabre déjà sanglant, parmi des monceaux de cadavres, pour épier quelque reste de vie sur des fronts pâles et dans des yeux éteints, et pour égorger les blessés. Il pénétroit ensuite dans les maisons, massacroit le malade à son lit d'agonie, l'orphelin dans son berceau, la jeune mère sur son enfant, et s'emparoit froidement de tout ce qui pouvoit tenter sa cupidité dans leurs dépouilles, car c'étoit son héritage. Un instant après, l'incendie se déclaroit à la fois sur dix points différents ; la flamme couroit de toits en toits avec la violence et le bruit de la tempête, et elle ne cessoit de marquer le passage de Pinard, qui ne

laissoit jamais d'autres adieux à ses domaines, que lorsque tout étoit consumé.

Carrier marcha à la mort en proclamant son patriotisme et son innocence. Pinard, qui devoit la subir avant lui, se défit tout-à-coup, par une secousse brusque et vigoureuse, des deux exécuteurs qui l'accompagnoient; puis, courant au proconsul, la tête baissée comme un taureau furieux, il l'en frappa dans la poitrine et le jeta sans connoissance et presque sans vie sur les degrés de l'échafaud. Quelques minutes après, ceux-là étoient devant leur juge, et les autres s'étourdissoient de leurs remords dans l'ivresse d'une orgie.

Ce qu'il y a de remarquable, c'est que le tribunal ne punit dans ces misérables que des intentions contre-révolutionnaires dont je les tiens pour complétement innocents. S'ils n'avoient été qu'assassins, comme leurs complices, on les auroit acquittés. J'ai montré ce qu'étoient les crimes de ce temps-là. Voilà ce qu'étoit sa justice.

Réal soutint dignement, deux ans après, la renommée que cette cause lui avoit acquise, dans une affaire non moins célèbre, celle du fameux tribun Gracchus Babeuf, jugée à Vendôme par la haute-cour nationale. Il y parut, comme à la première, véhément dans l'attaque, adroit dans la défense, heureux à démêler les parties foibles de l'accusation, heureux à déduire de chaque fait des explications quelquefois un peu forcées, mais auxquelles il savoit prêter une rare vraisemblance; pénétré d'une conviction ardente, qui n'excluoit pas la mesure et qui devenoit facilement sympathique à force d'être naturelle; aussi fertile en expédients ingénieux et en effets préparés d'avance qu'habile à en cacher l'artifice; en un mot, spirituel et prudent jusque dans l'abandon, entraînant et passionné jusque dans le raisonnement, et sûr de se faire écouter avec faveur, même quand il établissoit un principe qui ne pouvoit être admis par personne. Cette procédure lui fut cependant moins avantageuse que l'autre,

parce qu'il y agissoit sur une matière moins malléable et moins docile, et qu'il n'avoit pas pu imposer à ses clients le système indispensable dans lequel il dévoit se renfermer pour leur salut. De ces deux hommes de fer qui représentoient la conspiration, Babeuf et Darthé, le premier s'obstinoit à noyer ses théories fanatiques dans une phraséologie fastidieuse et confuse qui n'inspiroit que l'ennui et le dégoût; le second, qui n'avoit rien à gagner à la controverse, parce que sa vie passée portoit de cruels témoignages contre lui, s'étoit, en quelque sorte, placé hors des débats, en affectant, sur les questions qui le touchoient de plus près, une taciturnité insouciante et brutale. Entre ce déclamateur d'inutilités prolixes, qui lisoit pendant cinq heures sans reprendre haleine, car il ne savoit heureusement pas parler, et ce muet volontaire, qui s'étoit retranché dans quelques monosyllabes maussades, ou par crainte de compromettre sa tête, ou par dédain de la défendre, on conçoit que Réal ait été assez occupé à réprimer l'intempérance verbeuse de l'un, et à stimuler la paresse inconvenante et systématique de l'autre. Cette difficulté de position nuisit nécessairement à l'élan d'un orateur qui avoit besoin de s'identifier étroitement avec sa cause pour se communiquer et pour se répandre, et c'est à cela sans doute qu'il faut attribuer le mauvais succès de ses efforts [1].

[1] Un jeune écrivain qui a laissé, en mourant à vingt-neuf ans, des travaux de critique et d'histoire dignes de la plus haute estime, et dont la place restera long-temps vide dans notre littérature, Ch. Labitte, a parlé dans la *Revue des Deux-Mondes*, du 15 juin 1841, de ce portrait de Réal, et il a consigné dans son analyse critique, à propos du passage ci-dessus, un renseignement que nous croyons devoir reproduire :

« Parmi les détails si curieux qu'il donne sur le procès de Babeuf, M. Nodier, dit Ch. Labitte, a parlé de Darthé, ce farouche beau-frère de Joseph Lebon, qui a laissé dans le Nord de si terribles souvenirs, et qui seul fut condamné à mort avec Babeuf, comme apôtre de ces doctrines odieuses contre la propriété, dont le souvenir n'est pas en-

Au reste, les débats de ce procès ont été imprimés si amplement et sous une forme si bien appropriée à l'intarissable battologie du principal accusé, que je craindrois de tomber aux yeux de mes lecteurs dans des redites aussi vicieuses que les siennes, en me traînant servilement sur les détails d'une analyse. Il a même fallu, pour me décider à revenir sur l'aspect le plus extérieur de cet épisode de notre histoire, et à redemander à ma mémoire quelques-uns des traits qui en caractérisent le mieux l'étrange physionomie, que j'y fusse en quelque manière forcé par le désir de changer d'émotions en changeant de tableau. Les scènes sanglantes de la Vendée ne me suivront du moins pas ici. Nous allons passer de l'exécrable pratique des assassins à d'exécrables théories de sophistes, qui ne se sont pas, grâce au ciel, développées dans des actes, et qui laisseront aux races futures plus de pitié que d'horreur. Ce que les égorgeurs de la patrie ont exécuté en 1793, Babeuf et ses affidés le rêvoient peut-être pour l'avenir ; mais ce crime de leur pensée n'a pas été servi

core éteint. M. Nodier assure que le silence absolu de Darthé contrasta à l'audience avec l'intarissable faconde de Babeuf. Darthé, pourtant, avoit projeté une réponse qu'il devoit lire au tribunal et qui est demeurée inédite ; elle a pour titre : *Darthé, patriote de* 89, *aux républicains ses frères et à ses juges*. Le hasard a mis l'autographe entre nos mains ; il n'a pas moins de douze pages. En voici un court fragment : « Je n'eus jamais pu penser que j'aurois été arrêté comme ennemi d'une révolution qui fut dans mes principes, avant qu'elle ne « fût même parvenue au point d'anéantir toute espèce de despotisme... « J'ai maintenant vingt-huit ans ; j'étudiois en droit à Paris à l'époque « de la révolution... Je forçai, avec les généreux habitants de cette « ville, l'hôtel des Invalides que le tyran avoit désigné comme l'arsenal des armes qui devoient immoler les ennemis de la révolution. « Fier de l'arme que j'y avois enlevée, je marchai à la conquête de la « Bastille... Je fus employé dans les détachements envoyés pour protéger les convois de farine qui venoient approvisionner Paris... J'accompagnai les patriotes qui marchoient contre Versailles, repaire « infâme de brigands contre-révolutionnaires... Ces occupations « sans relâche altérèrent ma santé ; je tombai malade et je retournai « dans ma famille... Arrivé à Saint-Pol, mon pays natal, mes premiers

comme l'autre par les événements et par les bourreaux. Il n'a fait couler que de l'encre, et, chez un peuple raisonnable et humain, des douches auroient suffi à le laver. C'étoit trop peu à cette époque, où les sensations poignantes de la révolution avoient blasé toutes les âmes, où la France, nouvellement émancipée de ses tyrans, s'étoit apprivoisée avec leurs jouets odieux, en s'accoutumant à les regarder sans terreur, et où toute comédie politique paroissoit insipide quand le dénouement n'étoit pas sanglant. La perfectibilité, qui marche si vite, nous épargnera probablement un jour ces énormes aberrations. Il faut seulement qu'elle nous donne auparavant deux choses qui nous manquent depuis long-temps, et sans lesquelles la société n'est qu'un coupe-gorge à la merci du plus fort et du plus pervers, des institutions et des mœurs : quand nous en serons là, il fera beau s'occuper d'utopies ; il n'y aura plus de danger.

Les gradins de l'accusation présentoient donc à Vendôme un spectacle infiniment moins repoussant que celui

« soins furent d'y propager la haine des tyrans et l'amour du peuple. « En 1791, mes compatriotes me nommèrent membre de la municipa- « lité régénérée... Secrétaire du district, membre du directoire du Pas- « de-Calais, j'eus l'honneur d'être du nombre de ces patriotes qu'on « appeloit maratistes ; je signai une dénonciation contre le traître Ro- « land, et toutes les adresses contre le tyran Capet... Quand j'eus été « envoyé comme commissaire pour le recrutement des trois cent mille « hommes dans le district de Montreuil, quand j'eus été envoyé aux « troupes du Nord lors de la trahison de Dumouriez, la Convention « nationale déclara que j'avois bien mérité de la patrie... Après quel- « ques autres missions, Potier, accusateur public, étant malade, le « représentant du peuple Lebon me força, malgré mon refus et le peu « d'usage, à remplir cette place. Mon patriotisme reconnu, plutôt que « mes liaisons avec le représentant, me firent nommer à ce poste, que « je remplis pendant deux mois avec la justice et la fermeté républi- « caines... Ma conduite s'est-elle un seul instant démentie ? J'ose dire « que non... Je braverai donc les haines particulières des aristocrates « qui ont toujours vu en moi un ennemi gênant, il est vrai, mais qui « devoit l'être... » Telle est l'autobiographie de Darthé. »

(*Note de l'éditeur.*)

qui avoit tourmenté les yeux et la pensée dans la procédure du comité révolutionnaire de Nantes. Le corps du délit étoit un songe effrayant, il est vrai, mais qui s'étoit évanoui sans laisser de traces au réveil de la publicité. La plupart des accusés n'étoient pas même escortés sur les fatales banquettes par ces souvenirs qui aggravent, de l'habitude constatée des crimes accomplis, l'intention d'un crime avorté. Babeuf lui-même n'avoit pris aucune part aux excès du régime révolutionnaire. Il avoit été haï de Robespierre; il avoit dénoncé Carrier.

On devine assez ce que je pense de Babeuf sous le rapport politique, et le sentiment qu'il peut m'inspirer dans son rôle extravagant d'homme d'État et de législateur; mais on me feroit tort de supposer que je suis déterminé dans ce jugement par quelque préoccupation de parti. Je suis, s'il plaît à Dieu, assez avancé en expérience et en raison pour comprendre toutes les folies d'opinion dans le même mépris, et toutes les fureurs d'opinion dans la même antipathie. Depuis que je vois s'élever sous vingt bannières différentes des hommes à principes absolus qui veulent régler le monde à leur gré, sans égard à l'état encore indéfinissable où les révolutions nous ont mis, et des hommes à *formes violentes* qui se flattent, dans leurs rêveries cruelles, de le gouverner par la terreur, j'ai eu le temps de prendre ceux-ci en haine et ceux-là en pitié. La devise de l'écu et la couleur du drapeau sont, de leurs entreprises ou niaises ou féroces, la chose qui m'occupe le moins.

A considérer en lui l'homme littéraire, j'ai déjà fait pressentir que Babeuf ne méritoit guère plus d'intérêt. La surabondance inextricable de ses idées sans méthode et sans netteté, ou plutôt des lubies vagues et confuses qui lui en tenoient lieu, le rendoient tout-à-fait incapable d'improviser une phrase bien faite. Il avoit certainement plus de facilité comme écrivain, mais cette facilité déplorable n'est qu'un vice de plus dans les gens qui écrivent

mal. Ses nombreux écrits enchérissent encore sur tous ceux des tribuns de son espèce, et il n'en manquoit pas alors, par une verbosité incorrecte et rebutante, qui ne laisse ni vivacité à la pensée, ni prise à l'attention. Incapable de soumettre ses hallucinations vagabondes aux règles de la plus simple logique, il perd à tout moment de vue la question qu'il s'est proposé de traiter, pour s'égarer dans des digressions inutiles, et il ne sort de celles-ci que pour tomber dans des digressions nouvelles qui l'éloignent de plus en plus de son sujet, jusqu'à ce qu'il l'ait totalement oublié. Cette absence complète de méthode et de raisonnement, qui est le plus sûr criterium auquel on puisse reconnoître un fou, ne prouve pas, comme on sait, le défaut d'imagination, et l'imagination étoit en effet la faculté dominante de Babeuf; mais elle ne s'étoit développée dans son intelligence imparfaite et malade qu'au préjudice du jugement.

La moralité de Babeuf n'auroit pas été non plus exempte de reproches, si l'on pouvoit s'en rapporter au témoignage des biographies contemporaines; et la défense avoit peu de parti à tirer de ses *antécédents*, s'il est permis de parler leur langage. Mais on sait ce que valent ces imputations, quand elles sont proférées sur la fosse d'un malheureux que l'opinion et la loi ont frappé. La calomnie ne risque rien à être inexorable quand elle marche à la suite du bourreau; et il est aussi prudent que généreux de lui renvoyer la plupart des diffamations qui poursuivent jusque dans le tombeau les victimes de nos troubles civils. Aucun nuage ne s'éleva pendant le cours des débats sur la probité de Babeuf, et cette circonstance est d'autant plus remarquable dans sa vie, que jamais la pauvreté n'a mis les principes d'un père de famille à de plus rudes épreuves. Ce qui le distingua, même entre les autres accusés, qui réunissoient presque toutes les mêmes qualités à un degré fort éminent, ce fut une expansion ardente et passionnée, une sincérité capable d'aller jusqu'à l'abnégation, et qui

e faisoit conscience du moindre détour ; la fermeté inlexible de volonté, qui fait les grands hommes, et la résignation à la mort, qui fait les héros et les martyrs. S'il n'étoit pas possible de se défendre de l'impatience et de l'ennui au débit disgracieux de son interminable verbiage, l'énergie de sentiment et la puissance d'âme qui éclatoient de temps en temps au milieu de ses divagations accablantes, éveillèrent plus d'une fois l'admiration, et il est probable qu'il seroit parvenu sans peine à maîtriser son auditoire dans de pareils moments, s'il avoit su ménager ses ressources avec une sage économie, dont la nature ne lui avoit pas donné le secret. Quant au délit qu'il s'agissoit de prouver, et surtout de punir, c'étoit, je le répète, un de ces crimes qui ne sont justiciables en bonne police que de la médecine philosophique, le cauchemar d'un républicain atrabilaire, la monomanie d'un sophiste. Babeuf étoit un publiciste insensé dont il falloit briser la plume, un énergumène inquiétant dont il falloit réprimer le fougueux apostolat, un homme à enfermer entre quatre murailles avec les égards et les soins que l'humanité prescrit toujours : ce n'étoit point un homme à égorger.

Darthé ne paroissoit avoir pris à cette conspiration ébauchée, qui se résumoit en pamphlets et en affiches, qu'une part assez passive ; mais il étoit le beau-frère du cannibale Joseph Lebon, il avoit été le secrétaire de ses commandements homicides, le meneur de son épouvantable tribunal, l'assassin d'une province, et tout manifestoit dans ses traits, altérés par des veilles sanguinaires, dans sa physionomie de bête fauve, dans son silence brutal et obstiné, quelque chose de la réprobation de Caïn. Ce n'étoit pas pour les forfaits qui avoient plongé Arras dans le deuil et dans la désolation qu'il étoit mis en jugement, mais c'est sur eux qu'il fut jugé. Le présent le compromettoit à peine, le passé le condamna ; car le passé est implacable pour les méchants. Quoi qu'il arrive, il ne perd jamais ses droits sur eux.

Ici, contre l'ordinaire, l'intérêt le plus sympathique ne s'attachoit pas, dans l'auditoire, aux principaux accusés. Il s'étoit pris au-dessous d'eux à des hommes plus imposants par le talent ou plus recommandables par leur caractère. Germain n'étoit qu'un officier obscur, nourri, dans les conciliabules des Jacobins, d'opinions exaltées et d'espérances ambitieuses. La première impression produite par son ton farouche et hautain, par ses bruyants emportements, par ses accès de colère convulsive, et surtout par cette espèce de laideur morale plus facile à comprendre qu'à exprimer, et qui résulte plutôt de l'ensemble que des détails dans la figure de l'homme, ne lui avoit été nullement favorable ; mais il en étoit autrement quand il sortoit de cet état d'irritation passagère pour aborder à tête reposée une question sérieuse. On étoit étonné de lui trouver alors une logique nerveuse et serrée qui n'avoit plus rien de l'allure désordonnée des passions, et qui n'admettoit dans une méthode facile de raisonnements bien enchaînés qu'autant de mouvement et de chaleur qu'il en faut pour donner de l'autorité à la parole. Ses idées, qui se pressoient sans se confondre, s'énonçoient toujours avec clarté, quelquefois avec éclat. Les preuves sembloient naître à son gré pour fortifier les propositions; les conséquences jaillissoient si vivement des faits, les inductions se formuloient si naturellement dans l'esprit des assistants, qu'à l'instant où elles leur étoient offertes, il n'y avoit personne qui ne crût les avoir prévues. Des allusions spirituelles qui n'étoient jamais forcées, des citations savantes qui n'étoient jamais pédantesques, des figures vives et singulières, mais amenées avec tant de goût qu'elles frappoient sans étonner; des mots de l'âme qui n'annonçoient aucun apprêt, et qui n'auroient été que simples, s'ils n'avoient pas été sublimes ; tous les ornements dont l'art des rhéteurs enseigne inutilement l'usage, et que le génie seul sait employer sans étude, relevoient encore, comme une riche broderie, ces magnifiques impro-

visations, et Germain en fit entendre dix dans le cours de la procédure. Germain étoit éloquent, le plus éloquent peut-être, après le colonel Oudet, de tous les orateurs de son époque. Je ne citerai de lui, non comme un des morceaux remarquables de son plaidoyer, mais comme le plus court et le plus propre à être isolé sans perdre beaucoup de son énergie, que cette apostrophe au délateur Grizel, qui s'étoit flatté devant le tribunal d'avoir mérité la couronne civique par sa dénonciation : « Non, Georges « Grizel, tu n'auras pas la couronne civique ! Non, George « Grizel, tu n'auras pas la couronne d'épines ! Ces cou« ronnes appartiennent aux victimes ! La couronne qui « t'est réservée, à toi, c'est la couronne de houx, celle « qu'on mettoit à Rome sur la tête des esclaves pour les « vendre quelques deniers de plus. » — J'y ajouterai seulement ces dernières paroles de sa péroraison, qui n'occuperont pas plus de place : « Au reste, qu'ai-je à craindre ? « Tout mon sang n'est-il pas à la liberté ? et qu'importe le « jour où j'en verserai la dernière goutte pour elle ? J'ai « choisi cette destinée pour la liberté. Pour la liberté, je « l'accepte ! Vivant, elle n'auroit pas eu de plus ardent « défenseur ; mort, elle n'aura pas eu de victime plus « dévouée. »

Il étoit impossible de mieux louer Réal qu'on ne l'a fait en lui attribuant la harangue de Germain. Malgré mon admiration souvent exprimée dans ces pages pour le beau talent de Réal, je ne saurois admettre cette supposition ; elle ne seroit fondée en vraisemblance qu'autant que Germain, étranger aux débats, auroit attendu l'heure de la plaidoirie pour étaler son éloquence d'emprunt, et c'est ce qui n'est point arrivé. Les débats lui ont souvent fourni, au contraire, l'occasion de se livrer aux mêmes élans et de développer les mêmes facultés d'une manière tout à fait extemporanée, puisque c'étoit dans des circonstances tout à fait imprévues. Or, aucune de ces ripostes soudaines dont Réal n'avoit pu pressentir la néces-

sité n'est restée, en verve et en habileté oratoire, au-dessous des meilleures parties de son dernier discours. Qui a improvisé les unes étoit très-capable de composer et d'écrire l'autre. Il faudroit expliquer d'ailleurs comment on s'approprie l'ouvrage, les pensées, les intentions d'un homme éloquent, comment on s'identifie avec lui jusque dans les moindres nuances par l'éloquence du regard, du geste, de l'inflexion, et comment on parvient ainsi, sans être éloquent soi-même, à faire illusion à ceux qui regardent et qui écoutent. Ce genre de puissance, auquel je ne crois pas, ne me paroîtroit inférieur en rien à celui de l'écrivain. Si c'est en effet Réal qui a composé le discours de Germain, il y avoit ce jour-là plus d'un grand orateur à la barre de la haute-cour. Il y en avoit certainement deux.

Buonarotti, révolutionnaire décidé, mais grave, modeste et doux au delà de tout ce qu'il est possible d'attendre d'un homme de son opinion, attiroit l'attention à plus d'un titre. Ce républicain, expatrié comme Thrasybule, descendoit de Michel-Ange, et ses traits impassibles, où se confondoit cependant l'expression de la bienveillance avec celle de la fierté, rappeloient les dieux de son pays. Une jeune femme l'avoit accompagné dans sa proscription, assisté dans sa misère. On l'avoit vue constamment attentive aux dépositions des témoins, aux impressions des jurés, ou épiant dans les regards de son mari, qui la regardoit souvent, des motifs de consolation et d'espérance. Elle intéressoit beaucoup, car elle étoit belle et elle pleuroit.

Antonelle, fanatique de théories, que détrompa plus tard l'expérience, et qui est mort royaliste en déclarant que sans les Bourbons il ne pouvoit plus y avoir en France de liberté civile et politique, montroit là, devant l'échafaud de Sidney, le flegme dont il avoit fait preuve le 13 vendémiaire en se promenant, un livre à la main, sur la terrasse des Tuileries à travers une grêle de balles. Son calme aisé et noble, empreint de toute la dignité d'un

gentilhomme que des circonstances fortuites ont jeté dans la mauvaise compagnie, imposa, suivant l'usage, une sorte de respect qui gagna jusqu'au ministre immédiat de l'accusation. Il parla peu, rarement, d'une manière posée et presque insouciante, et sa sécurité fut à demi justifiée par le résultat.

La réputation d'Antonelle étoit cependant solidaire de quelques attentats qui commençoient à être appréciés. Celle d'Amar étoit encore plus difficile à défendre. L'ami, le complice avoué de Collot d'Herbois, de Billaud, de Vadier, le terrible Amar, qui avoit poussé les Girondins à la mort, qui y avoit traîné Fabre d'Églantine et Camille; Amar, dont tant de voix vengeresses demandoient naguère la tête, se présenta aux yeux du tribunal sous des formes si singulières et si nouvelles, qu'elles purent un moment rendre son identité douteuse. Amar, si redouté dans les comités, si tyrannique à la tribune; Amar, le lion de la Montagne, n'étoit plus qu'un homme du monde aux manières élégantes et polies, recherché dans ses habits, dans son attitude et dans ses paroles, qui s'exprimoit avec une délicatesse étudiée, modéroit sa voix pour la rendre plus insinuante, et ne s'adressoit jamais aux jurés, en général ou en particulier, sans se ménager leur indulgence par d'humbles et flatteuses précautions. Il n'avoit figuré que d'une manière fort accessoire dans la conspiration vraie ou fausse de l'infortuné Babeuf, et la vindicte judiciaire ne crut devoir lui reprocher pour tout délit qu'un léger défaut de prudence dans ses relations et dans ses démarches. Quoi qu'il en soit, il n'en manqua pas dans son procès.

Quelques autres personnages qui étoient arrivés aux débats avec une certaine importance la perdirent longtemps avant qu'ils fussent clos. *Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé ;* cette cohue de comparses politiques, extraits des plus mauvais lieux de Paris, ne se distingua que par une turbulence effrénée, des vociférations furieu-

ses et des excès scandaleux qui firent plus d'une fois de la salle des séances un vil tripot d'émeutiers. La retraite seule des juges ramenoit alors une apparence d'ordre, sans ramener le silence. Une grande fille, d'une jeunesse passablement mûre, et d'une figure assez maussade que sa rouge chevelure n'encadroit pas avantageusement, pauvre créature qu'on appeloit Sophie Lapierre, et qui s'étoit trouvée colloquée au nombre des accusés, je ne sais trop pourquoi, si ce n'est pour chanter, entonnoit tout à coup des chants de la révolution, tantôt grandioses et sublimes, tantôt grossiers et sauvages, que ce peuple d'hommes voués au supplice, peut-être pour le lendemain, répétoient en chœur autour d'elle. Ce concert, plus touchant qu'harmonieux, se prolongeoit jusqu'à la prison où il alloit diminuant d'éclat de chambrée en chambrée, jusqu'à ce qu'il s'évanouît entièrement sous le dernier verrou. Je puis être dans mon tort; mais j'avoue que je n'ai point de sens pour percevoir et pour comprendre l'enthousiasme d'un héros qui s'excite à mourir sur l'air de *la Carmagnole*.

Je ne quitterai pourtant pas ces infortunés sans en nommer encore un dont l'étrange folie peut donner lieu du moins à des réflexions utiles : c'étoit un certain Pillé, qui croyoit fermement aux esprits, et qui attribuoit les progrès de la contre-révolution aux stratagèmes des lutins et des sorciers. Il convenoit avec sincérité que le démon familier de Babeuf l'avoit soumis, et que cet habitant de l'autre monde avoit eu l'adresse de le transporter au cinquième étage du tribun sans lui faire passer la porte ni parcourir les degrés; mais les sortiléges du directoire prévaloient depuis quelque temps, et Pillé s'en apercevoit mieux que personne aux tourments que lui faisoient éprouver toutes les nuits des follets aristocrates déchaînés contre son sommeil. C'est le langage, ce sont les plaintes de Caliban; c'étoit son ignorance aveugle et stupide; et tels étoient en partie ces destructeurs d'autels, qui livroient une guerre à mort au christianisme, qui divinisoient la raison pour se

dispenser de reconnoître un Dieu, et qui faisoient dater la France d'une nouvelle ère de lumière et de civilisation !

La nuit du 6 au 7 prairial, 25 mai 1797, vint enfin terminer ce drame judiciaire, qui avoit duré près de cent jours. Il étoit quatre heures et demie du matin ; les rayons du soleil, qui s'élevoit depuis quelque temps à l'horizon, faisoient pâlir de plus en plus la clarté de quelques flambeaux qu'on voyoit brûler encore dans les parties les plus reculées de la salle. Les accusés, plus silencieux et plus mornes que de coutume, furent introduits avec les précautions ordinaires ; le haut-jury étoit sorti avec une triste solennité de la chambre du conseil, où il avoit passé dix-neuf heures aux opinions. Les juges reprirent leurs siéges ; l'audience se remplit. Il y eut alors un moment de calme sombre et taciturne, pendant lequel on auroit distingué le bruit d'un insecte qui vole. Quelques enfants, quelques femmes défaites et échevelées, celle de Buonarotti entre autres, se pressoient à la barre et s'y lioient de leurs mains, mais sans cris, sans plaintes, sans soupirs, presque sans mouvement. Quand le président du tribunal se leva pour prononcer le jugement, d'une voix nette, mais émue, on auroit cru qu'il n'y avoit que lui de vivant dans toute l'enceinte. Ce jugement, on le connoît ; le grand nombre étoit rendu à la liberté. Buonarotti, Germain et quelques autres dont l'histoire ne gardera pas le souvenir, étoient condamnés à la déportation, Babeuf et Darthé à la mort. Au moment où cette partie de la sentence fut proférée, une agitation muette se remarqua sur la partie des banquettes où les condamnés étoient assis. Réal y étoit placé sur une banquette intermédiaire, au-dessus de Darthé, qu'il avoit un peu à sa gauche, au-dessous de Babeuf, qui le dominoit, au contraire, à sa droite. Darthé venoit de tomber en arrière, la tête appuyée sur les genoux de son défenseur, qui s'empressoit de le soutenir, pendant que Babeuf tomboit à son tour sur son épaule. Il n'eut pas le temps d'attribuer cette double défaillance à la

terreur; le sang qui l'inondoit lui en révéloit le mystère, et dans le même instant, deux poinçons qui en étoient abreuvés rouloient sur les degrés : celui de Babeuf étoit formé d'un de ces ressorts de fil de fer en spirale qui servent à exhausser la chandelle sur sa bobèche à mesure qu'elle se consume, et qu'il étoit parvenu à aiguiser au pavé de son cachot. On enleva les deux moribonds, car leur mauvaise fortune ne voulut pas qu'ils mourussent de leurs blessures. Leur sang n'avoit point tari sous le fer dont ils s'étoient frappés; il leur en restoit pour la guillotine, et ils y furent portés le soir.

Tout le monde sait à quoi s'en tenir maintenant sur ces boucheries légales qu'on appelle œuvres de justice, et qui ne sont chez les peuples en révolution que des œuvres de vengeance. Les opinions dangereuses pour la société ne se répriment point par des supplices : ce sont les bonnes institutions et les bonnes lois qui en arrêtent les progrès. C'est le bonheur de la société qui les dément et qui les diffame. La mort juridique n'a jamais prouvé, en théorie politique, non plus qu'en théorie philosophique ou religieuse, que l'absurde cruauté de ceux qui l'infligent. Donnez une saine éducation aux enfants, du travail aux prolétaires, de la liberté à l'industrie, des encouragements au talent, de la considération à la vertu; réprimez avec vigueur les corrupteurs de la raison et de la morale publique partout où ils se trouvent, dans les journaux, dans les livres, au théâtre, au barreau, à la tribune : il ne s'agit pas pour cela de verser du sang, il s'agit seulement de renverser à propos une écritoire quand il y a du poison dedans. Je ne sais comment ces précautions s'appellent, je ne sais même si elles n'ont pas quelque nom de réprobation chez les nations perfectionnées; mais je sais, à n'en pas douter, qu'une nation ne se maintiendra jamais sans elles dans un état d'ordre et de repos. Si elles sont impraticables ou périlleuses, renoncez au pouvoir : il vaut mieux le quitter que de le perdre, et on le perd bien vite quand

on néglige les moyens de le conserver ; ce qui est d'ailleurs assez indifférent dans la plupart des gouvernements, c'est-à-dire dans tous ceux où son action n'est pas réglée sur les besoins généraux de l'époque et du pays. Mais, dans tous les cas, n'essayez point de l'affermir par la persécution. C'est la flèche fée des conteurs orientaux, qui retourne au cœur de celui qui l'a lancée. Le sang répandu n'est pas bu tout entier par la terre. Il a un reflet imprévu qui remonte jusqu'au trône, le mine et le fait crouler. Voilà près de quarante ans que Babeuf est mort, et son parti est vivant, parce qu'au fond des extravagances mêmes de Babeuf, il y avoit des vérités qu'aucun gouvernement n'a daigné reconnoître, et qui ne mourront jamais. On ne tue pas une vérité comme un homme :

Discite justitiam, moniti, non temnere divos.

N'écoutez pas les courtisans qui demandent la tête des factieux pour faire parade de zèle; n'écoutez pas les factieux dont la véritable ambition est de devenir des courtisans, s'ils ne deviennent des rois, et qui envient par-dessus toutes choses aux courtisans le privilége d'obtenir et de commander l'assassinat. Écoutez la voix de ces sages anciens que la mort a désintéressés de toute spéculation comme de toute espérance; écoutez la voix de la tradition, la voix de l'histoire, la voix expérimentée de tant de siècles qui valoient bien le vôtre, quoi qu'on en dise; écoutez votre conscience et licenciez les bourreaux; vous n'en aurez pas besoin.

Ce que je viens de dire en finissant, c'est ce que j'aurois dit au Directoire si j'avois écrit de son temps, — et le Directoire ne m'auroit pas entendu.

J'avois l'intention de prouver que les débuts éclatants de M. Réal au barreau révolutionnaire se rattachoient à

des épisodes de notre histoire fort dignes d'être conservés, sous deux rapports différents : premièrement, parce que la réalité a peu de chose à envier en ce genre à l'imagination, et que les amateurs de passions extrêmes et de scènes violentes qui cherchent des émotions tragiques dans les romans, trouveront de quoi se satisfaire dans les procès-verbaux; secondement, parce que l'exemple de tant de fureurs délirantes et de sacrifices stériles que nous avons vus aboutir à la tyrannie du sabre, dans une révolution finie, ne seroit peut-être pas perdu pour tout le monde au commencement d'une révolution nouvelle, si notre malheureuse France étoit condamnée à la subir. L'avenir des peuples deviendra de moins en moins menaçant, quand ils connoîtront le passé.

Si j'avois annoncé, au début de ce long chapitre, une *Notice biographique* sur M. Réal, on m'accuseroit avec raison de m'être inutilement engagé dans des digressions interminables auxquelles mon sujet principal se renoue à peine; mais j'ai de vieille date accoutumé mes lecteurs à voir mon sujet principal dans mes digressions elles-mêmes. Le titre de *Souvenirs* explique tout. C'est ainsi, en effet, que les souvenirs se présentent à la mémoire, irréguliers, capricieux, divers, sans ordre, sans méthode et presque sans dessein, comme les perceptions du sommeil; et si les miens avoient eu quelquefois le foible attrait qui captive l'attention, c'est à ce défaut de plan et de combinaison qu'ils en seroient redevables. Je suis du moins convaincu que tout homme qui porte un plan prémédité dans la causerie ne saura jamais causer, et je n'ai certainement pas la prétention de donner mes histoires pour autre chose que des causeries. Un autre orgueil ne m'est point permis.

Dans l'abandon d'une conversation qui erre d'objets en objets, ou d'un récit qui se développe librement au gré de la fantaisie, le fil imperceptible qui lie les idées a un usage tout opposé à celui du fil d'Ariane. Il sert à égarer agréablement la pensée dans une multitude de routes confuses,

et non à lui faire retrouver le point oublié d'où elle est partie. Il faut le rompre et non le suivre pour sortir du labyrinthe.

Il faut le rompre ici, et je ne serois ni mortifié ni surpris que le plus grand nombre des voyageurs complaisants qui m'ont accompagné au commencement de ces excursions, n'eussent pas attendu si tard à me quitter. C'étoit un parti fort sage.

VIII

FOUCHÉ

Il est bon de prévenir le lecteur, tout en commençant, qu'il se tromperoit fort, s'il attendoit ici un fragment d'histoire ou un article complet de biographie contemporaine. Je n'ai ni le temps, ni le droit, ni l'envie de chercher comment l'histoire parlera du duc d'Otrante, quand les passions reposées permettront à l'histoire de parler son véritable langage ; et si je pouvois devoir à une indépendance éprouvée de caractère et de position un privilége dont personne peut-être ne jouit parmi les vivants, il me seroit interdit par la plus sévère des bienséances d'en user à son égard. On en verra la raison tout à l'heure, si l'on prend assez d'intérêt à quelques pages sans fiel, qui ne promettent ni l'attrait piquant d'une révélation, ni l'attrait plus piquant d'un scandale, pour les lire jusqu'à la fin.

D'un autre côté, on ne se tromperoit guère moins, si l'on craignoit d'y trouver une apologie aujourd'hui fort intempestive, et que je n'ai aucune raison d'écrire. Se défende qui pourra, c'est une affaire à démêler entre la postérité et ceux qui ont la prétention d'y parvenir. Ce que je me propose de coudre ici, et je suis suffisamment autorisé par le titre même du livre, si on veut bien l'entendre dans son acception commune, c'est un lambeau de *conversation*,

une causerie que l'on commence où l'on veut, et que l'on quitte quand on s'ennuie, un verbiage vague, incomplet, négligé, trop individuel d'ailleurs, qui a tous les défauts des contes de la veillée, et qui ne sauroit en avoir le charme. J'ai connu le duc d'Otrante ; je l'ai beaucoup connu ; je l'ai vu de loin sur la scène, de plus près dans la coulisse, de très-près dans la loge où il alloit se déshabiller pour rentrer à la petite pièce au milieu des spectateurs. Quant à moi, je ne figurois, Dieu le sait, ni parmi les acteurs ni parmi les comparses de la grande comédie européenne qui se jouoit alors, et tant s'en falloit qu'au contraire. Je m'étois donné la licence, comme un étourdi que j'étois, de siffler le principal personnage, le Roscius de la troupe, et je m'étois juché pour cela aussi haut que j'avois pu sur ma banquette de collége. Il est évident que j'avois tort. Les applaudisseurs payés, qui avoient raison, me le firent bien voir. On me mit au violon, et c'est de là que je tombai, par un saut merveilleux, dans un des petits coins du théâtre où s'opéroit le dénouement. Ce que je viens de dire là, c'est mon histoire ; ce n'est pas celle du duc d'Otrante, mais il est malheureusement impossible de dire ce que je sais de lui sans parler beaucoup de moi, et c'est un inconvénient si maussade que la liberté de la *conversation* peut à peine en sauver le ridicule. Vous voilà cependant bien avertis.

Joseph Fouché naquit à Nantes, le 29 mai 1763, d'un capitaine de navire marchand, et non d'un boulanger, comme l'ont avancé d'infâmes calomniateurs ; car il paroît que le plus grand reproche qu'on puisse faire à un homme, c'est d'être fils d'un artisan. Je ne lui en ai du moins pas entendu faire d'autres pendant le premier mois de la seconde restauration. Ce n'étoit pas précisément cela qui avoit irrité contre lui, quelques années auparavant, mon cœur et mes passions de jeune homme. Ce que c'étoit, on le trouvera dans les *biographies*, si les *biographies* ne sont pas menteuses ; et de quoi les *biographies* ne sont-elles

pas capables? Je me suis déjà engagé à laisser ces tristes notions à l'histoire.

Fouché avoit été élevé à l'Oratoire, où mon père conservoit, quand la révolution éclata, la réputation d'un professeur distingué. Le duc d'Otrante n'oublia jamais ni l'Oratoire, ni les vieux amis qu'il s'y étoit faits, et qu'il appeloit ses *carabins*, dans l'argot janséniste de la congrégation. Il est notoire qu'il en restoit toujours deux ou trois autour de lui, et le hasard vouloit qu'ils fussent tous élèves de mon père, quand mon huitième mandat d'arrêt venoit de s'exécuter, après trente mois d'exil et de misère. Il n'y eut qu'une voix pour réclamer le fils proscrit du maître d'Oudet et de Babey; on me permettra bien de citer une fois le nom de ces hommes vénérables, et c'est le moindre tribut par lequel ma reconnoissance puisse s'acquitter envers leur mémoire. Ma rigoureuse détention fut échangée contre la *mise en surveillance*, qui n'impliquoit pas alors l'infamie d'un crime antérieur, et qui ne m'assimiloit qu'aux émigrés et aux chouans, mes camarades d'opinion comme d'infortune. Il y eut un jour à jamais heureux où les portes seules d'une ville de guerre se refermèrent sur moi. Je respirai.

On comprendroit mal cependant la position d'un prisonnier *intra muros*, si on supposoit qu'il n'est placé hors de la catégorie commune que par une prohibition incommode de voyages et de promenades. C'est quelque chose déjà sans doute que d'assujettir la faculté locomotive d'un jeune homme plein de sève et de passions à des limites cruellement étroites, et que de lui dire : *Tu n'iras pas plus loin*, comme l'oiselier le dit à son serin, en le renfermant sous les treillis d'une cage, et les vieilles filles à leur perruche en leur mettant une chaîne à la patte. C'est bien pis encore pour l'esprit songeur, ou poétique, ou malade, que l'aspect de la ville importune, que la campagne appelle en vain, qui rêve à quelques pas de sa vaste prison les bois si sombres et si solitaires dont l'ombrage a ra-

fraîchi, dont les tapis de mousse ont délassé nos premières années, qui en aspire de loin les parfums, qui en écoute de loin les murmures, qui leur invente au besoin d'autres beautés et d'autres mystères, et qui retombe incessamment de son illusion sous le poids des herses, des ponts-levis et des remparts.

Mais je ne crains pas de dire que cette gêne si tolérable en apparence n'a rien à envier aux rigueurs de la prison *dure*, quand elle est exercée sur un amant passionné de l'histoire naturelle. Comprenez-vous ce pauvre banni de l'air des champs, réduit à errer autour d'un axe inflexible sous la zone des fortifications, pendant que les premiers jours de mai fleurissent les prés, que les plantes rares achèvent de s'épanouir, et que les beaux papillons du printemps s'éveillent, en développant de toutes parts leurs magnifiques parures ; quand un capricorne d'or embaume les bosquets de saules d'émanations plus vives que celles des roses, et que des insectes habillés de pourpre, ou chatoyants d'azur comme les saphirs, pendent à toutes les fleurs? Trop fortuné, s'il n'ignoroit ses avantages, l'insouciant vagabond qui peut se récréer de ses fatigues au rajeunissement de la nature, et en épier à loisir les délicieux phénomènes dans quelque forêt bien écartée des villes, des villages et des grands chemins, sur le bord d'un ruisseau qui semble ne couler que pour lui ! Ce prisonnier *intra muros* ne connoît plus de tout cela que la mouche importune, la guêpe irritée, le chien esclave, et l'hmme plus esclave et plus vil que les brutes qu'il a conquises.

Le duc d'Otrante fit alors pour moi plus que je n'osois désirer. Il daigna me rouvrir, de son propre mouvement, ce doux exil des champs, le seul bien que j'aie ambitionné en toute ma vie, le seul que j'ambitionne encore, peut-être parce que les impérieuses nécessités du travail me l'ont à jamais interdit. Après trois ans de laborieuse et charmante solitude, je pus quitter jusqu'à la France, cachot

large et superbe sans doute, mais dont les frontières comprimoient encore mon indépendance inquiète. Le hasard voulut que j'allasse planter ma tente à l'endroit où mon protecteur devoit bientôt occuper un palais : je m'arrêtai à Laybach.

Et avant d'y revenir, je m'arrêterai ici un moment pour demander au lecteur s'il me croit autorisé en conscience à parler de Fouché comme du premier personnage venu, tombé sous la main d'un biographe dans la loterie de l'alphabet ? J'ai vu le duc d'Otrante pour la première fois dans la capitale politique des provinces illyriennes ; je l'y ai vu sous la double influence de mon esprit de parti, qui lui étoit probablement trop contraire, de ma reconnoissance personnelle, qui lui étoit probablement trop favorable, et je me félicite de n'avoir pas à choisir entre ces deux impressions extrêmes pour rester impartial. J'ai le bonheur de n'avoir rien à dire de Fouché avant sa mission d'Illyrie, et on devine aisément pourquoi j'oublierai volontiers tout ce qui l'a précédée. Cela ne me regarde plus. Les écrivains qui font de l'histoire par lambeaux, qui l'assortissent de petites pièces de marqueterie ou de mosaïque, qui négligent le tout pour les parties et l'ensemble pour les détails, jouissent d'un privilége admirable ; j'en userai encore une fois.

S'il y avoit eu moyen de discuter avec Bonaparte, qui n'aimoit pas la discussion, l'Illyrie auroit pu être difficile en gouverneurs ; ses trois *vice-rois* l'avoient gâtée ; car jamais, peut-être, pays conquis de vive force ne subit un despotisme plus affable et plus élégant. Le premier étoit le duc de Raguse, homme poli, spirituel, libéral, né dans une position élevée pour de grandes positions, le plus aimé comme le plus digne de l'être des compagnons d'Alexandre. Le second fut le comte Bertrand, esprit posé, réfléchi, sévère, administrateur religieux de la fortune publique, dont on n'avoit pas besoin de réprimer les largesses, mais dont le peuple honoroit la modération et la

probité. Le troisième, un vieux soldat, brave comme son nom, qui valoit mille épées, brusque et même violent quelquefois avec les gens à grands airs, parce que la représentation l'ennuyoit; mais d'ailleurs patient et doux dans les affaires, modeste et presque timide dans le monde comme un jeune sous-lieutenant en semestre, et toujours prêt à écouter avec bienveillance et à saisir avec ardeur une vérité contre laquelle il étoit arrivé armé de toutes pièces. L'Agamemnon de ma jeunesse n'avoit pas de guerriers plus dévoués que l'Achille dont je parle. C'étoit Junot, ou le duc d'Abrantès, et nous sûmes bientôt qu'il étoit blessé ailleurs qu'au talon.

Fouché le remplaça. Conviendrai-je que les deux noms du duc d'Otrante n'étoient pas populaires? Son choix avoit d'ailleurs quelque chose d'effrayant pour les esprits exercés qui cherchent la raison des choses, et on pouvoit la chercher hardiment dans les résolutions et dans les choix de Bonaparte, le génie le plus logique et le plus conséquent qui ait jamais présidé aux destinées d'une nation. Le premier gouverneur d'Illyrie avoit été tout ce que devoit être le fondateur d'une puissance excentrique, réservée dès lors à devenir pour le royaume futur de l'Adriatique une frontière et un boulevard. Le second apportoit, dans les relations toutes nouvelles des vainqueurs et des vaincus, cet esprit d'ordre, de conciliation et d'harmonie qui prépare la fusion des intérêts et consolide les conquêtes. Le troisième n'étoit venu qu'après les désastreuses journées de Russie pour jeter dans la balance déjà incertaine le poids de son glaive redouté des nations, de sa belliqueuse renommée et de son dévouement aventureux. Fouché, récemment tiré de l'obscurité d'une longue disgrâce, ne paroissoit devoir la préférence inattendue de son maître qu'à la souplesse d'un génie délié, versé dans l'art des ménagements, habitué au mécanisme des transitions, et plus propre qu'aucun autre à l'*entremettage* des négociations difficiles. Aussi, quand il arriva, la restitution des pro-

vinces illyriennes étoit en secret, mais irrévocablement résolue.

Je n'ai pas besoin de dire que les éventualités de la possession m'étoient à peu près étrangères. Dans tout le cours de ma vie de cinquante-trois ans, je n'ai jamais conçu la possibilité d'une occurrence politique où j'eusse quelque chose à perdre, et surtout où j'eusse quelque chose à gagner. Mon industrie alimentaire se réduisoit à la direction d'une bibliothèque, et à la rédaction d'un journal publié dans les trois langues littéraires du pays, le françois, l'italien et l'allemand, auquel j'ajoutai plus tard, et pendant deux mois seulement, une version dans la langue vulgaire, c'est-à-dire en slave vindique. Mes feuilletons sur la statistique nationale, et particulièrement sur les idiomes et les productions, m'avoient procuré de nombreux rapports avec ces hommes studieux et zélés pour la science, qui sont partout l'élite des peuples, et que l'Illyrie compte par centaines. Il a fallu rapporter cette circonstance tout-à-fait dénuée d'intérêt, parce que c'est elle sans doute qui fit tomber mon nom sous les yeux du duc d'Otrante. Son infaillible mémoire lui retraça le reste. M. Babey, l'un de ces élèves chéris de mon père dont j'ai déjà parlé, n'avoit quitté l'ancien ministre ni dans son rigoureux exil ni dans sa nouvelle élévation. Le fils inconnu d'un vieil ami étoit pour lui un protégé naturel. Je fus mandé au palais.

J'étois fort jeune encore, mais le malheur est comme l'orage, il mûrit vite, il nourrit et bonifie les fruits de l'âme quand il ne les pourrit pas. La conscience d'une impartialité dont j'étois d'autant plus assuré qu'elle devenoit de jour en jour plus insouciante et plus dédaigneuse, quelque aptitude d'investigation que j'avois puisée dans d'autres études, et qui se dissimuloit d'elle-même sous des formes gauches et timides que je n'ai jamais perdues, un tact involontaire et presque machinal de prévision qui me trompoit rarement, de petits succès

sans importance auxquels ma vanité en attachoit beaucoup, m'avoient fait croire, je ne sais comment, que j'étois prédestiné à écrire de l'histoire. A vingt-six ou vingt-huit ans on croit encore tout ce qui flatte. Je n'avois jamais aperçu le duc d'Otrante, et c'étoit un de mes personnages les plus caractérisés dans ce grand drame de la Convention, où il avoit figuré sous le nom de Fouché. J'étois donc fort curieux de voir le nouveau gouverneur dont je m'étois formé parfois d'étranges idées, et je fus presque aussi surpris que touché de la cordialité de son accueil.

Le duc d'Otrante n'avoit alors que cinquante ans, car mon récit nous fait remonter jusqu'à 1813; mais il annonçoit davantage. Sa taille, peu élevée au-dessus de la moyenne, étoit d'ailleurs extrêmement grêle, et même un peu cassée, quand il se laissoit surprendre par la fatigue ou par l'ennui. Sa constitution osseuse et musculaire, qui se manifestoit par de vives saillies dans tous les endroits apparents, ne manquoit pas de vigueur; mais elle ne portoit plus rien de ce luxe de santé auquel on reconnoît les heureux de la terre, les égoïstes, les paresseux et les riches. Il n'y avoit pas un trait dans sa physionomie, pas un linéament dans toute sa structure, sur lequel le travail ou le souci n'eussent laissé une empreinte. Son visage étoit pâle d'une pâleur particulière, qui n'appartenoit qu'à lui, et que je serois embarrassé de définir. Ce n'étoit pas la lividité qui trahit l'action permanente d'une bile réprimée avec effort; ce n'étoit pas cette couleur malade et *blémissante* qui révèle un sang pauvre et une organisation étiolée. C'étoit un ton froid, mais vivant, comme celui que le temps donne aux monuments. La puissance de ses yeux bien enchâssés prévaloit, au reste, en peu de temps, sur toutes les impressions que son premier aspect auroit pu produire. Ils étoient d'un bleu très-clair, mais tout-à-fait dépourvus de cette lumière du regard que leur donnent le mouvement des passions et jusqu'au jeu de la pensée. Leur fixité curieuse, exigeante et profonde, mais

immuablement terne, et que rien n'auroit détournée d'une question ou d'un homme, tant qu'il lui plaisoit de s'en occuper, avoit quelque chose de redoutable qui me fait tressaillir encore quelquefois. J'ai souvent raconté au duc d'Otrante des événements flatteurs et inespérés; j'étois près de lui, et seul avec lui, à l'arrivée de plus d'un message désolant, et je n'ai jamais vu se démentir d'un clin d'œil l'impassible immobilité de ses yeux de verre. Les amateurs de petits spectacles, qui se sont fait montrer le duc d'Otrante chez les mouleurs en cire, le connoissent comme il étoit, si l'image offroit d'ailleurs la ressemblance requise dans ce genre d'imitation. Quant à moi, je me demandois par quelle incroyable opération de la volonté on pouvoit parvenir à éteindre son âme, à dérober à la prunelle sa transparence animée, à faire rentrer le regard dans un invisible étui, comme l'ongle rétractile des chats. Ce devoit être là l'objet d'une étrange étude !

La tenue du duc d'Otrante étoit d'une extrême simplicité, à laquelle ses mœurs le portoient naturellement, mais qui pouvoit avoir alors un motif politique, tout-à-fait d'accord avec ses penchants. L'ostentation plus qu'impériale de notre premier et de notre troisième gouverneur, très-convenablement appropriée sans doute à d'autres circonstances, auroit été déplacée chez un peuple jaloux de sa liberté, au moment où l'Europe entière le convoquoit à s'en ressaisir. Le duc d'Otrante, en redingote grise, en chapeau rond, en gros souliers ou en bottes, se promenant à pied au milieu de ses enfants, la main ordinairement liée à la main de sa jolie petite fille, saluant qui le saluoit, sans prévenance affectée comme sans morgue et sans étiquette, et s'asseyant bonnement où il étoit fatigué, sur le banc d'une promenade ou sur le seuil d'un édifice; cet extérieur de vie bourgeoise, de bonhomie patriarcale et d'inclinations populaires qu'on avoit regardé jusqu'alors comme incompatible avec le caractère françois, et qui s'étoit manifesté rarement, à la vérité, chez les hommes

de la conquête; tout ce qu'il y avoit de nouveau et de saisissant dans cet exercice familier, et comme facile, d'un pouvoir absolu qui ne s'étoit jamais montré qu'à travers la pompe des cours, la cohue dorée des cérémonies et le tumulte des gens de guerre, éveillèrent plus de sympathie que nous n'en avions obtenu en plusieurs années d'occupation. Ce sentiment contribua beaucoup à diminuer les embarras et les périls du départ pour une armée innombrable d'employés venus à la suite des baïonnettes, et qui n'avoient plus de baïonnettes pour les défendre, quand arriva cette catastrophe inévitable de l'évacuation qui est le quart d'heure de Rabelais des triomphateurs. Dirai-je que la bienveillance la plus tendre et la plus empressée prit soin de nous adoucir les rigueurs de cette humiliante nécessité, et de nous en épargner jusqu'à la pudeur? Dirai-je que les hommes les plus opposés à l'invasion françoise et qui en avoient le plus souffert, furent les premiers à cacher nos Fourches Caudines sous des draperies et des guirlandes, et que nous en reçûmes un adieu d'amitié sur leurs frontières affranchies? Ils ne nous aimoient point cependant! Quel peuple a jamais aimé l'étranger pour maître, et quels maîtres que les François chez les peuples qu'ils ont soumis! Il faut l'avoir vu pour le croire! Mais celui-là, c'étoit le peuple illyrien, si naïf dans ses impressions, si exemplaire dans ses mœurs, si fidèle à ses affections et à ses croyances, si éclairé pourtant sur toutes les questions qui intéressent la véritable gloire et le véritable bonheur des sociétés; c'étoit le peuple sans assassins, sans voleurs, sans méchants, dont on peut, suivant le proverbe vénitien, traverser les six provinces avec son argent sur sa main; un peuple auquel nous avons presque enseigné l'usage de la serrure et de la clef, mais qui a refusé, avec une intrépidité à toute épreuve, de recevoir de notre perfectibilité philanthropique l'invention de la guillotine; la meilleure agrégation de bonnes gens que Dieu ait placée sur la terre: celle au milieu de laquelle on voudroit mourir.

Le duc d'Otrante avoit admirablement compris tout cela. Chargé des affaires d'une politique de transition qui demandoit les plus grands ménagements, et dont il paroît que la modération pratique de son caractère s'étoit accommodée avec l'âge, il avoit commencé par détendre l'action des exigences fiscales. Les violences maladroites de la conscription, qui ne servoient en dernière analyse qu'à organiser des bataillons pour un ennemi voisin, dont l'ancienne autorité laissoit de profondes racines dans le pays, s'étoient calmées tout d'un coup. Les pénalités de toute espèce perdoient journellement de leur rigueur, et leur modification ou leur suspension dépendoit exclusivement du gouverneur, car aucun arrêt ne pouvoit être mis à exécution qu'il ne l'eût préalablement ratifié de sa signature. C'est à moi qu'il adressa ce mot mémorable qu'on a rapporté depuis dans des mémoires très-apocryphes, mais éclairés cette fois, je le déclare, par d'excellents renseignements. La cour impériale venoit de déposer sur son bureau le dossier d'un arrêt en suspens qui attendoit son aveu. C'étoit celui de ce fameux Jean Sbogar, dont les journaux de Paris ont si bien prouvé que j'avois volé le type à lord Byron, par anticipation, sans doute. « Quel est cet homme ? me dit le gouverneur.

— Un bandit systématique, répondis-je ; un homme à opinions exaltées, à idées excentriques et bizarres, qui s'est acquis au fond de la Dalmatie une réputation d'énergie et d'éloquence, accréditée par des manières distinguées et une figure imposante.

— A-t-il tué ?

— Peut-être, mais à son corps défendant. Au reste, je n'en répondrois pas. Tout ce que je sais de lui, c'est que c'est un brigand fort intelligent et fort résolu, dont le nom revient souvent dans les conversations du peuple.

— Assez, reprit le duc d'Otrante en jetant le dossier dans la corbeille des rebuts, il y a des circonstances où ce bandit peut rendre de plus grands services que la cour impériale. »

Cela, c'étoit la moindre des énigmes du logogriphe, et il ne falloit pas être bien fin pour y lire distinctement le secret d'une dissolution prochaine dans le grand réseau de l'empire. Je commençois à comprendre l'embarras de la double position du gouverneur, parce que je croyois être parvenu à la voir sous ses deux aspects. Il devoit conserver, à l'égard de toutes les autorités, et surtout de celles qui relevoient plus immédiatement de sa personne, les apparences d'un pouvoir permanent et affermi. Rien n'étoit épargné pour cet effet, et la crédulité ne manquoit pas de prêter de nouvelles forces à ses fausses espérances. Il avoit à ménager d'un autre côté les dispositions de la multitude pour un événement presque flagrant dont il auroit au besoin marqué le jour, et la presse étoit seule capable de le seconder dans ce dessein, mais une presse hardie, une presse d'opposition, s'il y en avoit eu alors, et qui auroit exprimé son arrière-pensée sans le déceler lui-même. Je faisois un journal; mais avois-je assez de portée d'esprit pour être mis sans danger dans une telle confidence? Le duc d'Otrante ne le pensa pas, et on voit que je ne fais pas ici de grandes violences à ma modestie. Il aima mieux m'essayer et s'assurer d'abord, sur des choses insignifiantes, de la discrétion que je serois capable de lui garder dans les choses sérieuses. Il me mandoit souvent, surtout la nuit, ne me parloit pas quand j'étois venu, se promenoit comme à l'ordinaire les mains derrière le dos, en laissant échapper quelques paroles entrecoupées, quelques interjections d'impatience ou de colère, comme un homme qui se croit tout seul, et me congédioit sans m'avoir rien dit. Très-persuadé que je ne pouvois pas avoir été appelé sans dessein, je jetois volontiers un article sur ces phrases presque insaisissables quand elles flattoient mon esprit ou mon cœur, et Dieu sait le beau bruit qui en résultoit à la cour : c'étoit le mot. Je m'accoutumois bientôt à supporter ces disgrâces journalières avec une sorte de dérision secrète. On me réveilloit, suivant

l'usage, au milieu de la nuit suivante, et le gouverneur ne me témoignoit ni satisfaction ni déplaisir. Il se bornoit à continuer, sans prendre garde à moi, ses soliloques de somnambule, dont je faisois le lendemain des articles plus explicites et plus vifs que les premiers, au grand effroi de mes protecteurs et de mes amis. J'étois plus tranquille qu'eux sur le compte de l'auteur.

Une de ces nuits étranges, où, à part le valet de pied de service, personne ne veilloit plus à Laybach que le duc d'Otrante et moi, je me sentois tout près de céder aussi au sommeil, quand le gouverneur me saisit le bras : « Combien sont-ils d'arrêtés ? me dit-il, comme s'il n'avoit fait que poursuivre une conversation, et quoique ce fût bien positivement sa première parole. Douze ou quinze peut-être ?

— Soixante-dix-huit, monseigneur (il ne pouvoit être question que d'une insurrection très-récente de paysans montagnards).

— Soixante-dix-huit ! reprit-il. C'est une émeute qui exige prompte justice et de grands exemples. Révolte contre l'autorité françoise ! Ils sont bien hardis. Elle n'a jamais été plus puissante. Je n'ai dégarni les provinces de quelques régiments que parce qu'elles n'en ont pas besoin pour les garder. Des troupes fraîches m'arrivent d'ailleurs de tous les côtés, et quelques imprudentes manifestations de l'Autriche seroient une mauvaise garantie pour la rébellion.

— Il n'y a point de rébellion, monseigneur, dans le fait de ces pauvres diables, qui ne savent ni allemand ni françois, et qui ne se soucient guère des intérêts que les François et les Allemands peuvent avoir à débattre ; il n'y a que la réticence extrêmement logique du contribuable qui répugne à payer deux fois, et qui ne suppose pas que son gouvernement puisse se rendre complice d'un stellionat et d'une concussion.

— Oh ! oh ! stellionat et concussion ! Comment l'enten-

dez-vous, s'il vous plaît? dit le duc en mettant les mains dans ses poches et en continuant à se promener.

—Il n'y a rien de plus simple, monseigneur. Le gouvernement impérial s'est annoncé aux provinces par des vues libérales et généreuses; il a proclamé l'abolition du servage; il a promis aux peuples de les tenir à l'abri des exactions seigneuriales, et de régler leur impôt sur l'échelle commune.

— Il n'y avoit rien de plus juste, interrompit le duc. Ce ne sont plus des vaincus. Ce sont des nationaux qui jouissent des droits de tous.

— Et qui payent cet avantage un peu cher, continuai-je; car on a triplé, quadruplé la cote de leurs impositions sans exciter un murmure. Il n'y a pas un département du centre où la perception s'exécute avec plus de facilité.

— Mais l'insurrection? dit le duc.

— Permettez-moi d'y venir. Depuis quelques années, l'autorité déléguée de France a toujours tendu avec plus ou moins de succès à rallier l'ancienne aristocratie par des distinctions, par des cordons, par des titres, et ces moyens étoient, en général, assez insuffisants, car rien ne prouve que le prince de Lichtenberg, un des membres de votre conseil, se tienne fort honoré d'être baron de l'empire. On a senti qu'il falloit davantage, et sans légaliser par des actes officiels la vieille fiscalité seigneuriale, on en tolère officieusement l'exercice. Dans cent villages illyriens, les contribuables sont soumis à l'impôt double; et il n'est pas étonnant que cette vexation, fort éloignée de la pensée de votre excellence, ait excité quelque part un petit mouvement populaire, qui n'est pas une révolte, comme on l'a qualifié, et qui n'a rien de politique. »

Tout ce que je venois de dire, le duc d'Otrante le savoit à merveille, mais il étoit dans ses habitudes politiques de faire dire par les autres ce qu'il ne lui convenoit pas de dire lui-même. Je connoissois déjà cet artifice particulier de sa conversation, et c'est pour cela que je

m'exprimois quelquefois devant lui avec une confiance et une liberté peu diplomatiques.

Je n'attendois pas sa réponse. Je savois bien qu'il ne m'en feroit point, car il ne sortoit presque jamais des formes de l'interrogation; mais son monologue rêveur avoit recommencé, et j'en surprenois à la volée les traits les plus saillants, pour les assortir à ma rédaction. Le lendemain, l'article parut. Il imposoit le respect des lois; il blâmoit sévèrement les voies insurrectionnelles comme outrageantes aux vues d'un gouvernement qui cherchoit la vérité et qui vouloit la justice; mais il rassuroit la classe imposée des villages sur les exigences *extra-légales* dont la répression leur étoit due à titre de promesse et à titre d'équité. Il appeloit enfin l'indulgence du pouvoir sur des hommes égarés dont les mécontentements n'étoient pas sans cause et les fautes sans excuse. Il fut très-populaire à la ville et très-mal vu au palais du gouvernement, où la noblesse abondoit encore. Je n'y trouvai pas une main à serrer.

J'arrivai enfin devant le gouverneur, qui ne m'accueilloit ordinairement que par une petite inclination de tête; il fut plus expansif : « Où avez-vous pris toutes les lubies que vous avez débitées ce matin? me dit-il.

— Dans ma conscience, monseigneur, et je suis si disposé à les avouer devant le pays tout entier que je les ai fait traduire et imprimer en slave vulgaire.

— En slave? reprit-il. C'est une idée qui peut devenir profitable pour le journal; il ne faut pas que le peuple soit privé de nouvelles. Mais ne manquez pas alors de faire faire vos articles politiques par quelques-uns de ces messieurs, ou du moins de les consulter, car tout le monde est d'accord que vous n'y entendez rien. Les journaux ont du retentissement, messieurs; il y a un parti très-avantageux à en tirer dans les circonstances où nous sommes. Je regrette souvent de n'avoir pas le temps de m'en occuper. »

Après ces paroles, il nous tourna le dos, et on me félicita d'être quitté d'une si rude épreuve à si bon marché. Quant à moi, j'admirai la bonne grâce avec laquelle les esprits les plus retors se laissent prendre aux mystifications les plus communes.

Tout n'étoit pas fini dans l'épisode des paysans. L'instruction étoit avancée; l'action de la justice ne pouvoit pas s'interrompre; il y avoit sur le fait d'attroupement et de résistance à la force dans un pays d'invasion, des lois positives et horriblement rigoureuses. La noblesse attendoit enfin une pleine satisfaction, et mettoit probablement à ce prix ses dernières condescendances. Heureusement pour le gouverneur, la prison étoit bien mal close, dans une capitale où les mauvais sujets sont si rares qu'on n'y avoit pas compté dix préventions de crimes qualifiés, en cinq ans. Deux ou trois nuits après les paysans étoient partis, et les bandits avec eux. On a déjà vu que le duc d'Otrante n'attachoit pas une grande importance à l'exécution de ces misérables. Cet événement n'eut d'autre suite qu'un arrêté du gouvernement qui ordonnoit la construction d'une nouvelle prison à portes solides et à murs infranchissables, dont les travaux furent mis immédiatement en adjudication. J'espère que mes chers Illyriens de la bonne, paisible et pieuse Carniole, peuvent encore s'en passer. Ils se passent de nous aussi.

Je n'ai rien conté de fort important, parce que je n'avois rien de fort important à raconter. J'imagine pourtant que ces détails peuvent donner quelque idée de la manière de procéder du duc d'Otrante, dans de plus grandes affaires. Je finirai par une anecdote qui m'est encore plus personnelle, et qui témoigne de ce qu'il y avoit de tendre, de généreux, d'élevé dans ce caractère si calomnié. Elle n'est pas très-intéressante non plus. On est bien autrement à son aise quand on invente.

Mon journal tétraglotte étoit devenu, sous l'aveu tacite du gouverneur, un moyen de concession progressive et

amicale entre l'occupation et le pays. Il avoit adouci quelques mécontentements, apaisé quelques haines, favorisé peut-être le développement de quelques affections. Je continuois à l'écrire de moi-même, et sous la seule inspiration de ces pensées d'accommodement et de bienveillance, à l'arrière-garde de notre lente et cérémonieuse retraite. J'étois à Trieste, et les autorités françoises avoient déjà 15 lieues d'avance sur moi. Elles alloient quitter Gorice. La flotte angloise étoit à l'ancre à une portée de canon du port de Trieste. Les troupes autrichiennes occupoient Matéria, et de moment en moment Santa-Croce, les deux points accessibles de la montagne, qui ne sont pas éloignés de plus de deux lieues. Un détachement hasardeux ou égaré s'étoit montré jusque dans les environs du *Farnedo*, le pittoresque et délicieux jardin de la belle capitale de l'Istrie. Pressé par la faim, il s'aventura de désespoir à tenter l'entrée de la ville, pour y acheter du pain. Il l'auroit bien prise s'il avoit voulu, car il ne restoit à la citadelle que dix-huit soldats malades qu'on n'avoit pas pu transporter. Le passage lui fut accordé; les boutiques des boulangers lui furent ouvertes; il défila en mangeant, la crosse du fusil sous l'aisselle et le canon baissé : spectacle attendrissant qui avoit son côté ridicule, et qui eut une tragique péripétie.

Je n'étois pas le seul François qui fût resté à Trieste. Un employé obscur s'y tenoit caché dans un grenier, chez une femme de son intimité. Il trouva fort héroïque de verser une fois, dans le cours de sa noble carrière, le *sang impur* de l'étranger, et il abattit d'un coup de carabine, tiré du toit, un pauvre Allemand qui avoit la bouche pleine, et qui tomba mort sans pousser un cri. De ce moment, les soldats irrités se répandirent dans les rues en se cherchant des ennemis qu'ils n'avoient point, s'en prirent aux premiers venus et regagnèrent confusément la campagne, après avoir massacré deux ou trois honnêtes bourgeois qui se trouvèrent sur leur chemin. Le lâche as-

sassinat commis sur ces malheureux fut, comme on voit, chèrement payé, mais il pouvoit entraîner, quelques jours après, des représailles bien plus cruelles.

La semaine n'étoit pas écoulée que je fus éveillé à cinq heures du matin par une estafette chargée de dépêches du gouverneur, et qui reprit la route de Gorice, en emportant brusquement mon reçu, car le temps pressoit. C'étoit un ordre exprès d'interrompre sur-le-champ la publication de mon journal, et, en outre, copie conforme d'un double arrêté qui me destituoit de deux places assez lucratives dont la bonté du duc d'Otrante m'avoit pourvu le mois précédent. Ces rigueurs étoient expliquées avec soin dans un formidable *considérant*, dont les trois paragraphes comprenoient autant de griefs capitaux qui auroient pu en bonne justice coûter la tête à trois hommes : connivence démontrée avec l'étranger, conspiration continue et flagrante contre le gouvernement de l'empereur, correspondance suivie entre les agents intérieurs et extérieurs de l'ancienne maison de France, dont j'étois le trait d'union secret. Il y avoit là quelque apparence fondée su mes opinions de proscrit, dont jamais Fouché ne m'avoit dit un mot, mais j'étois incapable de capituler traîtreusement avec des devoirs que m'imposoit sa confiance, et que j'avois librement acceptés. Je sortis indigné pour demander des chevaux, et pour aller me livrer à Gorice à toutes les chances d'une injuste accusation. Je croyois n'y arriver jamais assez tôt.

Quand j'arrivai dans la rue, je la trouvai remplie de soldats. Les Autrichiens venoient d'entrer, et cette fois en nombre suffisant pour ne pas craindre un guet-apens. Les Anglois débarquoient sans obstacle, et cinq ou six *midshipmen*, le cigare à la bouche, se promenoient les bras croisés sur le port. Trieste, sans défense, tomboit à la discrétion de l'étranger, ou, pour parler plus nettement, retomboit de toute la puissance des choses sous la domination de son maître naturel. Je n'eus pas de peine à me

procurer des moyens de départ. Mes amis m'en offroient à l'envi, tout en me conjurant de rester, mais j'avois une blessure trop vive à guérir pour me rendre à leurs instances. A neuf heures du soir, j'étois à Gorice.

Je courus chez le gouverneur, qui démentit un moment son flegme imperturbable par un mouvement de joie.

« Vous voilà, me dit-il. Vous m'avez donné un peu d'inquiétude.

— Je n en serois pas digne, monseigneur, si je m'étois rendu coupable des actions dont votre arrêté m'accuse !...

— Ah ! ah ! reprit-il en me poussant du geste vers un angle du salon, mon arrêté d'hier, n'est-il pas vrai ? Mais si des violences avoient accompagné l'invasion, si des vengeances l'avoient suivie, pensez-vous qu'il vous auroit été inutile ? c'étoit, ce me semble, une belle patente de contre-révolutionnaire.

— Que j'ai de grâces à vous rendre, m'écriai-je en me frappant le front, cette idée ne m'étoit pas venue ! »

Il me toucha doucement sur l'épaule en essayant de sourire. N'y a-t-il pas quelque chose d'incommensurable dans ce mélange des sympathies les plus officieuses de la bonté avec ce qu'il y a de plus dédaigneux dans l'aristocratie de l'esprit et du pouvoir ? Qui oseroit penser qu'un tel procédé pût partir d'un méchant homme ? Je conviendrai de beaucoup de choses avant de convenir que Fouché a été bien jugé par ses contemporains. L'histoire et Dieu le jugeront.

IX

LE COLONEL FOURNIER

LE COLONEL FOY [1]

Napoléon fut comblé par sa fortune de tous les avantages qui pouvoient mettre un grand homme à la tête d'un grand siècle ; et cette faveur d'une destinée sans exemple s'est encore attachée à sa mémoire. Comme l'histoire ne présente aucune époque où l'expression de la pensée ait pu être plus librement sincère que dans la nôtre, elle n'a conservé le nom d'aucun homme qui ait été plus promptement apprécié d'une manière irrévocable. Quelques années de liberté ont suffi pour faire intervenir la postérité entre lui, ses ennemis et ses flatteurs. Il n'a pas même attendu, comme ces rois d'Égypte dont parle Hérodote, l'arrêt d'un peuple assemblé à ses funérailles. L'avenir n'aura rien à changer au jugement de ses contemporains. Il l'élèvera au premier rang des grands capitaines et des hommes d'État les plus habiles, un peu au-dessous de César peut-être, mais fort au-dessus de Cromwell et de Richelieu. Il lui reprochera des excès, des violences, une imprévoyance aveugle, une ambition insatiable, un mépris impie pour les droits des peuples et pour la foi des serments. Il verra

[1] *Revue de Paris*, tome X, 1re série.

en lui, comme il le disoit, une espèce de dieu de la gloire, mais il verra aussi l'*étouffeur* de la pensée humaine et le fléau de la liberté.

Ce qu'il seroit à craindre que l'histoire ne dît pas, si elle ne consultoit que certains mémoires, c'est que l'asservissement de la France ne fut pas aussi volontaire, aussi spontané qu'on se l'imagine. Napoléon régna de pleine puissance et sans obstacle, parce qu'il n'y a rien de plus facile que de régner ainsi à qui le veut fermement, quand l a une fois franchi les premiers degrés du pouvoir. Avec beaucoup d'or, avec beaucoup de hochets, des rubans, des dignités, des couronnes; avec le goût et l'art de la corruption, on se compose sans peine ce qu'on appelle partout un gouvernement, c'est-à-dire un corps mercenaire de grands esclaves qui réagissent de tout le poids de leur dégradation morale sur les masses inertes et obéissantes; mais Napoléon ne régna jamais du consentement libre de ce qui représente réellement une nation, de cette classe éclairée et sensible dont le suffrage seul peut consolider de jeunes institutions, et sans l'appui de laquelle les trônes les mieux affermis en apparence ne sont qu'un usufruit passager. Napoléon devint populaire après sa chute; c'est le privilége d'une grande renommée trahie par une grande infortune. Napoléon, empereur et roi, avoit été le moins populaire des tyrans. Il a laissé d'immortels souvenirs à la mémoire, il n'en a pas laissé à l'âme. Son couronnement ne fut que l'acte culminant d'une conspiration triomphante; le peuple n'assistoit à ce dénouement d'un crime heureux qu'en qualité de spectateur. Toute l'action fut jouée entre deux populaces, celle des petits qui est facile à éblouir, et celle des grands qui est facile à acheter.

Ce qui n'est pas moins vrai, et ce qui paroîtra cependant plus difficile à croire, c'est que l'armée éprouvoit pour le pouvoir absolu la même répugnance que le peuple, et qu'elle ne concourut que très-passivement à l'agrandissement de son chef. Quand il eut tué la république à grands

coups de trahisons et de sénatus-consultes, la force militaire lui prêta cette puissance machinale qui est l'élément essentiel de son institution, et qui consiste dans une subordination infrangible et illimitée, dont tous les avantages politiques seroient perdus, si elle s'avisoit un seul instant de devenir rationnelle. Dès lors il put régner, mais il régna du droit de commandement et de discipline sur des inimitiés plus ou moins incurables. Le prestige de la gloire lui donna plus tard des enthousiastes; l'amitié lui dévoua quelques âmes douces et reconnoissantes; la crainte des réactions sanglantes de la démagogie, celle qu'inspiroit le retour de l'ancien régime sans restriction, comme il s'annonçoit par la bouche insensée de ses adeptes, achevèrent de lui concilier presque tout le reste; mais le jour de son couronnement, et pendant les deux ou trois années qui le suivirent, il n'eut de l'armée que ses armes et son obéissance. Il n'y avoit pas alors en France un cœur françois qui palpitât pour un empereur. Au commencement du règne de Napoléon, il arriva quelque chose de pareil à ce qu'on avoit vu sous celui du Comité de salut public, lorsque l'humanité chercha un asile dans les camps. La liberté aussi se réfugia sous le drapeau.

Je ne parle ici ni de cette opposition de salle à manger qui rendit Moreau lui-même si redoutable aux Tuileries, ni de cette opposition de boudoirs qui transforma tout à coup tant de brillants Alcibiades en soucieux Catilinas; celles-là marchoient tellement à découvert dans leur audace puérile, qu'elles durent troubler rarement les veilles du nouveau souverain. Un jugement bien motivé, ou un ordre du ministre de la guerre qui n'avoit pas besoin de l'être, en faisoit justice en vingt-quatre heures. Les rares talents militaires de Moreau, qui étoient Moreau tout entier, devoient nécessairement fixer sur ce général les espérances d'un peuple opprimé par l'épée. Moreau se trouva donc, sans s'y attendre, et par un bénéfice gratuit de position, le tuteur de la liberté. Ce ministère, mesuré sur son importance

extérieure et non sur ses forces morales, se trouva trop grand pour lui, comme ses meilleurs amis l'avoient prévu. Il ne le mena qu'à tremper timidement dans des intrigues équivoques, à échanger Sainte-Pélagie ou Bicêtre contre l'exil et l'oubli, et à mourir sans gloire, et, qui pis est, sans honneur, dans les rangs d'une armée étrangère. C'est qu'à une singulière habileté stratégique qu'on ne peut lui refuser, il ne joignoit pas une pensée forte, pas une vue profonde, rien de cet élan fier et impétueux qui fait les héros, et que toute cette fermeté de caractère dont l'opinion trop libérale vouloit bien le gratifier se réduisoit à l'obstination ordinaire de l'impéritie et de la foiblesse, qui s'enfoncent dans leurs résolutions par la seule impossibilité d'en sortir. Nous le comparions alors à Fabius et à Scipion. C'est une des niaiseries de l'esprit de parti, qui est prodigue de grandes comparaisons pour les petits hommes quand il a besoin de les opposer à de hautes et légitimes renommées. Scipion fut, en effet, menacé d'un jugement, mais il n'alla ni au prétoire ni aux gémonies : il alla au Capitole.

Le colonel Fournier, qui commandoit le 12e régiment de hussards, ne pouvoit être, à vingt-huit ans, ni un grand homme de guerre, ni un grand homme d'État; c'étoit un homme du monde, qui jouissoit parmi les jeunes gens et les femmes de cette vogue élégante avec laquelle on devient tout ce qu'on veut à Paris, et un homme fort nul en province. Une figure vive et agréable, pleine d'expression et d'énergie; un esprit assez fin, admirablement servi par l'éducation et par l'usage; un aplomb imperturbable qui se prêtoit indifféremment aux formes de l'héroïsme et à celles de la fatuité; une prodigalité magnifique et insouciante, dans laquelle la bienfaisance avoit rarement autant de part que l'ostentation; un persiflage qui passoit pour être de bon ton dans un temps où le bon ton vouloit bien admettre le persiflage; une réputation colossale de succès auprès des femmes, avec ce mépris des femmes qui les fait avoir; un athéisme décidé d'amour et

de principes; une aptitude si extraordinaire enfin à tous les nobles exercices qu'elle avoit jeté du scandale sur le bonheur de ses duels; toutes ces manières du gentilhomme complet faisoient du colonel Fournier un homme plus qu'ordinaire, qui n'étoit pas, tant s'en faut, un homme extraordinaire. Bonaparte commença par en avoir peur; ensuite il le jugea; il l'envoya en exil à Périgueux dépenser de l'argent, désoler des coquettes, et harasser des chevaux. Le colonel y resta, et on n'en parla plus.

Les inquiétudes de Napoléon n'étoient pas là. Il avoit pu apprécier dans l'armée des caractères plus fortement trempés, qui alarmoient depuis long-temps ses projets. Après avoir attaché ou séduit tout ce qui pouvoit se laisser prendre à l'appât d'une noblesse historique appuyée sur sa dynastie naissante, et le cœur humain est tellement fait que ce devoit être le grand nombre, il ne vit pas sans effroi, ou se relever sous sa main appesantie, ou se dérober à ses caresses, quelques-unes de ces âmes indomptables dont on lui avoit fait d'abord si bon marché quand il commençoit à l'étourdie l'apprentissage de son métier de maître. Accoutumé à saisir d'un coup d'œil tous les désavantages d'une position, j'imagine qu'il compta froidement ses ennemis, et qu'il n'abandonna au temps, pour l'en débarrasser tout-à-fait, que ce qu'il lui fut impossible de donner à la prudence pour s'en défendre ou à la force pour les réprimer. Cette catégorie de l'armée se divisoit en trois classes d'hommes adhérents par le principe commun, mais très-divers dans leurs motifs et dans leurs vues. Quelques-uns, qui étoient en trop petite quantité pour exercer jamais une influence décisive, tournoient leurs regards avec regret vers l'ancien régime, dont des affections de famille ou des habitudes d'éducation leur embellissoient le souvenir. Parvenus à un point d'illustration qui étoit le terme de leurs espérances et peut-être de leurs facultés, effrayés de l'instabilité d'un nouveau gouvernement qui leur paroissoit plus téméraire et moins national encore qu'aucun des gou-

vernements antérieurs, et pressés de mettre un clou à la roue du char politique pendant qu'ils étoient au-dessus, ils auroient souscrit volontiers à une contre-révolution complète et simultanée qui assureroit irrévocablement les honneurs acquis par leur épée. D'autres, et ils étoient innombrables, nourris du lait sanglant de la liberté, comme le disoit mon poète Young, n'étoient fortifiés dans l'amour de la république que par tous les souvenirs de leur gloire. Ils n'avoient pas une blessure qui ne leur rappelât un engagement pris envers la patrie, et ils ne pensoient pas que de nouveaux serments pussent les dégager des serments du passé si librement jurés. Ceux-là ne voyoient dans l'établissement de l'empire que la tentative effrontée d'un aventurier qui n'étoit rien que par eux, et qui tomberoit, couvert des risées du monde entier, dès qu'il leur plairoit de se retirer de dessous son pavois. Le reste se composoit des hommes de tête et d'exécution qui, fatigués de laisser les destinées de l'État à la merci de quelques sophistes revêtus pour tout mérite d'une certaine popularité de gazettes, et dont les droits politiques se réduisoient à l'abondance intarissable d'une sotte phraséologie, balançoient depuis longtemps à se saisir du pouvoir, quand il tomba, comme un fruit mûr, dans les mains de Bonaparte. Comme l'ambition juge toujours mal les titres de ses rivaux, parce qu'elle est trop préoccupée de la valeur des siens, il n'y en avoit pas un qui ne plaignît intérieurement la France d'être échue en partage à un pareil maître, quand la nature sembloit avoir d'avance imprimé sur un autre front la place du diadème. Cette fraction entreprenante et décidée de l'opposition militaire n'affectoit aucune bannière en particulier; mais elle passoit incessamment de l'une à l'autre, suivant les lieux et les temps, toujours prête à s'en emparer quand elle verroit s'y attacher l'espérance d'un succès : royaliste, pour régner sous le nom des princes légitimes; républicaine, pour donner des lois à la république.

Toute menaçante qu'elle dût paroître d'abord pour le

trône impérial, par le nombre et par la qualité des personnes, si l'on considère que cette conjuration permanente n'avoit d'ailleurs aucun centre d'action, ou que le centre fortuit autour duquel elle se hâtoit de se presser un moment ne tardoit jamais à se déplacer; que les agents de l'ancienne dynastie, contents de gagner sans péril un salaire sans objet et sans résultats, étoient généralement trop inhabiles pour mettre les éléments les plus précieux à profit; que les puritains de la révolution, compromis par des excès encore récents, accusés par des plaies qui saignoient encore, ne pouvoient appuyer d'aucune force morale celle d'une coalition généreuse et indépendante qui sembloit animée de vues nouvelles, et tendre vers un but dégagé de toutes les déceptions populaires, on concevra sans peine que cette phalange insaisissable se soit dérobée longtemps aux proscriptions qui décimoient les factions civiles. Napoléon, frappé de l'impossibilité de la réduire en masse, prit le parti sage et infaillible d'en briser lentement les liens par des mesures de détail. La guerre, si utile à sa politique extérieure, ne servit pas moins efficacement, sous ce rapport, sa politique du dedans. L'institution de la Légion-d'Honneur lui donna les plus irrésolus. Le champ de bataille dévora les plus braves. Les plus hasardeux et les plus maladroits se livrèrent d'eux-mêmes à la police et aux tribunaux. On relégua dans des gouvernements obscurs quelques chefs énergiques et opiniâtres, mais privés de cette puissance individuelle qui s'attache à la célébrité, et dont l'action expansive s'anéantissoit dans l'isolement. On parqua des corps d'officiers suspects dans une garnison éloignée, comme dans un lazaret politique. La ville qui me servoit alors de prison en contenoit une assez grande quantité. Je ne parlerai que de ceux qui ont été mes amis, et, parmi eux, que de ceux qui laisseront un nom à l'histoire.

Ceux de mes lecteurs qui ne connoissent les hommes publics que par certains de nos journaux d'opposition, et

qui n'ont par conséquent jamais distingué la cause du pays de celle de l'empire, admettront difficilement que l'Empereur ait pu compter le général Foy au nombre de ses ennemis. Foy étoit cependant trop ardemment épris de la liberté pour le haïr médiocrement ; mais sa haine étoit mesurée et réfléchie, plus en sentiment qu'en action, plus persistante qu'impétueuse, plus disposée à de nobles résistances qu'à des agressions téméraires. La douceur de ses mœurs, qui le détournoit de tous les partis extrêmes; une loyauté d'âme qu'effrayoit la seule idée de la dissimulation et du mensonge ; une répugnance prononcée pour ces alliances monstrueuses que le mouvement des intrigues politiques rend quelquefois inévitables, et qui forcent un caractère délicat et fier à transiger avec sa pudeur ; pardessus tout une conscience religieuse du devoir ; un respect rigide pour la subordination, cette reine des camps et du monde, ne lui auroient jamais permis de s'engager de fait dans une conspiration libératrice où il auroit fallu acheter le triomphe aux dépens d'une consigne. Enfin, si on ose l'avouer, Foy s'étoit trompé alors, comme tant d'autres, sur la portée réelle des facultés de Napoléon. Il le regardoit comme un soldat heureux, qui n'avoit ni solidité dans le jugement, ni grandeur dans les conceptions, ni ressources dans l'esprit, et qui, en s'imposant les embarras et la représentation d'une cour, avoit fait justice de lui-même par le ridicule. Il devint depuis, je le crois, son admirateur sincère, car la sincérité fut le caractère de tous ses sentiments ; mais son admiration dut être fière et indépendante comme sa haine. Il n'y avoit rien dans le cœur de Foy qui pût sympathiser avec le dévouement d'un esclave.

Foy commandoit à cette époque le 5e régiment d'artillerie à cheval, où sa jolie figure et ses excellentes manières ne le distinguoient pas moins que son grade au milieu d'une brillante élite d'officiers. Il avoit déjà, et plus habituellement peut-être, cet air de tête vif et impérieux dont tout le monde se souvient, et qui exprimoit à vingt-

cinq ans l'assurance d'une confiance légitime, mais qu'on trouvoit un peu suffisante. Le reste de ses traits étoit loin de porter encore cette empreinte sévère que leur ont donnée depuis la méditation, la fatigue et la maladie. Ses formes potelées et un peu féminines, son embonpoint frais et fleuri, sa bouche vermeille et ses joues rosées relevoient même, par un contraste frappant, la fierté de son regard. Il auroit pu se déguiser en femme chez Lycomède, mais il n'auroit pas été besoin de lui montrer un glaive pour lui faire trahir son sexe. Le moindre éclair de ses yeux auroit révélé Achille.

Dans un cercle composé de ses amis, où le tour de la conversation exigeoit pourtant quelques frais, il parloit beaucoup et très-bien sur tous les sujets, mais avec moins d'enthousiasme que d'élégance, avec moins d'originalité que de coquetterie. Le sarcasme, que la maturité de l'âge et l'austérité des habitudes parlementaires lui ont sans doute interdit dans sa carrière oratoire, étoit en ce temps-là sa figure favorite. Je ne crois pas que personne l'ait jamais manié avec une verve plus incisive et plus pénétrante. Ses ennemis politiques doivent lui savoir gré de n'en avoir pas usé contre eux. Il leur a fait grâce de la pièce la plus redoutable de son armure de tribun. Ce trait sanglant du discours, servi chez lui par un organe ferme et un peu strident, comme celui d'un homme qui parle les dents serrées, et qu'accompagnoit de la manière la plus expressive un certain mouvement dédaigneux de la lèvre supérieure qui lui étoit familier, se compensoit d'ailleurs par des tours d'une politesse si exquise, qu'il auroit été de mauvais ton et de mauvais goût de s'en offenser. Il tuoit son adversaire, mais il ne le blessoit pas. Le mot restoit, et la discussion finissoit là.

Il y a loin, je l'avoue, de ces foibles esquisses à la grande image de Foy parvenu aux premiers honneurs de la tribune, et je les recueille cependant avec une sorte d'amour, parce que je me croirois heureux de trouver quel-

que part de semblables détails sur les jeunes années de quelques hommes de l'antiquité auxquels j'associe volontiers celui-ci dans le culte de mes souvenirs, comme Épaminondas et Philopœmen.

Le colonel Foy étoit donc un adversaire redoutable pour un tyran mal affermi, car il réunissoit toutes les qualités qui recommandent la parole de l'homme, la bonne foi et le courage; le génie et la vertu; mais ce n'étoit pas un affranchisseur de peuples. Il avoit la causticité déchirante, la *bouderie sublime* et la dignité de caractère du jeune Caton, mais il n'en avoit pas l'abnégation stoïque. Épris de tout ce qui se fait aimer, il étoit peu d'objets d'une généreuse ambition qu'il n'eût sacrifiés à la gloire. L'étendard de la patrie est toujours au milieu des peuples et de leurs affections; il crut avec raison peut-être qu'il ne dérogeoit pas à flotter sur une armée triomphante. Il se rappela sans doute, en s'y rangeant avec d'autres braves, le mot chevaleresque de François Ier : *Tout est perdu, fors l'honneur!* et il ne pensa plus qu'à conserver ce dépôt sacré sauf et pur, jusqu'à l'époque où il lui seroit permis de servir dans d'autres combats les intérêts intimes du pays, sous un ordre de choses plus propice à la justice et à la vérité.

Heureux les hommes qui ont pu remplir comme lui toutes les conditions d'une destinée complète!

X

DES EXILÉS[1]

1818

L'auteur de ce petit écrit est un de ces esprits *aigres* et *violents* qu'on appelle spirituellement des *ultra-royalistes*, depuis qu'on ne les appelle plus des *royalistes*, des *aristocrates* ou des *honnêtes gens*. Des circonstances qui lui sont particulières détruisant tous ses rapports avec la France, il a voulu y laisser cette *profession de foi* sur une question qui intéresse la morale et la justice nationales, car il ne connoît point d'autre politique. S'il a tardé de la publier jusqu'au moment où son

1 Ce morceau a été publié en brochure sous ce titre : *Des Exilés*, Paris, Gide fils, 1818, in-8o de 24 pages, avec cette épigraphe: « C'est icy un livre de bonne foy, lecteurs. » Il est évident que depuis la publication des *Sociétés secrètes dans l'armée*, l'attitude de Nodier vis-à-vis de la restauration s'étoit singulièrement modifiée. Les *Exilés* montrent qu'il n'étoit pas, comme on l'a dit, royaliste *quand même*, et l'enthousiasme monarchique n'est ici qu'une précaution oratoire pour faire passer plus facilement une réclamation généreuse. La réclamation du reste fut très-mal accueillie; le gouvernement fit saisir la brochure, et défendit aux journaux d'en parler. Nodier aimoit à répéter qu'il avoit toujours été du parti des vaincus : le morceau qu'on va lire prouve qu'il fut toujours aussi du parti de la clémence. Les sentiments qui y sont exprimés et qui font tant d'honneur à sa mémoire, nous imposoient l'obligation de donner une reproduction textuelle d'une brochure qui, par suite de la saisie, étoit devenue d'une excessive rareté, et que la plupart des bibliographes ont même oublié de mentionner.

ésultat lui devient nécessairement étranger, ce n'est pas qu'il ait craint qu'elle soit inconvenante. Il est sûr de ses sentiments, et il n'ignore ni la valeur des mots ni la mesure des bienséances ; mais il sentoit que son opinion devoit paroître favorable à un parti qu'il ne hait point, car les partis sont faits avec des hommes, et auquel il seroit toutefois désolé de plaire, tant qu'il ne pourra pas l'estimer, c'est-à-dire tant que ce parti sera un parti.

Une voix a réclamé en faveur des *exilés* dans le sanctuaire de la loi. Elle a été couverte par des témoignages d'improbation très-universels. Je ne justifierai pas une expression peut-être déplacée. Je ne blâmerai pas dans ceux qui l'ont repoussée un premier mouvement que j'aurois probablement partagé, si j'avois été surpris par la témérité d'une initiative dérespectueuse pour la majesté royale, ou prévenu contre les intentions de l'orateur. J'éviterois avec soin de rappeler le fond de cette question, si je pensois que la discussion ne pût s'en concilier avec la soumission due aux actes du gouvernement, avec l'amour dû au monarque. Il est malheureusement vrai, dans tous les gouvernements du monde, qu'il y a des lieux et des circonstances où un sentiment noble est imprudent, où il est choquant et suspect. Si je tombe dans le même inconvénient, je suis trompé par mon cœur ; homme, François et royaliste, j'obéis à une impulsion invincible qui remplit mon âme de la satisfaction la plus douce, d'une volupté si pleine et si entière, que je la croirois la dernière que je sois appelé à goûter. Il me semble qu'on ne peut être égaré par un sentiment aussi pur, aussi désintéressé. Qui oseroit condamner d'ailleurs aujourd'hui l'innocente erreur de la bienveillance, et faire un crime de la pitié ? Ce sont là des idées qui émanent du trône, sous le règne d'un Bourbon.

Oui, la France a pu croire, elle a dû croire que l'ordonnance d'exil n'étoit pas irrévocable. La nature de la peine imposée, les termes dans lesquels s'exprimoit la volonté royale, le caractère connu du souverain, tout nous en donnoit l'espérance. Nous savions que le roi qui nous gouverne pouvoit être forcé, par des circonstances très-difficiles, à châtier quelques-uns de ses enfants ; mais nous savions qu'il ne pouvoit les châtier qu'en père, et que la durée d'une peine irrémissible répugnoit à son cœur comme à l'exacte justice. Nous avions regardé l'ordonnance d'exil comme une mesure de sûreté prescrite par les événements, mais nous n'hésitions pas à regarder sa révocation comme la conséquence naturelle du rétablissement de l'ordre, et rien ne nous fera perdre cette pensée. Il ne nous appartient pas sans doute de hâter la décision du roi par des vœux impatients, mais on ne sauroit nous interdire l'espoir que ces vœux seront remplis, quand ils auront cessé d'être imprudemment prématurés, quand leur accomplissement, loin de coûter quelque chose au repos de la France, ne fera que l'assurer pour toujours ; quand ce gage d'*union* et d'*oubli* accordé à toutes les opinions pourra marquer enfin d'une manière infaillible le terme de nos dissensions civiles.

Si cette idée a reçu depuis quelque temps un développement un peu anticipé, c'est que les événements, c'est que la situation politique de la France étoient propres à le hâter, à l'achever dans tous les esprits. Ce n'est pas ici l'occasion d'examiner le système choisi par le ministre depuis la répudiation de l'assemblée de 1815, système non d'indulgence, mais d'adoption, qui a identifié la France de la monarchie avec celle de la révolution, qui a contristé les royalistes timides par la perspective vraie ou fausse d'agitations nouvelles, mais qui doit les trouver résignés comme les trouveroient la persécution et la mort. Il ne s'agit pas de savoir, et il seroit indiscret de chercher, s'il n'y avoit pas d'autres moyens d'affermir un gouvernement

renaissant que de convoquer à la défense de ses institutions le parti qui les a deux fois renversées; l'avenir seul peut donner la solution de cette énigme et justifier ou nos appréhensions ou nos espérances. Ce qu'il y a de certain, c'est que, dès l'investigation de ce système, l'ordonnance d'exil a dû devenir aux yeux de la nation un acte contradictoire. Elle pouvoit concourir avec l'amnistie, parce qu'elle étoit alors une application restreinte de la justice; elle ne s'accordoit plus avec des dispositions qui sanctionnoient jusqu'à un certain point les événements du passé, ou qui leur reconnoissoient un prétexte légitime. Les *exilés* sont pour la plupart des hommes obscurs, dont l'ordonnance a révélé le nom à la France, tandis que des hommes bien plus imposants, dont la funeste révolution du 20 mars a reçu l'approbation la plus publique, et qui ont contribué de tous leurs efforts au succès précaire de la tyrannie, sont rentrés non-seulement dans l'exercice de tous leurs droits, dans la possession de tous leurs honneurs, mais encore dans l'exercice, dans la possession d'une autorité nouvelle, proportionnée comme à dessein à leur haine connue pour la monarchie. Encore une fois, il n'est pas question de savoir si cela est juste, et même si cela est utile. Le devoir d'un citoyen paisible et soumis est de s'en rapporter sur ces détails à la haute sagesse, à la profonde prévoyance du monarque. Il suffit de savoir que cela est ainsi, et il en résulte une comparaison qui tourne entièrement à l'avantage des *exilés*; car si l'opinion pour laquelle ils ont été chassés n'est pas de nature à rendre un homme incapable d'exercer les premiers emplois de l'administration, il s'en faut de beaucoup qu'elle puisse l'exposer à l'exil. Il est vrai que la position de la France étoit toute différente quand l'exil fut prononcé, et que cette mesure put être alors parfaitement sage. Mais si la position de la France est changée au point que les hommes qui paroissoient dangereux, lors de la mesure de l'exil, soient devenus dignes, et j'allois dire spécialement dignes de la

confiance du gouvernement, il est clair que les *exilés* ont cessé de mériter le bannissement, ou tout au moins que leur bannissement a cessé d'être utile. On ne nous persuadera jamais que la présence de tous les *exilés* ensemble puisse être aussi dangereuse que l'influence d'un fonctionnaire, de quelque ordre qu'il soit, qui est revêtu d'autorité pour agir sur l'opinion, et qui ne se sert du pouvoir que pour l'altérer ou le corrompre. Or, il est difficile de nier qu'il y ait quelques fonctionnaires de ce genre. Si le parti des *exilés* n'est plus menaçant pour la tranquillité de l'État, il n'y a point d'inconvénient à les rappeler. S'il est plus menaçant que jamais, s'il doit l'être toujours, s'il est réellement, comme les uns l'attestent, comme les autres semblent l'avouer, celui d'une majorité redoutable qui est bien décidée à ne pas transiger avec l'ordre public, que peut signifier une mesure aussi partielle contre une classe d'hommes qui a reconquis la presse, la tribune, et les emplois et la France ? Je ne conçois pas que l'on contienne une faction en la *millésimant* par le bannissement ; mais si ce point étoit reconnu, et s'il s'agissoit de se conduire en conséquence, il faudroit encore effacer la liste d'exil presque tout entière, parce que les ennemis les plus acharnés de la tranquillité du peuple ne sont pas là, et que presque tous ceux qui y sont n'ont, au contraire, de titre à la popularité révolutionnaire que celui que cette liste leur a donné. Je suis bien loin de dire que les *exilés* n'aient pas été assez coupables pour encourir l'exil ; qu'il n'y ait pas des raisons de salut général qui ont rendu, qui rendent encore la prolongation de leur exil nécessaire ; mais je dis que le traitement qu'ils éprouvent n'est pas en harmonie avec la direction qu'on s'efforce de donner à l'esprit public, et qu'ils peuvent être surpris de se trouver si coupables et si malheureux dans un semblable état de choses. C'est ce qu'il seroit facile de faire sentir par des exemples, si l'on avoit le goût misérable des personnalités ; mais ceci n'est pas plus écrit dans le dessein de blesser une

opinion par des rapprochements odieux que de la flatter par de lâches condescendances. C'est l'expression naïve d'un sentiment désintéressé de toute prévention et de toute haine.

A supposer que la liste des *exilés* soit maintenue comme elle doit l'être, si cette mesure est encore fondée en justice et en nécessité, on ne doute pas du moins qu'il ne puisse y être fait quelques modifications. Cette liste n'émane pas immédiatement du cabinet du souverain, mais des bureaux d'un ministre qui ne connoissoit pas lui-même tous les individus qui y sont nommés, et qui a été révoqué depuis. Lors de sa rédaction, différents noms y furent introduits qui ne s'y sont pas conservés. Quelques autres y sont venus reprendre leur place; c'est enfin un ouvrage humain, et par conséquent sujet aux vicissitudes qui sont propres à l'esprit de l'homme. Tout a changé d'ailleurs depuis cette époque. Beaucoup d'espérances se sont évanouies, beaucoup d'illusions se sont dissipées, beaucoup de garanties ont été données aux idées vraiment libérales qui ne sont pas toujours un prétexte, qui ont pu être dans certains une erreur, dans plusieurs un sentiment. Des royalistes ont encouru en France la disgrâce du roi. Pourquoi des *bonapartistes* n'auroient-ils pas mérité son indulgence à Bruxelles ? Ce ne sont pas seulement les circonstances qui varient; ce sont aussi les hommes. Puisque les crimes de la révolution ont pu s'expier, les erreurs ne doivent pas être irréparables. Des guerriers que les tribunaux avoient déclarés coupables, et qui ont reconnu eux-mêmes leur culpabilité, ont été rappelés dans la société par la clémence du roi. Leur cœur s'est montré digne de ce bienfait, et nul doute qu'ils ne reprennent un jour une place honorable sous le drapeau blanc, qu'ils n'y soient accueillis par leurs anciens camarades avec une effusion de tendresse qui ne sera que le juste prix de la loyauté de leurs regrets. Par quelle funeste exception le député, le magistrat, l'homme de lettres, le citoyen privé

dont les pensées et les actions ont bien moins influé sur le sort de la patrie, seroit-il traité plus rigoureusement, et placé, si l'on peut s'exprimer ainsi, hors de la tolérance royale ? Cet homme dont le nom classique est si cher aux bons François, M. de Châteaubriand, a dit quelque part qu'il devoit rester dans l'Institut un siége vide pour l'académicien qu'une mesure politique éloignoit de son pays, quand cette mesure n'étoit pas immuable de sa nature. Cette idée n'a pas pu être suivie; mais ces siéges vaqueront, ils vaqueront un jour où les partis pacifiés n'imposeront plus à l'autorité royale le besoin de déployer une pénible sévérité; où *l'union*, où *l'oubli*, auront effacé nos discordes, et, s'il se peut, nos souvenirs; et la place d'Arnauld, la place d'Étienne [1] se retrouveront dans cette assemblée illustre qu'ils ont honorée par leurs talents, où leurs qualités morales ont laissé tant d'estime et de regrets, et dont quelque abus d'esprit, quelque égarement d'opinion, l'aigreur de quelque sentiment blessé, le zèle peut-être de quelque affection malentendue les a séparés quelque temps. Je conviens que tous les *exilés* n'ont pas les mêmes droits qu'Arnault qui se distingue par un ca-

[1] M. Étienne s'est souvenu en homme de cœur, après de longues années, et dans une circonstance solennelle, du témoignage d'estime et d'affection que Nodier lui avoit donné dans ces lignes, pendant les plus tristes jours de la restauration. En répondant comme directeur de l'Académie françoise, au discours de M. Mérimée, successeur de Nodier, M. Étienne, dans la séance du 6 février 1845, rappela diverses circonstances de nos troubles publics, dans lesquels Nodier avoit tout mis en usage, son crédit, ses amitiés, sa plume ou ses larmes, pour sauver des victimes de l'échafaud, ou des proscrits de l'exil : « Moi-même, dit M. Étienne, menacé alors d'une persécution, que le désir d'honorer sa mémoire peut seul me rappeler, je le vois accourir, et il m'adressa ces mots que je n'ai jamais oubliés : — Dieu vient de m'accorder un nouvel enfant ; je pourrois lui assurer un haut patronage ; je viens le placer sous celui d'un ami malheureux ; je vous prie de lui donner votre nom. » (Voir *Discours prononcés dans la séance publique tenue par l'Académie françoise pour la réception de M. Mérimée, le 6 février* 1845. Paris, Didot, 1845, in-4°, pages 28-29.)

ractère aussi rare que son talent, et qui n'eut jamais aux yeux d'un royaliste d'autre tort que son opinion ; il en est bien peu d'ailleurs qui me soient personnellement connus; je suis un de ces Parias qu'une prévention qui deviendra juste à mesure que les années s'accumulent, repousse de tous les emplois publics, parce qu'ils n'en ont jamais occupé, et presque tous les *exilés* ont appartenu au contraire à cette classe privilégiée de la société, à cette noblesse de fait des révolutions qu'une heureuse turbulence avoit jetée à travers le chemin des honneurs et de la fortune; mais j'aime les lettres et les sciences, et c'est une carrière que Bonaparte n'avoit pas tout-à-fait interdite à ses ennemis qui s'y sont quelquefois rencontrés avec ses amis. Mellinet est un homme qu'une grande exaltation d'esprit, l'exaltation d'un esprit plus ingénieux que solide, et un besoin d'activité qui tient à l'organisation, ont fait vivre dans le monde romanesque de la politique. Il n'y a point d'homme plus capable de s'accommoder d'une vie douce et plus incapable de troubler celle de ses voisins. Il a de l'esprit, du goût, l'amour des loisirs studieux; les lettres le réclament. Les sciences réclament Bory de Saint-Vincent qui, jeune encore, occupe une place distinguée parmi les savants de l'Europe. De longs et importants voyages, des recherches très-instructives faites avec un esprit d'investigation qui n'appartient qu'à lui, la tête la plus fortement méthodique, la mémoire la plus heureuse et la plus riche en faits scientifiques, le classent parmi les hommes dont notre patrie peut s'honorer. Sous un roi qui sait si bien apprécier tous les talents, Bory de Saint-Vincent resteroit-il étranger à la France? Et s'il doit rester exilé, ce qu'à Dieu ne plaise, la France ne peut-elle pas utiliser honorablement jusqu'à son exil, dans l'intérêt des connoissances naturelles ?

Cette question est infiniment plus délicate, en ce qui concerne les *régicides*, qu'un mouvement universel de réprobation a repoussés du sol françois, qui ne devoient

pas y attendre, au rétablissement de la monarchie, un traitement moins rigoureux, et avec qui il seroit souverainement injuste de confondre les autres *exilés* dont quelques-uns peuvent n'être coupables que de l'erreur bien funeste d'un zèle bien malentendu. Cependant, il est juste de déclarer que l'application de l'exil aux *régicides* n'a pas été en tout conforme aux principes de la saine équité, et que les personnes chargées pour cet effet des travaux minutieux qu'exigeoient la recherche et la désignation des coupables, se sont permis de donner à leurs indications une extension injuste. Je suis convaincu qu'elles ont été déterminées par les motifs les plus purs, et qu'elles ont cru satisfaire au vœu de la loi, tout en reculant illégalement ses limites, et en y faisant rentrer ici une foule de gens qu'elle n'avoit pas voulu atteindre ; mais elles n'en sont pas moins tombées dans une faute grave qu'il est essentiel de signaler, et qu'on s'étonnera de voir signaler si tard, à une époque où tous les actes du gouvernement sont soumis à une censure si leste et si effrontée. Le ministère a compris dans la liste des *régicides* non-seulement les *votants*, c'est-à-dire ceux que la loi avoit expressément qualifiés, mais tous les membres mêmes de la Convention qui, après avoir voté dans le sens le plus favorable à l'auguste accusé, se sont pourtant prononcés contre le sursis ; et il faut convenir qu'au premier abord, cette extension a quelque chose de spécieux, puisque le conventionnel qui a voté contre le sursis semble s'être associé à l'assassinat en hâtant son exécution. Il y a toutefois une réflexion naturelle à faire ; réflexion qui est suggérée par le contraste même qu'offrent ces deux votes si contradictoires dans la même bouche. La France entière sait que, dans la consternation de Paris, il restoit cependant quelques motifs d'espérance, quelque possibilité de salut pour l'innocente victime du 21 janvier. On convient que le mouvement d'un petit nombre d'hommes déterminés l'auroit sauvée peut-être, et qu'il y avoit cent fois plus de probabilités pour

sa délivrance, depuis le Temple à l'échafaud, que dans le cachot où elle restoit plongée sous la surveillance des bourreaux. Le sursis prononcé, les *régicides*, furieux de voir remettre l'horrible jour de la consommation de leur crime, n'auroient rien épargné pour accomplir ce grand forfait dans l'ombre des prisons. Ils savoient l'art d'exciter de prétendues émotions populaires pour suppléer aux rigueurs de leurs affreuses lois, quand elles étoient à leur gré trop lentes ou trop timides; les égorgeurs de septembre étoient encore ivres du sang répandu, altérés du sang qui restoit à répandre; et la famille royale tout entière leur étoit promise. Cette princesse adorée, la gloire et l'ornement de la France, nous étoit aussi enlevée, et près d'elle vivoit alors le fils, le successeur de Louis XVI, protégé par son enfance contre les formes hypocrites d'une horrible justice, et non contre les couteaux des assassins. Ils périssoient, et Louis XVI avec eux ! Voter contre le sursis quand il n'étoit plus possible de sauver le roi que par un coup d'éclat, c'étoit rendre ce coup d'éclat nécessaire; quand l'appel au peuple étoit rejeté, c'étoit en appeler au désespoir du peuple. Aucune autre intention ne peut se concilier avec l'intention bienveillante du conventionnel qui a bravé les poignards pour voter l'absolution. Non! l'homme qui n'a pas voté la mort du roi quand il y alloit de sa vie de ne pas la voter, n'a pas voulu la mort du roi; et, quoi qu'il ait fait, quoi qu'il ait voté ensuite, il n'a pu le faire, il n'a pu le voter que dans le ferme dessein de sauver le roi. Cette interprétation n'est pas seulement la plus vraisemblable, c'est la seule vraisemblable, et, s'il en étoit autrement, ce n'est pas sur la terre que ce juge seroit jugé.

Je vais plus loin. Le vote pour la mort lui-même, avec une restriction qui annule ce vote si elle n'est pas acceptée, avec une restriction qui a pour objet de rendre l'exécution du crime très-difficile ou impossible, et de la reculer à une époque indéterminée où les passions féroces excitées dans la multitude auront commencé à s'assoupir, ce vote qui

n'a pas compté, celui de M. Cambacérès, ne sauroit être assimilé à l'assassinat. Des hommes foibles, mais adroits, qui n'ont pas osé prendre à découvert la défense de Louis XVI, qui ont pensé peut-être qu'il leur seroit plus facile de le dérober aux bourreaux en transigeant avec eux qu'en les attaquant de front, qui n'ont eu en vue, en adhérant à la pensée du crime, que d'en empêcher la consommation, ces hommes ne sont point des *régicides* dans l'acception absolue du mot. Je ne connois pas un royaliste qui ne soit fermement convaincu que Vergniaud, par exemple, avoit l'intention de sauver le roi. Je ne crois pas qu'il en existe un du moins qui puisse se refuser à cette conviction après avoir lu son admirable discours sur la question de la mise en jugement. Il est bien incontestable que l'appel au peuple auroit sauvé le roi; et qui sait à quel prix l'appel au peuple pouvoit s'obtenir, par quelles concessions il pouvoit s'acheter! Ajoutons à cela (c'est pour beaucoup d'entre nous le devoir de la reconnoissance) les *votants* qui, poursuivis du souvenir de cet attentat, ont fait tout ce qu'ils ont pu, sinon pour le réparer, puisque l'effort du repentir ne peut aller jusque-là, au moins pour en diminuer l'horreur aux yeux de Dieu et du monde, et dont la vie a été depuis une suite d'efforts continuels pour reconquérir l'estime de la France et de la postérité. Le prince souverainement sage qui nous gouverne a bien senti, dans la parfaite rectitude de son esprit et de son cœur, que nous ne pouvions pas montrer aux nations Tallien errant, chargé du triple poids de la proscription, des infirmités et de la misère, Tallien dont le poignard, en menaçant le cœur de Robespierre, a sauvé un million d'hommes de l'échafaud en permanence. Il est probable que Fouché, le protecteur, le sauveur d'une génération, Fouché, un des restaurateurs de la monarchie en 1815, un des hommes qui ont le plus contribué à aplanir le retour des Bourbons, à économiser dans leur absence le sang des royalistes proscrits, seroit libre de rentrer en France. Il en

est sorti ambassadeur en 1815, dans ce moment qu'on signale, dit notre honorable M. de Villèle, comme celui d'une réaction royaliste si intolérable. On doit penser qu'il n'y a pas perdu ses droits de cité depuis qu'il n'y est plus question de réaction, ou qu'il n'y est plus question de celle-là. Sur un théâtre plus étroit, M. de Bry a manifesté les mêmes regrets et laissé les mêmes souvenirs. Ami de Vergniaud, il avoit voté avec lui et probablement dans le même dessein que lui. On l'a cité comme le plus sage, comme le plus tolérant de nos administrateurs, dans un temps où la modération étoit encore du courage. Enfin, il y a des places auprès du Messie pour l'ange rebelle qui se repent et qui pleure. Le soldat qui le tua d'un coup de lance est assis au rang des saints. Louis XVI a pardonné à ceux qui l'ont condamné. Il protége sans doute du haut du ciel ceux qui le condamnoient pour le sauver. Il auroit été à souhaiter qu'une assemblée spéciale d'hommes versés dans les particularités de cette affreuse révolution, et qu'une longue habitude de relations avec ses principaux acteurs auroit initiés aux motifs les plus secrets de leurs actions, eût pu entrer dans cès détails qui ont été abandonnés à des commis. La France auroit vu avec joie se diminuer un peu le nombre des monstres qu'elle a eu le malheur de produire, et nous n'aurions pas exposé l'étranger à s'étonner de trouver parmi les *régicides* des hommes qui ne sont pas *régicides*, et qui gémissent depuis vingt-cinq ans de n'avoir pu dérober la tête de Louis XVI à ses assassins.

Tel est l'inconvénient des mesures générales, que la nécessité des exceptions s'y fait sentir jusque dans celles qui offrent le moins de latitude et qui prêtoient le moins à l'injustice. Pourquoi craindrois-je de dire que l'opinion de tous les honnêtes gens indique une de ces exceptions dans la mesure même qui interdit l'entrée de la France à une certaine famille, et qu'elle en indiqueroit deux, si madame Bonaparte vivoit encore? Je ne crois pas que M. Louis

Bonaparte ait jamais des intérêts à démêler en France, et qu'il y soit appelé par aucun motif; mais si cela étoit, et qu'il fût bien reconnu que sa présence n'y peut pas faire naître l'apparence d'un danger, pourquoi n'y viendroit-il point? Il porte à la vérité un nom justement odieux à tous les amis de la monarchie, mais les amis de la monarchie ne sont pas susceptibles de ces haines aveugles qui poursuivent le coupable sur l'innocent, et qui enveloppent les familles et les classes sans acception des personnes. M. Louis Bonaparte jouit de l'estime de l'Europe. Sa vie est celle d'un bon citoyen et d'un vrai sage. L'histoire recueillera son nom avec respect au milieu de cette foule étourdie d'ambitieux dont la folle et cruelle vanité a désolé le monde. Ce que l'histoire avouera, il faut l'avouer, il faut le proclamer avant elle. Il ne faut pas fermer la France à un homme d'un caractère respectable, éminemment grave et modéré, incapable, autant par sa position morale que par sa volonté, de se former jamais un parti, et qui n'exercera jamais, dans quelque pays qu'il habite, que l'influence obscure et bornée des simples vertus civiles. Dussé-je être rappelé à l'ordre de l'opinion, je n'hésiterai pas à lui appliquer la phrase de M. de Bonald sur les Suisses, phrase très-malentendue, mais très-facile à défendre, car elle est bien françoise, sous tous les rapports. Plût à Dieu qu'il n'y eût pas en France de bonapartistes plus malveillants que Louis Bonaparte!

Encore une fois, nous vivons sous un règne où ces idées de tolérance doivent être d'autant mieux accueillies qu'il est impossible de supposer qu'elles soient impolitiques. La tolérance, qui est le besoin de la France, qui est le vœu du roi, exclut si peu la force, qu'elle est la vertu de la force; et l'on se tromperoit étrangement, si l'on pensoit que la force des gouvernements ne peut se déployer qu'en mesures rigoureuses. Il y a au contraire dans la bénignité des rois une sorte de puissance qui impose du respect aux plus audacieux. Les opinions exaspérées aiment à réagir contre

la violence, mais l'indulgence les soumet, et le dédain les dépopularise. Le moyen d'en finir avec les partis, ce n'est certainement pas de leur céder, comme le prétendent aujourd'hui des publicistes bien novices ou bien perfides, et dans tous les cas bien médiocres, quoiqu'on leur ait fait au parquet une réputation de complaisance. Ce n'est pas non plus de lutter avec eux et de les tenir en haleine par une guerre opiniâtre. Leurs forces se paralysent bientôt quand elles ne sont pas alimentées par les foiblesses de l'autorité, quand elles ne sont pas exercées par ses atteintes. D'ailleurs, les gouvernements légitimes et réguliers doivent se distinguer, en beaucoup de choses, des polices monstrueuses que le despotisme établit pour se maintenir un moment, mais particulièrement dans leur manière d'agir envers leurs ennemis. Nous avons déjà gagné ce point, car l'exil pur et simple est la peine la plus légère que le vainqueur ait fait subir au vaincu depuis que nous vivons en révolution. Elle seroit cependant trop grave encore, du moment où sa durée et les changements survenus dans la marche du gouvernement l'auroient mise hors de proportion avec le délit qui l'a motivée, du moment où les circonstances qui l'ont provoquée n'existent plus. La modération et la pitié sont enfin des choses si belles en elles-mêmes, quand elles ne peuvent pas se confondre avec la foiblesse, que je ne sais si un degré de plus de sécurité mériteroit d'être payé au prix de ces hautes vertus, les premières de l'homme naturel et de l'homme social. L'obstination d'une secte audacieuse, pour qui le repos du monde est un supplice, a sans doute rendu nécessaires de grands et terribles exemples. Félicitons-nous de ce qu'elle ne peut s'en prendre qu'à elle, et ne lui laissons pas la gloire dangereuse d'étendre la liste de ses martyrs. C'est nous, dont la mission étoit de souffrir et de mourir. Tant d'honneur ne devroit pas appartenir à nos ennemis. Trop de sang a déjà coulé, car le sang des coupables aussi est précieux à l'humanité et lui demande des larmes. Grâces soient ren-

lues au roi dont la bonté paternelle en a du moins arrêté l'effusion autant qu'elle l'a pu, sans rendre tout-à-fait illusoire l'action de la justice! Espérons tout ce qui nous reste à espérer de son cœur magnanime! Espérons qu'il nous rendra ceux de nos frères que nous pouvons revoir, que nous pouvons embrasser sans horreur! Espérons qu'il les réduira, par la reconnoissance, à être royalistes comme nous pour n'être pas ingrats! Il est temps que nous nous réunissions tous pour relever la France de ses ruines. Nous ne sommes pas trop de François pour cela, en comptant LES EXILÉS.

XI

L'APOCALYPSE DU SOLITAIRE [1]

Moi Emmanuel, fils de Melchior, fils de Michel, l'an 6502 de la période Julienne, qui est l'an 1789 de l'ère de Jésus-Christ, à la suite de la lecture d'un traité d'idéologie appliquée à la politique, je m'endormis d'un profond sommeil.

Et je vis que presque toute la terre reposoit paisible à l'abri d'une croix; et je remarquai autour de cette croix des monuments majestueux et immenses qui servoient d'asiles aux peuples; et parmi eux il y avoit un monument plus vaste, plus ancien que les autres, qui faisoit la gloire

[1] Écrit selon toute apparence vers 1821, et retrouvé à la mort de l'auteur, dans des papiers inédits, l'*Apocalypse*, dont le manuscrit autographe et signé étoit devenu la propriété de M. Desmottes, a paru pour la première fois dans le *Bulletin du Bibliophile*, 6e série, n° 23, novembre 1844. Il est remarquable que Nodier, écrivain d'initiative qui se trouve toujours en avance sur toutes les innovations littéraires de ce temps-ci, ait précédé de plus de dix années l'auteur des *Paroles d'un Croyant* dans la résurrection de la littérature *apocalyptique*. Du reste, pour Nodier, c'étoit là une simple fantaisie littéraire, mais cette fantaisie, toute dénuée qu'elle fût de prétention, montre que s'il avoit voulu jouer le rôle de prophète, il auroit pu s'en tirer avec avantage. Il avoit heureusement assez de bon sens pour s'en tenir au rôle plus difficile d'écrivain aimable, de railleur indulgent et d'homme d'esprit.

de l'Europe et l'admiration du monde ; et la contrée qu'il protégeoit s'appuyoit au nord sur des terres d'alluvion, des fleuves et les mers septentrionales ; à l'occident sur la Manche et l'Océan, au midi sur les Pyrénées et la Méditerranée, à l'orient sur les Alpes.

Et ce monument promettoit de subsister encore pendant de longs siècles, car ses bases étoient fortes et profondes; et les hommes qui l'habitoient étoient répartis, selon l'ordre le plus convenable à leurs facultés et à leurs besoins, dans des étages proportionnés avec un art merveilleux, et qui communiquoient entre eux par des degrés presque insensibles.

Et alors j'entendis une voix d'en haut qui me dit : Regarde, Emmanuel, tout ce qui doit arriver, et fais-en part à tes enfants ; fais-en part aussi à tous ceux qui sont restés fidèles à la piété et à la justice. J'ai juré par moi-même que je retirerois ma main pour un temps des ouvrages que j'ai faits et des édifices que j'ai bâtis.

Et je les ai confiés, dit la voix, à la science des savants et à la sagesse des sages.

Et je n'entendis plus qu'un murmure confus, semblable au murmure de la marée montante, ou au rugissement sauvage qui s'élève dans le bestiaire quand on vient d'ouvrir l'arène.

Et les savants et les sages étoient disposés autour du monument, dans l'attitude d'ouvriers appelés pour une réparation importante ; mais chacun se livroit à son travail sans égard à celui des autres, car il n'y avoit personne qui commandât.

Les uns sapant les bases et découvrant les fondations, les autres augmentant de ces débris le poids des constructions supérieures ; certains occupés à changer l'ordre des étages et à suspendre des murailles dans les airs, à force d'artifices menaçants, tandis qu'un grand nombre se contentoient innocemment d'enlever avec une lime légère la rouille de l'édifice pour lui rendre un air de nouveauté.

Et un moment après tout s'écroula.

Et ceux qui habitoient le monument périrent en grande partie avec lui ;

Et la croix elle-même disparut à travers la poussière des ruines.

Et la percussion que leur chute produisit sur le sol fut si violente, qu'elle en fit sortir un lac de sang qui couvrit tout, à l'exception de quelques amas de débris plus élevés, sur lesquels les sages et les savants se réfugièrent à la nage.

Et quand ils y furent parvenus, ils trouvèrent que leur ouvrage étoit bon ; et ils s'appelèrent les hommes de la montagne, et leurs pieds baignoient dans le sang ;

Et cette période de temps fut longue à ma pensée et pénible à mon sommeil.

Et au bout de sept ans, il arriva que je vis un homme qui paroissoit être plus qu'un homme, qui avoit un de ses pieds sur l'Afrique et un autre sur l'Europe ;

Et il s'appeloit APOLLYON ou l'exterminateur, et je reconnus qu'il avoit été annoncé sous ce nom dans l'Apocalypse de Jean, et il étoit suivi en effet d'une multitude d'hommes armés, redoutables par leur valeur ;

Et à son aspect, les sages et les savants s'émurent comme Adam et Ève devant l'esprit de Dieu après qu'ils eurent péché, car le lac de sang s'étoit desséché sous leurs pieds, et il n'avoit laissé à découvert que des cadavres et des ruines.

Et le géant leur dit que leur ouvrage étoit bon, parce que tout l'espace du lac de sang avoit été desséché, et ils s'en rapportèrent à lui, parce qu'ils avoient peur ;

Et il ne pouvoit réprimer ni la science des savants, ni la sagesse des sages, parce que cette autorité ne lui avoit pas été conférée par celui qui l'envoyoit ;

Et il les appela par les noms de réprobation et de terreur, dont leurs victimes les avoient chargés au dernier moment, et ils y répondirent en criant : ME VOILA !

Et il s'imprima un sceau qui l'unissoit à eux pour toujours.

Et cependant, il entreprit de relever le monument qu'ils avoient détruit, se servit d'eux pour rapporter ces matériaux dispersés, et leur permit de construire autour de son palais des palais qui en augmentoient l'éclat.

Et quand ils eurent des palais, ils pensèrent que l'ouvrage du géant étoit leur ouvrage, et que l'ouvrage étoit bon.

Et quand cela fut fait ainsi, il les abandonna dans leurs richesses, et il bâtit à lui seul un monument comme il l'avoit entendu, et ce monument fut très-grand ;

Et la poussière des ruines laissa reparoître la croix.

Et APOLLYON soumit l'Europe à un monstre démesuré qui avoit sept têtes, dont une seule paroissoit toujours prête à dévorer les autres, et ce monstre avoit été annoncé par l'Apocalypse de Jean [1].

Et le monument qu'APOLLYON avoit élevé s'étendit tellement en grandeur et en puissance, que le géant finit par entreprendre, dans l'ivresse de son ambition, de lui donner les dimensions mêmes qui sont attribuées à la Jérusalem céleste dans l'Apocalypse de Jean [2] ;

Et la hauteur de ses murailles, qui disparoissoient dans les nues, fut tout-à-fait disproportionnée avec la solidité de ses bases, car ce monument n'avoit point de bases intérieures, et APOLLYON n'avoit construit qu'à la surface d'un sol mouvant, parce qu'il avoit construit selon la science des savants et la sagesse des sages ;

Et il survint une brise du nord qui enleva tout l'édifice comme une paille légère ;

Et le monstre qui avoit sept têtes expira en se débattant sur les peuples.

Et APOLLYON tomba dans le puits de l'abîme, comme il avoit été prédit, car tout ce qui a été promis par les prophètes s'accomplit dans son temps.

Et c'en étoit fait de la terre des savants et des sages, si

[1] Chap. XIII, v. 1.
[2] Chap. XXI, v. 16.

quelques-uns de ses princes et de ses prêtres, échappés à la ruine du monument des siècles, n'avoient rapporté au moins du pays de l'exil quelques souvenirs de sa construction primitive ;

Et quand ils arrivèrent, les savants et les sages qui gardoient depuis plusieurs années un silence respectueux devant leur maître, se relevèrent avec orgueil ;

Et ils dirent : C'est à nous à construire l'édifice que nous avons détruit, nous pouvons le refaire et le détruire encore, car nous sommes les savants et les sages ;

Et il n'a pas passé une calamité sur notre commune patrie qui n'atteste la renommée de nos œuvres :

Et les uns arrivèrent avec des matériaux ou des instruments.

Et le monument s'affermit avec lenteur, et il. . . .
. . . . [1].

Ce qui fit que je tournai mes yeux vers d'autres peuples, et que je voulus saluer la noble Ibérie, illustre patrie des chevaliers, et je vis que deux ou trois capitaines révoltés avoient brisé le diadème des rois ;

Et je pressentis qu'un lac de sang alloit couvrir la terre du Cid comme celle de Bayard ;

Et je demandai à Parthénope ce qu'elle avoit fait de sa douce et facile prospérité, sous l'autorité la plus paternelle qui ait jamais protégé les nations ;

Et j'appris qu'une bande de séditieux clandestins et méprisés venoit de lui imposer des noms, des lois et des couleurs ;

Et je frémis au bruit des hurlements des savants et des sages de Parthénope, car ils étoient pareils à ceux des chiens de Scylla ;

Et le front de Parthénope étoit pareil à celui de son Vésuve irrité.

[1] La fin de ce paragraphe a été omise par l'auteur et non retranchée par la censure. CH. N.

Et la Sicile brûloit de plus de feux que les entrailles de son Etna.

Et dans ce temps-là, le Portugal tressaillit d'épouvante sous une tempête plus formidable que celle qui découvrit les fondements de Lisbonne.

Et le monde de Christophe Colomb retentissoit de toutes parts de la secousse du monde de Deucalion.

(Et je trouvai que ces phrases étoient bonnes, quoiqu'elles fussent un peu poétiques pour de la prose, parce que les expressions des hommes de ce temps-là devoient se ressentir jusqu'à un certain point de la confusion de leurs idées.)

Et je m'éveillai avec un frisson de terreur, au bruit de ces mondes qui s'écrouloient, et je pensai en moi que j'avois rêvé des choses impossibles et dénuées de sens.

Ou bien que le Seigneur avoit voulu me donner dans cette vision une idée figurée de l'infortune des peuples qui sont abandonnés à l'orgueil de la science et aux vanités de la sagesse.

Et je jugeai que cette interprétation étoit bonne;

Et c'étoit alors l'an 6534 de la période Julienne, qui est l'an 1821 de l'ère de Jésus-Christ.

Et je sortis de ma solitude dont je n'envoie pas comme tel autre l'adresse à mes lecteurs, parce que je trouve que ma solitude est bonne.

Et j'appris en pleurant que tout le monde avoit fait depuis trente ans le même rêve que moi, et que ce rêve n'étoit pas bon.

XII

DE LA REPUBLIQUE [1]

« Le *moi* est odieux, » dit Pascal.

Il y a moyen de pousser cette idée plus loin que Pascal, qui laissoit rarement ses idées en chemin.

Le *moi* est ridicule, et le ridicule en France est pire que l'odieux.

Il me semble cependant que, dans les questions d'intérêt public où l'homme lui-même devient non-seulement le témoin, mais l'expression vivante d'une pensée, le *moi* est une chose de valeur qui sert de mesure à l'opinion et de sceau à la parole.

Aux jours d'organisation des sociétés, c'est le *verbe* qui se fait homme.

Aux jours de conservation des sociétés, c'est l'homme qui se fait *verbe*.

Après cela, me voici. De naissance, d'éducation, de sen-

[1] Ce morceau a été publié pour la première fois en janvier 1831, dans la *Revue de Paris*, tome XXII. Nous ferons remarquer que cette question de la république a déjà été traitée ici, mais d'une manière moins explicite et toute différente, dans quelques paragraphes de l'étude sur les *Institutions républicaines de Saint-Just*. Les deux appréciations ayant été écrites dans la même année (1831), il étoit bon d'en signaler le rapprochement.

timents, de doctrines, de mœurs, je suis à la liberté. Je n'ai jamais varié sur ce principe, même dans mon dévouement sincère à la restauration, qui est, selon ma conscience, et de toute la durée de l'histoire écrite, LE SEUL SYSTÈME SOCIAL où les idées organisatrices de la liberté aient été converties en lois, LE SEUL où elles aient été aussi franchement respectées que pouvoient le permettre, en de si rapides transitions, le mouvement de nos passions, l'imperfection de nos lumières, et la foiblesse d'une constitution naissante.

Otez de là en effet tout ce qui appartient aux prétentions orageuses des partis et aux expériences progressives d'un pouvoir incessamment contesté par des intérêts dissidents, vous y verrez ce que j'ai cru y voir, une époque unique et providentielle entre toutes les législations du monde, qui a tracé comme il le falloit la ligne de démarcation du passé et de l'avenir, sans imprimer sur le présent le sillon trop profond qui pouvoit devenir un abîme.

Quand des mains imprudentes ont essayé de creuser cét abîme, j'ai gravi du côté où nous sommes, parce que j'ai senti que c'étoit sur ce bord que devoit se fixer pour quelque temps la station imposante du genre humain.

Elle y est, et moi avec elle. Elle ne m'y a pas traîné. C'est trop que de devancer les peuples; c'est trop peu que de les suivre.

Aujourd'hui une rumeur s'élève, celle d'une caravane agitée, inquiète, impatiente de son but inconnu, qui est accoutumée à changer de place à chaque soleil.

Les uns demandent où nous allons, les autres où nous pourrions aller; le grand nombre demande si nous ne ferions pas sagement de rester où nous sommes.

Il n'y a guère plus de bien et de mal calculables dans la condition des sociétés que dans la marche des caravanes. Notre route est tracée à jamais, rien ne nous en détournera.

L'intervalle seul est douteux. Est-ce le despotisme?

est-ce l'anarchie? est-ce le despotisme et l'anarchie tour à tour? et dans quel ordre faut-il se préparer à les subir? Je n'en sais rien. La marche des fléaux que l'homme se fait à lui-même n'est pas réglée par des lois invariables comme celle des comètes.

Le point d'arrivée est plus sûr. Le temps des grands États n'est pas loin de finir dans l'Occident, parce que tout doit finir partout.

Reste à savoir quel est le premier pays qui se livrera aux chances de ce démembrement. Celui-là sera certainement le plus malheureux, surtout s'il improvise sa transformation avec de grandes villes, de mauvaises mœurs, un luxe effréné, un égoïsme avare et féroce, une philosophie dubitative, une religion qui meurt, et point d'institutions.

Si vous vous informez pourquoi le système des petits États m'apparaît dans une perspective que je crois infaillible, je ne sais rien vous répondre, sinon que je l'y vois probablement parce qu'il y est. La société est un cercle vicieux. Elle va d'où elle vient, et nous venons du bas-empire et du moyen âge.

Si vous vous informez combien durera cette nouvelle modification des sociétés, si elle ne dure toujours, je vous répondrai qu'elle durera plus ou moins, selon les éléments de vitalité que notre organisme social aura laissés dans le sien, mais qu'elle cessera d'être à son tour, pour faire place à d'autres formes, et revenir peut-être à celles que vous avez abandonnées pour la produire.

Et la raison de cela, c'est que dans ce monde instable, il n'y a rien de plus instable, et cependant de plus régulier dans ses révolutions, que l'éternelle instabilité de l'esprit humain.

Si quelqu'un m'avoit suivi dans ces raisonnements, qui ne sont ni plus ni moins exacts que l'almanach de l'Observatoire... —

Si un homme de bonne foi me disoit :

« Peut-on entreprendre, du moins avec quelque espé-
« rance de succès, de s'arrêter long-temps à un ordre
« de choses mixte, approprié aux besoins les plus recon-
« nus de l'époque, et d'y mûrir avec force et avec pru-
« dence les principes générateurs de l'ordre qui le rem-
« placera, de manière à épargner d'épouvantables se-
« cousses au monde social ; et cela seroit-il bien ? »

Oui, mon ami, lui répondrois-je en le pressant sur mon cœur, on peut l'entreprendre, on peut y réussir, et non-seulement cela seroit bien, mais c'est le seul bien qui vous reste. Vous ne vous arrêteriez pas absolument, car les peuples ne sont jamais immobiles à leur décadence ; mais vous marcheriez lentement et sans fatigue avec eux ; et plus vous ménageriez, par des pentes aisées, la déclivité de leur chute, plus vous prolongeriez leur bonheur possible, dans l'acception relative et philosophique du mot, puisque de tous les états des nations, comme de l'homme, le plus à redouter, c'est la mort ; et que c'est à la mort que nous allons tous, hommes et nations.

Quant à vous arrêter indéfiniment, n'y pensez jamais. Le plan où vous glissez est trop incliné pour cela ; et ce seroit une ironie trop sanglante que de dire à un peuple inoculé de la peste : Levez-vous, et vivez.

Voyons toutefois ce que demande l'instinct de renouvellement qui hâte avec une énergie si dévorante la destruction de notre corps politique.

La République !

Ce mot ne résonne pas mal dans les souvenirs de ma vieille créance, et je l'ai proclamé jadis, en face de la hache et des faisceaux, avant d'être forcé à le rappeler, sans m'enorgueillir et sans m'accuser, dans ma profession de foi.

Depuis, j'ai appris quelque chose, car j'ai vécu, et je ne sais pas ce que c'est que la république.

En soi, ce mot n'est qu'un mot, et ce n'est pas avec un mot à mille acceptions diverses qu'on organise les peuples

sensés. Venons droit à la chose, et surprenons-la sous sa véritable figure, dans ses attributs naturels.

Ce seroit abuser de la facile érudition d'un écolier de sixième que de commencer par établir que le mot RÉPUBLIQUE ne désigne aucun gouvernement spécial. Il signifie seulement *la chose de tous*, et cette qualification appartient à toutes les institutions politiques sans exception.

Il y avoit une RÉPUBLIQUE sous Appius. Il y avoit une RÉPUBLIQUE sous Caligula.

Dans sa signification la moins vague, c'est le gouvernement auquel le peuple participe immédiatement, ou par élection, et c'est ainsi que je le considère.

Je simplifierai encore la question, en retranchant de cet examen tout ce qui se rapporte aux RÉPUBLIQUES anciennes, et voici pourquoi :

Les anciens avoient fondé leurs RÉPUBLIQUES illusoires sur une institution qui étoit le principe et le mobile de leur organisation sociale. Cette institution, c'est l'esclavage.

Elle n'existe plus dans les pays très-civilisés de l'Europe, depuis l'établissement du christianisme. Elle se renouvellera certainement, car tout se renouvelle, et tout ce qui a été sera jusqu'à ce que tout finisse, et que la forme matérielle du monde soit elle-même changée.

Elle ne se renouvellera pas de nos jours, et quoique nous en soyons plus près peut-être qu'on ne le pense, elle n'a jamais été plus antipathique qu'aujourd'hui avec la conscience morale et politique des sociétés.

Cependant, sans l'esclavage, point de RÉPUBLIQUE à Athènes et à Rome. Sans l'ilotisme, point de RÉPUBLIQUE à Sparte.

Nous n'en parlerons donc point, et nous descendrons aux RÉPUBLIQUES modernes.

Quelle est LA RÉPUBLIQUE qu'on nous propose ?

Est-ce LA RÉPUBLIQUE de Venise, avec son oligarchie tragique, sa police défiante et cruelle, sa bouche de fer, ses sbires et ses espions ?

Est-ce LA RÉPUBLIQUE de Genève, avec son aristocratie méticuleuse, son individualisme industriel et mercantile, son territoire d'une lieue et sa sécurité d'un jour ?

Est-ce LA RÉPUBLIQUE de Saint-Marin, avec sa population homogène, sa civilisation rustique, ses mœurs de famille ou de tribu, sa pauvreté sans ambition et sans crainte, qui ne peut concevoir ni exciter l'esprit de conquête ?

Arrivons donc à nos propres essais, à nos jours d'étude et d'expérience !

Est-ce LA RÉPUBLIQUE de Condorcet, avec ses idéalités inapplicables, ses théories sans pratique, faites pour l'homme à la manière de Thomas Morus ou de Platon, précisément comme l'*Émile* de Rousseau est fait pour l'enfant ?

Est-ce LA RÉPUBLIQUE de Hérault-Séchelles, création informe, enfantée dans le délire d'une démocratie malade, idole altérée de sang, qu'il fallut cependant voiler pour ne pas la teindre de sang ?

Est-ce LA RÉPUBLIQUE de Saint-Just, rêverie laconienne d'un énergumène de génie, fantaisie d'un fou poétique que la révolution fit monter à l'échafaud, et que la raison du genre humain auroit envoyé au *Bedlam* de l'univers ?

Est-ce LA RÉPUBLIQUE effrontée du Directoire, sous sa responsabilité de crimes et sa garantie d'or, furie immonde et fardée qui ressemble à la liberté comme les goules ressemblent aux bayadères, et qui dansoit sur les tombeaux en brodequins de diamants.

Est-ce LA RÉPUBLIQUE du Consulat, jongleuse adroite et caressante, qui se pavanoit de gloire et de liberté pour nous réduire à la honte et à la servitude, et qui nous faisoit fabriquer de nos mains des chaînes artificieuses, avec tous les débris des chaînes que nous avions usées ?

Est-ce LA RÉPUBLIQUE de l'Empire, et, Dieu me pardonne ! je crois qu'on n'en détourne pas sans dessein nos regards. *Proximus ardet Ucalegon.* Je le déclare pourtant :

les langues humaines n'ont point de dérisions assez grotesques pour caractériser la liberté de celle-là.

Je n'ai pas dessein de me soustraire à la question. Je la cherche de bonne foi, parce que c'est ma manière d'agir, parce que la vérité est la passion de mon cœur, et qu'Isis même ne me feroit pas mourir de mort, comme les prêtres d'Égypte, en soulevant à mes yeux le dernier de ses bandeaux.

C'est peut-être LA RÉPUBLIQUE des États-Unis de l'Amérique ?

Expliquons-nous : je la tiens pour bonne ; et si je ne la tiens pas pour parfaite, c'est, premièrement, qu'il n'y a rien de parfait dans les œuvres de notre intelligence ; et, secondement, c'est qu'il n'y a rien de plus imparfait dans les œuvres de notre intelligence que les systèmes politiques. Le motif en est plausible. Tout système politique est faux, parce que la société est une déception, et qu'il n'y a point de perfection possible dans le faux.

Il y a du moins partout un mieux relatif ; LA RÉPUBLIQUE des États-Unis en est une preuve, et je serai prêt à me ranger à ses lois quand vous me les apporterez avec toutes leurs conditions, car le relatif est toujours conditionnel. Enlevez une partie à l'ensemble, retranchez un chiffre au calcul : le quotient est un vrai mensonge.

Que si vous nous donnez une civilisation intrinsèque, une société unanime de principes et d'habitudes, un peuple fait d'une pièce, avec un instinct universel de sympathie, qu'on appellera comme on voudra, la nécessité, l'intérêt ou la raison ;

Que si vous placez cette grande famille d'hommes sur un sol immense, où la loi agraire ne peut faire que des riches, et qui n'a de limites à ses limbes incertains qu'une civilisation imparfaite et sauvage ;

Que si vous me faites voir ses fleuves plus opulents que nos mers, puisqu'elle en a seule la navigation et l'entrepôt, ses magnifiques plantations, ses habitations vastes

et bien assises, où se fonde et se consolide une vaste et puissante féodalité ;

Que si vous avez enfin dans votre vieil Occident quelque jeune et belle Amérique à livrer aux exploitations du travail et à celles de la pensée ; qui de nous n'irait y planter le jalon, et la retourner du soc ?

Autrement, portons loin le drapeau du pays, déployons ses voiles, hissons ses pavillons ; et allons demander à une sixième partie du monde ces régions vierges et fortunées, qui se sont dérobées jusqu'ici aux recherches des navigateurs.

C'est peut-être enfin LA RÉPUBLIQUE de Buzot, cette sincère utopie du fédéralisme, qui n'a jamais existé que dans les causeries éloquentes du salon de Roland, cette chimère généreuse des Girondins, qui appauvrit d'un sang si pur les veines de la liberté.

Celle-là fut conçue ; elle palpita dans les flancs de la révolution, comme le fruit d'un amour qui ne demande qu'à naître, et puis elle mourut au sein qui la portait, sous le glaive du bourreau. Vous savez comme moi pourquoi cela est arrivé.

C'est que les législateurs de nos jours n'ont plus le privilége de Prométhée ; c'est qu'ils ne sauraient improviser une créature adulte et forte qui s'empare de la terre par droit de première possession, comme Pandore, avec un vain trésor d'espérance ; c'est que depuis Pandore toutes les civilisations se sont animées d'une vie antérieure dont les sympathies composent la partie essentielle de leur propre vie.

Quelque nouveau qu'il paroisse, un ordre de choses nouveau n'est qu'une conséquence.

Et s'il n'est la conséquence bien graduée des systèmes auxquels il s'enchaîne, ce nouvel ordre de choses n'est rien.

Cependant, depuis cette époque d'énergie productrice où le fédéralisme tenta d'éclore, toutes les chances du

fédéralisme n'ont cessé de diminuer, et vous en savez encore la raison.

Le fédéralisme de la Gironde, pour lequel mon cœur palpita comme le vôtre, échoua contre deux écueils.

La révolution avoit effacé les institutions locales, et proscrit jusqu'à leurs traditions. Or, sans institutions locales et traditionnelles, on ne fera jamais de RÉPUBLIQUE.

Paris s'étoit fait gouvernement et législateur, de son propre mouvement, au détriment des vingt-neuf trentièmes de la population françoise, et il venoit de substituer au monstre hideux du despotisme le monstre plus hideux encore de la centralisation.

La commune du 31 mai fut pour la RÉPUBLIQUE naissante ce qu'avoient été les maires du palais pour les débiles monarchies du moyen âge.

A compter de ce jour, le foible *tyran* qu'on appeloit Louis XVI fut remplacé par un despote à six cent mille têtes, qui transporta son trône ambulant, au gré de la populace, ou sous la force des baïonnettes, des échoppes au manége, du manége au Luxembourg, du Luxembourg aux Tuileries : et ce colosse effroyable ne manqua pas de courtisans. Le *choléra-morbus* en aura.

A compter de ce jour, et aujourd'hui plus que jamais, le vaisseau de l'État est enveloppé, de babord à tribord et de la poupe à la proue, par une méduse immense qui le promène à son gré dans ses bras gigantesques sur l'océan de ses caprices, et qui le brisera comme un roseau quand il tentera de s'échapper, c'est-à-dire quand les provinces se seront mises à la manœuvre.

Je ne vous dirai pas le nom de l'hydre ; je vous l'ai dit.

Est-ce là le moment de rêver, en face des peuples qui vous regardent, des ambitieux qui vous cadastrent et des yrans qui vous aspirent, une législation neuve et complète, dont les premières assises ne sont pas même tracées sur votre sol ?

Un ministère dont la postérité rattachera le souvenir

au nom de M. de Martignac, s'il y a une postérité pour les nations que je vois, entreprit d'en jeter les premiers fondements.

Deux partis unanimes enfin, par une exception assez mémorable, s'accordèrent à nous refuser l'ébauche d'une institution municipale: l'un dans l'intérêt du pouvoir absolu, dont il rêvoit follement la palingénésie impossible; l'autre dans l'intérêt de cette popularité de clameurs, de toasts et de journaux, avec laquelle on fait du patriotisme à Paris, quand on a mis sa vanité à la place de la patrie.

Cette fois-là, François de France, qui n'êtes pas de Paris, vous fûtes trahis par les courtisans d'un trône et par ceux d'une ville; cette fois-là, c'étoit la première fois, depuis quarante ans, qu'on daignoit penser à vous.

Il n'y a donc point, si je ne me trompe, de RÉPUBLIQUE possible pour vous, car je ne connois point de forme imaginable de société sans analogies et sans antécédents. Les anges même des scholastiques ne peuvent parvenir de l'extrémité d'un axe à l'autre sans passer par le milieu. Vous ne ferez jamais comprendre le soleil, avant son lever, à un aveugle qui a été opéré de la cataracte pendant la nuit. En fait de gouvernement, tout ce qui n'a pas de racines dans les institutions des peuples ne fera que passer. Quoique la statue de Pygmalion fût la plus belle des femmes, l'antiquité ne lui a point donné de postérité, parce qu'elle n'avoit point d'ancêtres.

Je ne porte cependant pas si loin le scepticisme douloureux qui m'inquiète sur votre avenir, que je ne croie à la vraisemblance actuelle de quelques années d'ordre et de repos, qui se prolongeroient peut-être, si vous le vouliez fermement, jusqu'au dernier soupir de l'enfant qui vient de naître, et que la nature a marqué pour mourir centenaire. — C'est beaucoup; et quel est le mourant qui refuseroit les bénéfices d'une si longue et si douce agonie!

Il ne faudroit pour cela ni une concession de la pensée ni un effort du courage; il faudroit seulement convenir d'une série de faits évidents que personne ne peut contester.

C'est que jamais aucun peuple sur la terre n'a joui d'une plus ample liberté que la France d'aujourd'hui, sous un gouvernement plus essentiellement intéressé à la maintenir;

C'est qu'il ne manque au maintien de cette liberté, la seule et la dernière dont il vous reste à jouir, que des lois organiques dont le gouvernement n'est pas plus en état de se passer que vous, et qu'il n'y a que des fous qui improvisent des lois organiques.

C'est qu'il ne manque au maintien de ce pouvoir protecteur que le concours unanime et persistant des honnêtes gens qui aiment mieux la liberté que la vie, et qui, si le choix en devenoit un jour nécessaire, aimeroient mieux l'ordre que la liberté, parce que la liberté sans ordre est la plus intolérable des servitudes;

C'est que la puissance de volonté dont a besoin pour s'affermir cette autorité naissante, qui a été fondée en votre nom, réside en vous seulement, et non dans le caprice mobile de quelques ambitieux qui échangeroient volontiers la gloire et le repos de mille générations françoises contre une heure de popularité factice dans les rues de Babylone.

C'est qu'il seroit pénible et honteux pour une nation qui a donné des lois à l'Europe de recevoir des lois d'une poignée d'hommes qu'elle ne connoissoit pas hier, et que le flot de l'opinion aura submergés demain.

C'est que les factions turbulentes qui demandent, avec tant d'impatience, l'élargissement des bases démocratiques de votre monarchie ne les trouveront jamais assez larges tant qu'elles ne seront pas montées dessus.

C'est que la véritable et sûre garantie des libertés politiques que vous avez encore à conquérir ne résultera, quoi qu'il arrive, que d'un bon système d'institutions pro-

vinciales sagement mûri, long-temps éprouvé, parfaitement approprié à vos besoins, à vos mœurs, à vos traditions; et que, si vous ne saisissez l'occasion de le recevoir aujourd'hui des mains d'une autorité loyale et bienveillante, cette occasion ne se renouvellera plus.

C'est que vous ne referez désormais un peuple ni avec de glorieuses journées, ni avec des déclamations de gazettes, ni avec des compliments de tribune; ni avec des législateurs à mortier, ni avec des législateurs à bonnets carrés, ni avec des législateurs à bonnets rouges; ni avec des bonapartistes, ni avec des républicains, ni avec des carlistes; mais avec des bourgeois, des municipalités, des communes, et pour tout dire en un mot, AVEC DES FRANÇOIS.

C'est que si vous ne prenez contre le péril qui vous menace, et le genre humain avec vous, une attitude paisible et forte, la première révolution qui éclatera sans votre participation mettra la France entière en interdit au bénéfice de je ne sais qui, et l'y mettra pour jamais.

Je finirai par où j'ai commencé. De quel droit, me répétera-t-on, viendrois-je opposer une résistance sans valeur au mouvement irrésistible des choses?

Du droit d'une indépendance pratique dont ma vie ne s'est jamais départie.

Je ne suis rien parmi vous; je n'y ai jamais rien été; je n'ai pas plus le vouloir que le pouvoir d'y être jamais rien. Je n'y ai pas plus de titres légalement prévus parmi les licenciés électoraux que parmi les riches éligibles; je n'y exerce pas même les droits les plus communs du citoyen; je n'ai pas porté une pierre à la construction de ce trône nouveau; je n'ai pas cousu le moindre lambeau à la pourpre de son dais royal; et si je consens à l'étayer d'un cadavre de plus, c'est que je sais que sa ruine nous écrasera tous.

Qu'importe après cela ma valeur numérique dans le tarif arbitraire de la société?

Qu'importent ma personne et mon nom ?

L'Écriture n'a pas même daigné dire celui de cet homme qui apparut pendant trois jours sur les murailles de Jérusalem, en criant d'une voix tonnante : MALHEUR A VOUS, MALHEUR A MOI, SI VOUS NE M'ÉCOUTEZ !

Ce que l'Écriture dit, c'est que cette prophétie se vérifia.

XIII

ÉPILOGUE

La carrière que je me proposois de parcourir est ici terminée, et non remplie.

Ces pages extraites d'un long journal de ma vie, qui me plaisoit à écrire dans ses moindres détails, mais dont la lecture n'auroit certainement pour personne l'attrait que m'offroit sa composition, paroîtront bien frivoles à ceux qui n'y chercheront que de l'histoire, et bien froides à ceux qui n'y chercheront que du sentiment. Je les donne pour ce qu'elles sont.

Il faut seulement rappeler pour la dernière fois, au lecteur, que cette *conclusion* est une espèce de *post-scriptum* daté du mois d'avril 1831 ; car j'ai si peu changé de façon de voir sur les événements et sur les hommes, qu'on pourroit aisément s'y tromper.

Je pense tout ce que j'ai pensé en ma vie, je dirois tout ce que j'ai dit, je ferois tout ce que j'ai fait, parce que mon intérêt n'est jamais entré pour rien dans ma manière de penser, de parler et d'agir. J'aurois tort quelquefois, suivant les résultats, parce que je ne les ai jamais calculés, ou que leur prévision même n'a jamais influé sur ma conduite. J'obéirois encore à mes impressions, à ma conviction, à mon cœur.

Quand je publiai les premiers de ces fragments, le monde social s'en alloit de toutes parts, et le monde entier le savoit, à quelques personnes près, qui auroient eu plus affaire que moi de la conservation de ses formes anciennes. Il n'y avoit pas grand mérite à le deviner dès lors, et, pour rendre justice à qui elle est due, il n'y avoit pas grand courage à l'imprimer.

Je m'avisai, du fond de mon obscurité, qu'on ne rappelleroit pas inutilement à la partie saine d'un peuple qui penchoit vers cet abîme, qu'il existoit en France, depuis quarante ans, un double foyer de sentiments généreux et patriotiques toujours prêts à se confondre, et que c'étoit là que s'entretenoient purs et brillants deux fanaux assurés à toutes nos tempêtes publiques sous la garde du républicain ami de l'ordre, et du royaliste ami de la liberté.

J'ai vivement sollicité de ma foible voix, ce rapprochement des âmes nobles et tolérantes, et je le sollicite plus vivement aujourd'hui qu'il est devenu la seule garantie du corps politique. Le changement des constitutions et des dynasties ne change rien au fond des intérêts généraux. Les trônes tombent, les chartes se modifient, les nations restent.

Il est assez indifférent, peut-être, que le maniement des affaires soit abandonné à des mannequins en bas de soie et en talons rouges, ou à des pédants en robe noire et en bonnet carré; et si c'étoit dans une autre combinaison que résidât le seul principe organique possible de la société, la société périroit, car cette allure est celle du monde. Ce qui est indispensablement social, c'est l'harmonie des honnêtes gens, sous quelque drapeau que le hasard des circonstances et la nécessité des positions les aient placés.

Les gouvernements sont arrivés, comme les idées philosophiques, à un âge d'éclectisme, et c'est sur ce terrain qu'il faut loyalement se réunir. J'ai vu des amis ardents de l'indépendance chez les Vendéens et les chouans; j'ai

trouvé chez les jacobins des cœurs passionnés pour l'humanité. Je crois en conscience, et j'en citerois des exemples, qu'un doctrinaire peut être indulgent et modeste; un avocat, sincère et désintéressé; un homme de cour, citoyen. Ce n'est pas l'habit, c'est le caractère et l'intelligence qu'il faut juger. Les hommes à repousser, c'est le stupide qui ne sait ce qu'il fait; le sot, qui croit que tout ce qu'il fait est bien fait; le méchant, qui fait le mal pour le faire.

C'étoit un livre assez large et assez élastique que le mien; car j'ai beaucoup vu et beaucoup retenu. Ce n'est point par prudence que j'en ai resserré le cadre. Mon existence entière n'a rien eu à démêler avec cette sotte vertu; mais pour la moitié de ce qui me restoit à dire, il est trop tard; pour l'autre moitié, il est trop tôt.

Je suis presque honteux d'avoir à prolonger cette *postface* de quelques lignes plus personnelles, et par conséquent moins dignes encore, s'il est possible, de tenir occupée un moment l'attention du lecteur. C'est une nécessité qui m'a été imposée par la lecture obligatoire des épreuves de ces fragments que deux ou trois ans m'avoient fait oublier, et qui seront oubliés dans deux ou trois semaines de tout le reste du monde. Ceci se renfermera dans deux annotations qui ne sont, à vrai dire, essentielles que pour moi.

Voici la première. Les personnes qui ont le temps de tout lire, même les préfaces, s'étonneront que j'aie pu me croire forcé à me défendre dans la mienne, des hardiesses de mon style, et je m'en étonne bien davantage, car on n'a jamais rien écrit de plus *pédestre*, comme disent Horace et Quintilien, depuis qu'on s'avise de faire des pages avec des lignes et des volumes avec des pages. Il paroît que j'étois prédominé, dans ce temps-là, par la circonspection méticuleuse que faisoit ressentir à tout ce qui se mêle de littérature la critique âpre et ombrageuse des classiques de l'époque. Je venois d'être amèrement réprimandé pour

un livre dont j'oserois à peine prononcer aujourd'hui le titre, et qui n'étoit en soi qu'un *pastiche*, probablement assez mal cousu de quelques centaines de bribes d'Homère, de Théocrite, de Lucien, de Virgile, de Catulle, de Martial, d'Apulée, de Dante et de Milton, traduites avec la fidélité judaïque d'un humaniste scrupuleux. La délicatesse inérudite de mes juges m'avoit tellement intimidé, que j'aurois probablement pris pour un billet de visite la sotte et intempestive précaution que j'ai prise pour mes innocentes gazettes, en crainte de l'anathème académique qui pesoit si savamment sur mon *romantisme* grec et latin.

Voici la seconde, et son objet m'intéresse tout autrement. Ce que j'écrivois sous la restauration, avec une liberté dont je souhaite que la tradition se conserve dans la France libre, appartenoit à l'histoire morte, ou que je regardois comme morte, d'un âge en démence qui menace de se renouveler. J'avois trouvé ces éléments bons à remuer dans leur grandeur sauvage, sous les yeux d'un pouvoir oublieux et mal conseillé qui marchoit témérairement sur cette terre de liberté, comme dans un pays de conquête, parce que j'espérois qu'il en surgiroit pour lui quelques utiles leçons. Il se fâcha un peu et n'apprit rien du tout. C'est sa faute et son affaire ; mais je ne veux pas qu'on tire de mon consciencieux dévouement des inductions qui trahiroient ma pensée. Je répudie formellement la solidarité de ces fureurs dont la licence de mon imagination pourroit bien avoir trop embelli le principe. On dit maintenant que j'ai étendu Robespierre sur le lit de Procuste ; cela est possible, mais j'ai peur de l'y avoir grandi. Malédiction sur la tyrannie populaire ! c'est la pire de toutes.

FIN DU TOME DEUXIÈME ET DERNIER.

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE.

